

Victor Hugo

# Les Contemplations

**bibebook**

Victor Hugo

Les  
Contemplations

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

**bibebook**

[www.bibebook.com](http://www.bibebook.com)

# PREFACE



I UN AUTEUR pouvait avoir quelque droit d'influer sur la disposition d'esprit des lecteurs qui ouvrent son livre, l'auteur des *Contemplations* se bornerait à dire ceci : Ce livre doit

être lu comme on lirait le livre d'un mort.

Vingt-cinq années sont dans ces deux volumes. *Grande mortalis ævi spatium*. L'auteur a laissé, pour ainsi dire, ce livre se faire en lui. La vie, en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances, l'a déposé dans son cœur. Ceux qui s'y pencheront retrouveront leur propre image dans cette eau profonde et triste, qui s'est lentement amassée là, au fond d'une âme.

Qu'est-ce que les *Contemplations* ? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, les *Mémoires d'une âme*.

Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, riants ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil ; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu « au bord de l'infini ». Cela commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit

du clairon de l'abîme.

Une destinée est écrite là jour à jour.

Est-ce donc la vie d'un homme ? Oui, et la vie des autres hommes aussi. Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis ; la destinée est une. Prenez donc ce miroir, et regardez-vous-y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent moi. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas ! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi !

Ce livre contient, nous le répétons, autant l'individualité du lecteur que celle de l'auteur. *Homo sum*. Traverser le tumulte, la rumeur, le rêve, la lutte, le plaisir, le travail, la douleur, le silence ; se reposer dans le sacrifice, et, là, contempler Dieu ; commencer à Foule et finir à Solitude, n'est-ce pas, les proportions individuelles réservées, l'histoire de tous ?

On ne s'étonnera donc pas de voir, nuance à nuance, ces deux volumes s'assombrir pour arriver, cependant, à l'azur d'une vie meilleure. La joie, cette fleur rapide de la jeunesse, s'effeuille page à page dans le tome



premier, qui est l'espérance, et disparaît dans le tome second, qui est le deuil. Quel deuil ? Le vrai, l'unique : la mort ; la perte des être chers.

Nous venons de le dire, c'est une âme qui se raconte dans ces deux volumes. *Autrefois, Aujourd'hui*. Un abîme les sépare, le tombeau.

V. H.

Guernesey, mars 1856.



TOME I –  
AUTREFOIS – 1830-  
1843



# Un jour...



UN JOUR JE vis, debout au  
bord des flots mouvants,  
Passer, gonflant ses  
voiles,  
Un rapide navire  
enveloppé de vents,

De vagues et d'étoiles ;

Et j'entendis, penché sur l'abîme des  
cieux,

Que l'autre abîme touche,

Me parler à l'oreille une voix dont  
mes yeux

Ne voyaient pas la bouche :

« Poëte, tu fais bien ! Poëte au triste  
front,

Tu rêves près des ondes,

Et tu tires des mers bien des choses  
qui sont

Sous les vagues profondes !

La mer, c'est le Seigneur, que, misère  
ou bonheur,

Tout destin montre et nomme ;

Le vent, c'est le Seigneur ; l'astre,

c'est le Seigneur ;

Le navire, c'est l'homme. »

Juin 1839.



# LIVRE PREMIER – AURORE



# I. – A ma fille



MON ENFANT, tu vois, je  
me sou mets.

Fais comme moi : vis du  
monde éloignée ;

Heureuse ? non ;  
triomphante ? jamais.

– Résignée ! –

Sois bonne et douce, et lève un front  
pieux.

Comme le jour dans les cieux met sa  
flamme,

Toi, mon enfant, dans l'azur de tes  
yeux

Mets ton âme !

Nul n'est heureux et nul n'est  
trionphant.

L'heure est pour tous une chose  
incomplète ;

L'heure est une ombre, et notre vie,  
enfant,

En est faite.

Oui, de leur sort tous les hommes  
sont las.



Pour être heureux, à tous, – destin  
morose ! –

Tout a manqué. Tout, c'est-à-dire,  
hélas !

Peu de chose.

Ce peu de chose est ce que, pour sa  
part,

Dans l'univers chacun cherche et  
désire :

Un mot, un nom, un peu d'or, un  
regard,

Un sourire !

La gaîté manque au grand roi sans  
amours ;

La goutte d'eau manque au désert  
immense.

L'homme est un puits où le vide  
toujours

Recommence.

Vois ces penseurs que nous  
divinisons,

Vois ces héros dont les fronts nous  
dominent,

Noms dont toujours nos sombres  
horizons

S'illuminent !

Après avoir, comme fait un  
flambeau,

Ebloui tout de leurs rayons sans  
nombre,

Ils sont allés chercher dans le  
tombeau

Un peu d'ombre.

Le ciel, qui sait nos maux et nos  
douleurs,

Prend en pitié nos jours vains et  
sonores.

Chaque matin, il baigne de ses pleurs

Nos aurores.

Dieu nous éclaire, à chacun de nos  
pas,

Sur ce qu'il est et sur ce que nous

sommes ;

Une loi sort des choses d'ici-bas,

Et des hommes !

Cette loi sainte, il faut s'y conformer.

Et la voici, toute âme y peut  
atteindre :

Ne rien haïr, mon enfant ; tout aimer,

Ou tout plaindre !

Paris, octobre 1842.



## II.



LE POËTE S'EN va dans les  
champs ; il admire,

Il adore ; il écoute en lui-  
même une lyre ;

Et, le voyant venir, les  
fleurs, toutes les fleurs,

Celles qui des rubis font pâlir les  
couleurs,

Celles qui des paons même

éclipseraient les queues,

Les petites fleurs d'or, les petites  
fleurs bleues,

Prennent, pour l'accueillir agitant  
leurs bouquets,

De petits airs penchés ou de grands  
airs coquets,

Et, familièrement, car cela sied aux  
belles :

« Tiens ! c'est notre amoureux qui  
passe ! » disent-elles.

Et, pleins de jour et d'ombre et de  
confuses voix,

Les grands arbres profonds qui  
vivent dans les bois,

Tous ces vieillards, les ifs, les  
tilleuls, les érables,

Les saules tout ridés, les chênes  
vénérables,

L'orme au branchage noir, de mousse  
appesanti,

Comme les ulémas quand paraît le  
muphti,

Lui font de grands saluts et courbent  
jusqu'à terre

Leurs têtes de feuillée et leurs barbes  
de lierre,

Contemplant de son front la sereine  
lueur,

Et murmurent tout bas : C'est lui !  
c'est le rêveur !

Les Roches, juin 1831.





# III. – Mes deux filles



ANS LE FRAIS clair-  
obscur du soir charmant  
qui tombe,

L'une pareille au cygne  
et l'autre à la colombe,

Belles, et toutes deux  
joyeuses, ô douceur !

Voyez, la grande sœur et la petite  
sœur

Sont assises au seuil du jardin, et sur  
elles

Un bouquet d'œillets blancs aux  
longues tiges frêles,

Dans une urne de marbre agité par le  
vent,

Se penche, et les regarde, immobile et  
vivant,

Et frissonne dans l'ombre, et semble,  
au bord du vase,

Un vol de papillons arrêté dans  
l'extase.

La Terrasse, près Enghien, juin 1842.



# IV.



LE FIRMAMENT EST plein  
de la vaste clarté ;

Tout est joie, innocence,  
espoir, bonheur, bonté.

Le beau lac brille au fond  
du vallon qui le mure ;

Le champ sera fécond, la vigne sera  
mûre ;

Tout regorge de sève et de vie et de

bruit,

De rameaux verts, d'azur  
frissonnant, d'eau qui luit,

Et de petits oiseaux qui se cherchent  
querelle.

Qu'a donc le papillon ? qu'a donc la  
sauterelle ?

La sauterelle a l'herbe, et le papillon  
l'air ;

Et tous deux ont avril, qui rit dans le  
ciel clair.

Un refrain joyeux sort de la nature  
entière ;

Chanson qui doucement monte et  
devient prière.

Le poussin court, l'enfant joue et  
danse, l'agneau

Saute, et, laissant tomber goutte à  
goutte son eau,

Le vieux antre, attendri, pleure  
comme un visage ;

Le vent lit à quelqu'un d'invisible un  
passage

Du poëme inouï de la création ;

L'oiseau parle au parfum ; la fleur  
parle au rayon ;

Les pins sur les étangs dressent leur  
verte ombelle ;

Les nids ont chaud, l'azur trouve la

terre belle,

Onde et sphère, à la fois tous les climats flottants ;

Ici l'automne, ici l'été ; là le printemps.

O coteaux ! ô sillons ! souffles, soupirs, haleines !

L'hosanna des forêts, des fleuves et des plaines,

S'élève gravement vers Dieu, père du jour ;

Et toutes les blancheurs sont des strophes d'amour ;

Le cygne dit : Lumière ! et le lys dit : Clémence !

Le ciel s'ouvre à ce chant comme une  
oreille immense.

Le soir vient ; et le globe à son tour  
s'éblouit,

Deviens un œil énorme et regarde la  
nuit ;

Il savoure, éperdu, l'immensité  
sacrée,

La contemplation du splendide  
empyrée,

Les nuages de crêpe et d'argent, le  
zénith,

Qui, formidable, brille et flamboie et  
bénit,



Les constellations, ces hydres  
étoilées,

Les effluves du sombre et du  
profond, mêlées

A vos effusions, astres de diamant,

Et toute l'ombre avec tout le  
rayonnement !

L'infini tout entier d'extase se  
soulève ?

Et, pendant ce temps-là, Satan,  
l'envieux, rêve.

La Terrasse, avril 1840.



# V. – A André Chénier



UI, MON VERS            croit  
pouvoir,            sans        se  
mésallier,

Prendre à la prose un  
peu de son air familier.

André, c'est vrai, je ris  
quelquefois sur la lyre.

Voici pourquoi. Tout jeune encor,  
tâchant de lire

Dans le livre effrayant des forêts et  
des eaux,

J'habitais un parc sombre où  
jasaient des oiseaux,

Où des pleurs souriaient dans l'œil  
bleu des pervenches ;

Un jour que je songeais seul au  
milieu des branches,

Un bouvreuil qui faisait le feuilletton  
du bois

M'a dit : « Il faut marcher à terre  
quelquefois.

« La nature est un peu moqueuse  
autour des hommes ;

« O poète, tes chants, ou ce qu'ainsi

tu nommes,

« Lui ressembleraient mieux si tu les dégonflais.

« Les bois ont des soupirs, mais ils ont des sifflets.

« L'azur luit, quand parfois la gaîté le déchire ;

« L'Olympe reste grand en éclatant de rire ;

« Ne crois pas que l'esprit du poète descend

« Lorsque entre deux grands vers un mot passe en dansant.

« Ce n'est pas un pleureur que le vent en démence ;

« Le flot profond n'est pas un  
chanteur de romance ;

« Et la nature, au fond des siècles et  
des nuits,

« Accouplant Rabelais à Dante plein  
d'ennuis,

« Et l'Ugolin sinistre au  
Grandgousier difforme,

« Près de l'immense deuil montre le  
rire énorme. »

Les Roches, juillet 1830.



# VI. – La vie aux champs



LE SOIR, À la campagne, on  
sort, on se promène,

Le pauvre dans son  
champ, le riche en son  
domaine ;

Moi, je vais devant moi : le  
poëte en tout lieu

Se sent chez lui, sentant qu'il est  
partout chez Dieu.

Je vais volontiers seul. Je médite ou  
j'écoute.

Pourtant, si quelqu'un veut  
m'accompagner en route,

J'accepte. Chacun a quelque chose en  
l'esprit ;

Et tout homme est un livre où Dieu  
lui-même écrit.

Chaque fois qu'en mes mains un de  
ces livres tombe,

Volume où vit une âme et que scelle  
la tombe,

J'y lis.

Chaque soir donc, je m'en vais, j'ai  
congé,

Je sors. J'entre en passant chez des  
amis que j'ai.

On prend le frais, au fond du jardin,  
en famille.

Le serein mouille un peu les bancs  
sous la charmille ;

N'importe : je m'assieds, et je ne sais  
pourquoi

Tous les petits enfants viennent  
autour de moi.

Dès que je suis assis, les voilà tous  
qui viennent.



C'est qu'ils savent que j'ai leurs goûts ; ils se souviennent

Que j'aime comme eux l'air, les fleurs, les papillons

Et les bêtes qu'on voit courir dans les sillons.

Ils savent que je suis un homme qui les aime,

Un être auprès duquel on peut jouer, et même

Crier, faire du bruit, parler à haute voix ;

Que je riais comme eux et plus qu'eux autrefois.

Et aujourd'hui, sitôt qu'à leurs ébats

j'assiste,

Je leur souris encor, bien que je sois  
plus triste ;

Ils disent, doux amis, que je ne sais  
jamais

Me fâcher ; qu'on s'amuse avec moi ;  
que je fais

Des choses en carton, des dessins à  
la plume ;

Que je raconte, à l'heure où la lampe  
s'allume,

Oh ! des contes charmants qui vous  
font peur la nuit ;

Et qu'enfin je suis doux, pas fier et  
fort instruit.

Aussi, dès qu'on m'a vu : « Le voilà ! » tous accourent.

Ils quittent jeux, cerceaux et balles ;  
ils m'entourent

Avec leurs beaux grands yeux  
d'enfants, sans peur, sans fiel,

Qui semblent toujours bleus, tant on  
y voit le ciel !

Les petits – quand on est petit, on est  
très brave –

Grimpent sur mes genoux ; les  
grands ont un air grave ;

Ils m'apportent des nids de merles  
qu'ils ont pris,

Des albums, des crayons qui  
viennent de Paris ;

On me consulte, on a cent choses à  
me dire,

On parle, on cause, on rit surtout ; –  
j'aime le rire,

Non le rire ironique aux sarcasmes  
moqueurs,

Mais le doux rire honnête ouvrant  
bouches et cœurs,

Qui montre en même temps des âmes  
et des perles.

J'admire les crayons, l'album, les  
nids de merles ;

Et quelquefois on dit quand j'ai bien

admiré :

« Il est du même avis que monsieur le curé. »

Puis, lorsqu'ils ont jaser tous ensemble à leur aise,

Ils font soudain, les grands s'appuyant à ma chaise,

Et les petits toujours groupés sur mes genoux,

Un silence, et cela veut dire : « Parlons. »

Je leur parle de tout. Mes discours en eux sèment

Ou l'idée ou le fait. Comme ils m'aiment, ils aiment

Tout ce que je leur dis. Je leur  
montre du doigt

Le ciel, Dieu qui s'y cache, et l'astre  
qu'on y voit.

Tout, jusqu'à leur regard, m'écoute.  
Je dis comme

Il faut penser, rêver, chercher. Dieu  
bénit l'homme,

Non pour avoir trouvé, mais pour  
avoir cherché.

Je dis : Donnez l'aumône au pauvre  
humble et penché ;

Recevez doucement la leçon ou le  
blâme.

Donner et recevoir, c'est faire vivre  
l'âme !

Je leur conte la vie, et que, dans nos  
douleurs,

Il faut que la bonté soit au fond de  
nos pleurs,

Et que, dans nos bonheurs, et que,  
dans nos délires,

Il faut que la bonté soit au fond de  
nos rires ;

Qu'être bon, c'est bon vivre, et que  
l'adversité

Peut tout chasser d'une âme, excepté  
la bonté ;

Et qu'ainsi les méchants, dans leur

haine profonde,

Ont tort d'accuser Dieu. Grand Dieu !  
nul homme au monde

N'a droit, en choisissant sa route, en  
y marchant,

De dire que c'est toi qui l'as rendu  
méchant ;

Car le méchant, Seigneur, ne t'est pas  
nécessaire !

Je leur raconte aussi l'histoire ; la  
misère

Du peuple juif, maudit qu'il faut  
enfin bénir ;

La Grèce, rayonnant jusque dans  
l'avenir ;



Rome ; l'antique Egypte et ses  
plaines sans ombre,

Et tout ce qu'on y voit de sinistre et  
de sombre.

Lieux effrayants ! tout meurt ; le  
bruit humain finit.

Tous ces démons taillés dans des  
blocs de granit,

Olympe monstrueux des époques  
obscuras,

Les Sphinx, les Anubis, les  
Ammons, les Mercures,

Sont assis au désert depuis quatre  
mille ans ;

Autour d'eux le vent souffle, et les  
sables brûlants

Montent comme une mer d'où sort  
leur tête énorme ;

La pierre mutilée a gardé quelque  
forme

De statue ou de spectre, et rappelle  
d'abord

Les plis que fait un drap sur la face  
d'un mort ;

On y distingue encor le front, le nez,  
la bouche,

Les yeux, je ne sais quoi d'horrible et  
de farouche

Qui regarde et qui vit, masque vague

et hideux.

Le voyageur de nuit, qui passe à côté  
d'eux,

S'épouvante, et croit voir, aux lueurs  
des étoiles,

Des géants enchaînés et muets sous  
des voiles.

La Terrasse, août 1840.



## VII. – Réponse à un acte d'accusation



ONC, C'EST MOI qui suis  
l'ogre et le bouc  
émissaire.

Dans ce chaos du siècle  
où votre cœur se serre,

J'ai foulé le bon goût et  
l'ancien vers français

Sous mes pieds, et, hideux, j'ai dit à  
l'ombre : « Sois ! »

Et l'ombre fut. – Voilà votre  
réquisitoire.

Langue, tragédie, art, dogmes,  
conservatoire,

Toute cette clarté s'est éteinte, et je  
suis

Le responsable, et j'ai vidé l'urne des  
nuits.

De la chute de tout je suis la pioche  
inepte ;

C'est votre point de vue. Eh bien,  
soit, je l'accepte ;

C'est moi que votre prose en colère a

choisi ;

Vous me criez : Racca ; moi, je vous dis : Merci !

Cette marche du temps, qui ne sort d'une église

Que pour entrer dans l'autre, et qui se civilise ;

Ces grandes questions d'art et de liberté,

Voyons-les, j'y consens, par le moindre côté,

Et par le petit bout de la lorgnette.  
En somme,

J'en conviens, oui, je suis cet abominable homme ;

Et, quoique, en vérité, je pense avoir  
commis

D'autres crimes encor que vous avez  
omis,

Avoir un peu touché les questions  
obscurés,

Avoir sondé les maux, avoir cherché  
les cures,

De la vieille ânerie insulté les vieux  
bâts,

Secoué le passé du haut jusques en  
bas,

Et saccagé le fond tout autant que la  
forme,

Je me borne à ceci : je suis ce  
monstre énorme

Je suis le démagogue horrible et  
débordé,

Et le dévastateur du vieil A B C D ;

Causons.

Quand je sortis du collège, du thème,

Des vers latins, farouche, espèce  
d'enfant blême

Et grave, au front penchant, aux  
membres appauvris ;

Quand, tâchant de comprendre et de  
juger, j'ouvris

Les yeux sur la nature et sur l'art,



l'idiome,

Peuple et noblesse, était l'image du  
royaume ;

La poésie était la monarchie ; un mot  
Était un duc et pair, ou n'était qu'un  
grimaud ;

Les syllabes, pas plus que Paris et  
que Londres,

Ne se mêlaient ; ainsi marchent sans  
se confondre

Piétons et cavaliers traversant le  
pont Neuf ;

La langue était l'Etat avant quatre-  
vingt-neuf ;

Les mots, bien ou mal nés, vivaient  
parqués en castes ;

Les uns, nobles, hantant les Phèdres,  
les Jocastes,

Les Méropes, ayant le décorum pour  
loi,

Et montant à Versaille aux carrosses  
du roi ;

Les autres, tas de gueux, drôles  
patibulaires,

Habitant les patois ; quelques-uns  
aux galères

Dans l'argot ; dévoués à tous les  
genres bas,

Déchirés en haillons dans les halles ;

sans bas,

Sans perruque ; créés pour la prose  
et la farce ;

Populace du style au fond de l'ombre  
éparse ;

Vilains, rustres, croquants, que  
Vaugelas leur chef

Dans le bague Lexique avait marqués  
d'une F ;

N'exprimant que la vie abjecte et  
familiale,

Vils, dégradés, flétris, bourgeois,  
bons pour Molière.

Racine regardait ces marauds de  
travers ;

Si Corneille en trouvait un blotti  
dans son vers,

Il le gardait, trop grand pour dire :  
Qu'il s'en aille ;

Et Voltaire criait : Corneille  
s'encanaille !

Le bonhomme Corneille, humble, se  
tenait coi.

Alors, brigand, je vins ; je m'écriai :  
Pourquoi

Ceux-ci toujours devant, ceux-là  
toujours derrière ?

Et sur l'Académie, aïeule et  
douairière,

Cachant sous ses jupons les tropes  
effarés,

Et sur les bataillons d'alexandrins  
carrés,

Je fis souffler un vent  
révolutionnaire.

Je mis un bonnet rouge au vieux  
dictionnaire.

Plus de mot sénateur ! plus de mot  
roturier !

Je fis une tempête au fond de  
l'encrier,

Et je mêlai, parmi les ombres  
débordées,

Au peuple noir des mots l'essaim

blanc des idées ;

Et je dis : Pas de mot où l'idée au vol  
pur

Ne puisse se poser, tout humide  
d'azur !

Discours affreux ! – Syllepse,  
hypallage, litote,

Frémirent ; je montai sur la borne  
Aristote,

Et déclarai les mots égaux, libres,  
majeurs.

Tous les envahisseurs et tous les  
ravageurs,

Tous ces tigres, les Huns, les Scythes  
et les Daces,

N'étaient que des toutous auprès de  
mes audaces ;

Je bondis hors du cercle et brisai le  
compas.

Je nommai le cochon par son nom ;  
pourquoi pas ?

Guichardin a nommé le Borgia !  
Tacite

Le Vitellius ! Fauve, implacable,  
explicite,

J'ôtai du cou du chien stupéfait son  
collier

D'épithètes ; dans l'herbe, à l'ombre  
du hallier,

Je fis fraterniser la vache et la  
génisse,

L'une étant Margoton et l'autre  
Bérénice.

Alors, l'ode, embrassant Rabelais,  
s'enivra ;

Sur le sommet du Pinde on dansait  
Ca ira ;

Les neuf muses, seins nus, chantaient  
la Carmagnole ;

L'emphase frissonna dans sa fraise  
espagnole ;

Jean, l'ânier, épousa la bergère  
Myrtil.

On entendit un roi dire : « Quelle



heure est-il ? »

Je massacrai l'albâtre, et la neige, et  
l'ivoire,

Je retirai le jais de la prunelle noire,

Et j'osai dire au bras : Sois blanc,  
tout simplement.

Je violai du vers le cadavre fumant ;

J'y fis entrer le chiffre ; ô terreur !  
Mithridate

Du siège de Cyzique eût pu citer la  
date.

Jours d'effroi ! les Laïs devinrent des  
catins.

Force mots, par Restaut peignés tous

les matins,

Et de Louis-Quatorze ayant gardé  
l'allure,

Portaient encor perruque ; à cette  
chevelure

La Révolution, du haut de son  
beffroi,

Cria : « Transforme ! c'est l'heure.  
Remplis-toi

De l'âme de ces mots que tu tiens  
prisonnière ! »

Et la perruque alors rugit, et fut  
crinière.

Liberté ! c'est ainsi qu'en nos  
rébellions,

Avec des épagneuls nous fîmes des lions,

Et que, sous l'ouragan maudit que nous soufflâmes,

Toutes sortes de mots se couvrirent de flammes.

J'affichai sur Lhomond des proclamations.

On y lisait : « Il faut que nous en finissions !

« Au panier les Bouhours, les Batteux, les Brossettes !

« A la pensée humaine ils ont mis les poucettes.

« Aux armes, prose et vers ! formez  
vos bataillons !

« Voyez où l'on en est : la strophe a  
des bâillons !

« L'ode a les fers aux pieds, le drame  
est en cellule.

« Sur le Racine mort le Campistron  
pullule ! »

Boileau grinça des dents ; je lui dis :  
Ci-devant,

Silence ! et je criai dans la foudre et  
le vent :

Guerre à la rhétorique et paix à la  
syntaxe !

Et tout quatre-vingt-treize éclata.

Sur leur axe,

On vit trembler l'athos, l'ithos et le pathos.

Les matassins, lâchant Pourceaugnac et Cathos,

Poursuivant Dumarsais dans leur hideux bastringue,

Des ondes du Permesse emplirent leur seringue.

La syllabe, enjambant la loi qui la tria,

Le substantif manant, le verbe paria,

Accoururent. On but l'horreur jusqu'à la lie.

On les vit déterrer le songe  
d'Athalie ;

Ils jetèrent au vent les cendres du  
récit

De Théramène ; et l'astre Institut  
s'obscurcit.

Oui, de l'ancien régime ils ont fait  
tables rases,

Et j'ai battu des mains, buveur du  
sang des phrases,

Quand j'ai vu par la strophe  
écumante et disant

Les choses dans un style énorme et  
rugissant,

L'Art poétique pris au collet dans la

rue,

Et quand j'ai vu, parmi la foule qui  
se rue,

Pendre, par tous les mots que le bon  
goût proscrit,

La lettre aristocrate à la lanterne  
esprit.

Oui, je suis ce Danton ! je suis ce  
Robespierre !

J'ai, contre le mot noble à la longue  
rapière,

Insurgé le vocable ignoble, son valet,

Et j'ai, sur Dangeau mort, égorgé  
Richelet.

Oui, c'est vrai, ce sont là quelques-uns de mes crimes.

J'ai pris et démoli la bastille des rimes.

J'ai fait plus : j'ai brisé tous les carcans de fer

Qui liaient le mot peuple, et tiré de l'enfer

Tous les vieux mots damnés, légions sépulcrales ;

J'ai de la périphrase écrasé les spirales,

Et mêlé, confondu, nivelé sous le ciel

L'alphabet, sombre tour qui naquit de Babel ;



Et je n'ignorais pas que la main  
courroucée

Qui délivre le mot, délivre la pensée.

L'unité, des efforts de l'homme est  
l'attribut.

Tout est la même flèche et frappe au  
même but.

Donc, j'en conviens, voilà, déduits en  
style honnête,

Plusieurs de mes forfaits, et  
j'apporte ma tête.

Vous devez être vieux, par  
conséquent, papa,

Pour la dixième fois j'en fais *mea*

*culpa.*

Oui, si Beauzée est dieu, c'est vrai, je suis athée.

La langue était en ordre, auguste, époussetée,

Fleurs-de-lis d'or, Tristan et Boileau, plafond bleu,

Les quarante fauteuils et le trône au milieu ;

Je l'ai troublée, et j'ai, dans ce salon illustre,

Même un peu cassé tout ; le mot propre, ce rustre,

N'était que caporal : je l'ai fait colonel ;

J'ai fait un jacobin du pronom  
personnel,

Du participe, esclave à la tête  
blanchie,

Une hyène, et du verbe une hydre  
d'anarchie.

Vous tenez le *reum confitentem*.  
Tonnez !

J'ai dit à la narine : Eh mais ! tu n'es  
qu'un nez !

J'ai dit au long fruit d'or : Mais tu  
n'es qu'une poire !

J'ai dit à Vaugelas : Tu n'es qu'une  
mâchoire !

J'ai dit aux mots : Soyez république !  
soyez

La fourmilière immense, et  
travaillez ! Croyez,

Aimez, vivez ! – J'ai mis tout en  
branle, et, morose,

J'ai jeté le vers noble aux chiens  
noirs de la prose.

Et, ce que je faisais, d'autres l'ont  
fait aussi ;

Mieux que moi. Calliope, Euterpe au  
ton transi,

Polymnie, ont perdu leur gravité  
postiche.

Nous faisons basculer la balance

hémistique.

C'est vrai, maudissez-nous. Le vers,  
qui, sur son front

Jadis portait toujours douze plumes  
en rond,

Et sans cesse sautait sur la double  
raquette

Qu'on nomme prosodie et qu'on  
nomme étiquette,

Rrompt désormais la règle et trompe  
le ciseau,

Et s'échappe, volant qui se change en  
oiseau,

De la cage césure, et fuit vers la  
ravine,

Et vole dans les cieux, alouette  
divine.

Tous les mots à présent planent dans  
la clarté.

Les écrivains ont mis la langue en  
liberté.

Et, grâce à ces bandits, grâce à ces  
terroristes,

Le vrai, chassant l'essaim des  
pédagogues tristes,

L'imagination, tapageuse aux cent  
voix,

Qui casse des carreaux dans l'esprit  
des bourgeois ;

La poésie au front triple, qui rit,  
soupire

Et chante ; raille et croit ; que Plaute  
et que Shakspeare

Semaient, l'un sur la plèbe, et l'autre  
sur le mob ;

Qui verse aux nations la sagesse de  
Job

Et la raison d'Horace à travers sa  
démence ;

Qu'enivre de l'azur la frénésie  
immense,

Et qui, folle sacrée aux regards  
éclatants,

Monte à l'éternité par les degrés du

temps,

La muse reparaît, nous reprend, nous ramène,

Se remet à pleurer sur la misère humaine,

Frappe et console, va du zénith au nadir,

Et fait sur tous les fronts reluire et resplendir

Son vol, tourbillon, lyre, ouragan d'étincelles,

Et ses millions d'yeux sur ses millions d'ailes.

Le mouvement complète ainsi son action.



Grâce à toi, progrès saint, la  
Révolution

Vibre aujourd'hui dans l'air, dans la  
voix, dans le livre ;

Dans le mot palpitant le lecteur la  
sent vivre ;

Elle crie, elle chante, elle enseigne,  
elle rit.

Sa langue est déliée ainsi que son  
esprit.

Elle est dans le roman, parlant tout  
bas aux femmes.

Elle ouvre maintenant deux yeux où  
sont deux flammes,

L'un sur le citoyen, l'autre sur le  
penseur.

Elle prend par la main la Liberté, sa  
sœur,

Et la fait dans tout homme entrer par  
tous les pores.

Les préjugés, formés, comme les  
madrépores,

Du sombre entassement des abus  
sous les temps,

Se dissolvent au choc de tous les  
mots flottants,

Pleins de sa volonté, de son but, de  
son âme.

Elle est la prose, elle est le vers, elle

est le drame ;

Elle est l'expression, elle est le  
sentiment,

Lanterne dans la rue, étoile au  
firmament.

Elle entre aux profondeurs du  
langage insondable ;

Elle souffle dans l'art, porte-voix  
formidable ;

Et, c'est Dieu qui le veut, après avoir  
rempli

De ses fiertés le peuple, effacé le  
vieux pli

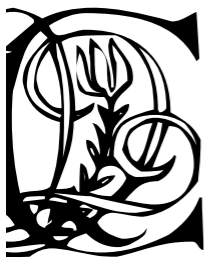
Des fronts, et relevé la foule  
dégradée,

Et s'être faite droit, elle se fait idée !

Paris, janvier 1834.



## VIII. – Suite



AR LE MOT, qu'on le  
sache, est un être vivant.

La main du songeur vibre  
et tremble en l'écrivant ;

La plume, qui d'une aile  
allongeait l'envergure,

Frémit sur le papier quand sort cette  
figure,

Le mot, le terme, type on ne sait d'où

venu,

Face de l'invisible, aspect de l'inconnu ;

Créé, par qui ? forgé, par qui ? jailli de l'ombre ;

Montant et descendant dans notre tête sombre,

Trouvant toujours le sens comme l'eau le niveau ;

Formule des lueurs flottantes du cerveau.

Oui, vous tous, comprenez que les mots sont des choses.

Ils roulent pêle-mêle au gouffre obscur des proses,

Ou font gronder le vers, orageuse  
forêt.

Du sphinx Esprit Humain le mot sait  
le secret.

Le mot veut, ne veut pas, accourt, fée  
ou bacchante,

S'offre, se donne ou fuit ; devant  
Néron qui chante

Ou Charles-Neuf qui rime, il recule  
hagard ;

Tel mot est un sourire, et tel autre un  
regard ;

De quelque mot profond tout homme  
est le disciple ;

Toute force ici-bas a le mot pour multiple ;

Moulé sur le cerveau, vif ou lent,  
grave ou bref,

Le creux du crâne humain lui donne  
son relief ;

La vieille empreinte y reste auprès de  
la nouvelle ;

Ce qu'un mot ne sait pas, un autre le  
révèle ;

Les mots heurtent le front comme  
l'eau le récif ;

Ils fourmillent, ouvrant dans notre  
esprit pensif

Des griffes ou des mains, et



quelques-uns des ailes ;

Comme en un âtre noir errent des  
étincelles,

Rêveurs, tristes, joyeux, amers,  
sinistres, doux,

Sombre peuple, les mots vont et  
viennent en nous ;

Les mots sont les passants  
mystérieux de l'âme.

Chacun d'eux porte une ombre ou  
secoue une flamme ;

Chacun d'eux du cerveau garde une  
région ;

Pourquoi ? c'est que le mot s'appelle  
Légion,

C'est que chacun, selon l'éclair qui le  
traverse,

Dans le labeur commun fait une  
œuvre diverse ;

C'est que de ce troupeau de signes et  
de sons

Qu'écrivant ou parlant, devant nous  
nous chassons,

Naissent les cris, les chants, les  
soupirs, les harangues ;

C'est que, présent partout, nain  
caché sous les langues,

Le mot tient sous ses pieds le globe  
et l'asservit ;

Et, de même que l'homme est  
l'animal où vit

L'âme, clarté d'en haut par le corps  
possédée,

C'est que Dieu fait du mot la bête de  
l'idée.

Le mot fait vibrer tout au fond de  
nos esprits.

Il remue, en disant : Béatrix, Lycoris,

Dante au Campo-Santo, Virgile au  
Pausilippe.

De l'océan pensée il est noir polype.

Quand un livre jaillit d'Eschyle ou de  
Manou,

Quand saint Jean à Patmos écrit sur  
son genou,

On voit, parmi leurs vers pleins  
d'hydres et de stryges

Des mots monstres ramper dans ces  
œuvres prodiges.

O main de l'impalpable ! ô pouvoir  
surprenant !

Mets un mot sur un homme, et  
l'homme frissonnant

Sèche et meurt, pénétré par la force  
profonde ;

Attache un mot vengeur au flanc de  
tout un monde,

Et le monde, entraînant pavois,

glaive, échafaud,

Ses lois, ses mœurs, ses dieux,  
s'écroule sous le mot.

Cette toute-puissance immense sort  
des bouches.

La terre est sous les mots comme un  
champ sous les mouches

Le mot dévore, et rien ne résiste à sa  
dent.

A son haleine, l'âme et la lumière  
aidant,

L'obscur      énormité      lentement  
s'exfolie.

Il met sa force sombre en ceux que  
rien ne plie ;

Caton a dans les reins cette syllabe :  
NON.

Tous les grands obstinés, Brutus,  
Colomb, Zénon,

Ont ce mot flamboyant qui luit sous  
leur paupière :

ESPERANCE ! – Il entr'ouvre une  
bouche de pierre

Dans l'enclos formidable où les  
morts ont leur lit,

Et voilà que don Juan pétrifié pâlit !

Il fait le marbre spectre, il fait  
l'homme statue.

Il frappe, il blesse, il marque, il

ressuscite, il tue ;

Nemrod dit : « Guerre ! » alors, du  
Gange à l'Illyrie,

Le fer luit, le sang coule. « Aimez-  
vous ! » dit Jésus.

Et ce mot à jamais brille et se  
réverbère

Dans le vaste univers, sur tous, sur  
toi, Tibère,

Dans les cieux, sur les fleurs, sur  
l'homme rajeuni,

Comme le flamboiement d'amour de  
l'infini !

Quand, aux jours où la terre  
entr'ouvrait sa corolle,

Le premier homme dit la première  
parole,

Le mot né de sa lèvre, et que tout  
entendit,

Rencontra dans les cieux la lumière,  
et lui dit :

« Ma sœur !

« Envole-toi ! plane ! sois éternelle !

« Allume l'astre ! emplis à jamais la  
prunelle !

« Echauffe éthers, azurs, sphères,  
globes ardents ;

« Claire le dehors, j'éclaire le dedans.

« Tu vas être une vie, et je vais être



l'autre.

« Sois la langue de feu, ma sœur, je suis l'apôtre.

« Surgis, effare l'ombre, éblouis l'horizon,

« Sois l'aube ; je te vaudrais, car je suis la raison ;

« A toi les yeux, à moi les fronts. O ma sœur blonde,

« Sous le réseau Clarté tu vas saisir le monde ;

« Avec tes rayons d'or, tu vas lier entre eux

« Les terres, les soleils, les fleurs, les flots vitreux,

« Les champs, les cieux ; et moi, je  
vais lier les bouches ;

« Et sur l'homme, emporté par mille  
essors farouches,

« Tisser, avec des fils d'harmonie et  
de jour,

« Pour prendre tous les cœurs,  
l'immense toile Amour.

« J'existais avant l'âme, Adam n'est  
pas mon père.

« J'étais même avant toi ; tu n'aurais  
pu, lumière,

« Sortir sans moi du gouffre où tout  
rampe enchaîné ;

« Mon nom est FIAT LUX, et je suis ton aîné ! »

Oui, tout-puissant ! tel est le mot.  
Fou qui s'en joue !

Quand l'erreur fait un nœud dans l'homme, il le dénoue.

Il est foudre dans l'ombre et ver dans le fruit mûr.

Il sort d'une trompette, il tremble sur un mur,

Et Balthazar chancelle, et Jéricho s'écoule.

Il s'incorpore au peuple, étant lui-même foule.

Il est vie, esprit, germe, ouragan,

vertu, feu ;

Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe,  
c'est Dieu.

Jersey, juin 1855.



# IX.



LE POÈME ÉPLORÉ se

lamente ; le drame

Souffre, et par vingt  
acteurs répand à flots son  
âme ;

Et la foule accoudée un  
moment s'attendrit,

Puis reprend : « Bah ! l'auteur est un  
homme d'esprit,

« Qui, sur de faux héros lançant de  
faux tonnerres,

« Rit de nous voir pleurer leurs maux  
imaginaires.

« Ma femme, calme-toi ; sèche tes  
yeux, ma sœur. »

La foule a tort : l'esprit, c'est le  
cœur ; le penseur

Souffre de sa pensée et se brûle à sa  
flamme.

Le poète a saigné le sang qui sort du  
drame ;

Tous ces êtres qu'il fait l'étreignent  
de leurs nœuds ;

Il tremble en eux, il vit en eux, il

meurt en eux ;

Dans sa création le poète tressaille ;

Il est elle, elle est lui ; quand dans  
l'ombre il travaille,

Il pleure, et s'arrachant les entrailles,  
les met

Dans son drame, et, sculpteur, seul  
sur son noir sommet

Pétrit sa propre chair dans l'argile  
sacrée ;

Il y renaît sans cesse, et ce songeur  
qui crée

Othello d'une larme, Alceste d'un  
sanglot,

Avec eux pêle-mêle en ses œuvres  
éclôt.

Dans sa genèse immense et vraie, une  
et diverse,

Lui, le souffrant du mal éternel, il se  
verse,

Sans épuiser son flanc d'où sort une  
clarté.

Ce qui fait qu'il est dieu, c'est plus  
d'humanité.

Il est génie, étant, plus que les  
autres, homme.

Corneille est à Rouen, mais son âme  
est à Rome ;

Son front des vieux Catons porte le



mâle ennui.

Comme Shakspeare est pâle ! avant  
Hamlet, c'est lui

Que le fantôme attend sur l'âpre  
plate-forme,

Pendant qu'à l'horizon surgit la lune  
énorme.

Du mal dont rêve Argan, Poquelin  
est mourant ;

Il rit : oui, peuple, il râle ! Avec  
Ulysse errant,

Homère éperdu fuit dans la brume  
marine.

Saint Jean frissonne : au fond de sa  
sombre poitrine,

L'Apocalypse horrible agite son  
tocsin.

Eschyle ! Oreste marche et rugit dans  
ton sein,

Et c'est, ô noir poëte à la lèvre  
irritée,

Sur ton crâne géant qu'est cloué  
Prométhée.

Paris, janvier 1834.



# X. – A Madame D. G. de G.



ADIS JE VOUS disais : – Vivez,  
régnez, Madame !

Le salon vous attend ! le  
succès vous réclame !

Le bal éblouissant pâlit quand  
vous partez !

Soyez illustre et belle ! aimez ! riez !

chantez !

Vous avez la splendeur des astres et  
des roses !

Votre regard charmant, où je lis tant  
de choses,

Commente vos discours légers et  
gracieux.

Ce que dit votre bouche étincelle en  
vos yeux.

Il semble, quand parfois un chagrin  
vous alarme,

Qu'ils versent une perle et non pas  
une larme.

Même quand vous rêvez, vous  
souriez encor.

Vivez, fêtée et fière, ô belle aux  
cheveux d'or !

Maintenant vous voilà pâle, grave,  
muette,

Morte, et transfigurée, et je vous dis :  
– Poëte !

Viens me chercher ! Archange ! être  
mystérieux !

Fais pour moi transparents et la terre  
et les cieux !

Révèle-moi, d'un mot de ta bouche  
profonde,

La grande énigme humaine et le  
secret du monde !

Confirme en mon esprit Descartes ou  
Spinosa !

Car tu sais le vrai nom de celui qui  
perça,

Pour que nous puissions voir sa  
lumière sans voiles,

Ces trous du noir plafond qu'on  
nomme les étoiles !

Car je te sens flotter sous mes  
rameaux penchants ;

Car ta lyre invisible a de sublimes  
chants !

Car mon sombre océan, où l'esquif  
s'aventure,

T'épouvante et te plaît ; car la sainte

nature,

La nature éternelle, et les champs, et  
les bois,

Parlent à ta grande âme avec leur  
grande voix !

Paris, 1840. – Jersey, 1855.



# XI. – Lise



J'AVAIS DOUZE ANS ; elle en avait bien seize.

Elle était grande, et, moi, j'étais petit.

Pour lui parler le soir plus à mon aise,

Moi, j'attendais que sa mère sortît ;

Puis je venais m'asseoir près de sa chaise



Pour lui parler le soir plus à mon aise.

Que de printemps passés avec leurs fleurs !

Que de feux morts, et que de tombes closes !

Se souvient-on qu'il fut jadis des cœurs ?

Se souvient-on qu'il fut jadis des roses ?

Elle m'aimait. Je l'aimais. Nous étions

Deux purs enfants, deux parfums, deux rayons.

Dieu l'avait faite ange, fée et

princesse.

Comme elle était bien plus grande  
que moi,

Je lui faisais des questions sans  
cesse

Pour le plaisir de lui dire :  
Pourquoi ?

Et, par moments, elle évitait,  
craintive,

Mon œil rêveur qui la rendait  
pensive.

Puis j'étais mon savoir enfantin,

Mes jeux, la balle et la toupie agile ;

J'étais tout fier d'apprendre le latin ;

Je lui montrais mon Phèdre et mon  
Virgile ;

Je bravais tout ; rien ne me faisait  
mal ;

Je lui disais : Mon père est général.

Quoiqu'on soit femme, il faut parfois  
qu'on lise

Dans le latin, qu'on épèle en rêvant ;

Pour lui traduire un verset, à l'église,

Je me penchais sur son livre souvent.

Un ange ouvrait sur nous son aile  
blanche

Quand nous étions à vêpres le  
dimanche.

Elle disait de moi : C'est un enfant !

Je l'appelais mademoiselle Lise ;

Pour lui traduire un psaume, bien souvent,

Je me penchais sur son livre à l'église ;

Si bien qu'un jour, vous le vîtes, mon Dieu !

Sa joue en fleur toucha ma lèvre en feu.

Jeunes amours, si vite épanouies,

Vous êtes l'aube et le matin du cœur.

Charmez l'enfant, extases inouïes !

Et, quand le soir vient avec la

douleur,

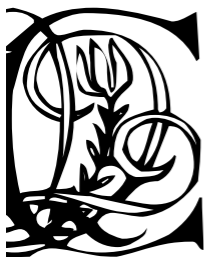
Charmez encor nos âmes éblouies,

Jeunes amours, si vite évanouies !

Mai 1843.



## XII. – Vere novo



OMME LE MATIN rit sur  
les roses en pleurs !

Oh ! les charmants petits  
amoureux qu'ont les  
fleurs !

Ce n'est dans les jasmins,  
ce n'est dans les pervenches

Qu'un éblouissement de folles ailes  
blanches

Qui vont, viennent, s'en vont,  
reviennent, se fermant,

Se rouvrant, dans un vaste et doux  
frémissement.

O printemps ! quand on songe à  
toutes les missives

Qui des amants rêveurs vont aux  
belles pensives,

A ces cœurs confiés au papier, à ce  
tas

De lettres que le feutre écrit au  
taffetas,

Aux messages d'amour, d'ivresse et  
de délire

Qu'on reçoit en avril et qu'en mai

l'on déchire,

On croit voir s'envoler, au gré du  
vent joyeux,

Dans les prés, dans les bois, sur les  
eaux, dans les cieux,

Et rôder en tous lieux, cherchant  
partout une âme,

Et courir à la fleur en sortant de la  
femme,

Les petits morceaux blancs, chassés  
en tourbillons,

De tous les billets doux, devenus  
papillons.

Mai 1831.





# XIII. – A propos d'Horace

**M**ARCHANDS DE GREC !  
marchands de latin !  
cuiستres ! dogues !  
Philistins ! magisters !  
je vous hais,  
pédagogues !

Car, dans votre aplomb grave,  
infaillible, hébété,

Vous niez l'idéal, la grâce et la beauté !

Car vos textes, vos lois, vos règles sont fossiles !

Car, avec l'air profond, vous êtes imbéciles !

Car vous enseignez tout, et vous ignorez tout !

Car vous êtes mauvais et méchants !  
– Mon sang bout

Rien qu'à songer au temps où, rêveuse bourrique,

Grand diable de seize ans, j'étais en rhétorique !

Que d'ennuis ! de fureurs ! de

bêtises ! – gredins ! –

Que de froids châtiments et que de  
chocs soudains !

« Dimanche en retenue et cinq cents  
vers d'Horace ! »

Je regardais le monstre aux ongles  
noirs de crasse,

Et je balbutiais : « Monsieur... – Pas  
de raisons !

« Vingt fois l'ode à Plancus et  
l'épître aux Pisons ! »

Or, j'avais justement, ce jour-là, –  
douce idée

Qui me faisait rêver d'Armide et  
d'Haydée, –

Un rendez-vous avec la fille du  
portier.

Grand Dieu ! perdre un tel jour ! le  
perdre tout entier !

Je devais, en parlant d'amour, extase  
pure !

En l'enivrant avec le ciel et la nature,  
La mener, si le temps n'était pas trop  
mauvais,

Manger de la galette aux buttes  
Saint-Gervais !

Rêve heureux ! je voyais, dans ma  
colère bleue,

Tout cet Eden, congé, les lilas, la

banlieue,

Et j'entendais, parmi le thym et le muguet,

Les vagues violons de la mère Saguet !

O douleur ! furieux, je montais à ma chambre,

Fournaise au mois de juin, et glacière en décembre ;

Et, là, je m'écriais :

– Horace ! ô bon garçon !

Qui vivais dans le calme et selon la raison,

Et qui t'allais poser, dans ta sagesse

franche,

Sur tout, comme l'oiseau se pose sur  
la branche,

Sans peser, sans rester, ne  
demandant aux dieux

Que le temps de chanter ton chant  
libre et joyeux !

Tu marchais, écoutant le soir, sous  
les charmilles,

Les rires étouffés des folles jeunes  
filles,

Les doux chuchotements dans l'angle  
obscur du bois ;

Tu courtisais ta belle esclave  
quelquefois,

Myrtale aux blonds cheveux, qui  
s'irrite et se cabre

Comme la mer creusant les golfes de  
Calabre,

Ou bien tu t'accoudais à table,  
buvant sec

Ton vin que tu mettais toi-même en  
un pot grec.

Pégase te soufflait des vers de sa  
narine ;

Tu songeais ; tu faisais des odes à  
Barine,

A Mécène, à Virgile, à ton champ de  
Tibur,



A Chloë, qui passait le long de ton  
vieux mur,

Portant sur son beau front l'amphore  
délicate.

La nuit, lorsque Phœbé devient la  
sombre Hécate,

Les halliers s'emplissaient pour toi  
de visions ;

Tu voyais des lueurs, des formes, des  
rayons,

Cerbère se frotter, la queue entre les  
jambes,

A Bacchus, dieu des vins et père des  
iambes ;

Silène digérer dans sa grotte, pensif ;

Et se glisser dans l'ombre, et  
s'enivrer, lascif,

Aux blanches nudités des nymphes  
peu vêtues,

Le faune aux pieds de chèvre, aux  
oreilles pointues !

Horace, quand grisé d'un petit vin  
sabin,

Tu surprénais Glycère ou Lycoris au  
bain,

Qui t'eût dit, ô Flaccus ! quand tu  
peignais à Rome

Les jeunes chevaliers courant dans  
l'hippodrome,

Comme Molière a peint en France les  
marquis,

Que tu faisais ces vers charmants,  
profonds, exquis,

Pour servir, dans le siècle odieux où  
nous sommes,

D'instruments de torture à  
d'horribles bonshommes,

Mal peignés, mal vêtus, qui mâchent,  
lourds pédants,

Comme un singe une fleur, ton nom  
entre leurs dents !

Grimauds hideux qui n'ont, tant leur  
tête est vidée,

Jamais eu de maîtresse et jamais eu

d'idée !

Puis j'ajoutais, farouche :

– O cancre ! qui mettez

Une soutane aux dieux de l'éther  
irrités,

Un béguin à Diane, et qui de vos  
tricornes

Coiffez sinistrement les olympiens  
mornes,

Eunuques, tourmenteurs, crétins,  
soyez maudits !

Car vous êtes les vieux, les noirs, les  
engourdis,

Car vous êtes l'hiver ; car vous êtes,

ô cruches !

L'ours qui va dans les bois cherchant  
un arbre à ruches,

L'ombre, le plomb, la mort, la tombe,  
le néant !

Nul ne vit près de vous dressé sur  
son séant ;

Et vous pétrifiez d'une haleine  
sordide

Le jeune homme naïf, étincelant,  
splendide ;

Et vous vous approchez de l'aurore,  
endormeurs !

A Pindare serein plein d'épiques  
rumeurs,

A Sophocle, à Térence, à Plaute, à  
l'ambroisie,

O traîtres, vous mêlez l'antique  
hypocrisie,

Vos ténèbres, vos mœurs, vos jougs,  
vos exeats,

Et l'assoupissement des noirs  
couvents béats ;

Vos coups d'ongle rayant tous les  
sublimes livres,

Vos préjugés qui font vos yeux de  
brouillard ivres,

L'horreur de l'avenir, la haine du  
progrès ;

Et vous faites, sans peur, sans pitié,  
sans regrets,

A la jeunesse, aux cœurs vierges, à  
l'espérance,

Boire dans votre nuit ce vieil opium  
rance !

O fermoirs de la bible humaine !  
sacristains

De l'art, de la science, et des maîtres  
lointains,

Et de la vérité que l'homme aux cieux  
épèle,

Vous changez ce grand temple en  
petite chapelle !

Guichetiers de l'esprit, faquins dont

le goût sûr

Mène en laisse le beau ; porte-clefs  
de l'azur,

Vous prenez Théocrite, Eschyle aux  
sacrés voiles,

Tibulle plein d'amour, Virgile plein  
d'étoiles ;

Vous faites de l'enfer avec ces  
paradis !

Et, ma rage croissant, je reprenais :

– Maudits,

Ces monastères sourds ! bouges !  
prisons haïes !

Oh ! comme on fit jadis au pédant de



Veïes,

Culotte bas, vieux tigre ! Ecoliers !  
écoliers !

Accourez par essaims, par bandes,  
par milliers,

Du gamin de Paris au græculus de  
Rome,

Et coupez du bois vert, et fouaillez-  
moi cet homme !

Jeunes bouches, mordez le metteur  
de bâillons !

Le mannequin sur qui l'on drape des  
haillons

A tout autant d'esprit que ce cuistre  
en son antre,

Et tout autant de cœur ; et l'un a  
dans le ventre

Du latin et du grec comme l'autre a  
du foin.

Ah ! je prends Phyllodoce et Xanthis  
à témoin

Que je suis amoureux de leurs claires  
tuniques ;

Mais je hais l'affreux tas des vils  
pédants iniques !

Confier un enfant, je vous demande  
un peu,

A tous ces êtres noirs ! autant  
mettre, morbleu !

La mouche en pension chez une  
tarentule !

Ces moines, expliquer Platon, lire  
Catulle,

Tacite racontant le grand Agricola,

Lucrece ! eux, déchiffrer Homère, ces  
gens-là !

Ces diacres ! ces bedeaux dont le  
groin renifle !

Crânes d'où sort la nuit, pattes d'où  
sort la gifle,

Vieux dadais à l'air rogue, au sourcil  
trionphant,

Qui ne savent pas même épeler un  
enfant !

Ils ignorent comment l'âme naît et  
veut croître.

Cela vous a Laharpe et Nonotte pour  
cloître !

Ils en sont à l'A, B, C, D, du cœur  
humain ;

Ils sont l'horrible Hier qui veut tuer  
Demain ;

Ils offrent à l'aiglon leurs règles  
d'écrevisses.

Et puis ces noirs tessons ont une  
odeur de vices.

O vieux pots égueulés des soifs  
qu'on ne dit pas !

Le pluriel met une S à leurs *meas  
culpas*,

Les boucs mystérieux, en les voyant,  
s'indignent,

Et, quand on dit : « Amour ! » terre et  
cieux ! ils se signent.

Leur vieux viscère mort insulte au  
cœur naissant.

Ils le prennent de haut avec  
l'adolescent,

Et ne tolèrent pas le jour entrant  
dans l'âme

Sous la forme pensée ou sous la  
forme femme.

Quand la muse apparaît, ces hurleurs

de holà

Disent : « Qu'est-ce que c'est que  
cette folle-là ? »

Et, devant ses beautés, de ses rayons  
accrués,

Ils reprennent : « Couleurs dures,  
nuances crues ;

Vapeurs, illusions, rêves ; et quel  
travers

Avez-vous de fourrer l'arc-en-ciel  
dans vos vers ? »

Ils raillent les enfants, ils raillent les  
poètes ;

Ils font aux rossignols leurs gros  
yeux de chouettes ;

L'enfant est l'ignorant, ils sont  
l'ignorantin ;

Ils raturent l'esprit, la splendeur, le  
matin ;

Ils sarclent l'idéal ainsi qu'un  
barbarisme,

Et ces culs de bouteille ont le dédain  
du prisme !

Ainsi l'on m'entendait dans ma geôle  
crier.

Le monologue avait le temps de  
varier.

Et je m'exaspérais, faisant la faute  
énorme,

Ayant raison au fond, d'avoir tort  
dans la forme.

Après l'abbé Tuet, je maudissais  
Bezout ;

Car, outre les pensums où l'esprit se  
dissout,

J'étais alors en proie à la  
mathématique.

Temps sombre ! enfant ému du  
frisson poétique,

Pauvre oiseau qui heurtais du crâne  
mes barreaux,

On me livrait tout vif aux chiffres,  
noirs bourreaux ;

On me faisait de force ingurgiter



l'algèbre ;

On me liait au fond d'un  
Boisbertrand funèbre ;

On me tordait, depuis les ailes  
jusqu'au bec,

Sur l'affreux chevalet des X et des Y ;

Hélas ! on me fourrait sous les os  
maxillaires

Le théorème orné de tous ses  
corollaires ;

Et je me débattais, lugubre patient

Du diviseur prêtant main-forte au  
quotient.

De là mes cris.

Un jour, quand l'homme sera sage,  
Lorsqu'on n'instruira plus les  
oiseaux par la cage,  
Quand les sociétés difformes  
sentiront  
Dans l'enfant mieux compris se  
redresser leur front,  
Que, des libres essors ayant sondé  
les règles,  
On connaîtra la loi de croissance des  
aigles,  
Et que le plein midi rayonnera pour  
tous,  
Savoir étant sublime, apprendre sera  
doux.

Alors, tout en laissant au sommet  
des études

Les grands livres latins et grecs, ces  
solitudes

Où l'éclair gronde, où luit la mer, où  
l'astre rit,

Et qu'emplissent les vents immenses  
de l'esprit,

C'est en les pénétrant d'explication  
tendre,

En les faisant aimer, qu'on les fera  
comprendre.

Homère emportera dans son vaste  
reflux

L'écolier ébloui ; l'enfant ne sera plus

Une bête de somme attelée à Virgile ;

Et l'on ne verra plus ce vif esprit agile

Devenir, sous le fouet d'un cuistre ou d'un abbé,

Le lourd cheval poussif du pensum embourbé.

Chaque village aura, dans un temple rustique,

Dans la lumière, au lieu du magister antique,

Trop noir pour que jamais le jour y pénétrât,

L'instituteur lucide et grave,  
magistrat

Du progrès, médecin de l'ignorance,  
et prêtre

De l'idée ; et dans l'ombre on verra  
disparaître

L'éternel écolier et l'éternel pédant.

L'aube vient en chantant, et non pas  
en grondant.

Nos fils riront de nous dans cette  
blanche sphère ;

Ils se demanderont ce que nous  
pouvions faire

Enseigner au moineau par le hibou

hagard.

Alors, le jeune esprit et le jeune regard

Se lèveront avec une clarté sereine

Vers la science auguste, aimable et souveraine ;

Alors, plus de grimoire obscur, fade, étouffant ;

Le maître, doux apôtre incliné sur l'enfant,

Fera, lui versant Dieu, l'azur et l'harmonie,

Boire la petite âme à la coupe infinie.

Alors, tout sera vrai, lois, dogmes,

droits, devoirs.

Tu laisseras passer dans tes  
jambages noirs

Une pure lueur, de jour en jour moins  
sombre,

O nature, alphabet des grandes  
lettres d'ombre !

Paris, mai 1831.



# XIV. – A Granville, en 1836



VOICI JUIN. LE moineau  
raille

Dans les champs les  
amoureux ;

Le rossignol de muraille

Chante dans son nid pierreux.

Les herbes et les branchages,



Pleins de soupirs et d'abois,  
Font de charmants rabâchages  
Dans la profondeur des bois.  
La grive et la tourterelle  
Prolongent, dans les nids sourds,  
La ravissante querelle  
Des baisers et des amours.  
Sous les treilles de la plaine,  
Dans l'ancre où verdit l'osier,  
Virgile enivre Silène,  
Et Rabelais Grandgousier.  
O Virgile, verse à boire !

Verse à boire, ô Rabelais !

La forêt est une gloire ;

La caverne est un palais !

Il n'est pas de lac ni d'île

Qui ne nous prenne au gluau,

Qui n'improvise une idylle,

Ou qui ne chante un duo.

Car l'amour chasse aux bocages,

Et l'amour pêche aux ruisseaux,

Car les belles sont les cages

Dont nos cœurs sont les oiseaux.

De la source, sa cuvette,

La fleur, faisant son miroir,  
Dit : « Bonjour », à la fauvette,  
Et dit au hibou : « Bonsoir. »  
Le toit espère la gerbe,  
Pain d'abord et chaume après ;  
La croupe du bœuf dans l'herbe  
Semble un mont dans les forêts.  
L'étang rit à la macreuse,  
Le pré rit au loriot,  
Pendant que l'ornière creuse  
Gronde le lourd chariot.  
L'or fleurit en giroflée ;

L'ancien zéphyr fabuleux  
Souffle avec sa joue enflée  
Au fond des nuages bleus.  
Jersey, sur l'onde docile,  
Se drape d'un beau ciel pur,  
Et prend des airs de Sicile  
Dans un grand haillon d'azur.  
Partout l'églogue est écrite ;  
Même en la froide Albion,  
L'air est plein de Théocrite,  
Le vent sait par cœur Bion ;  
Et redit, mélancolique,

La chanson que fredonna  
Moschus, grillon bucolique  
De la cheminée Etna.

L'hiver tousse, vieux phthisique,  
Et s'en va ; la brume fond ;  
Les vagues font la musique  
Des vers que les arbres font.

Toute la nature sombre  
Verse un mystérieux jour ;  
L'âme qui rêve a plus d'ombre  
Et la fleur a plus d'amour.  
L'herbe éclate en pâquerettes ;

Les parfums, qu'on croit muets,  
Content les peines secrètes  
Des liserons aux bleuets.  
Les petites ailes blanches  
Sur les eaux et les sillons  
S'abattent en avalanches ;  
Il neige des papillons.  
Et sur la mer, qui reflète  
L'aube au sourire d'émail,  
La bruyère violette  
Met au vieux mont un camail ;  
Afin qu'il puisse, à l'abîme

Qu'il contient et qu'il bénit,  
Dire sa messe sublime  
Sous sa mitre de granit.  
Granville, juin 1836.



# XV. – La coccinelle



LLE ME DIT : « Quelque chose

Me tourmente. » Et j'aperçus

Son cou de neige, et, dessus,

Un petit insecte rose.

J'aurais dû – mais, sage ou fou,



A seize ans, on est farouche, –  
Voir le baiser sur sa bouche  
Plus que l'insecte à son cou.

On eût dit un coquillage ;

Dos rose et taché de noir.

Les fauvettes pour nous voir

Se penchaient dans le feuillage.

Sa bouche fraîche était là :

Je me courbai sur la belle,

Et je pris la coccinelle ;

Mais le baiser s'envola.

« Fils, apprends comme on me  
nomme »,

Dit l'insecte du ciel bleu,

« Les bêtes sont au bon Dieu ;

Mais la bêtise est à l'homme. »

Paris, mai 1830.



# XVI. – Vers 1820



ENISE, TON MARI, notre  
vieux pédagogue,

Se promène ; il s'en va  
troubler la fraîche  
églogue

Du bel adolescent Avril  
dans la forêt ;

Tout tremble et tout devient pédant,  
dès qu'il paraît :

L'âne bougonne un thème au bœuf  
son camarade ;

Le vent fait sa tartine, et l'arbre sa  
tirade ;

L'églantier verdissant, doux garçon  
qui grandit,

Déclame le récit de Théramène, et  
dit :

Son front large est armé de cornes  
menaçantes.

Denise, cependant, tu rêves et tu  
chantes,

A l'âge où l'innocence ouvre sa vague  
fleur ;

Et, d'un œil ignorant, sans joie et

sans douleur,

Sans crainte et sans désir, tu vois, à  
l'heure où rentre

L'étudiant en classe et le docteur  
dans l'antre,

Venir à toi, montant ensemble  
l'escalier,

L'ennui, maître d'école, et l'amour,  
écolier.



# XVII. – A M. Froment Meurice



VOUS SOMMES FRÈRES : la  
fleur

Par deux arts peut être  
faite.

Le poëte est ciseleur ;

Le ciseleur est poëte.

Poëtes ou ciseleurs,

Par nous l'esprit se révèle.

Nous rendons les bons meilleurs,

Tu rends la beauté plus belle.

Sur son bras ou sur son cou,

Tu fais de tes rêveries,

Statuaire du bijou,

Des palais de pierreries !

Ne dis pas : « Mon art n'est rien... »

Sors de la route tracée,

Ouvrier magicien,

Et mêle à l'or la pensée !

Tous les penseurs, sans chercher

Qui finit ou qui commence,  
Sculptent le même rocher :  
Ce rocher, c'est l'art immense.  
Michel-Ange, grand vieillard,  
En larges blocs qu'il nous jette,  
Le fait jaillir au hasard ;  
Benvenuto nous l'émiette.  
Et, devant l'art infini,  
Dont jamais la loi ne change,  
La miette de Cellini  
Vaut le bloc de Michel-Ange  
Tout est grand ; sombre ou vermeil,



Tout feu qui brille est une âme.


L'étoile vaut le soleil ;

L'étincelle vaut la flamme.

Paris, octobre 1841.



# XVIII. – Les oiseaux

E RÊVAIS DANS un grand  
cimetièrè désert ;  
De mon âme et des morts  
j'écoutais le concert,  
Parmi les fleurs de l'herbe et  
les croix de la tombe.

Dieu veut que ce qui naît sorte de ce  
qui tombe.

Et l'ombre m'emplissait.

Autour de moi, nombreux,

Gais, sans avoir souci de mon front  
ténébreux,

Dans ce champ, lit fatal de la sieste  
dernière,

Des moineaux francs faisaient l'école  
buissonnière.

C'était l'éternité que taquine  
l'instant.

Ils allaient et venaient, chantant,  
volant, sautant,

Egratignant la mort de leurs griffes  
pointues,

Lissant leur bec au nez lugubre des  
statues,

Becquetant les tombeaux, ces grains  
mystérieux.

Je pris ces tapageurs ailés au  
sérieux ;

Je criai : – Paix aux morts ! vous êtes  
des harpies.

– Nous sommes des moineaux, me  
dirent ces impies.

– Silence ! allez-vous-en ! repris-je,  
peu clément.

Ils s'enfuirent ; j'étais le plus fort.  
Seulement,

Un d'eux resta derrière, et, pour  
toute musique,

Dressa la queue, et dit : – Quel est ce vieux classique ?

Comme ils s'en allaient tous, furieux, maugréant,

Criant, et regardant de travers le géant,

Un houx noir qui songeait près d'une tombe, un sage,

M'arrêta brusquement par la manche au passage,

Et me dit : – Ces oiseaux sont dans leur fonction.

Laisse-les. Nous avons besoin de ce rayon.

Dieu les envoie. Ils font vivre le

cimetière.

Homme, ils sont la gaîté de la nature  
entière ;

Ils prennent son murmure au  
ruisseau, sa clarté

A l'astre, son sourire au matin  
enchanté ;

Partout où rit un sage, ils lui  
prennent sa joie,

Et nous l'apportent ; l'ombre en les  
voyant flamboie ;

Ils emplissent leurs becs des cris des  
écoliers ;

A travers l'homme et l'herbe, et  
l'onde, et les halliers,

Ils vont pillant la joie en l'univers immense.

Ils ont cette raison qui te semble démente.

Ils ont pitié de nous qui loin d'eux languissons ;

Et, lorsqu'ils sont bien pleins de jeux et de chansons,

D'églogues, de baisers, de tous les commérages

Que les nids en avril font sous les verts ombrages,

Ils accourent, joyeux, charmants, légers, bruyants,

Nous jeter tout cela dans nos trous effrayants ;

Et viennent, des palais, des bois, de la chaumière,

Vider dans notre nuit toute cette lumière !

Quand mai nous les ramène, ô songeur, nous disons :

« Les voilà ! » tout s'émeut, pierres, tertres, gazons ;

Le moindre arbrisseau parle, et l'herbe est en extase ;

Le saule pleureur chante en achevant sa phrase ;

Ils confessent les ifs, devenus



babillards ;

Ils jasant de la vie avec les  
corbillards ;

Des linceuls trop pompeux ils  
décrochent l'agrafe ;

Ils se moquent du marbre ; ils savent  
l'orthographe ;

Et, moi qui suis ici le vieux chardon  
boudeur,

Devant qui le mensonge étale sa  
laideur,

Et ne se gêne pas, me traitant comme  
un hôte,

Je trouve juste, ami, qu'en lisant à  
voix haute

L'épitaphe où le mort est toujours  
bon et beau,

Ils fassent éclater de rire le tombeau.

Paris, mai 1835.



# XIX. – Vieille chanson du jeune temps



**L**E NE SONGEAIS pas à Rose ;  
Rose au bois vint avec moi ;  
Nous parlions de quelque  
chose,  
Mais je ne sais plus de quoi.

J'étais froid comme les marbres ;  
Je marchais à pas distraits ;  
Je parlais des fleurs, des arbres ;  
Son œil semblait dire : « Après ? »  
La rosée offrait ses perles,  
Le taillis ses parasols ;  
J'allais ; j'écoutais les merles,  
Et Rose les rossignols.  
Moi, seize ans, et l'air morose ;  
Elle, vingt ; ses yeux brillaient.  
Les rossignols chantaient Rose,  
Et les merles me sifflaient.

Rose, droite sur ses hanches,  
Leva son beau bras tremblant  
Pour prendre une mûre aux  
branches ;

Je ne vis pas son bras blanc.

Une eau courait, fraîche et creuse  
Sur les mousses de velours ;

Et la nature amoureuse

Dormait dans les grands bois sourds.

Rose défit sa chaussure,

Et mit, d'un air ingénu,

Son petit pied dans l'eau pure ;

Je ne vis pas son pied nu.

Je ne savais que lui dire ;  
Je la suivais dans le bois,  
La voyant parfois sourire  
Et soupirer quelquefois.

Je ne vis qu'elle était belle  
Qu'en sortant des grands bois  
sourds.

« Soit ; n'y pensons plus ! » dit-elle.

Depuis, j'y pense toujours.

Paris, juin 1831.



# XX. – A un poëte aveugle

**M**ERCI, POËTE ! – au  
seuil de mes lares  
pieux,  
Comme un hôte divin,  
tu viens et te  
dévoiles ;

Et l'auréole d'or de tes vers radieux

Brille autour de mon nom comme un  
cercle d'étoiles.

Chante ! Milton chantait ; chante !  
Homère a chanté.

Le poète des sens perce la triste  
brume ;

L'aveugle voit dans l'ombre un  
monde de clarté.

Quand l'œil du corps s'éteint, l'œil  
de l'esprit s'allume.

Paris, mai 1842.





# XXI.



LLE ÉTAIT DÉCHAUSSÉE,  
elle était décoiffée,

Assise, les pieds nus,  
parmi les joncs  
penchants ;

Moi qui passais par là, je  
crus voir une fée,

Et je lui dis : Veux-tu t'en venir dans  
les champs ?

Elle me regarda de ce regard suprême  
Qui reste à la beauté quand nous en  
trionphons,

Et je lui dis : Veux-tu, c'est le mois  
où l'on aime,

Veux-tu nous en aller sous les arbres  
profonds ?

Elle essuya ses pieds à l'herbe de la  
rive ;

Elle me regarda pour la seconde fois,  
Et la belle folâtre alors devint  
pensive.

Oh ! comme les oiseaux chantaient  
au fond des bois !

Comme l'eau caressait doucement le rivage !

Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,

La belle fille heureuse, effarée et sauvage,

Ses cheveux dans ses yeux, et riant au travers.

Mont.-l'Am., juin 183...



# XXII. – La fête chez Thérèse



UNE CHOSE FUT exquise et  
fort bien ordonnée.

C'était au mois d'avril, et  
dans une journée

Si douce, qu'on eût dit  
qu'amour l'eût faite  
exprès.

Thérèse la duchesse à qui je  
donnerais,

Si j'étais roi, Paris, si j'étais Dieu, le  
monde,

Quand elle ne serait que Thérèse la  
blonde ;

Cette belle Thérèse, aux yeux de  
diamant,

Nous avait conviés dans son jardin  
charmant.

On était peu nombreux. Le choix  
faisait la fête.

Nous étions tous ensemble et chacun  
tête à tête.

Des couples pas à pas erraient de

tous côtés.

C'étaient les fiers seigneurs et les  
rares beautés,

Les Amyntas rêvant auprès des  
Léonores,

Les marquises riant avec les  
monsignorees ;

Et l'on voyait rôder dans les grands  
escaliers

Un nain qui dérobaient leur bourse aux  
cavaliers.

A midi, le spectacle avec la mélodie.

Pourquoi jouer Plautus la nuit ? La  
comédie

Est une belle fille, et rit mieux au  
grand jour.

Or, on avait bâti, comme un temple  
d'amour,

Près d'un bassin dans l'ombre habité  
par un cygne,

Un théâtre en treillage où grimpait  
une vigne.

Un cintre à claire-voie en anse de  
panier,

Cage verte où sifflait un bouvreuil  
prisonnier,

Couvrait toute la scène, et, sur leurs  
gorges blanches,

Les actrices sentaient errer l'ombre

des branches.

On entendait au loin de magiques accords ;

Et, tout en haut, sortant de la frise à mi-corps,

Pour attirer la foule aux lazzis qu'il répète,

Le blanc Pulcinella sonnait de la trompette.

Deux faunes soutenaient le manteau d'Arlequin ;

Trivelin leur riait au nez comme un faquin.

Parmi les ornements sculptés dans le treillage,



Colombine dormait dans un gros  
coquillage,

Et, quand elle montrait son sein et  
ses bras nus,

On eût cru voir la conque, et l'on eût  
dit Vénus.

Le seigneur Pantalon, dans une  
niche, à droite,

Vendait des limons doux sur une  
table étroite,

Et criait par instants : « Seigneurs,  
l'homme est divin.

Dieu n'avait fait que l'eau, mais  
l'homme a fait le vin ! »

Scaramouche en un coin harcelait de sa batte

Le tragique Alcantor, suivi du triste Arbate ;

Crispin, vêtu de noir, jouait de l'éventail ;

Perché, jambe pendante, au sommet du portail,

Carlino se penchait, écoutant les aubades,

Et son pied ébauchait de rêveuses gambades.

Le soleil tenait lieu de lustre ; la saison

Avait brodé de fleurs un immense

gazon,

Vert tapis déroulé sous maint groupe  
folâtre.

Rangés des deux côtés de l'agreste  
théâtre,

Les vrais arbres du parc, les sorbiers,  
les lilas,

Les ébéniers qu'avril charge de  
falbalas,

De leur sève embaumée exhalant les  
délices,

Semblaient se divertir à faire les  
coulisses,

Et, pour nous voir, ouvrant leurs  
fleurs comme des yeux,

Joignaient aux violons leur murmure  
joyeux ;

Si bien qu'à ce concert gracieux et  
classique,

La nature mêlait un peu de sa  
musique.

Tout nous charmait, les bois, le jour  
serein, l'air pur,

Les femmes tout amour, et le ciel  
tout azur.

Pour la pièce, elle était fort bonne,  
quoique ancienne.

C'était, nonchalamment assis sur  
l'avant-scène,

Pierrot, qui haranguait, dans un grave entretien,

Un singe timbalier à cheval sur un chien.

Rien de plus. C'était simple et beau.  
– Par intervalles,

Le singe faisait rage et cognait ses timbales ;

Puis Pierrot répliquait. – Écoutait qui voulait.

L'un faisait apporter des glaces au valet ;

L'autre, galant drapé d'une cape fantasque,

Parlait bas à sa dame en lui nouant

son masque ;

Trois marquis attablés chantaient  
une chanson ;

Thérèse était assise à l'ombre d'un  
buisson :

Les roses pâlissaient à côté de sa  
joue,

Et, la voyant si belle, un paon faisait  
la roue.

Moi, j'écoutais, pensif, un profane  
couplet

Que fredonnait dans l'ombre un abbé  
violet.

La nuit vint, tout se tut ; les  
flambeaux s'éteignirent ;

Dans les bois assombris les sources  
se plainirent ;

Le rossignol, caché dans son nid  
ténébreux,

Chanta comme un poète et comme un  
amoureux.

Chacun se dispersa sous les  
profonds feuillages ;

Les folles en riant entraînaient les  
sages ;

L'amante s'en alla dans l'ombre avec  
l'amant ;

Et, troublés comme on l'est en songe,  
vaguement,

Ils sentaient par degrés se mêler à  
leur âme,

A leurs discours secrets, à leurs  
regards de flamme ;

A leur cœur, à leurs sens, à leur  
molle raison,

Le clair de lune bleu qui baignait  
l'horizon.

Avril 18...





## XXIII. – L'enfance



'ENFANT CHANTAIT ; la  
mère au lit, exténuée,

Agonisait, beau front dans  
l'ombre se penchant ;

La mort au-dessus d'elle  
errait dans la nuée ;

Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce  
chant.

L'enfant avait cinq ans, et, près de la

fenêtre,

Ses rires et ses jeux faisaient un  
charmant bruit ;

Et la mère, à côté de ce pauvre doux  
être

Qui chantait tout le jour, toussait  
toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles  
du cloître ;

Et le petit enfant se remit à chanter...

La douleur est un fruit : Dieu ne le  
fait pas croître

Sur la branche trop faible encor pour  
le porter.

Paris, janvier 1835.



# XXIV.



EUREUX L'HOMME, OCCUPÉ de  
l'éternel destin,

Qui, tel qu'un voyageur qui part de  
grand matin,

Se réveille, l'esprit rempli de rêverie,  
Et, dès l'aube du jour, se met à lire et  
prie !

A mesure qu'il lit, le jour vient  
lentement

Et se fait dans son âme ainsi qu'au  
firmament.

Il voit distinctement, à cette clarté  
blême,

Des choses dans sa chambre et  
d'autres en lui-même ;

Tout dort dans la maison ; il est seul,  
il le croit ;

Et, cependant, fermant leur bouche  
de leur doigt,

Derrière lui, tandis que l'extase  
l'enivre,

Les anges souriants se penchent sur  
son livre.

Paris, septembre 1842.



# XXV. – Unité



AR-DESSUS L'HORIZON AUX collines  
brunies,

Le soleil, cette fleur des splendeurs  
infinies,

Se penchait sur la terre à l'heure du couchant ;

Une humble marguerite, éclosé au bord d'un champ,

Sur un mur gris, croulant parmi l'avoine folle,

Blanche, épanouissait sa candide auréole ;

Et la petite fleur, par-dessus le vieux mur,

Regardait fixement, dans l'éternel azur,

Le grand astre épanchant sa lumière immortelle.

« Et, moi, j'ai des rayons aussi ! » lui



disait-elle.

Granville, juillet 1836



# XXVI. – Quelques mots à un autre



N Y REVIENT ; il faut y  
revenir moi-même.

Ce qu'on attaque en moi,  
c'est mon temps, et je  
l'aime.

Certe, on me laisserait  
en paix, passant obscur,

Si je ne contenais, atome de l'azur,  
Un peu du grand rayon dont notre  
époque est faite.

Hier le citoyen, aujourd'hui le poète ;  
Le « romantique » après le  
« libéral ». – Allons,

Soit ; dans mes deux sentiers mordez  
mes deux talons.

Je suis le ténébreux par qui tout  
dégénère.

Sur mon autre côté lancez l'autre  
tonnerre.

Vous aussi, vous m'avez vu tout  
jeune, et voici

Que vous me dénoncez, bonhomme,  
vous aussi ;

Me déchirant le plus allégrement du  
monde,

Par attendrissement pour mon  
enfance blonde.

Vous me criez : « Comment,  
Monsieur ! qu'est-ce que c'est ?

« La stance va nu-pieds ! le drame est  
sans corset !

« La muse jette au vent sa robe  
d'innocence !

« Et l'art crève la règle et dit : C'est  
la croissance ! »

Géronte littéraire aux aboiements

plaintifs,

Vous vous ébahissez, en vers  
rétrospectifs,

Que ma voix trouble l'ordre, et que  
ce romantique

Vive, et que ce petit, à qui l'Art  
Poétique

Avec tant de bonté donna le pain et  
l'eau,

Devienne si pesant aux genoux de  
Boileau !

Vous regardez mes vers, pourvus  
d'ongles et d'ailes,

Refusant de marcher derrière les  
modèles,

Comme après les doyens marchent  
les petits clercs ;

Vous en voyez sortir de sinistres  
éclairs ;

Horreur ! et vous voilà poussant des  
cris d'hyène

A travers les barreaux de la  
Quotidienne.

Vous épuisez sur moi tout votre  
calepin,

Et le père Bouhours et le père Rapin ;

Et, m'écrasant avec tous les noms  
qu'on vénère,

Vous lâchez le grand mot :

Révolutionnaire.

Et, sur ce, les pédants en chœur  
disent : Amen !

On m'empoigne ; on me fait passer  
mon examen ;

La Sorbonne bredouille et l'école  
griffonne ;

De vingt plumes jaillit la colère  
bouffonne :

« Que veulent ces affreux novateurs ?  
ça, des vers ?

« Devant leurs livres noirs, la nuit,  
dans l'ombre ouverts,

« Les lectrices ont peur au fond de  
leurs alcôves.

« Le Pinde entend rugir leurs rimes  
bêtes fauves,

« Et frémit. Par leur faute,  
aujourd'hui tout est mort ;

« L'alexandrin saisit la césure, et la  
mord ;

« Comme le sanglier dans l'herbe et  
dans la sauge,

« Au beau milieu du vers  
l'enjambement patauge ;

« Que va-t-on devenir ? Richelet  
s'obscurcit.

« Il faut à toute chose un magister  
dixit.



« Revenons à la règle, et sortons de l'opprobre ;

« L'Hippocrène est de l'eau ; donc, le beau, c'est le sobre.

« Les vrais sages, ayant la raison pour lien,

« Ont toujours consulté, sur l'art, Quintilien ;

« Sur l'algèbre, Leibnitz ; sur la guerre, Végèce. »

Quand l'impuissance écrit, elle signe : Sagesse.

Je ne vois pas pourquoi je ne vous dirais point

Ce qu'à d'autres j'ai dit sans leur

montrer le poing.

Eh bien, démasquons-nous ! c'est vrai, notre âme est noire.

Sortons du domino nommé forme oratoire.

On nous a vus, poussant vers un autre horizon

La langue, avec la rime entraînant la raison,

Lancer au pas de charge, en batailles rangées,

Sur Laharpe éperdu, toutes ces insurgées.

Nous avons au vieux style attaché ce brûlot :

Liberté ! Nous avons, dans le même  
complot,

Mis l'esprit, pauvre diable, et le mot,  
pauvre hère ;

Nous avons déchiré le capuchon, la  
haire,

Le froc, dont on couvrait l'Idée aux  
yeux divins.

Tous ont fait rage en foule. Orateurs,  
écrivains,

Poètes, nous avons, du doigt  
avançant l'heure,

Dit à la rhétorique : – Allons, fille  
majeure ;

Lève les yeux ! – et j'ai, chantant,  
luttant, bravant,

Tordu plus d'une grille au parloir du  
couvent ;

J'ai, torche en main, ouvert les deux  
battants du drame :

Pirates, nous avons, à la voile, à la  
rame,

De la triple unité pris l'aride  
archipel ;

Sur l'Hélicon tremblant j'ai battu le  
rappel.

Tout est perdu ! le vers vague sans  
muselière !

A Racine effaré nous préférons

Molière ;

O pédants ! à Ducis nous préférons  
Rotrou.

Lucrèce Borgia sort brusquement  
d'un trou,

Et mêle des poisons hideux à vos  
guimauves ;

Le drame échevelé fait peur à vos  
fronts chauves ;

C'est horrible ! oui, brigand, jacobin,  
malandrin,

J'ai disloqué ce grand niais  
d'alexandrin ;

Les mots de qualité, les syllabes  
marquises,

Vivaient ensemble au fond de leurs  
grottes exquisés,

Faisant la bouche en cœur et ne  
parlant qu'entre eux,

J'ai dit aux mots d'en bas :  
Manchots, boiteux, goitreux,

Redressez-vous ! planez, et mêlez-  
vous, sans règles,

Dans la caverne immense et farouche  
des aigles !

J'ai déjà confessé ce tas de crimes-  
là ;

Oui, je suis Papavoine, Erostrate,  
Attila :

Après ?

Emportez-vous, et criez à la garde,

Brave homme ! tempêtez, tonnez ! je  
vous regarde.

Nos progrès prétendus vous  
semblent outrageants ;

Vous détestez ce siècle où, quand il  
parle aux gens,

Le vers des trois saluts d'usage se  
dispense ;

Temps sombre où, sans pudeur, on  
écrit comme on pense,

Où l'on est philosophe et poète  
crûment,

Où de ton vin sincère, adorable,  
écumant,

O sévère idéal, tous les songeurs  
sont ivres.

Vous couvrez d'abat-jour, quand  
vous ouvrez nos livres,

Vos yeux, par la clarté du mot propre  
brûlés ;

Vous exécédez nos vers francs et  
vrais ; vous hurlez

De fureur en voyant nos strophes  
toutes nues.

Mais où donc est le temps des  
nymphe ingénues,

Qui couraient dans les bois, et dont



la nudité

Dansait dans la lueur des vagues  
soirs d'été ?

Sur l'aube nue et blanche,  
entr'ouvrant sa fenêtre,

Faut-il plisser la brume honnête et  
prude, et mettre

Une feuille de vigne à l'astre dans  
l'azur ?

Le flot, conque d'amour, est-il d'un  
goût peu sûr ?

O Virgile, Pindare, Orphée ! est-ce  
qu'on gaze,

Comme une obscénité, les ailes de  
Pégase,

Qui semble, les ouvrant au haut du  
mont béni,

L'immense papillon du baiser infini ?

Est-ce que le soleil splendide est un  
cynique ?

La fleur a-t-elle tort d'écarter sa  
tunique ?

Calliope, planant derrière un pan des  
cieux,

Fait donc mal de montrer à Dante  
soucieux

Ses seins éblouissants à travers les  
étoiles ?

Vous êtes un ancien d'hier. Libre et

sans voiles,

Le grand Olympe nu vous ferait dire :  
Fi !

Vous mettez une jupe au Cupidon  
bouffi ;

Au clinquant, aux neuf sœurs en  
atours, au Parnasse

De Titon du Tillet, votre goût est  
tenace ;

Les Ménades pour vous danseraient  
le cancan ;

Apollon vous ferait l'effet d'un  
Mohican ;

Vous prendriez Vénus pour une  
sauvagesse.

L'âge – c'est là souvent toute notre sagesse –

A beau vous bougonner tout bas :

« Vous avez tort,

« Vous vous ferez tousser si vous criez si fort ;

« Pour quelques nouveautés sauvages et fortuites,

« Monsieur, ne troublez pas la paix de vos pituites.

« Ces gens-ci vont leur train ; qu'est-ce que ça vous fait ?

« Ils ne trouvent que cendre au feu qui vous chauffait.

« Pourquoi déclarez-vous la guerre à leur tapage ?

« Ce siècle est libéral comme vous fûtes page.

« Fermez bien vos volets, tirez bien vos rideaux,

« Soufflez votre chandelle, et tournez-lui le dos !

« Qu'est l'âme du vrai sage ? Une sourde-muette.

« Que vous importe, à vous, que tel ou tel poète,

« Comme l'oiseau des cieux, veuille avoir sa chanson ;

« Et que tel garnement du Pinde,

nourrisson

« Des Muses, au milieu d'un bruit de corybante,

« Marmot sombre, ait mordu leur gorge un peu tombante ? »

Vous n'en tenez nul compte, et vous n'écoutez rien.

Voltaire, en vain, grand homme et peu voltairien,

Vous murmure à l'oreille : « Ami, tu nous assommes ! »

– Vous écumez ! – partant de ceci : que nous, hommes

De ce temps d'anarchie et d'enfer, nous donnons

L'assaut au grand Louis juché sur  
vingt grands noms ;

Vous dites qu'après tout nous  
perdons notre peine,

Que haute est l'escalade et courte  
notre haleine ;

Que c'est dit, que jamais nous ne  
réussirons ;

Que Batteux nous regarde avec ses  
gros yeux ronds,

Que Tancrède est de bronze et  
qu'Hamlet est de sable.

Vous déclarez Boileau perruque  
indéfrisable ;

Et, coiffé de lauriers, d'un coup d'œil  
de travers,

Vous indiquez le tas d'ordures de  
nos vers,

Fumier où la laideur de ce siècle se  
guinde

Au pauvre vieux bon goût, ce  
balayeur du Pinde ;

Et même, allant plus loin, vaillant,  
vous nous criez :

« Je vais vous balayer moi-même ! »

Balayez.

Paris, novembre 1834.





# XXVII.



UI, JE SUIS le rêveur ; je  
suis le camarade

Des petites fleurs d'or  
du mur qui se dégrade,

Et l'interlocuteur des  
arbres et du vent.

Tout cela me connaît, voyez-vous.  
J'ai souvent,

En mai, quand de parfums les

branches sont gonflées,

Des conversations avec les giroflées ;

Je reçois des conseils du lierre et du  
bleuet.

L'être mystérieux, que vous croyez  
muet,

Sur moi se penche, et vient avec ma  
plume écrire.

J'entends ce qu'entendit Rabelais ; je  
vois rire

Et pleurer ; et j'entends ce qu'Orphée  
entendit.

Ne vous étonnez pas de tout ce que  
me dit

La nature aux soupirs ineffables. Je  
cause

Avec toutes les voix de la  
métempsycose.

Avant de commencer le grand  
concert sacré,

Le moineau, le buisson, l'eau vive  
dans le pré,

La forêt, basse énorme, et l'aile et la  
corolle,

Tous ces doux instruments,  
m'adressent la parole ;

Je suis l'habitué de l'orchestre  
divin ;

Si je n'étais songeur, j'aurais été

sylvain.

J'ai fini, grâce au calme en qui je me  
recueille,

A force de parler doucement à la  
feuille,

A la goutte de pluie, à la plume, au  
rayon,

Par descendre à ce point dans la  
création,

Cet abîme où frissonne un  
tremblement farouche,

Que je ne fais plus même envoler une  
mouche !

Le brin d'herbe, vibrant d'un éternel  
émoi,

S'apprivoise et devient familier avec  
moi,

Et, sans s'apercevoir que je suis là,  
les roses

Font avec les bourdons toutes sortes  
de choses ;

Quelquefois, à travers les doux  
rameaux bénis,

J'avance largement ma face sur les  
nids,

Et le petit oiseau, mère inquiète et  
sainte,

N'a pas plus peur de moi que nous  
n'aurions de crainte,

Nous, si l'œil du bon Dieu regardait  
dans nos trous ;

Le lis prude me voit approcher sans  
courroux,

Quand il s'ouvre aux baisers du  
jour ; la violette

La plus pudique fait devant moi sa  
toilette ;

Je suis pour ces beautés l'ami discret  
et sûr ;

Et le frais papillon, libertin de l'azur,

Qui chiffonne gaîment une fleur  
demi-nue,

Si je viens à passer dans l'ombre,  
continue,

Et, si la fleur se veut cacher dans le  
gazon,


Il lui dit : « Es-tu bête ! Il est de la  
maison. »

Les Roches, août 1835.





# XXVIII.

 L FAUT QUE le poëte, épris  
d'ombre et d'azur,  
Esprit doux et splendide, au  
rayonnement pur,  
Qui marche devant tous, éclairant  
ceux qui doutent,

Chanteur mystérieux qu'en  
tressaillant écoutent

Les femmes, les songeurs, les sages,

les amants,

Deviennent formidable à de certains moments.

Parfois, lorsqu'on se met à rêver sur son livre,

Où tout berce, éblouit, calme, caresse, enivre,

Où l'âme, à chaque pas, trouve à faire son miel,

Où les coins les plus noirs ont des lueurs du ciel ;

Au milieu de cette humble et haute poésie,

Dans cette paix sacrée où croît la fleur choisie,

Où l'on entend couler les sources et  
les pleurs,

Où les strophes, oiseaux peints de  
mille couleurs,

Volent chantant l'amour, l'espérance  
et la joie ;

Il faut que, par instants, on  
frissonne, et qu'on voie

Tout à coup, sombre, grave et  
terrible au passant,

Un vers fauve sortir de l'ombre en  
rugissant !

Il faut que le poëte, aux semences  
fécondes,

Soit comme ces forêts vertes,  
fraîches, profondes,

Pleines de chants, amour du vent et  
du rayon,

Charmantes, où, soudain, l'on  
rencontre un lion.

Paris, mai 1842.



# XXIX. – Halte en marchant



NE BRUME COUVRAIT  
l'horizon ; maintenant,

Voici le clair midi qui  
surgit rayonnant ;

Le brouillard se dissout  
en perles sur les

branches,

Et brille, diamant, au collier des

pervenches.

Le vent souffle à travers les arbres,  
sur les toits

Du hameau noir cachant ses chaumes  
dans les bois ;

Et l'on voit tressaillir, épars dans les  
ramées,

Le vague arrachement des  
treublantes fumées ;

Un ruisseau court dans l'herbe, entre  
deux hauts talus,

Sous l'agitation des saules chevelus ;

Un orme, un hêtre, anciens du vallon,  
arbres frères

Qui se donnent la main des deux  
rives contraires,

Semblent, sous le ciel bleu, dire : A la  
bonne foi !

L'oiseau chante son chant plein  
d'amour et d'effroi,

Et du frémissement des feuilles et  
des ailes ;

L'étang luit sous le vol des vertes  
demoiselles.

Un bouge est là, montrant, dans la  
sauge et le thym,

Un vieux saint souriant parmi des  
brocs d'étain,

Avec tant de rayons et de fleurs sur

la berge,

Que c'est peut-être un temple ou  
peut-être une auberge.

Que notre bouche ait soif, ou que ce  
soit le cœur,

Gloire au Dieu bon qui tend la coupe  
au voyageur !

Nous entrons. « Qu'avez-vous ? –  
Des œufs frais, de l'eau fraîche. »

On croit voir l'humble toit effondré  
d'une crèche.

A la source du pré, qu'abrite un vert  
rideau,

Une enfant blonde alla remplir sa  
jarre d'eau,



Joyeuse et soulevant son jupon de futaine.

Pendant qu'elle plongeait sa cruche à la fontaine,

L'eau semblait admirer, gazouillant doucement,

Cette belle petite aux yeux de firmament.

Et moi, près du grand lit drapé de vieilles serges,

Pensif, je regardais un Christ battu de verges.

Eh ! qu'importe l'outrage aux martyrs éclatants,

Affront de tous les lieux, crachat de  
tous les temps,

Vaine clameur d'aveugle, éternelle  
huée

Où la foule toujours s'est follement  
ruée !

Plus tard, le vagabond flagellé  
devient Dieu.

Ce front noir et saignant semble fait  
de ciel bleu,

Et, dans l'ombre, éclairant palais,  
temple, mesure,

Le crucifix blanchit et Jésus-Christ  
s'azure.

La foule un jour suivra vos pas ;

allez, saignez,

Souffrez, penseurs, des pleurs de vos  
bourreaux baignés !

Le deuil sacre les saints, les sages,  
les génies ;

La tremblante auréole éclôt aux  
gémonies,

Et, sur ce vil marais, flotte, lueur du  
ciel,

Du cloaque de sang feu follet éternel.

Toujours au même but le même sort  
ramène :

Il est, au plus profond de notre  
histoire humaine,

Une sorte de gouffre, où viennent,  
tour à tour,

Tomber tous ceux qui sont de la vie  
et du jour,

Les bons, les purs, les grands, les  
divins, les célèbres,

Flambeaux échevelés au souffle des  
ténèbres ;

Là se sont engloutis les Dantes  
disparus,

Socrate, Scipion, Milton, Thomas  
Morus,

Eschyle, ayant aux mains des palmes  
frissonnantes.

Nuit d'où l'on voit sortir leurs

mémoires planantes !

Car ils ne sont complets qu'après  
qu'ils sont déçus.

De l'exil d'Aristide au bûcher de Jean  
Huss,

Le genre humain pensif – c'est ainsi  
que nous sommes –

Rêve ébloui devant l'abîme des  
grands hommes.

Ils sont, telle est la loi des hauts  
destins penchant,

Tes semblables, soleil ! leur gloire est  
leur couchant ;

Et, fier Niagara dont le flot gronde et  
lutte,

Tes pareils : ce qu'ils ont de plus beau, c'est leur chute.

Un de ceux qui liaient Jésus-Christ au poteau,

Et qui, sur son dos nu, jetaient un vil manteau,

Arracha de ce front tranquille une poignée

De cheveux qu'inondait la sueur résignée,

Et dit : « Je vais montrer à Caïphe cela ! »

Et, crispant son poing noir, cet homme s'en alla.

La nuit était venue et la rue était  
sombre ;

L'homme marchait ; soudain, il  
s'arrêta dans l'ombre,

Stupéfait, pâle, et comme en proie  
aux visions,

Frémissant ! – Il avait dans la main  
des rayons.

Forêt de Compiègne, juin 1837.



# LIVRE DEUXIEME – L'ÂME EN FLEUR





# I. – Premier Mai

**T**OUT CONJUGUE LE verbe  
aimer. Voici les roses.  
Je ne suis pas en train de  
parler d'autres choses ;  
Premier mai ! l'amour gai,  
triste, brûlant, jaloux,

Fait soupirer les bois, les nids, les  
fleurs, les loups ;

L'arbre où j'ai, l'autre automne, écrit

une devise,

La redit pour son compte, et croit  
qu'il l'improvise ;

Les vieux antres pensifs, dont rit le  
geai moqueur,

Clignent leurs gros sourcils et font la  
bouche en cœur ;

L'atmosphère, embaumée et tendre,  
semble pleine

Des déclarations qu'au Printemps  
fait la plaine,

Et que l'herbe amoureuse adresse au  
ciel charmant.

A chaque pas du jour dans le bleu  
firmament,

La campagne éperdue, et toujours  
plus éprise,

Prodigue les senteurs, et, dans la  
tiède brise,

Envoie au renouveau ses baisers  
odorants ;

Tous ses bouquets, azurs, carmins,  
pourpres, safrans,

Dont l'haleine s'envole en  
murmurant : Je t'aime !

Sur le ravin, l'étang, le pré, le sillon  
même,

Font des taches partout de toutes les  
couleurs ;

Et, donnant les parfums, elle a gardé  
les fleurs ;

Comme si ses soupirs et ses tendres  
missives

Au mois de mai, qui rit dans les  
branches lascives,

Et tous les billets doux de son amour  
bavard,

Avaient laissé leur trace aux pages  
du buvard !

Les oiseaux dans les bois, molles  
voix étouffées,

Chantent des triolets et des rondeaux  
aux fées ;

Tout semble confier à l'ombre un

doux secret ;

Tout aime, et tout l'avoue à voix  
basse ; on dirait

Qu'au nord, au sud brûlant, au  
couchant, à l'aurore,

La haie en fleur, le lierre et la source  
sonore,

Les monts, les champs, les lacs et les  
chênes mouvants,

Répètent un quatrain fait par les  
quatre vents.

Saint-Germain, 1<sup>er</sup> mai 18...



## II.

**M**ES VERS FUIRAIENT,  
doux et frêles,  
Vers votre jardin si  
beau,  
Si mes vers avaient  
des ailes,


Des ailes comme l'oiseau.

Ils voleraient, étincelles,

Vers votre foyer qui rit,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'esprit.  
Près de vous, purs et fidèles,  
Ils accourraient nuit et jour,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'amour.  
Paris, mars 18...



# III. – Le rouet d'Omphale

L EST DANS l'atrium, le beau rouet  
d'ivoire.

La roue agile est blanche, et la  
quenouille est noire ;

La quenouille est d'ébène incrusté  
de lapis.

Il est dans l'atrium sur un riche



tapis.

Un ouvrier d'Egine a sculpté sur la  
plinthe

Europe, dont un dieu n'écoute pas la  
plainte.

Le taureau blanc l'emporte. Europe,  
sans espoir,

Crie, et baissant les yeux,  
s'épouvante de voir

L'Océan monstrueux qui baise ses  
pieds roses.

Des aiguilles, du fil, des boîtes demi-  
closes,

Les laines de Milet, peintes de  
pourpre et d'or,

Emplissent un panier près du rouet  
qui dort.

Cependant, odieux, effroyables,  
énormes,

Dans le fond du palais, vingt  
fantômes difformes,

Vingt monstres tout sanglants, qu'on  
ne voit qu'à demi,

Errent en foule autour du rouet  
endormi :

Le lion néméen, l'hydre affreuse de  
Lerne,

Cacus, le noir brigand de la noire  
caverne,

Le triple Géryon, et les typhons des  
eaux,

Qui, le soir, à grand bruit, soufflent  
dans les roseaux ;

De la massue au front tous ont  
l'empreinte horrible

Et tous, sans approcher, rôdant d'un  
air terrible,

Sur le rouet, où pend un fil souple et  
lié,

Fixent de loin, dans l'ombre, un œil  
humilié.

Juin, 18...



# IV. – Chanson



I VOUS N'AVEZ rien à me  
dire,

Pourquoi venir auprès de  
moi ?

Pourquoi me faire ce  
sourire

Qui tournerait la tête au roi ?

Si vous n'avez rien à me dire,

Pourquoi venir auprès de moi ?

Si vous n'avez rien à m'apprendre,

Pourquoi me pressez-vous la main ?

Sur le rêve angélique et tendre,

Auquel vous songez en chemin,

Si vous n'avez rien à m'apprendre,

Pourquoi me pressez-vous la main ?

Si vous voulez que je m'en aille,

Pourquoi passez-vous par ici ?

Lorsque je vous vois, je tressaille :

C'est ma joie et c'est mon souci.

Si vous voulez que je m'en aille,

Pourquoi passez-vous par ici ?

Mai, 18...



## V. – Hier au soir



IER, LE VENT du soir,  
dont le souffle caresse,

Nous apportait l'odeur  
des fleurs qui s'ouvrent  
tard ;

La nuit tombait ;  
l'oiseau dormait dans l'ombre  
épaisse.

Le printemps embaumait, moins que



votre jeunesse ;

Les astres rayonnaient, moins que  
votre regard.

Moi, je parlais tout bas. C'est l'heure  
solennelle

Où l'âme aime à chanter son hymne  
le plus doux.

Voyant la nuit si pure, et vous voyant  
si belle,

J'ai dit aux astres d'or : Versez le ciel  
sur elle !

Et j'ai dit à vos yeux : Versez l'amour  
sur nous !

Mai 18...



## VI. – Lettre

**T**U VOIS CELA d'ici. Des  
ocres et des craies ;  
Plaines où les sillons  
croisent leurs mille raies,  
Chaumes à fleur de terre  
et que masque un  
buisson ;

Quelques meules de foin debout sur  
le gazon ;

De vieux toits enfumant le paysage  
bistre ;

Un fleuve qui n'est pas le Gange ou le  
Caystre,

Pauvre cours d'eau normand troublé  
de sels marins ;

A droite, vers le nord, de bizarres  
terrains

Pleins d'angles qu'on dirait façonnés  
à la pelle ;

Voilà les premiers plans ; une  
ancienne chapelle

Y mêle son aiguille, et range à ses  
côtés

Quelques ormes tortus, aux profils

irrités,

Qui semblent, fatigués du Zéphyr qui  
s'en joue,

Faire une remontrance au vent qui  
les secoue.

Une grosse charrette, au coin de ma  
maison,

Se rouille ; et, devant moi, j'ai le  
vaste horizon,

Dont la mer bleue emplit toutes les  
échancrures ;

Des poules et des coqs, étalant leurs  
dorures,

Causent sous ma fenêtre, et les  
greniers des toits

Me jettent, par instants, des  
chansons en patois.

Dans mon allée habite un cordier  
patriarche,

Vieux qui fait bruyamment tourner  
sa roue, et marche

A reculons, son chanvre autour des  
reins tordu.

J'aime ces flots où court le grand  
vent éperdu ;

Les champs à promener tout le jour  
me convient ;

Les petits villageois, leur livre en  
main, m'envient,

Chez le maître d'école où je me suis  
logé,

Comme un grand écolier abusant  
d'un congé.

Le ciel rit, l'air est pur ; tout le jour,  
chez mon hôte,

C'est un doux bruit d'enfants épelant  
à voix haute ;

L'eau coule, un verdier passe ; et  
moi, je dis : Merci !

Merci, Dieu tout-puissant ! – Ainsi je  
vis ; ainsi,

Paisible, heure par heure, à petit  
bruit, j'épanche

Mes jours, tout en songeant à vous,

ma beauté blanche !

J'écoute les enfants jaser, et, par moment,

Je vois en pleine mer, passer superbement,

Au-dessus des pignons du tranquille village,

Quelque navire ailé qui fait un long voyage,

Et fuit, sur l'Océan, par tous les vents traqué,

Qui, naguère, dormait au port, le long du quai,

Et que n'ont retenu, loin des vagues jalouses,



Ni les pleurs des parents, ni l'effroi  
des épouses,

Ni le sombre reflet des écueils dans  
les eaux,

Ni l'importunité des sinistres  
oiseaux.

Près le Tréport, juin 18...



# VII.



OUS ALLIONS AU verger  
cueillir des bigarreaux.

Avec ses beaux bras  
blancs en marbre de  
Paros,

Elle montait dans l'arbre  
et courbait une branche ;

Les feuilles frissonnaient au vent ; sa  
gorge blanche,

O Virgile, ondoyait dans l'ombre et  
le soleil ;

Ses petits doigts allaient chercher le  
fruit vermeil,

Semblable au feu qu'on voit dans le  
buisson qui flambe.

Je montais derrière elle ; elle  
montrait sa jambe,

Et disait : « Taisez-vous ! » à mes  
regards ardents ;

Et chantait. Par moments, entre ses  
belles dents,

Pareille, aux chansons près, à Diane  
farouche,

Penchée, elle m'offrait la cerise à sa

bouche ;

Et ma bouche riait, et venait s'y  
poser,

Et laissait la cerise et prenait le  
baiser.

Triel, juillet 18...



# VIII.

**T**U PEUX, COMME il te  
plaît, me faire jeune ou  
vieux.

Comme le soleil fait  
serein ou pluvieux

L'azur dont il est l'âme et  
que sa clarté dore,

Tu peux m'emplir de brume ou  
m'inonder d'aurore,

Du haut de ta splendeur, si pure  
qu'en ses plis,

Tu sembles une femme enfermée en  
un lis,

Et qu'à d'autres moments, l'œil  
qu'éblouit ton âme

Croit voir, en te voyant, un lis dans  
une femme.

Si tu m'as souri, Dieu ! tout mon être  
bondit !

Si, Madame, au milieu de tous, vous  
m'avez dit,

A haute voix : « Bonjour, Monsieur »,  
et bas : « Je t'aime ! »

Si tu m'as caressé de ton regard

suprême,

Je vis ! je suis léger, je suis fier, je  
suis grand ;

Ta prunelle m'éclaire en me  
transfigurant ;

J'ai le reflet charmant des yeux dont  
tu m'accueilles ;

Comme on sent dans un bois des  
ailes sous les feuilles,

On sent de la gaîté sous chacun de  
mes mots ;

Je cours, je vais, je ris ; plus  
d'ennuis, plus de maux ;

Et je chante, et voilà sur mon front la  
jeunesse !

Mais que ton cœur injuste, un jour,  
me méconnaisse ;

Qu'il me faille porter en moi, jusqu'à  
demain,

L'énigme de ta main retirée à ma  
main ;

– Qu'ai-je fait ? qu'avait-elle ? Elle  
avait quelque chose.

Pourquoi, dans la rumeur du salon  
où l'on cause,

Personne n'entendant, me disait-elle  
*vous* ? –

Si je ne sais quel froid dans ton  
regard si doux



A passé comme passe au ciel une  
nuée,

Je sens mon âme en moi toute  
diminuée ;

Je m'en vais, courbé, las, sombre  
comme un aïeul ;

Il semble que sur moi, secouant son  
linceul,

Se soit soudain penché le noir  
vieillard Décembre ;

Comme un loup dans son trou, je  
rentre dans ma chambre :

Le chagrin – âge et deuil, hélas ! ont  
le même air, –

Assombrit chaque trait de mon

visage amer,

Et m'y creuse une ride avec sa main  
pesante.

Joyeux, j'ai vingt-cinq ans ; triste,  
j'en ai soixante.

Paris, juin 18...



# IX. – En écoutant les oiseaux



H ! quand donc aurez-vous fini, petits oiseaux,  
De jaser au milieu des branches et des eaux,  
Que nous nous expliquions et que je vous querelle ?

Rouge-gorge, verdier, fauvette,  
tourterelle,

Oiseaux, je vous entends, je vous  
connais. Sachez

Que je ne suis pas dupe, ô doux  
ténors cachés,

De votre mélodie et de votre langage.

Celle que j'aime est loin et pense à  
moi : je gage,

O rossignol dont l'hymne, exquis et  
gracieux,

Donne un frémissement à l'astre  
dans les cieux,

Que ce que tu dis là, c'est le chant de  
son âme.

Vous guettez les soupirs de l'homme  
et de la femme,

Oiseaux ; quand nous aimons et  
quand nous triomphons,

Quand notre être, tout bas, s'exhale  
en chants profonds,

Vous, attentifs, parmi les bois  
inaccessibles,

Vous saisissez au vol ces strophes  
invisibles,

Et vous les répétez tout haut, comme  
de vous ;

Et vous mêlez, pour rendre encor  
l'hymne plus doux,

A la chanson des cœurs, le battement  
des ailes ;

Si bien qu'on vous admire, écouteurs  
infidèles,

Et que le noir sapin murmure aux  
vieux tilleuls :

« Sont-ils charmants d'avoir trouvé  
cela tout seuls ! »

Et que l'eau, palpitant sous le chant  
qui l'effleure,

Baise avec un sanglot le beau saule  
qui pleure ;

Et que le dur tronc d'arbre a des airs  
attendris ;

Et que l'épervier rêve, oubliant la

perdrix ;

Et que les loups s'en vont songer  
auprès des louves !

« Divin ! » dit le hibou ; le moineau  
dit : « Tu trouves ? »

Amour, lorsqu'en nos cœurs tu te  
réfugias,

L'oiseau vint y puiser ; ce sont ces  
plagiats,

Ces chants qu'un rossignol, belles,  
prend sur vos bouches

Qui font que les grands bois  
courbent leurs fronts farouches

Et que les lourds rochers, stupides et  
ravis,

Se penchent, les laissant piller le  
chênevis,

Et ne distinguent plus, dans leurs  
rêves étranges,

La langue des oiseaux de la langue  
des anges.

Caudebec, septembre 183.





X.



ON BRAS PRESSAIT ta  
taille frêle

Et souple comme le  
roseau ;

Ton sein palpitait  
comme l'aile

D'un jeune oiseau.

Longtemps muets, nous  
contemplâmes

Le ciel où s'éteignait le jour.

Que se passait-il dans nos âmes ?

Amour ! amour !

Comme un ange qui se dévoile,

Tu me regardais, dans ma nuit,

Avec ton beau regard d'étoile,

Qui m'éblouit.

Forêt de Fontainebleau, juillet 18...



# XI.



ES FEMMES SONT sur la  
terre

Pour tout idéaliser ;

L'univers est un mystère

Que commente leur baiser.

C'est l'amour qui, pour ceinture,

A l'onde et le firmament,

Et dont toute la nature,

N'est, au fond, que l'ornement.

Tout ce qui brille offre à l'âme

Son parfum ou sa couleur ;

Si Dieu n'avait fait la femme,

Il n'aurait pas fait la fleur.

A quoi bon vos étincelles,

Bleus saphirs, sans les yeux doux ?

Les diamants, sans les belles,

Ne sont plus que des cailloux ;

Et, dans les charmilles vertes,

Les roses dorment debout,

Et sont des bouches ouvertes

Pour ne rien dire du tout.

Tout objet qui charme ou rêve

Tient des femmes sa clarté ;

La perle blanche, sans Eve,

Sans toi, ma fière beauté,

Ressemblant, tout enlaidie,

A mon amour qui te fuit,

N'est plus que la maladie

D'une bête dans la nuit.

Paris, avril 18...



## XII. – Eglogue



OUS ERRIONS ; elle et moi, dans les monts de Sicile.

Elle est fière pour tous et pour moi seul docile.

Les cieux et nos pensers rayonnaient à la fois.

Oh ! comme aux lieux déserts les cœurs sont peu farouches !

Que de fleurs aux buissons, que de  
baisers aux bouches,

Quand on est dans l'ombre des bois !

Pareils à deux oiseaux qui vont de  
cime en cime,

Nous parvînmes enfin tout au bord  
d'un abîme.

Elle osa s'approcher de ce sombre  
entonnoir ;

Et, quoique mainte épine offensât ses  
mains blanches,

Nous tâchâmes, penchés et nous  
tenant aux branches,

D'en voir le fond lugubre et noir.

En ce même moment, un titan  
centenaire,

Qui venait d'y rouler sous vingt  
coups de tonnerre,

Se tordait dans ce gouffre où le jour  
n'ose entrer ;

Et d'horribles vautours au bec  
impitoyable,

Attirés par le bruit de sa chute  
effroyable,

Commençaient à le dévorer.

Alors, elle me dit : « J'ai peur qu'on  
ne nous voie !

Cherchons un autre afin d'y cacher  
notre joie !



Vois ce pauvre géant ! nous aurions  
notre tour !

Car les dieux envieux qui l'ont fait  
disparaître,

Et qui furent jaloux de sa grandeur,  
peut-être

Seraient jaloux de notre amour ! »

Septembre 18...



# XIII.



VIENS ! – une flûte invisible

Soupire dans les vergers.

–

La chanson la plus  
paisible.

Est la chanson des bergers.

Le vent ride, sous l'yeuse,

Le sombre miroir des eaux. –

La chanson la plus joyeuse

Est la chanson des oiseaux.

Que nul soin ne te tourmente.

Aimons-nous ! aimons toujours ! –

La chanson la plus charmante

Est la chanson des amours.

Les Metz, août 18...



# XIV. – Billet du matin



LES LIENS des cœurs ne  
sont pas des mensonges,

Oh ! dites, vous devez  
avoir eu de doux songes,

Je n'ai fait que rêver de  
vous toute la nuit.

Et nous nous aimions tant ! vous me  
disiez : « Tout fuit,

Tout s'éteint, tout s'en va ; ta seule

image reste. »

Nous devions être morts dans ce  
rêve céleste ;

Il semblait que c'était déjà le  
paradis.

Oh ! oui, nous étions morts, bien  
sûr ; je vous le dis.

Nous avions tous les deux la forme  
de nos âmes.

Tout ce que, l'un de l'autre, ici-bas  
nous aimâmes

Composait notre corps de flamme et  
de rayons,

Et, naturellement, nous nous  
reconnaissons.

Il nous apparaissait des visages  
d'aurore

Qui nous disaient : « C'est moi ! » la  
lumière sonore

Chantait ; et nous étions des frissons  
et des voix.

Vous me disiez : « Ecoute ! » et je  
répondais : « Vois ! »

Je disais : « Viens-nous-en dans les  
profondeurs sombres,

Vivons ; c'est autrefois que nous  
étions des ombres. »

Et, mêlant nos appels et nos cris :  
« Viens ! oh ! viens !

Et moi, je me rappelle, et toi, tu te souviens. »

Eblouis, nous chantions : – C'est nous-mêmes qui sommes

Tout ce qui nous semblait, sur la terre des hommes,

Bon, juste, grand, sublime, ineffable et charmant ;

Nous sommes le regard et le rayonnement ;

Le sourire de l'aube et l'odeur de la rose,

C'est nous ; l'astre est le nid où notre aile se pose ;

Nous avons l'infini pour sphère et

pour milieu,

L'éternité pour âge ; et, notre amour,  
c'est Dieu.

Paris, juin 18...





# XV. – Paroles dans l'ombre



LLE DISAIT : C'est vrai,  
j'ai tort de vouloir  
mieux ;

Les heures sont ainsi très  
doucelement passées ;

Vous êtes là ; mes yeux ne  
quittent pas vos yeux,

Où je regarde aller et venir vos pensées.

Vous voir est un bonheur ; je ne l'ai pas complet.

Sans doute, c'est encor bien charmant de la sorte !

Je veille, car je sais tout ce qui vous déplaît,

A ce que nul fâcheux ne vienne ouvrir la porte ;

Je me fais bien petite, en mon coin, près de vous ;

Vous êtes mon lion, je suis votre colombe ;

J'entends de vos papiers le bruit

paisible et doux ;

Je ramasse parfois votre plume qui tombe ;

Sans doute, je vous ai ; sans doute, je vous voi.

La pensée est un vin dont les rêveurs sont ivres,

Je le sais ; mais, pourtant, je veux qu'on songe à moi.

Quand vous êtes ainsi tout un soir dans vos livres,

Sans relever la tête et sans me dire un mot,

Une ombre reste au fond de mon cœur qui vous aime ;

Et, pour que je vous voie  
entièrement, il faut

Me regarder un peu, de temps en  
temps, vous-même.

Paris, octobre 18...



# XVI.



'HIRONDELLE AU PRINTEMPS  
cherche les vieilles tours,

Débris où n'est plus l'homme, où la  
vie est toujours ;

La fauvette en avril cherche, ô ma  
bien-aimée,

La forêt sombre et fraîche et  
l'épaisse ramée,

La mousse, et, dans les nœuds des  
branches, les doux toits

Qu'en se superposant font les  
feuilles des bois.

Ainsi fait l'oiseau. Nous, nous  
cherchons, dans la ville,

Le coin désert, l'abri solitaire et  
tranquille,

Le seuil qui n'a pas d'yeux obliques  
et méchants,

La rue où les volets sont fermés ;

dans les champs,

Nous cherchons le sentier du pâtre et  
du poète ;

Dans les bois, la clairière inconnue et  
muette

Où le silence éteint les bruits  
lointains et sourds.

L'oiseau cache son nid, nous cachons  
nos amours.

Fontainebleau, juin 18...



# XVII. – Sous les arbres

LS MARCHAIENT À côté l'un de  
l'autre ; des danses

Troublaient le bois joyeux ; ils  
marchaient, s'arrêtaient,

Parlaient, s'interrompaient, et,  
pendant les silences,

Leurs bouches se taisant, leurs âmes



chuchotaient.

Ils songeaient ; ces deux cœurs, que  
le mystère écoute,

Sur la création au sourire innocent

Penchés, et s'y versant dans l'ombre  
goutte à goutte,

Disaient à chaque fleur quelque  
chose en passant.

Elle sait tous les noms des fleurs  
qu'en sa corbeille

Mai nous rapporte avec la joie et les  
beaux jours ;

Elle les lui nommait comme eût fait  
une abeille,

Puis elle reprenait : « Parlons de nos  
amours.

Je suis en haut, je suis en bas », lui  
disait-elle,

« Et je veille sur vous, d'en bas  
comme d'en haut. »

Il demandait comment chaque plante  
s'appelle,

Se faisant expliquer le printemps mot  
à mot.

O champs ! il savourait ces fleurs et  
cette femme.

O bois ! ô prés ! nature où tout  
s'absorbe en un,

Le parfum de la fleur est votre petite

âme,

Et l'âme de la femme est votre grand  
parfum !

La nuit tombait ; au tronc d'un  
chêne, noir pilastre,

Il s'adossait pensif ; elle disait :  
« Voyez

Ma prière toujours dans vos cieux  
comme un astre,

Et mon amour toujours comme un  
chien à tes pieds. »

Juin 18...



# XVIII.



JE SAIS BIEN qu'il est d'usage  
D'aller en tous lieux criant  
Que l'homme est d'autant plus  
sage  
Qu'il rêve plus de néant ;

D'applaudir la grandeur noire,  
Les héros, le fer qui luit,  
Et la guerre, cette gloire

Qu'on fait avec de la nuit ;  
D'admirer les coups d'épée,  
Et la fortune, ce char  
Dont une roue est Pompée,  
Dont l'autre roue est César ;  
Et Pharsale et Trasimène,  
Et tout ce que les Nérons  
Font voler de cendre humaine  
Dans le souffle des clairons !  
Je sais que c'est la coutume  
D'adorer ces nains géants  
Qui, parce qu'ils sont écume,

Se supposent océans ;  
Et de croire à la poussière,  
A la fanfare qui fuit,  
Aux pyramides de pierre,  
Aux avalanches de bruit.  
Moi, je préfère, ô fontaines !  
Moi, je préfère, ô ruisseaux !  
Au Dieu des grands capitaines,  
Le Dieu des petits oiseaux !  
O mon doux ange, en ces ombres  
Où, nous aimant, nous brillons,  
Au Dieu des ouragans sombres

Qui poussent les bataillons,  
Au Dieu des vastes armées,  
Des canons au lourd essieu,  
Des flammes et des fumées,  
Je préfère le bon Dieu !

Le bon Dieu, qui veut qu'on aime,  
Qui met au cœur de l'amant  
Le premier vers du poème,  
Le dernier au firmament !  
Qui songe à l'aile qui pousse,  
Aux œufs blancs, au nid troublé,  
Si la caille a de la mousse,

Et si la grive a du blé ;  
Et qui fait, pour les Orphées,  
Tenir, immense et subtil,  
Tout le doux monde des fées  
Dans le vert bourgeon d'avril !  
Si bien, que cela s'envole  
Et se disperse au printemps,  
Et qu'une vague auréole  
Sort de tous les nids chantants !  
Vois-tu, quoique notre gloire  
Brille en ce que nous créons,  
Et dans notre grande histoire



Pleine de grands panthéons ;  
Quoique nous ayons des glaives,  
Des temples, Chéops, Babel,  
Des tours, des palais, des rêves,  
Et des tombeaux jusqu'au ciel ;  
Il resterait peu de choses  
A l'homme, qui vit un jour,  
Si Dieu nous ôtait les roses,  
Si Dieu nous ôtait l'amour !  
Chelles, septembre 18...



# XIX. – N'envions rien



FEMME, PENSÉE  
aimante

Et cœur souffrant,

Vous trouvez la fleur  
charmante

Et l'oiseau grand ;

Vous enviez la pelouse

Aux fleurs de miel ;

Vous voulez que je jalouse

L'oiseau du ciel.

Vous dites, beauté superbe

Au front terni,

Regardant tour à tour l'herbe

Et l'infini :

« Leur existence est la bonne ;

« Là, tout est beau ;

« Là, sur la fleur qui rayonne,

« Plane l'oiseau !

« Près de vous, aile bénie,

« Lis enchanté,

« Qu'est-ce, hélas ! que le génie

« Et la beauté ?

« Fleur pure, alouette agile,

« A vous le prix !

« Toi, tu dépasses Virgile ;

« Toi, Lycoris !

« Quel vol profond dans l'air  
sombre !

« Quels doux parfums ! – »

Et des pleurs brillent sous l'ombre

De vos cils bruns.

Oui, contemplez l'hirondelle,

Les liserons ;

Mais ne vous plaignez pas, belle,  
Car nous mourrons !  
Car nous irons dans la sphère  
De l'éther pur ;  
La femme y sera lumière,  
Et l'homme azur ;  
Et les roses sont moins belles  
Que les houris ;  
Et les oiseaux ont moins d'ailes  
Que les esprits !  
Août 18...



## XX. – Il fait froid



'HIVER BLANCHIT LE dur  
chemin.

Tes jours aux méchants  
sont en proie.

La bise mord ta douce  
main ;

La haine souffle sur ta joie.

La neige emplit le noir sillon.

La lumière est diminuée... –

Ferme ta porte à l'aquilon !

Ferme ta vitre à la nuée !

Et puis laisse ton cœur ouvert !

Le cœur, c'est la sainte fenêtre.

Le soleil de brume est couvert ;

Mais Dieu va rayonner peut-être !

Doute du bonheur, fruit mortel ;

Doute de l'homme plein d'envie ;

Doute du prêtre et de l'autel ;

Mais crois à l'amour, ô ma vie !

Crois à l'amour, toujours entier,



Toujours brillant sous tous les voiles !

A l'amour, tison du foyer !

A l'amour, rayon des étoiles !

Aime et ne désespère pas.

Dans ton âme où parfois je passe,

Où mes vers chuchotent tout bas,

Laisse chaque chose à sa place.

La fidélité sans ennui,

La paix des vertus élevées,

Et l'indulgence pour autrui,

Eponge des fautes lavées.

Dans ta pensée où tout est beau,

Que rien ne tombe ou ne recule.

Fais de ton amour ton flambeau.

On s'éclaire de ce qui brûle.

A ces démons d'inimitié,

Oppose ta douceur sereine,

Et reverse-leur en pitié

Tout ce qu'ils t'ont vomi de haine.

La haine, c'est l'hiver du cœur.

Plains-les ! mais garde ton courage.

Garde ton sourire vainqueur ;

Bel arc-en-ciel, sors de l'orage !

Garde ton amour éternel.

L'hiver, l'astre éteint-il sa flamme ?


Dieu ne retire rien du ciel ;

Ne retire rien de ton âme !

Décembre 18...



# XXI.



L LUI DISAIT : « Vois-tu, si tous  
deux nous pouvions,  
« L'âme pleine de foi, le cœur  
plein de rayons,  
« Ivres de douce extase et de  
mélancolie,  
« Rompre les mille nœuds dont la  
ville nous lie ;  
« Si nous pouvions quitter ce Paris

triste et fou,

« Nous fuirions ; nous irions quelque part, n'importe où,

« Chercher loin des vains bruits, loin des haines jalouses,

« Un coin où aurions des arbres, des pelouses,

« Une maison petite avec des fleurs, un peu

« De solitude, un peu de silence, un ciel bleu,

« La chanson d'un oiseau qui sur le toit se pose,

« De l'ombre ; – et quel besoin avons-nous d'autre chose ? »

Juillet 18...



# XXII.



AIMONS TOUJOURS !  
aimons encore !

Quand l'amour s'en va,  
l'espoir fuit.

L'amour, c'est le cri de  
l'aurore,

L'amour, c'est l'hymne de la nuit.

Ce que le flot dit aux rivages,

Ce que le vent dit aux vieux monts,  
Ce que l'astre dit aux nuages,  
C'est le mot ineffable : Aimons !  
L'amour fait songer, vivre et croire.  
Il a, pour réchauffer le cœur,  
Un rayon de plus que la gloire,  
Et ce rayon, c'est le bonheur !  
Aime ! qu'on les loue ou les blâme,  
Toujours les grands cœurs  
aimeront :  
Joins cette jeunesse de l'âme  
A la jeunesse de ton front !  
Aime, afin de charmer tes heures !



Afin qu'on voie en tes beaux yeux

Des voluptés intérieures

Le sourire mystérieux !

Aimons-nous toujours davantage !

Unissons-nous mieux chaque jour.

Les arbres croissent en feuillage ;

Que notre âme croisse en amour !

Soyons le miroir et l'image !

Soyons la fleur et le parfum !

Les amants, qui, seuls sous  
l'ombrage,

Se sentent deux et ne sont qu'un !

Les poètes cherchent les belles.

La femme, ange aux chastes faveurs,  
Aime à rafraîchir sous ses ailes  
Ces grands fronts brûlants et  
rêveurs.

Venez à nous, beautés touchantes !

Viens à moi, toi, mon bien, ma loi !

Ange ! viens à moi quand tu chantes,

Et, quand tu pleures, viens à moi !

Nous seuls comprenons vos extases ;

Car notre esprit n'est point  
moqueur ;

Car les poètes sont les vases

Où les femmes versent leur cœur.

Moi qui ne cherche dans ce monde  
Que la seule réalité,  
Moi qui laisse fuir comme l'onde  
Tout ce qui n'est que vanité,  
Je préfère, aux biens dont s'enivre  
L'orgueil du soldat ou du roi,  
L'ombre que tu fais sur mon livre  
Quand ton front se penche sur moi.  
Toute ambition allumée  
Dans notre esprit, brasier subtil,  
Tombe en cendre ou vole en fumée,  
Et l'on se dit : « Qu'en reste-t-il ? »

Tout plaisir, fleur à peine éclos  
Dans notre avril sombre et terni,  
S'effeuille et meurt, lis, myrte ou  
rose,

Et l'on se dit : « C'est donc fini ! »

L'amour seul reste. O noble femme,  
Si tu veux, dans ce vil séjour,

Garder ta foi, garder ton âme,

Garder ton Dieu, garde l'amour !

Conserve en ton cœur, sans rien  
craindre,

Dusses-tu pleurer et souffrir,

La flamme qui ne peut s'éteindre

Et la fleur qui ne peut mourir !

Mai 18...



# XXIII. – Après l'hiver

**T**OUT REVIT, MA bien-  
aimée !  
Le ciel gris perd sa  
pâleur ;  
Quand la terre est  
embaumée,

Le cœur de l'homme est meilleur.

En haut, d'où l'amour ruisselle,

En bas, où meurt la douleur,  
La même immense étincelle  
Allume l'astre et la fleur.

L'hiver fuit, saison d'alarmes,  
Noir avril mystérieux  
Où l'âpre sève des larmes  
Coule, et du cœur monte aux yeux.

O douce désuétude  
De souffrir et de pleurer !  
Veux-tu, dans la solitude,  
Nous mettre à nous adorer ?  
La branche au soleil se dore

Et penche, pour l'abriter,  
Ses boutons qui vont éclore  
Sur l'oiseau qui va chanter.  
L'aurore où nous nous aimâmes  
Semble renaître à nos yeux ;  
Et mai sourit dans nos âmes  
Comme il sourit dans les cieux.  
On entend rire, on voit luire  
Tous les êtres tour à tour,  
La nuit, les astres bruire,  
Et les abeilles, le jour.  
Et partout nos regards lisent,



Et, dans l'herbe et dans les nids,  
De petites voix nous disent :  
« Les aimants sont les bénis ! »  
L'air enivre ; tu reposes  
A mon cou tes bras vainqueurs. –  
Sur les rosiers que de roses !  
Que de soupirs dans nos cœurs !  
Comme l'aube, tu me charmes ;  
Ta bouche et tes yeux chéris  
Ont, quand tu pleures, ses larmes,  
Et ses perles quand tu ris.  
La nature, sœur jumelle

Eve et d'Adam et du jour,  
Nous aime, nous berce et mêle  
Son mystère à notre amour.  
Il suffit que tu paraisses  
Pour que le ciel, t'adorant,  
Te contemple ; et, nos caresses,  
Toute l'ombre nous les rend !  
Clartés et parfums nous-mêmes,  
Nous baignons nos cœurs heureux  
Dans les effluves suprêmes  
Des éléments amoureux.  
Et, sans qu'un souci t'opprime,

Sans que ce soit mon tourment,  
J'ai l'étoile pour maîtresse ;  
Le soleil est ton amant ;  
Et nous donnons notre fièvre  
Aux fleurs où nous appuyons  
Nos bouches, et notre lèvre  
Sent le baiser des rayons.

Juin 18...



# XXIV.



QUE LE SORT, quel qu'il  
soit, vous trouve  
toujours grande !

Que demain soit doux  
comme hier !

Qu'en vous, ô ma  
beauté, jamais ne se répande

Le découragement amer,

Ni le fiel, ni l'ennui des cœurs qui se

dénouent,

Ni cette cendre, hélas ! que sur un  
front pâli,

Dans l'ombre, à petit bruit secouent  
Les froides ailes de l'oubli !

Laissez, laissez brûler pour vous, ô  
vous que j'aime !

Mes chants dans mon âme allumés !

Vivez pour la nature, et le ciel, et  
moi-même !

Après avoir souffert, aimez !

Laissez entrer en vous, après nos  
deuils funèbres,

L'aube, fille des nuits, l'amour, fils

des douleurs,

Tout ce qui luit dans les ténèbres,

Tout ce qui sourit dans les pleurs !

Octobre 18...



# XXV.



JE RESPIRE OÙ tu palpites,  
Tu sais ; à quoi bon, hélas !  
Rester là si tu me quittes,  
Et vivre si tu t'en vas ?

A quoi bon vivre, étant  
l'ombre

De cet ange qui s'enfuit ?

A quoi bon, sous le ciel sombre,

N'être plus que de la nuit ?

Je suis la fleur des murailles,

Dont avril est le seul bien.

Il suffit que tu t'en ailles

Pour qu'il ne reste plus rien.

Tu m'entoures d'auréoles ;

Te voir est mon seul souci.

Il suffit que tu t'envoles

Pour que je m'envole aussi.

Si tu pars, mon front se penche ;

Mon âme au ciel, son berceau,

Fuira, car dans ta main blanche



Tu tiens ce sauvage oiseau.

Que veux-tu que je devienne,

Si je n'entends plus ton pas ?

Est-ce ta vie ou la mienne

Qui s'en va ? Je ne sais pas.

Quand mon courage succombe,

J'en reprends dans ton cœur pur ;

Je suis comme la colombe

Qui vient boire au lac d'azur.

L'amour fait comprendre à l'âme

L'univers, sombre et béni ;

Et cette petite flamme

Seule éclaire l'infini.

Sans toi, toute la nature

N'est plus qu'un cachot fermé,

Où je vais à l'aventure,

Pâle et n'étant plus aimé.

Sans toi, tout s'effeuille et tombe ;

L'ombre emplit mon noir sourcil ;

Une fête est une tombe,

La patrie est un exil.

Je t'implore et te réclame ;

Ne fuis pas loin de mes maux,

O fauvette de mon âme

Qui chantes dans mes rameaux !  
De quoi puis-je avoir envie,  
De quoi puis-je avoir effroi,  
Que ferai-je de la vie,  
Si tu n'es plus près de moi ?  
Tu portes dans la lumière,  
Tu portes dans les buissons,  
Sur une aile ma prière,  
Et sur l'autre mes chansons.  
Que dirai-je aux champs que voile  
L'inconsolable douleur ?  
Que ferai-je de l'étoile ?

Que ferai-je de la fleur ?

Que dirai-je au bois morose

Qu'illuminait ta douceur ?

Que répondrai-je à la rose

Disant : « Où donc est ma sœur ? »

J'en mourrai ; fuis, si tu l'oses.

A quoi bon, jours révolus !

Regarder toutes ces choses

Qu'elle ne regarde plus ?

Que ferai-je de la lyre,

De la vertu, du destin ?

Hélas ! et, sans ton sourire,

Que ferai-je du matin ?

Que ferai-je, seul, farouche,

Sans toi, du jour et des cieux,

De mes baisers sans ta bouche,

Et de mes pleurs sans tes yeux !

Août 18...



# XXVI. – Crépuscule



'ÉTANG MYSTÉRIEUX, SUIVAIRE      aux  
blanches moires,

Frissonne ; au fond du bois, la  
clairière apparaît ;

Les arbres sont profonds et les  
branches sont noires ;

Avez-vous vu Vénus à travers la  
forêt ?

Avez-vous vu Vénus au sommet des  
collines ?

Vous qui passez dans l'ombre, êtes-  
vous des amants ?

Les sentiers bruns sont pleins de  
blanches mousselines ;

L'herbe s'éveille et parle aux  
sépulcres dormants.

Que dit-il, le brin d'herbe ? et que  
répond la tombe ?

Aimez, vous qui vivez ! on a froid

sous les ifs.

Lèvre, cherche la bouche ! aimez-vous ! la nuit tombe ;

Soyez heureux pendant que nous sommes pensifs.

Dieu veut qu'on ait aimé. Vivez ! faites envie,

O couples qui passez sous le vert coudrier.

Tout ce que dans la tombe, en sortant de la vie,

On emporta d'amour, on l'emploie à prier.

Les mortes d'aujourd'hui furent jadis les belles.



Le ver luisant dans l'ombre erre avec  
son flambeau.

Le vent fait tressaillir, au milieu des  
javelles,

Le brin d'herbe, et Dieu fait  
tressaillir le tombeau.

La forme d'un toit noir dessine une  
chaumière ;

On entend dans les prés le pas lourd  
du faucheur ;

L'étoile aux cieux, ainsi qu'une fleur  
de lumière,

Ouvre et fait rayonner sa splendide  
fraîcheur.

Aimez-vous ! c'est le mois où les fraises sont mûres.

L'ange du soir rêveur, qui flotte dans les vents,

Mêle, en les emportant sur ses ailes obscures,

Les prières des morts aux baisers des vivants.

Chelles, août 18...



# XXVII. – La nichée sous le portail



QUI, VA PRIER à l'église,

Va ; mais regarde en  
passant,

Sous la vieille voûte  
grise,

Ce petit nid innocent.

Aux grands temples où l'on prie,

Le martinet, frais et pur,  
Suspend la maçonnerie  
Qui contient le plus d'azur.  
La couvée est dans la mousse  
Du portail qui s'attendrit ;  
Elle sent la chaleur douce  
Des ailes de Jésus-Christ.  
L'église, où l'ombre flamboie,  
Vibre, émue à ce doux bruit ;  
Les oiseaux sont pleins de joie,  
La pierre est pleine de nuit.  
Les saints, graves personnages

Sous les porches palpitants,  
Aiment ces doux voisinages  
Du baiser et du printemps.  
Les vierges et les prophètes  
Se penchent dans l'âpre tour,  
Sur ces ruches d'oiseaux faites  
Pour le divin miel amour.  
L'oiseau se perche sur l'ange ;  
L'apôtre rit sous l'arceau.  
« Bonjour, saint ! » dit la mésange.  
Le saint dit : « Bonjour, oiseau ! »  
Les cathédrales sont belles

Et hautes sous le ciel bleu ;  
Mais le nid des hirondelles  
Est l'édifice de Dieu.

Lagny, juin 18...



# XXVIII. – Un soir que je regardais le ciel



LLE ME DIT, un soir, en  
souriant :

– Ami, pourquoi  
contemplez-vous sans  
cesse

Le jour qui fuit, ou  
l'ombre qui s'abaisse,

Ou l'astre d'or qui monte à l'orient ?

Que font vos yeux là-haut ? je les réclame.

Quittez le ciel ; regardez dans mon âme !

Dans ce ciel vaste, ombre où vous vous plaisez,

Où vos regards démesurés vont lire,

Qu'apprendrez-vous qui vaille mon sourire ?

Qu'apprendras-tu qui vaille nos baisers ?

Oh ! de mon cœur lève les chastes voiles.



Si tu savais comme il est plein  
d'étoiles !

Que de soleils ! vois-tu, quand nous  
aimons,

Tout est en nous un radieux  
spectacle.

Le dévouement, rayonnant sur  
l'obstacle,

Vaut bien Vénus qui brille sur les  
monts.

Le vaste azur n'est rien, je te  
l'atteste ;

Le ciel que j'ai dans l'âme est plus  
céleste !

C'est beau de voir un astre s'allumer.

Le monde est plein de merveilleuses choses.

Douce est l'aurore, et douces sont les roses.

Rien n'est si doux que le charme d'aimer !

La clarté vraie et la meilleure flamme,

C'est le rayon qui va de l'âme à l'âme !

L'amour vaut mieux, au fond des autres frais,

Que ces soleils qu'on ignore et qu'on nomme.

Dieu mit, sachant ce qui convient à  
l'homme,

Le ciel bien loin et la femme tout  
près.

Il dit à ceux qui scrutent l'azur  
sombre :

« Vivez ! aimez ! le reste, c'est mon  
ombre ! »

Aimons ! c'est tout. Et Dieu le veut  
ainsi.

Laisse ton ciel que de froids rayons  
dorent !

Tu trouveras, dans deux yeux qui  
t'adorent,

Plus de beauté, plus de lumière

aussi !

Aimer, c'est voir, sentir, rêver,  
comprendre.

L'esprit plus grand s'ajoute au cœur  
plus tendre.

Viens, bien-aimé ! n'entends-tu pas  
toujours

Dans nos transports une harmonie  
étrange ?

Autour de nous la nature se change

En une lyre et chante nos amours !

Viens ! aimons-nous ! errons sur la  
pelouse.

Ne songe plus au ciel ! j'en suis

jalouse ! –

Ma bien-aimée ainsi tout bas parlait,  
Avec son front posé sur sa main  
blanche,

Et l'œil rêveur d'un ange qui se  
penche,

Et sa voix grave, et cet air qui me  
plaît ;

Belle et tranquille, et de me voir  
charmée,

Ainsi tout bas parlait ma bien-aimée.

Nos cœurs battaient ; l'extase  
m'étouffait ;

Les fleurs du soir entr'ouvraient

leurs corolles...

Qu'avez-vous fait, arbres, de nos paroles ?

De nos soupirs, rochers, qu'avez-vous fait ?

C'est un destin bien triste que le nôtre,

Puisqu'un tel jour s'envole comme un autre !

O souvenir ! trésor dans l'ombre accru !

Sombre horizon des anciennes pensées !

Chère lueur des choses éclipsées !

Rayonnement du passé disparu !

Comme du seuil et du dehors d'un temple,

L'œil de l'esprit en rêvant vous contemple !

Quand les beaux jours font place aux jours amers,

De tout bonheur il faut quitter l'idée ;

Quand l'espérance est tout à fait vidée,

Laissons tomber la coupe au fond des mers.

L'oubli ! l'oubli ! c'est l'onde où tout se noie ;

C'est la mer sombre où l'on jette sa  
joie.

Montf., septembre 18... – Brux...,  
janvier 18...





# LIVRE TROISIEME – LES LUTTES ET LES REVES



# I. – Ecrit sur un exemplaire de la Divina Commedia



N SOIR, DANS le chemin  
je vis passer un homme

Vêtu d'un grand manteau  
comme un consul de  
Rome,

Et qui me semblait noir

sur la clarté des cieux.

Ce passant s'arrêta, fixant sur moi  
ses yeux

Brillants, et si profonds, qu'ils en  
étaient sauvages,

Et me dit : « J'ai d'abord été, dans  
les vieux âges,

« Une haute montagne emplissant  
l'horizon ;

« Puis, âme encore aveugle et brisant  
ma prison,

« Je montai d'un degré dans l'échelle  
des êtres,

« Je fus un chêne, et j'eus des autels  
et des prêtres,

« Et je jetai des bruits étranges dans les airs ;

« Puis je fus un lion rêvant dans les déserts,

« Parlant à la nuit sombre avec sa voix grondante ;

« Maintenant, je suis homme, et je m'appelle Dante. »

Juillet 1843.



## II. – Melancholia



COUTEZ. UNE FEMME au  
profil décharné,

Maigre, blême, portant un  
enfant étonné,

Est là qui se lamente au  
milieu de la rue.

La foule, pour l'entendre, autour  
d'elle se rue.

Elle accuse quelqu'un, une autre

femme, ou bien

Son mari. Ses enfants ont faim. Elle n'a rien ;

Pas d'argent ; pas de pain ; à peine un lit de paille.

L'homme est au cabaret pendant qu'elle travaille.

Elle pleure, et s'en va. Quand ce spectre a passé,

O penseurs, au milieu de ce groupe amassé,

Qui vient de voir le fond d'un cœur qui se déchire,

Qu'entendez-vous toujours ? Un long éclat de rire.

Cette fille au doux front a cru peut-être, un jour,

Avoir droit au bonheur, à la joie, à l'amour.

Mais elle est seule, elle est sans parents, pauvre fille !

Seule ! – n'importe ! elle a du courage, une aiguille,

Elle travaille, et peut gagner dans son réduit,

En travaillant le jour, en travaillant la nuit,

Un peu de pain, un gîte, une jupe de toile.

Le soir, elle regarde en rêvant  
quelque étoile,

Et chante au bord du toit tant que  
dure l'été.

Mais l'hiver vient. Il fait bien froid,  
en vérité,

Dans ce logis mal clos tout en haut  
de la rampe ;

Les jours sont courts, il faut allumer  
une lampe ;

L'huile est chère, le bois est cher, le  
pain est cher.

O jeunesse ! printemps ! aube ! en  
proie à l'hiver !

La faim passe bientôt sa griffe sous



la porte,

Décroche un vieux manteau, saisit la  
montre, emporte

Les meubles, prend enfin quelque  
humble bague d'or ;

Tout est vendu ! L'enfant travaille et  
lutte encor ;

Elle est honnête ; mais elle a, quand  
elle veille,

La misère, démon, qui lui parle à  
l'oreille.

L'ouvrage manque, hélas ! cela se  
voit souvent.

Que devenir ! Un jour, ô jour  
sombre ! elle vend

La pauvre croix d'honneur de son  
vieux père, et pleure ;

Elle tousse, elle a froid. Il faut donc  
qu'elle meure !

A dix-sept ans ! grand Dieu ! mais  
que faire ?... – Voilà

Ce qui fait qu'un matin la douce fille  
alla

Droit au gouffre, et qu'enfin, à  
présent, ce qui monte

A son front, ce n'est plus la pudeur,  
c'est la honte.

Hélas ! et maintenant, deuil et pleurs  
éternels !

C'est fini. Les enfants, ces innocents  
cruels,

La suivent dans la rue avec des cris  
de joie.

Malheureuse ! elle traîne une robe de  
soie,

Elle chante, elle rit... ah ! pauvre âme  
aux abois !

Et le peuple sévère, avec sa grande  
voix,

Souffle qui courbe un homme et qui  
brise une femme,

Lui dit quand elle vient : « C'est toi ?  
Va-t'en, infâme ! »

Un homme s'est fait riche en vendant

à faux poids ;

La loi le fait juré. L'hiver, dans les  
temps froids ;

Un pauvre a pris un pain pour  
nourrir sa famille.

Regardez cette salle où le peuple  
fourmille ;

Ce riche y vient juger ce pauvre.  
Ecoutez bien.

C'est juste, puisque l'un a tout et  
l'autre rien.

Ce juge, – ce marchand, – fâché de  
perdre une heure,

Jette un regard distrait sur cet  
homme qui pleure,

L'envoie au baigne, et part pour sa  
maison des champs.

Tous s'en vont en disant : « C'est  
bien ! » bons et méchants ;

Et rien ne reste là qu'un Christ pensif  
et pâle,

Levant les bras au ciel dans le fond  
de la salle.

Un homme de génie apparaît. Il est  
doux,

Il est fort, il est grand ; il est utile à  
tous ;

Comme l'aube au-dessus de l'océan  
qui roule,

Il dore d'un rayon tous les fronts de  
la foule ;

Il luit ; le jour qu'il jette est un jour  
éclatant ;

Il apporte une idée au siècle qui  
l'attend ;

Il fait son œuvre ; il veut des choses  
nécessaires,

Agrandir les esprits, amoindrir les  
misères ;

Heureux, dans ses travaux dont les  
cieux sont témoins,

Si l'on pense un peu plus, si l'on  
souffre un peu moins !

Il vient. – Certes, on le va couronner !

– On le hue !

Scribes, savants, rhéteurs, les salons,  
la cohue,

Ceux qui n'ignorent rien, ceux qui  
doutent de tout,

Ceux qui flattent le roi, ceux qui  
flattent l'égout,

Tous hurlent à la fois et font un bruit  
sinistre.

Si c'est un orateur ou si c'est un  
ministre,

On le siffle. Si c'est un poète, il  
entend

Ce chœur : « Absurde ! faux !  
monstrueux ! révoltant ! »

Lui, cependant, tandis qu'on bave  
sur sa palme,

Debout, les bras croisés, le front  
levé, l'œil calme,

Il contemple, serein, l'idéal et le  
beau ;

Il rêve ; et, par moments, il secoue un  
flambeau

Qui, sous ses pieds, dans l'ombre,  
éblouissant la haine,

Claire tout à coup le fond de l'âme  
humaine ;

Ou, ministre, il prodigue et ses nuits  
et ses jours ;



Orateur, il entasse efforts, travaux,  
discours ;

Il marche, il lutte ! Hélas ! l'injure  
ardente et triste,

A chaque pas qu'il fait, se  
transforme et persiste.

Nul abri. Ce serait un ennemi public,

Un monstre fabuleux, dragon ou  
basilic,

Qu'il serait moins traqué de toutes  
les manières,

Moins entouré de gens armés de  
grosses pierres,

Moins haï ! – Pour eux tous et pour  
ceux qui viendront,

Il va semant la gloire, il recueille  
l'affront.

Le progrès est son but, le bien est sa  
boussole ;

Pilote, sur l'avant du navire il  
s'isole ;

Tout marin, pour dompter les vents  
et les courants,

Met tour à tour le cap sur des points  
différents,

Et, pour mieux arriver, dévie en  
apparence ;

Il fait de même ; aussi blâme et cris ;  
l'ignorance

Sait tout, dénonce tout ; il allait vers  
le nord,

Il avait tort ; il va vers le sud, il a  
tort ;

Si le temps devient noir, que de rage  
et de joie !

Cependant, sous le faix sa tête à la  
fin ploie,

L'âge vient, il couvait un mal  
profond et lent,

Il meurt. L'envie alors, ce démon  
vigilant,

Accourt, le reconnaît, lui ferme la  
paupière,

Prend soin de le clouer de ses mains

dans la bière,

Se penche, écoute, épie en cette  
sombre nuit

S'il est vraiment bien mort, s'il ne  
fait pas de bruit,

S'il ne peut plus savoir de quel nom  
on le nomme,

Et, s'essuyant les yeux, dit : « C'était  
un grand homme ! »

Où vont tous ces enfants dont pas un  
seul ne rit ?

Ces doux êtres pensifs, que la fièvre  
maigrit ?

Ces filles de huit ans qu'on voit  
cheminer seules ?

Ils s'en vont travailler quinze heures  
sous des meules ;

Ils vont, de l'aube au soir, faire  
éternellement

Dans la même prison le même  
mouvement.

Accroupis sous les dents d'une  
machine sombre,

Monstre hideux qui mâche on ne sait  
quoi dans l'ombre,

Innocents dans un bagne, anges dans  
un enfer,

Ils travaillent. Tout est d'airain, tout  
est de fer.

Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.

Aussi quelle pâleur ! la cendre est sur leur joue.

Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.

Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !

Ils semblent dire à Dieu : « Petits comme nous sommes,

Notre père, voyez ce que nous font les hommes ! »

O servitude infâme imposée à l'enfant !

Rachitisme ! travail dont le souffle

étouffant

Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue,  
œuvre insensée,

La beauté sur les fronts, dans les  
cœurs la pensée,

Et qui ferait – c'est là son fruit le  
plus certain –

D'Apollon un bossu, de Voltaire un  
crétin !

Travail mauvais qui prend l'âge  
tendre en sa serre,

Qui produit la richesse en créant la  
misère,

Qui se sert d'un enfant ainsi que  
d'un outil !

Progrès dont on demande : « Où va-t-il ? que veut-il ? »

Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,

Une âme à la machine et la retire à l'homme !

Que ce travail, haï des mères, soit maudit !

Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,

Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !

O Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail même,



Au nom du vrai travail, saint, fécond,  
généreux,

Qui fait le peuple libre et qui rend  
l'homme heureux !

Le pesant chariot porte une énorme  
pierre ;

Le limonier, suant du mors à la  
croupière,

Tire, et le roulier fouette, et le pavé  
glissant

Monte, et le cheval triste a le poitrail  
en sang.

Il tire, traîne, geint, tire encore et  
s'arrête ;

Le fouet noir tourbillonne au-dessus

de sa tête ;

C'est lundi ; l'homme hier buvait aux  
Porcherons

Un vin plein de fureur, de cris et de  
jurons ;

Oh ! quelle est donc la loi formidable  
qui livre

L'être à l'être, et la bête effarée à  
l'homme ivre !

L'animal éperdu ne peut plus faire  
un pas ;

Il sent l'ombre sur lui peser ; il ne  
sait pas,

Sous le bloc qui l'écrase et le fouet  
qui l'assomme,

Ce que lui veut la pierre et ce que lui  
veut l'homme.

Et le roulier n'est plus qu'un orage  
de coups

Tombant sur ce forçat qui traîne les  
licous,

Qui souffre et ne connaît ni repos ni  
dimanche.

Si la corde se casse, il frappe avec le  
manche,

Et, si le fouet se casse, il frappe avec  
le pié ;

Et le cheval, tremblant, hagard,  
estropié,

Baisse son cou lugubre et sa tête égarée ;

On entend, sous les coups de la botte ferrée,

Sonner le ventre nu du pauvre être muet !

Il râle ; tout à l'heure encore il remuait ;

Mais il ne bouge plus, et sa force est finie ;

Et les coups furieux pleuvent ; son agonie

Tente un dernier effort ; son pied fait un écart,

Il tombe, et le voilà brisé sous le

brancard ;

Et, dans l'ombre, pendant que son  
bourreau redouble,

Il regarde Quelqu'un de sa prunelle  
trouble ;

Et l'on voit lentement s'éteindre,  
humble et terni,

Son œil plein des stupeurs sombres  
de l'infini,

Où luit vaguement l'âme effrayante  
des choses.

Hélas !

Cet avocat plaide toutes les causes ;

Il rit des généreux qui désirent

savoir

Si blanc n'a pas raison, avant de dire  
noir ;

Calme, en sa conscience il met ce  
qu'il rencontre,

Ou le sac d'argent Pour, ou le sac  
d'argent Contre ;

Le sac pèse pour lui ce que la cause  
vaut.

Embusqué, plume au poing, dans un  
journal dévot,

Comme un bandit tuerait, cet  
écrivain diffame.

La foule hait cet homme et proscrit  
cette femme ;

Ils sont maudits. Quel est leur crime ? Ils ont aimé.

L'opinion rampante accable  
l'opprimé,

Et, chatte aux pieds des forts, pour le faible est tigresse.

De l'inventeur mourant le parasite engraisse.

Le monde parle, assure, affirme, jure,  
ment,

Triche, et rit d'escroquer la dupe  
Dévouement.

Le puissant resplendit et du destin se joue ;

Derrière lui, tandis qu'il marche et  
fait la roue,

Sa fiente épanouie engendre son  
flatteur.

Les nains sont dédaigneux de toute  
leur hauteur.

O hideux coins de rue où le  
chiffonnier morne

Va, tenant à la main sa lanterne de  
corne,

Vos tas d'ordures sont moins noirs  
que les vivants !

Qui, des vents ou des cœurs, est le  
plus sûr ? Les vents.

Cet homme ne croit rien et fait



semblant de croire ;

Il a l'œil clair, le front gracieux,  
l'âme noire ;

Il se courbe ; il sera votre maître  
demain.

Tu casses des cailloux, vieillard, sur  
le chemin ;

Ton feutre humble et troué s'ouvre à  
l'air qui le mouille ;

Sous la pluie et le temps ton crâne nu  
se rouille ;

Le chaud est ton tyran, le froid est  
ton bourreau ;

Ton vieux corps grelottant tremble  
sous ton sarrau ;

Ta cahute, au niveau du fossé de la route,

Offre son toit de mousse à la chèvre qui broute ;

Tu gagnes dans ton jour juste assez de pain noir

Pour manger le matin et pour jeûner le soir ;

Et, fantôme suspect devant qui l'on recule,

Regardé de travers quand vient le crépuscule,

Pauvre au point d'alarmer les allants et venants,

Frère sombre et pensif des arbres  
frissonnants,

Tu laisses choir tes ans ainsi qu'eux  
leur feuillage ;

Autrefois, homme alors dans la force  
de l'âge,

Quand tu vis que l'Europe  
implacable venait,

Et menaçait Paris et notre aube qui  
naît,

Et, mer d'hommes, roulait vers la  
France effarée,

Et le Russe et le Hun sur la terre  
sacrée

Se ruer, et le nord revomir Attila,

Tu te levas, tu pris ta fourche ; en ces  
temps-là,

Tu fus, devant les rois qui tenaient la  
campagne,

Un des grands paysans de la grande  
Champagne.

C'est bien. Mais, vois, là-bas, le long  
du vert sillon,

Une calèche arrive, et, comme un  
tourbillon,

Dans la poudre du soir qu'à ton front  
tu secoues,

Mêle l'éclair du fouet au tonnerre  
des roues.

Un homme y dort. Vieillard, chapeau  
bas ! Ce passant

Fit sa fortune à l'heure où tu versais  
ton sang ;

Il jouait à la baisse, et montait à  
mesure

Que notre chute était plus profonde  
et plus sûre ;

Il fallait un vautour à nos morts ; il  
le fut ;

Il fit, travailleur âpre et toujours à  
l'affût,

Suer à nos malheurs des châteaux et  
des rentes ;

Moscou remplit ses prés de meules

odorantes ;

Pour lui, Leipsick payait des chiens  
et des valets,

Et la Bérésina charriait un palais ;

Pour lui, pour que cet homme ait des  
fleurs, des charmilles,

Des parcs dans Paris même ouvrant  
leurs larges grilles,

Des jardins où l'on voit le cygne  
errer sur l'eau,

Un million joyeux sortit de  
Waterloo ;

Si bien que du désastre il a fait sa  
victoire,

Et que, pour la manger, et la tordre,  
et la boire,

Ce Shaylock, avec le sabre de  
Blucher,

A coupé sur la France une livre de  
chair.

Or, de vous deux, c'est toi qu'on hait,  
lui qu'on vénère ;

Vieillard, tu n'es qu'un gueux, et ce  
millionnaire,

C'est l'honnête homme. Allons,  
debout, et chapeau bas !

Les carrefours sont pleins de chocs  
et de combats.

Les multitudes vont et viennent dans

les rues.

Foules ! sillons creusés par ces  
mornes charrues :

Nuit, douleur, deuil ! champ triste où  
souvent a germé

Un épi qui fait peur à ceux qui l'ont  
semé !

Vie et mort ! onde où l'hydre à  
l'infini s'enlace !

Peuple océan jetant l'écume  
populace !

Là sont tous les chaos et toutes les  
grandeurs ;

Là, fauve, avec ses maux, ses  
horreurs, ses laideurs,



Ses larves, désespoirs, haines, désirs,  
souffrances,

Qu'on distingue à travers de vagues  
transparences,

Ses rudes appétits, redoutables  
aimants,

Ses prostitutions, ses avilissements,

Et la fatalité de ses mœurs  
imperdables,

La misère épaissit ses couches  
formidables.

Les malheureux sont là, dans le  
malheur reclus.

L'indigence, flux noir, l'ignorance,

reflux,

Montent, marée affreuse, et, parmi  
les décombres,

Roulent l'obscur filet des pénalités  
sombres.

Le besoin fuit le mal qui le tente et le  
suit,

Et l'homme cherche l'homme à  
tâtons ; il fait nuit ;

Les petits enfants nus tendent leurs  
mains funèbres ;

Le crime, antre béant, s'ouvre dans  
ces ténèbres ;

Le vent secoue et pousse, en ses  
froids tourbillons,

Les âmes en lambeaux dans les corps  
en haillons ;

Pas de cœur où ne croisse une  
aveugle chimère.

Qui grince des dents ? L'homme. Et  
qui pleure ? La mère.

Qui sanglote ? La vierge aux yeux  
hagards et doux.

Qui dit : « J'ai froid ? » L'aïeule. Et  
qui dit : « J'ai faim ? » Tous !

Et le fond est horreur, et la surface  
est joie.

Au-dessus de la faim, le festin qui  
flamboie,

Et sur le pâle amas des cris et des douleurs,

Les chansons et le rire et les chapeaux de fleurs !

Ceux-là sont les heureux. Ils n'ont qu'une pensée :

A quel néant jeter la journée insensée ?

Chiens, voitures, chevaux ! cendre au reflet vermeil !

Poussière dont les grains semblent d'or au soleil !

Leur vie est aux plaisirs sans fin, sans but, sans trêve,

Et se passe à tâcher d'oublier dans

un rêve

L'enfer au-dessous d'eux et le ciel  
au-dessus.

Quand on voile Lazare, on efface  
Jésus.

Ils ne regardent pas dans les ombres  
moroses.

Ils n'admettent que l'air tout  
parfumé de roses,

La volupté, l'orgueil, l'ivresse, et le  
laquais,

Ce spectre galonné du pauvre, à leurs  
banquets.

Les fleurs couvrent les seins et  
débordent des vases.

Le bal, tout frissonnant de souffles  
et d'extases,

Rayonne, étourdissant ce qui  
s'évanouit ;

Eden étrange fait de lumière et de  
nuit.

Les lustres aux plafonds laissent  
pendre leurs flammes,

Et semblent la racine ardente et  
pleine d'âmes

De quelque arbre céleste épanoui  
plus haut.

Noir paradis dansant sur l'immense  
cachot !

Ils savourent, ravis, l'éblouissement  
sombre

Des beautés, des splendeurs, des  
quadrilles sans nombre,

Des couples, des amours, des yeux  
bleus, des yeux noirs.

Les valse, visions, passent dans les  
miroirs.

Parfois, comme aux forêts la fuite  
des cavales,

Les galops effrénés courent ; par  
intervalles,

Le bal reprend haleine ; on  
s'interrompt, on fuit,

On erre, deux à deux, sous les arbres

sans bruit ;

Puis, folle, et rappelant les ombres  
éloignées,

La musique, jetant les notes à  
poignées,

Revient, et les regards s'allument, et  
l'archet,

Bondissant, ressaisit la foule qui  
marchait.

O délire ! et, d'encens et de bruit  
enivrées,

L'heure emporte en riant les rapides  
soirées.

Et les nuits et les jours, feuilles  
mortes des cieux.



D'autres, toute la nuit, roulent les  
dés joyeux,

Ou bien, âpre, et mêlant les cartes  
qu'ils caressent,

Où des spectres rians ou sanglants  
apparaissent,

Leur soif de l'or, penchée autour  
d'un tapis vert,

Jusqu'à ce qu'au volet le jour bâille  
entr'ouvert,

Poursuit le pharaon, le lansquenet ou  
l'homme ;

Et, pendant qu'on gémit et qu'on  
frémit dans l'ombre,

Pendant que les greniers grelottent  
sous les toits,

Que les fleuves, passants pleins de  
lugubres voix,

Heurtent aux grands quais blancs les  
glaçons qu'ils charrient,

Tous ces hommes contents de vivre,  
boivent, rient,

Chantent ; et, par moments, on voit,  
au-dessus d'eux,

Deux poteaux soutenant un triangle  
hideux,

Qui sortent lentement du noir pavé  
des villes... –

O forêts ! bois profonds ! solitudes !

asiles !

Paris, juillet 1838.



# III. – Saturne

I

Il est des jours de brume et de  
lumière vague,

Où l'homme, que la vie à chaque  
instant confond,

Etudiant la plante, ou l'étoile, ou la  
vague,

S'accoude au bord croulant du  
problème sans fond ;

Où le songeur, pareil aux antiques  
augures,

Cherchant Dieu, que jadis plus d'un  
voyant surprit,

Médite en regardant fixement les  
figures

Qu'on a dans l'ombre de l'esprit ;

Où, comme en s'éveillant on voit, en  
reflets sombres,

Des spectres du dehors errer sur le  
plafond,

Il sonde le destin, et contemple les  
ombres

Que nos rêves jetés parmi les choses  
font !

Des heures où, pourvu qu'on ait à sa  
fenêtre

Une montagne, un bois, l'océan qui  
dit tout,

Le jour prêt à mourir ou l'aube prête  
à naître,

En soi-même on voit tout à coup

Sur l'amour, sur les biens qui tous  
nous abandonnent,

Sur l'homme, masque vide et fantôme  
rieur,

Eclaire des clartés effrayantes qui  
donnent

Des éblouissements à l'œil intérieur ;

De sorte qu'une fois que ces visions  
glissent

Devant notre paupière en ce vallon  
d'exil,

Elles n'en sortent plus et pour jamais  
emplissent

L'arcade sombre du sourcil !

II

Donc, puisque j'ai parlé de ces  
heures de doute

Où l'un trouve le calme et l'autre le  
remords.

Je ne cacherai pas au peuple qui  
m'écoute

Que je songe souvent à ce que font  
les morts ;

Et que j'en suis venu – tant la nuit  
étoilée

A fatigué de fois mes regards et mes  
vœux,

Et tant une pensée inquiète est mêlée

Aux racines de mes cheveux ! –

A croire qu'à la mort, continuant sa  
route,

L'âme, se souvenant de son  
humanité,

Envolée à jamais sous la céleste  
voûte,



A franchir l'infini passait l'éternité !

Et que les morts voyaient l'extase et  
la prière,

Nos deux rayons, pour eux grandir  
bien plus encor,

Et qu'ils étaient pareils à la mouche  
ouvrière,

Au vol rayonnant, aux pieds d'or,

Qui, visitant les fleurs pleines de  
chastes gouttes,

Semble une âme visible en ce monde  
réel,

Et, leur disant tout bas quelque  
mystère à toutes,

Leur laisse le parfum en leur prenant  
le miel !

Et qu'ainsi, faits vivants par le  
sépulcre même,

Nous irons tous un jour, dans  
l'espace vermeil,

Lire l'œuvre infinie et l'éternel  
poème,

Vers à vers, soleil à soleil !

Admirer tout système en ses formes  
fécondes,

Toute création dans sa variété,

Et comparant à Dieu chaque face des  
mondes,

Avec l'âme de tout confronter leur  
beauté !

Et que chacun ferait ce voyage des  
âmes,

Pourvu qu'il ait souffert, pourvu  
qu'il ait pleuré.

Tous ! hormis les méchants, dont les  
esprits infâmes

Sont comme un livre déchiré.

Ceux-là, Saturne, un globe horrible et  
solitaire,

Les prendra pour le temps où Dieu  
voudra punir,

Châtiés à la fois par le ciel et la terre,

Par l'aspiration et par le souvenir !

III

Saturne ! sphère énorme ! astre aux aspects funèbres !

Bagne du ciel ! prison dont le soupirail luit !

Monde en proie à la brume, aux souffles, aux ténèbres !

Enfer fait d'hiver et de nuit !

Son atmosphère flotte en zones tortueuses.

Deux anneaux flamboyants, tournant avec fureur,

Font, dans son ciel d'airain, deux

arches monstrueuses

D'où tombe une éternelle et profonde  
terreur.

Ainsi qu'une araignée au centre de sa  
toile,

Il tient sept lunes d'or qu'il lie à ses  
essieux ;

Pour lui, notre soleil, qui n'est plus  
qu'une étoile,

Se perd, sinistre, au fond des cieux !

Les autres univers, l'entrevoyant  
dans l'ombre,

Se sont épouvantés de ce globe  
hideux.

Tremblants, ils l'ont peuplé de  
chimères sans nombre,

En le voyant errer formidable autour  
d'eux !

#### IV

Oh ! ce serait vraiment un mystère  
sublime

Que ce ciel si profond, si lumineux, si  
beau,

Qui flamboie à nos yeux ouvert  
comme un abîme,

Fût l'intérieur du tombeau !

Que tout se révélât à nos paupières  
closes !

Que, morts, ces grands destins nous  
fussent réservés !...

Qu'en est-il de ce rêve et de bien  
d'autres choses ?

Il est certain, Seigneur, que seul vous  
le savez.

V

Il est certain aussi que, jadis, sur la  
terre,

Le patriarche, ému d'un redoutable  
effroi,

Et les saints qui peuplaient la  
Thébaïde austère

Ont fait des songes comme moi ;

Que, dans sa solitude auguste, le  
prophète

Voyait, pour son regard plein  
d'étranges rayons,

Par la même fêlure aux réalités faite,  
S'ouvrir le monde obscur des pâles  
visions ;

Et qu'à l'heure où le jour devant la  
nuit recule,

Ces sages que jamais l'homme,  
hélas ! ne comprit,

Mêlaient, silencieux, au morne  
crépuscule

Le trouble de leur sombre esprit ;



Tandis que l'eau sortait des sources  
cristallines,

Et que les grands lions, de moments  
en moments,

Vaguement apparus au sommet des  
collines,

Poussaient dans le désert de longs  
rugissements !

Avril 1839.



# IV. – Ecrit au bas d'un crucifix



VOUS QUI PLEUREZ, venez  
à ce Dieu, car il pleure.

Vous qui souffrez, venez à  
lui, car il guérit.

Vous qui tremblez, venez  
à lui, car il sourit.

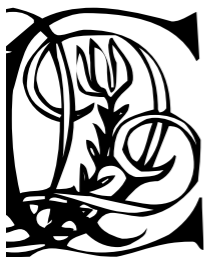
Vous qui passez, venez à lui, car il

demeure.

Mars 1842.



# V. – Quia pulvis es



EUX-CI PARTENT, CEUX-LÀ  
demeurent.

Sous le sombre aquilon, dont les  
mille voix pleurent,

Poussière et genre humain, tout  
s'envole à la fois.

Hélas ! le même vent souffle, en  
l'ombre où nous sommes,

Sur toutes les têtes des hommes,

Sur toutes les feuilles des bois.

Ceux qui restent à ceux qui passent

Disent : – Infortunés ! déjà vos  
fronts s'effacent.

Quoi ! vous n'entendrez plus la  
parole et le bruit !

Quoi ! vous ne verrez plus ni le ciel  
ni les arbres !

Vous allez dormir sous les marbres !

Vous allez tomber dans la nuit ! –  
Ceux qui passent à ceux qui restent  
Disent : – Vous n'avez rien à vous !  
vos pleurs l'attestent !  
Pour vous, gloire et bonheur sont des  
mots décevants.  
Dieu donne aux morts les biens réels,  
les vrais royaumes.  
Vivants ! vous êtes des fantômes ;  
C'est nous qui sommes les vivants ! –  
Février 1843.



## VI. – La source



N LION HABITAIT près  
d'une source ; un aigle

Y venait boire aussi.

Or, deux héros un jour,  
deux rois – souvent Dieu  
règle

La destinée ainsi –

Vinrent à cette source, où des  
palmiers attirent

Le passant hasardeux,

Et, s'étant reconnus, ces hommes se  
battirent

Et tombèrent tous deux.

L'aigle, comme ils mouraient, vint  
planer sur leurs têtes,

Et leur dit, rayonnant :

– Vous trouviez l'univers trop petit,  
et vous n'êtes

Qu'une ombre maintenant !

O princes ! et vos os, hier pleins de  
jeunesse,

Ne seront plus demain

Que des cailloux mêlés, sans qu'on



les reconnaisse,

Aux pierres du chemin !

Insensés ! à quoi bon cette guerre  
âpre et rude,

Ce duel, ce talion ?... –

Je vis en paix, moi, l'aigle, en cette  
solitude

Avec lui, le lion.

Nous venons tous deux boire à la  
même fontaine,

Rois dans les mêmes lieux ;

Je lui laisse le bois, la montagne et la  
plaine,

Et je garde les cieux.

Octobre 1846.



## VII. – La statue



QUAND L'EMPIRE ROMAIN tomba  
désespéré,

– Car, ô Rome, l'abîme où Carthage a  
sombé

Attendait que tu la suivisses ! –

Quand, n'ayant rien en lui de grand  
qu'il n'eût brisé,

Ce monde agonisa, triste, ayant  
épuisé

Tous les Césars et tous les vices ;

Quand il expira, vide et riche comme  
Tyr ;

Tas d'esclaves ayant pour gloire de  
sentir

Le pied du maître sur leurs nuques ;

Ivre de vin, de sang et d'or ;  
continuant

Caton par Tigellin, l'astre par le

néant,

Et les géants par les eunuques ;

Ce fut un noir spectacle et dont on  
s'enfuyait.

Le pâle cénobite y songeait, inquiet,

Dans les antres visionnaires ;

Et, pendant trois cents ans, dans  
l'ombre on entendit

Sur ce monde damné, sur ce festin  
maudit,

Un écroulement de tonnerres.

Et Luxure, Paresse, Envie, Orgie,  
Orgueil,

Avarice et Colère, au-dessus de ce

deuil,

Planèrent avec des huées ;

Et, comme des éclairs sous le  
plafond des soirs,

Les glaives monstrueux des sept  
archanges noirs

Flamboyèrent dans les nuées.

Juvénal, qui peignit ce gouffre  
universel,

Est statue aujourd'hui ; la statue est  
de sel,

Seule sous le nocturne dôme ;

Pas un arbre à ses pieds ; pas d'herbe  
et de rameaux ;

Et dans son œil sinistre on lit ces  
sombres mots :

Pour avoir regardé Sodome.

Février 1843.



# VIII.



LE LISAIS. QUE lisais-je ? Oh !  
le vieux livre austère,

Le poëme éternel ! – La Bible ?  
– Non, la terre.

Platon, tous les matins, quand  
revit le ciel bleu,

Lisait les vers d'Homère, et moi les  
fleurs de Dieu.

J'épelle les buissons, les brins



d'herbe, les sources ;

Et je n'ai pas besoin d'emporter dans  
mes courses

Mon livre sous mon bras, car je l'ai  
sous mes pieds.

Je m'en vais devant moi dans les  
lieux non frayés,

Et j'étudie à fond le texte, et je me  
penche,

Cherchant à déchiffrer la corolle et la  
branche.

Donc, courbé, – c'est ainsi qu'en  
marchant je traduis

La lumière en idée, en syllabes les  
bruits, –

J'étais en train de lire un champ,  
page fleurie.

Je fus interrompu dans cette rêverie ;

Un doux martinet noir avec un ventre  
blanc

Me parlait ; il disait : – O pauvre  
homme, tremblant

Entre le doute morne et la foi qui  
délivre,

Je t'approuve. Il est bon de lire dans  
ce livre.

Lis toujours, lis sans cesse, ô  
penseur agité,

Et que les champs profonds

t'emplissent de clarté !

Il est sain de toujours feuilleter la nature,

Car c'est la grande lettre et la grande écriture ;

Car la terre, cantique où nous nous abîmons,

A pour versets les bois et pour strophes les monts !

Lis. Il n'est rien dans tout ce que peut sonder l'homme

Qui, bien questionné par l'âme, ne se nomme.

Médite. Tout est plein de jour, même la nuit ;

Et tout ce qui travaille, éclaire, aime  
ou détruit,

A des rayons : la roue au dur moyeu,  
l'étoile,

La fleur, et l'araignée au centre de sa  
toile.

Rends-toi compte de Dieu.  
Comprendre, c'est aimer.

Les plaines où le ciel aide l'herbe à  
germer,

L'eau, les prés, sont autant de  
phrases où le sage

Voit serpenter des sens qu'il saisit au  
passage.

Marche au vrai. Le réel, c'est le juste,  
vois-tu ;

Et voir la vérité, c'est trouver la  
vertu.

Bien lire l'univers, c'est bien lire la  
vie.

Le monde est l'œuvre où rien ne  
ment et ne dévie,

Et dont les mots sacrés répandent de  
l'encens.

L'homme injuste est celui qui fait des  
contre-sens.

Oui, la création tout entière, les  
choses,

Les êtres, les rapports, les éléments,

les causes,

Rameaux dont le ciel clair perce le  
réseau noir,

L'arabesque des bois sur les cuivres  
du soir,

La bête, le rocher, l'épi d'or, l'aile  
peinte,

Tout cet ensemble obscur, végétation  
sainte,

Compose en se croisant ce chiffre  
énorme : DIEU.

L'éternel est écrit dans ce qui dure  
peu ;

Toute l'immensité, sombre, bleue,  
étoilée,

Traverse l'humble fleur, du penseur  
contemplée ;

On voit les champs, mais c'est de  
Dieu qu'on s'éblouit.

Le lys que tu comprends en toi  
s'épanouit ;

Les roses que tu lis s'ajoutent à ton  
âme.

Les fleurs chastes, d'où sort une  
invisible flamme,

Sont les conseils que Dieu sème sur  
le chemin ;

C'est l'âme qui les doit cueillir, et  
non la main.

Ainsi tu fais ; aussi l'aube est sur ton front sombre ;

Aussi tu deviens bon, juste et sage ;  
et dans l'ombre

Tu reprends la candeur sublime du berceau. –

Je répondis : – Hélas ! tu te trompes, oiseau.

Ma chair, faite de cendre, à chaque instant succombe ;

Mon âme ne sera blanche que dans la tombe ;

Car l'homme, quoi qu'il fasse, est aveugle ou méchant.

Et je continuai la lecture du champ.



Juillet 1843.



# IX.



UNE FILLE, LA grâce emplit  
tes dix-sept ans.

Ton regard dit : Matin, et ton  
front dit : Printemps.

Il semble que ta main porte un  
lys invisible.

Don Juan te voit passer et murmure :  
« Impossible ! »

Sois belle. Sois bénie, enfant, dans ta

beauté.

La nature s'égayé à toute ta clarté ;

Tu fais une lueur sous les arbres ; la  
guêpe

Touche ta joue en fleur de son aile de  
crêpe ;

La mouche à tes yeux vole ainsi qu'à  
des flambeaux.

Ton souffle est un encens qui monte  
au ciel. Lesbos

Et les marins d'Hydra, s'ils te  
voyaient sans voiles,

Te prendraient pour l'Aurore aux  
cheveux pleins d'étoiles.

Les êtres de l'azur froncent leur pur  
sourcil,

Quand l'homme, spectre obscur du  
mal et de l'exil,

Ose approcher ton âme, aux rayons  
fiancée.

Sois belle. Tu te sens par l'ombre  
caressée,

Un ange vient baiser ton pied quand  
il est nu,

Et c'est ce qui te fait ton sourire  
ingénu.

Février 1843.



# X. – Amour



AMOUR ! « Loi », dit Jésus.  
« Mystère », dit Platon.

Sait-on quel fil nous lie  
au firmament ? Sait-on

Ce que les mains de Dieu  
dans l'immensité  
sèment ?

Est-on maître d'aimer ? Pourquoi  
deux êtres s'aiment,

Demande à l'eau qui court, demande  
à l'air qui fuit,

Au moucheron qui vole à la flamme  
la nuit,

Au rayon d'or qui vient baiser la  
grappe mûre !

Demande à ce qui chante, appelle,  
attend, murmure !

Demande aux nids profonds qu'avril  
met en émoi !

Le cœur éperdu crie : Est-ce que je  
sais, moi ?

Cette femme a passé : je suis fou.  
C'est l'histoire.

Ses cheveux étaient blonds, sa

prunelle était noire ;

En plein midi, joyeuse, une fleur au corset,

Illumination du jour, elle passait ;

Elle allait, la charmante, et riait, la superbe ;

Ses petits pieds semblaient chuchoter avec l'herbe ;

Un oiseau bleu volait dans l'air, et me parla ;

Et comment voulez-vous que j'échappe à cela ?

Est-ce que je sais, moi ? C'était au temps des roses ;



Les arbres se disaient tout bas de  
douces choses ;

Les ruisseaux l'ont voulu, les fleurs  
l'ont comploté.

J'aime ! – O Bodin, Vouglans,  
Delancre ! prévôté,

Bailliage, châtelet, grand'chambre,  
saint-office,

Demandez le secret de ce doux  
maléfice

Aux vents, au frais printemps  
chassant l'hiver hagard,

Au philtre qu'un regard boit dans  
l'autre regard,

Au sourire qui rêve, à la voix qui

caresse,

A ce magicien, à cette charmeresse !

Demandez aux sentiers traîtres qui,  
dans les bois,

Vous font recommencer les mêmes  
pas cent fois,

A la branche de mai, cette Armide  
qui guette,

Et fait tourner sur nous en cercle sa  
baguette !

Demandez à la vie, à la nature, aux  
cieux,

Au vague enchantement des champs  
mystérieux !

Exorcisez le pré tentateur, l'antre,  
l'orme !

Faites, Cujas au poing, un bon  
procès en forme

Aux sources dont le cœur écoute les  
sanglots,

Au soupir éternel des forêts et des  
flots.

Dressez procès-verbal contre les  
pâquerettes

Qui laissent les bourdons froisser  
leurs collerettes ;

Instrumentez ; tonnez. Prouvez que  
deux amants

Livraient leur âme aux fleurs, aux

bois, aux lacs dormants,

Et qu'ils ont fait un pacte avec la  
lune sombre,

Avec l'illusion, l'espérance aux yeux  
d'ombre,

Et l'extase chantant des hymnes  
inconnus,

Et qu'ils allaient tous deux, dès que  
brillait Vénus,

Sur l'herbe que la brise agite par  
bouffées,

Danser au bleu sabbat de ces  
nocturnes fées,

Eperdus, possédés d'un adorable  
ennui,

Elle n'étant plus elle et lui n'étant plus lui !

Quoi ! nous sommes encore aux temps où la Tournelle,

Déclarant la magie impie et criminelle,

Lui dressait un bûcher par arrêt de la cour,

Et le dernier sorcier qu'on brûle, c'est l'Amour !

Juillet 1843.



# XI. – ?



NE TERRE AU flanc  
maigre, âpre, avare,  
inclément,

Où les vivants pensifs  
travaillent tristement,

Et qui donne à regret à  
cette race humaine

Un peu de pain pour tant de labeur et  
de peine ;

Des hommes durs, éclos sur ces sillons ingrats ;

Des cités d'où s'en vont, en se tordant les bras,

La charité, la paix, la foi, sœurs vénérables ;

L'orgueil chez les puissants et chez les misérables ;

La haine au cœur de tous ; la mort, spectre sans yeux,

Frappant sur les meilleurs des coups mystérieux ;

Sur tous les hauts sommets des brumes répandues ;

Deux vierges, la justice et la pudeur,

vendues ;

Toutes les passions engendrant tous  
les maux ;

Des forêts abritant des loups sous  
leurs rameaux ;

Là le désert torride, ici les froids  
polaires ;

Des océans émus de subites colères,  
Pleins de mâts frissonnants qui  
sombrent dans la nuit ;

Des continents couverts de fumée et  
de bruit,

Où, deux torches aux mains, rugit la  
guerre infâme,



Où toujours quelque part fume une  
ville en flamme,

Où se heurtent sanglants les peuples  
furieux ; –

Et que tout cela fasse un astre dans  
les cieux !

Octobre 1840.



## XII. – Explication



A TERRE EST au soleil ce  
que l'homme est à l'ange.

L'un est fait de splendeur ;  
l'autre est pétri de fange.

Toute étoile est soleil ;  
tout astre est paradis.

Autour des globes purs sont les  
mondes maudits ;

Et dans l'ombre, où l'esprit voit

mieux que la lunette,

Le soleil paradis traîne l'enfer  
planète.

L'ange habitant de l'astre est  
faillible ; et, séduit,

Il peut devenir l'homme habitant de  
la nuit.

Voilà ce que le vent m'a dit sur la  
montagne.

Tout globe obscur gémit ; toute terre  
est un baigne

Où la vie en pleurant, jusqu'au jour  
du réveil,

Vient écrouer l'esprit qui tombe du  
soleil.

Plus le globe est lointain, plus le  
baigne est terrible.

La mort est là, vannant les âmes  
dans un crible,

Qui juge, et, de la vie invisible  
témoin,

Rapporte l'ange à l'astre ou le jette  
plus loin.

O globes sans rayons et presque sans  
aurores !

Enorme Jupiter fouetté de météores,

Mars qui semble de loin la bouche  
d'un volcan,

O nocturne Uranus, ô Saturne au

carcan !

Châtiments inconnus ! rédempctions !  
mystères !

Deuils ! ô lunes encor plus mortes  
que les terres !

Ils souffrent ; ils sont noirs ; et qui  
sait ce qu'ils font ?

L'ombre entend par moments leur cri  
rauque et profond,

Comme on entend, le soir, la plainte  
des cigales.

Mondes spectres, tirant des chaînes  
inégaies,

Ils vont, blêmes, pareils au rêve qui  
s'enfuit.

Rougis confusément d'un reflet dans  
la nuit,

Implorant un messie, espérant des  
apôtres,

Seuls, séparés, les uns en arrière des  
autres,

Tristes, échevelés par des souffles  
hagards,

Jetant à la clarté de farouches  
regards,

Ceux-ci, vagues, roulant dans les  
profondeurs mornes,

Ceux-là, presque engloutis dans  
l'infini sans bornes,

Ténébreux, frissonnants, froids,  
glacés, pluvieux,

Autour du paradis ils tournent  
envieux ;

Et, du soleil, parmi les brumes et les  
ombres,

On voit passer au loin toutes ces  
faces sombres.

Novembre 1840.



# XIII. – La chouette



UNE CHOUETTE ÉTAIT sur  
la porte clouée ;

Larve de l'ombre au toit  
des hommes échouée.

La nature, qui mêle une  
âme aux rameaux verts,

Qui remplit tout, et vit, à des degrés  
divers,

Dans la bête sauvage et la bête de



somme,

Toujours en dialogue avec l'esprit de  
l'homme,

Lui donne à déchiffrer les animaux,  
qui sont

Ses signes, alphabet formidable et  
profond ;

Et, sombre, ayant pour mots l'oiseau,  
le ver, l'insecte,

Parle deux langues : l'une, admirable  
et correcte,

L'autre,       obscur       bégaiement.  
L'éléphant aux pieds lourds,

Le lion, ce grand front de l'antre,  
l'aigle, l'ours,

Le taureau, le cheval, le tigre au bond  
superbe,

Sont le langage altier et splendide, le  
verbe ;

Et la chauve-souris, le crapaud, le  
putois,

Le crabe, le hibou, le porc, sont le  
patois.

Or, j'étais là, pensif, bienveillant,  
presque tendre,

Epelant ce squelette, et tâchant de  
comprendre

Ce qu'entre les trois clous où son  
spectre pendait,

Aux vivants, aux souffrants, au bœuf  
triste, au baudet,

Disait, hélas ! la pauvre et sinistre  
chouette,

Du côté noir de l'être informe  
silhouette.

\*

Elle disait :

– Sur son front sombre

Comme la brume se répand !

Il remplit tout le fond de l'ombre.

Comme sa tête morte pend !

De ses yeux coulent ses pensées.

Ses pieds troués, ses mains percées  
Bleuissent à l'air glacial.

Oh ! comme il saigne dans le  
gouffre !

Lui qui faisait le bien, il souffre  
Comme moi qui faisais le mal.

Une lumière à son front tremble.

Et la nuit dit au vent : Soufflons

Sur cette flamme ! et, tous ensemble,

Les ténèbres, les aquilons,

La pluie et l'horreur, froides  
bouches,

Soufflent, hagards, hideux,

farouches,

Et dans la tempête et le bruit

La clarté reparaît grandie... –

Tu peux éteindre un incendie,

Mais pas une auréole, ô nuit !

Cette âme arriva sur la terre,

Qu'assombrit le soir incertain ;

Elle entra dans l'obscur mystère

Que l'homme appelle son destin ;

Au mensonge, aux forfaits sans  
nombre,

A tout l'horrible essaim de l'ombre,

Elle livrait de saints combats ;

Elle volait, et ses prunelles  
Semblaient deux lueurs éternelles  
Qui passaient dans la nuit d'en bas.  
Elle allait parmi les ténèbres,  
Poursuivant, chassant, dévorant  
Les vices, ces taupes funèbres,  
Le crime, ce phalène errant ;  
Arrachant de leurs trous la haine,  
L'orgueil, la fraude qui se traîne,  
L'âpre envie, aspic du chemin,  
Les vers de terre et les vipères,  
Que la nuit cache dans les pierres

Et le mal dans le cœur humain !

Elle cherchait ces infidèles,

L'Achab, le Nemrod, le Mathan,

Que, dans son temple et sous ses  
ailes,

Réchauffe le faux dieu Satan,

Les vendeurs cachés sous les  
porches,

Le brûleur allumant ses torches

Au même feu que l'encensoir ;

Et, quand elle l'avait trouvée,

Toute la sinistre couvée

Se hérissait sous l'autel noir.

Elle allait, délivrant les hommes  
De leurs ennemis ténébreux ;  
Les hommes, noirs comme nous  
sommes,  
Prirent l'esprit luttant pour eux ;  
Puis ils clouèrent, les infâmes,  
L'âme qui défendait leurs âmes,  
L'être dont l'œil jetait du jour ;  
Et leur foule, dans sa démence,  
Railla cette chouette immense  
De la lumière et de l'amour !  
Race qui frappe et lapides,  
Je te plains ! hommes, je vous



plains !

Hélas ! je plains vos poings stupides,  
D'affreux clous et de marteaux  
pleins !

Vous persécutez pêle-mêle

Le mal, le bien, la griffe et l'aile,

Chasseurs sans but, bourreaux sans  
yeux !

Vous clouez de vos mains mal sûres

Les hiboux au seuil des mesures,

Et Christ sur la porte des cieux !

Mai 1843.



# XIV. – A la mère de l'enfant mort



H ! vous aurez trop dit  
au pauvre petit ange

Qu'il est d'autres anges  
là-haut,

Que rien ne souffre au  
ciel, que jamais rien n'y

change,

Qu'il est doux d'y rentrer bientôt ;  
Que le ciel est un dôme aux  
merveilleux pilastres,  
Une tente aux riches couleurs,  
Un jardin bleu rempli de lis qui sont  
des astres,  
Et d'étoiles qui sont des fleurs ;  
Que c'est un lieu joyeux plus qu'on  
ne saurait dire,  
Où toujours, se laissant charmer,  
On a les chérubins pour jouer et  
pour rire,  
Et le bon Dieu pour nous aimer ;  
Qu'il est doux d'être un cœur qui

brûle comme un cierge,  
Et de vivre, en toute saison,  
Près de l'enfant Jésus et de la sainte  
Vierge  
Dans une si belle maison !  
Et puis vous n'aurez pas assez dit,  
pauvre mère,  
A ce fils si frêle et si doux,  
Que vous étiez à lui dans cette vie  
amère,  
Mais aussi qu'il était à vous ;  
Que, tant qu'on est petit, la mère sur  
nous veille,  
Mais que plus tard on la défend ;

Et qu'elle aura besoin, quand elle  
sera vieille,

D'un homme qui soit son enfant ;

Vous n'aurez point assez dit à cette  
jeune âme

Que Dieu veut qu'on reste ici-bas,

La femme guidant l'homme et  
l'homme aidant la femme,

Pour les douleurs et les combats ;

Si bien qu'un jour, ô deuil !  
irréparable perte !

Le doux être s'en est allé !... –


Hélas ! vous avez donc laissé la cage  
ouverte,

Que votre oiseau s'est envolé !


Avril 1843.



# XV. – Epitaphe

 L VIVAIT, IL jouait, riante  
créature.

 Que te sert d'avoir pris cet enfant,  
ô nature ?

 N'as-tu pas les oiseaux peints de  
mille couleurs,

Les astres, les grands bois, le ciel  
bleu, l'onde amère ?

Que te sert d'avoir pris cet enfant à



sa mère,

Et de l'avoir caché sous des touffes  
de fleurs ?

Pour cet enfant de plus tu n'es pas  
plus peuplée,

Tu n'es pas plus joyeuse, ô nature  
étoilée !

Et le cœur de la mère en proie à tant  
de soins,

Ce cœur où toute joie engendre une  
torture,

Cet abîme aussi grand que toi-même,  
ô nature,

Est vide et désolé pour cet enfant de  
moins !

Mai 1843.



# XVI. – Le maître d'études



NE LE TOURMENTEZ pas, il  
souffre. Il est celui

Sur qui, jusqu'à ce jour,  
pas un rayon n'a lui ;

Oh ! ne confondez pas  
l'esclave avec le maître !

Et, quand vous le voyez dans vos

rangs apparaître,

Humble et calme, et s'asseoir la tête  
dans ses mains,

Ayant peut-être en lui l'esprit des  
vieux Romains

Dont il vous dit les noms, dont il  
vous lit les livres,

Ecoliers, frais enfants de joie et  
d'aurore ivres,

Ne le tourmentez pas ! soyez doux,  
soyez bons.

Tous nous portons la vie et tous  
nous nous courbons ;

Mais, lui, c'est le flambeau qui la  
nuit se consume ;

L'ombre le tient captif, et ce pâle  
jeune homme,

Enfermé plus que vous, plus que  
vous enchaîné,

Votre frère, écoliers, et votre frère  
aîné,

Destin tronqué, matin noyé dans les  
ténèbres,

Ayant l'ennui sans fin devant ses  
yeux funèbres,

Indigent, chancelant, et cependant  
vainqueur,

Sans oiseaux dans son ciel, sans  
amours dans son cœur,

A l'heure du plein jour, attend que  
l'aube naisse.

Enfance, ayez pitié de la sombre  
jeunesse !

Apprenez à connaître, enfants  
qu'attend l'effort,

Les inégalités des âmes et du sort ;

Respectez-le deux fois, dans le deuil  
qui le mine,

Puisque de deux sommets, enfants, il  
vous domine,

Puisqu'il est le plus pauvre et qu'il  
est le plus grand.

Songez que, triste, en butte au souci  
dévorant,

A travers ses douleurs, ce fils de la  
chaumière

Vous verse la raison, le savoir, la  
lumière,

Et qu'il vous donne l'or, et qu'il n'a  
pas de pain.

Oh ! dans la longue salle aux tables  
de sapin,

Enfants, faites silence à la lueur des  
lampes !

Voyez, la morne angoisse a fait  
blêmir ses tempes :

Songez qu'il saigne, hélas ! sous ses  
pauvres habits.

L'herbe que mord la dent cruelle des  
brebis,

C'est lui ; vous riez, vous, et vous lui  
rongez l'âme.

Songez qu'il agonise, amer, sans air,  
sans flamme ;

Que sa colère dit : Plaignez-moi ; que  
ses pleurs

Ne peuvent pas couler devant vos  
yeux railleurs !

Aux heures du travail votre ennui le  
dévore,

Aux heures du plaisir vous le rongez  
encore ;

Sa pensée, arrachée et froissée, est à



vous,

Et, pareille au papier qu'on distribue  
à tous,

Page blanche d'abord, devient  
lentement noire.

Vous feuillotez son cœur, vous videz  
sa mémoire ;

Vos mains, jetant chacune un bruit,  
un trouble, un mot,

Et raturant l'idée en lui dès qu'elle  
éclôt,

Toutes en même temps dans son  
esprit écrivent.

Si des rêves, parfois, jusqu'à son  
front arrivent,

Vous répandez votre encre à flots sur  
cet azur ;

Vos plumes, tas d'oiseaux hideux au  
vol obscur,

De leurs mille becs noirs lui fouillent  
la cervelle.

Le nuage d'ennui passe et se  
renouvelle.

Dormir, il ne le peut ; penser, il ne le  
peut.

Chaque enfant est un fil dont son  
cœur sent le nœud.

Oui, s'il veut songer, fuir, oublier,  
franchir l'ombre,

Laisser voler son âme aux chimères  
sans nombre,

Ces écoliers joueurs, vifs, légers,  
doux, aimants,

Pèsent sur lui, de l'aube au soir, à  
tous moments,

Et le font retomber des voûtes  
immortelles ;

Et tous ces papillons sont le plomb  
de ses ailes.

Saint et grave martyr changeant de  
chevalet ;

Crucifié par vous, bourreaux  
charmants, il est

Votre souffre-douleurs et votre

souffre-joies ;

Ses nuits sont vos hochets et ses  
jours sont vos proies,

Il porte sur son front votre essaim  
orageux ;

Il a toujours vos bruits, vos rires et  
vos jeux,

Tourbillonnant sur lui comme une  
âpre tempête.

Hélas ! il est le deuil dont vous êtes  
la fête ;

Hélas ! il est le cri dont vous êtes le  
chant.

Et, qui sait ? sans rien dire, austère,  
et se cachant

De sa bonne action comme d'une  
mauvaise,

Ce pauvre être qui rêve accoudé sur  
sa chaise,

Mal nourri, mal vêtu, qu'un  
mendiant plaindrait,

Peut-être a des parents qu'il soutient  
en secret,

Et fait de ses labeurs, de sa faim, de  
ses veilles,

Des siècles dont sa voix vous traduit  
les merveilles,

Et de cette sueur qui coule sur sa  
chair,

Des rubans au printemps, un peu de  
feu l'hiver,

Pour quelque jeune sœur ou quelque  
vieille mère ;

Changeant en goutte d'eau la sombre  
larme amère ;

De sorte que, vivant à son ombre  
sans bruit,

Une colombe vient la boire dans la  
nuit !

Songez que pour cette œuvre,  
enfants, il se dévoue,

Brûle ses yeux, meurtrit son cœur,  
tourne la roue,

Traîne la chaîne ! hélas, pour lui,

pour son destin,

Pour ses espoirs perdus à l'horizon  
lointain,

Pour ses vœux, pour son âme aux  
fers, pour sa prunelle,

Votre cage d'un jour est prison  
éternelle !

Songez que c'est sur lui que  
marchent tous vos pas !

Songez qu'il ne rit pas, songez qu'il  
ne vit pas !

L'avenir, cet avril plein de fleurs,  
vous convie ;

Vous vous envolerez demain en  
pleine vie ;

Vous sortirez de l'ombre, il restera.  
Pour lui,

Demain sera muet et sourd comme  
aujourd'hui ;

Demain, même en juillet, sera  
toujours décembre,

Toujours l'étroit préau, toujours la  
pauvre chambre,

Toujours le ciel glacé, gris, blafard,  
pluvieux ;

Et, quand vous serez grands, enfants,  
il sera vieux.

Et, si quelque heureux vent ne souffle  
et ne l'emporte,



Toujours il sera là, seul sous la  
sombre porte,

Gardant les beaux enfants sous ce  
mur redouté,

Ayant tout de leur peine et rien de  
leur gaîté.

Oh ! que votre pensée aime, console,  
encense

Ce sublime forçat du bagne  
d'innocence !

Pesez ce qu'il prodigue avec ce qu'il  
reçoit.

Oh ! qu'il se transfigure à vos yeux,  
et qu'il soit

Celui qui vous grandit, celui qui vous

élève,

Qui donne à vos raisons les deux  
tranchants du glaive,

Art et science, afin qu'en marchant  
au tombeau,

Vous viviez pour le vrai, vous luttiez  
pour le beau !

Oh ! qu'il vous soit sacré dans cette  
tâche auguste

De conduire à l'utile, au sage, au  
grand, au juste,

Vos âmes en tumulte à qui le ciel  
sourit !

Quand les cœurs sont troupeau, le  
berger est esprit.

Et, pendant qu'il est là, triste, et que  
dans la classe

Un chuchotement vague endort son  
âme lasse,

Oh ! des poètes purs entr'ouverts sur  
vos bancs,

Qu'il sorte, dans le bruit confus des  
soirs tombants,

Qu'il sorte de Platon, qu'il sorte  
d'Euripide,

Et de Virgile, cygne errant du vers  
limpide,

Et d'Eschyle, lion du drame  
monstrueux,

Et d'Horace, et d'Homère à demi  
dans les cieux,

Qu'il sorte, pour sa tête aux saints  
travaux baissée,

Pour l'humble défricheur de la jeune  
pensée,

Qu'il sorte, pour ce front qui se  
penche et se fend

Sur ce sillon humain qu'on appelle  
l'enfant,

De tous ces livres pleins de hautes  
harmonies,

La bénédiction sereine des génies !

Juin 1843.



# XVII. – Chose vue un jour de printemps



NTENDANT DES SANGLOTS,  
poussai cette porte.

je

Les quatre enfants pleuraient et la mère était morte.

Tout dans ce lieu lugubre effrayait le regard.

Sur le grabat gisait le cadavre hagard ;

C'était déjà la tombe et déjà le fantôme.

Pas de feu ; le plafond laissait passer le chaume.

Les quatre enfants songeaient comme quatre vieillards.

On voyait, comme une aube à travers des brouillards,

Aux lèvres de la morte un sinistre

sourire ;

Et l'aîné, qui n'avait que six ans, semblait dire :

« Regardez donc cette ombre où le sort nous a mis ! »

Un crime en cette chambre avait été commis.

Ce crime, le voici : – Sous le ciel qui rayonne,

Une femme est candide, intelligente, bonne ;

Dieu, qui la suit d'en haut d'un regard attendri,

La fit pour être heureuse. Humble, elle a pour mari



Un ouvrier ; tous deux, sans aigreur,  
sans envie,

Tirent d'un pas égal le licou de la vie.

Le choléra lui prend son mari ; la  
voilà

Veuve avec la misère et quatre  
enfants qu'elle a.

Alors, elle se met au labeur comme  
un homme.

Elle est active, propre, attentive,  
économe ;

Pas de drap à son lit, pas d'âtre à son  
foyer ;

Elle ne se plaint pas, sert qui veut

l'employer,

Ravaude de vieux bas, fait des nattes  
de paille,

Tricote, file, coud, passe les nuits,  
travaille

Pour nourrir ses enfants ; elle est  
honnête enfin.

Un jour, on va chez elle, elle est  
morte de faim.

Oui, les buissons étaient remplis de  
rouges-gorges,

Les lourds marteaux sonnaient dans  
la lueur des forges,

Les masques abondaient dans les  
bals, et partout

Les baisers soulevaient la dentelle du  
loup ;

Tout vivait ; les marchands  
comptaient de grosses sommes ;

On entendait rouler les chars, rire les  
hommes ;

Les wagons ébranlaient les plaines ;  
le steamer

Secouait son panache au-dessus de la  
mer ;

Et, dans cette rumeur de joie et de  
lumière,

Cette femme étant seule au fond de  
sa chaumière,

La faim, goule effarée aux  
hurlements plaintifs,

Maigre et féroce, était entrée à pas  
furtifs,

Sans bruit, et l'avait prise à la gorge,  
et tuée.

La faim, c'est le regard de la  
prostituée,

C'est le bâton ferré du bandit, c'est  
la main

Du pâle enfant volant un pain sur le  
chemin,

C'est la fièvre du pauvre oublié, c'est  
le rôle

Du grabat naufragé dans l'ombre

sépulcrale.

O Dieu ! la sève abonde, et, dans ses  
flancs troublés,

La terre est pleine d'herbe et de  
fruits et de blés,

Dès que l'arbre a fini, le sillon  
recommence ;

Et, pendant que tout vit, ô Dieu, dans  
ta clémence,

Que la mouche connaît la feuille du  
sureau,

Pendant que l'étang donne à boire au  
passereau,

Pendant que le tombeau nourrit les  
vautours chauves,

Pendant que la nature, en ses  
profondeurs fauves,

Fait manger le chacal, l'once et le  
basilic,

L'homme expire ! – Oh ! la faim, c'est  
le crime public ;

C'est l'immense assassin qui sort de  
nos ténèbres.

Dieu ! pourquoi l'orphelin, dans ses  
langes funèbres,

Dit-il : « J'ai faim ! » L'enfant, n'est-  
ce pas un oiseau ?

Pourquoi le nid a-t-il ce qui manque  
au berceau ?

Avril 1840.



# XVIII. – Intérieur



A QUERELLE IRRITÉE,  
amère, à l'œil ardent,

Vipère dont la haine  
empoisonne la dent,

Siffle et trouble le toit  
d'une pauvre demeure.

Les mots heurtent les mots. L'enfant  
s'effraie et pleure.

La femme et le mari laissent l'enfant



crier.

– D'où viens-tu ? – Qu'as-tu fait ? –  
Oh ! mauvais ouvrier !

Il vit dans la débauche et mourra sur  
la paille.

– Femme vaine et sans cœur qui  
jamais ne travaille !

– Tu sors du cabaret ? – Quelque  
amant est venu ?

– L'enfant pleure, l'enfant a faim,  
l'enfant est nu.

Pas de pain. – Elle a peur de salir ses  
mains blanches !

– Où cours-tu tous les jours ? – Et  
toi, tous les dimanches ?

– Va boire ! – Va danser ! – Il n’a ni feu ni lieu !

– Ta fille seulement ne sait pas prier Dieu !

– Et ta mère, bandit, c’est toi qui l’as tuée !

– Paix ! – Silence, assassin ! – Tais-toi, prostituée !

Un beau soleil couchant,  
empourprant le taudis,

Embrasait la fenêtre et le plafond,  
tandis

Que ce couple hideux, que rend deux fois infâme

La misère du cœur et la laideur de  
l'âme,

Étalait son ulcère et ses difformités

Sans honte, et sans pudeur montrait  
ses nudités.

Et leur vitre, où pendait un vieux  
haillon de toile,

Était, grâce au soleil, une éclatante  
étoile

Qui, dans ce même instant, vive et  
pure lueur,

Eblouissait au loin quelque passant  
rêveur !

Septembre 1841.



# XIX. – Baraques de la foire



ION ! j'étais pensif, ô bête  
prisonnière,

Devant la majesté de ta  
grave crinière ;

Du plafond de ta cage elle  
faisait un dais.

Nous songions tous les deux, et tu

me regardais.

Ton regard était beau, lion. Nous  
autres hommes,

Le peu que nous faisons et le rien  
que nous sommes,

Emplit notre pensée, et dans nos  
regards vains

Brillent nos plans chétifs que nous  
croyons divins,

Nos vœux, nos passions que notre  
orgueil encense,

Et notre petitesse, ivre de sa  
puissance ;

Et, bouffis d'ignorance ou gonflés de  
venin,

Notre prunelle éclate et dit : Je suis  
ce nain !

Nous avons dans nos yeux notre moi  
misérable.

Mais la bête qui vit sous le chêne et  
l'érable,

Qui paît le thym, ou fuit dans les  
halliers profonds,

Qui dans les champs, où nous,  
hommes, nous étouffons,

Respire, solitaire, avec l'astre et la  
rose,

L'être sauvage, obscur et tranquille  
qui cause

Avec la roche énorme et les petites  
fleurs,

Qui, parmi les vallons et les sources  
en pleurs,

Plonge son mufle roux aux herbes  
non foulées,

La brute qui rugit sous les nuits  
constellées,

Qui rêve et dont les pas fauves et  
familiers

De l'ancre formidable ébranlent les  
piliers,

Et qui se sent à peine en ces  
profondeurs sombres,

A sous son fier sourcil les monts, les



vastes ombres,

Les étoiles, les prés, le lac serein, les  
cieux,

Et le mystère obscur des bois  
silencieux,

Et porte en son œil calme, où l'infini  
commence,

Le regard éternel de la nature  
immense.

Juin 1842.



## XX. – Insomnie



QUAND UNE LUEUR pâle à  
l'orient se lève,

Quand la porte du jour,  
vague et pareille au rêve,

Commence à  
s'entr'ouvrir et blanchit

l'horizon,

Comme l'espoir blanchit le seuil  
d'une prison,

Se réveiller, c'est bien, et travailler,  
c'est juste.

Quand le matin à Dieu chante son  
hymne auguste,

Le travail, saint tribut dû par  
l'homme mortel,

Est la strophe sacrée au pied du  
sombre autel ;

Le soc murmure un psaume ; et c'est  
un chant sublime

Qui, dès l'aurore, au fond des forêts,  
sur l'abîme,

Au bruit de la cognée, au choc des  
avirons,

Sort des durs matelots et des noirs

bûcherons.

Mais, au milieu des nuits, s'éveiller !  
quel mystère !

Songer, sinistre et seul, quand tout  
dort sur la terre !

Quand pas un œil vivant ne veille,  
pas un feu ;

Quand les sept chevaux d'or du  
grand chariot bleu

Rentrent à l'écurie et descendent au  
pôle,

Se sentir dans son lit soudain  
toucher l'épaule

Par quelqu'un d'inconnu qui dit :  
Allons ! c'est moi !

Travaillons ! – La chair gronde et demande pourquoi.

– Je dors. Je suis très las de la course dernière ;

Ma paupière est encor du somme prisonnière ;

Maître mystérieux, grâce ! que me veux-tu ?

Certe, il faut que tu sois un démon bien têtue

De venir m'éveiller toujours quand tout repose !

Aie un peu de raison. Il est encor nuit close ;

Regarde, j'ouvre l'œil puisque cela te plaît ;

Pas la moindre lueur aux fentes du volet ;

Va-t'en ! je dors, j'ai chaud, je rêve à ma maîtresse.

Elle faisait flotter sur moi sa longue tresse,

D'où pleuvaient sur mon front des astres et des fleurs.

Va-t'en, tu reviendras demain, au jour, ailleurs.

Je te tourne le dos, je ne veux pas !  
décampe !

Ne pose pas ton doigt de braise sur

ma tempe.

La biche illusion me mangeait dans  
le creux

De la main ; tu l'as fait enfuir. J'étais  
heureux,

Je ronflais comme un bœuf ; laisse-  
moi. C'est stupide.

Ciel ! déjà ma pensée, inquiète et  
rapide,

Fil sans bout, se dévide et tourne à  
ton fuseau.

Tu m'apportes un vers, étrange et  
fauve oiseau

Que tu viens de saisir dans les pâles  
nuées.

Je n'en veux pas. Le vent, de ses  
tristes huées,

Emplit l'antre des cieux ; les souffles,  
noirs dragons,

Passent en secouant ma porte sur ses  
gonds.

– Paix-là ! va-t'en, bourreau ! quant  
au vers, je le lâche. –

Je veux toute la nuit dormir comme  
un vieux lâche ;

Voyons, ménage un peu ton pauvre  
compagnon.

Je suis las, je suis mort, laisse-moi  
dormir !



– Non !

Est-ce que je dors, moi ? dit l'idée implacable.

Penseur, subis ta loi ; forçat, tire ton câble.

Quoi ! cette bête a goût au vil foin du sommeil !

L'orient est pour moi toujours clair et vermeil.

Que m'importe le corps ! qu'il marche, souffre et meure !

Horrible esclave, allons, travaille ! c'est mon heure.

Et l'ange étreint Jacob, et l'âme tient le corps ;

Nul moyen de lutter ; et tout revient  
alors,

Le drame commencé dont l'ébauche  
frissonne,

Ruy Blas, Marion, Job, Sylva, son cor  
qui sonne,

Ou le roman pleurant avec des yeux  
humains,

Ou l'ode qui s'enfonce en deux  
profonds chemins,

Dans l'azur près d'Horace et dans  
l'ombre avec Dante ;

Il faut dans ces labeurs rentrer la  
tête ardente ;

Dans ces grands horizons subitement  
rouverts,

Il faut de strophe en strophe, il faut  
de vers en vers,

S'en aller devant soi, pensif, ivre de  
l'ombre ;

Il faut, rêveur nocturne en proie à  
l'esprit sombre,

Gravir le dur sentier de  
l'inspiration ;

Poursuivre la lointaine et blanche  
vision,

Traverser, effaré, les clairières  
désertes,

Le champ plein de tombeaux, les

eaux, les herbes vertes,

Et franchir la forêt, le torrent, le  
hallier,

Noir cheval galopant sous le noir  
cavalier.

1843, nuit.



# XXI. – Ecrit sur la plinthe d'un bas- relief antique

– A Mademoiselle Louise B. –

La musique est dans tout. Un hymne  
sort du monde.

Rumeur de la galère aux flancs lavés  
par l'onde,

Bruits des villes, pitié de la sœur

pour la sœur,

Passion des amants jeunes et beaux,  
douceur

Des vieux époux usés ensemble par  
la vie,

Fanfare de la plaine émaillée et ravie,

Mots échangés le soir sur les seuils  
fraternels,

Sombre tressaillement des chênes  
éternels,

Vous êtes l'harmonie et la musique  
même !

Vous êtes les soupirs qui font le  
chant suprême !

Pour notre âme, les jours, la vie et les  
saisons,

Les songes de nos cœurs, les plis des  
horizons,

L'aube et ses pleurs, le soir et ses  
grands incendies,

Flottent dans un réseau de vagues  
mélodies ;

Une voix dans les champs nous parle,  
une autre voix

Dit à l'homme autre chose et chante  
dans les bois.

Par moment, un troupeau bêle, une  
cloche tinte.

Quand par l'ombre, la nuit, la colline

est atteinte,

De toutes parts on voit danser et  
resplendir,

Dans le ciel étoilé du zénith au nadir,

Dans la voix des oiseaux, dans le cri  
des cigales,

Le groupe éblouissant des notes  
inégaies.

Toujours avec notre âme un doux  
bruit s'accoupla ;

La nature nous dit : Chante ! et c'est  
pour cela

Qu'un statuaire ancien sculpta sur  
cette pierre



Un pâtre sur sa flûte abaissant sa  
paupière.

Juin 1833.



# XXII.



A CLARTÉ DU dehors ne  
distrain pas mon âme.

La plaine chante et rit  
comme une jeune femme ;

Le nid palpite dans les  
houx ;

Partout la gaîté luit dans les bouches  
ouvertes ;

Mai, couché dans la mousse au fond

des grottes vertes,

Fait aux amoureux les yeux doux.

Dans les champs de luzerne et dans  
les champs de fèves,

Les vagues papillons errent pareils  
aux rêves ;

Le blé vert sort des sillons bruns ;

Et les abeilles d'or courent à la  
pervenche,

Au thym, au liseron, qui tend son  
urne blanche

A ces buveuses de parfums.

La nue étale au ciel ses pourpres et  
ses cuivres ;

Les arbres, tout gonflés de  
printemps, semblent ivres ;

Les branches, dans leurs doux ébats,  
Se jettent les oiseaux du bout de  
leurs raquettes ;

Le bourdon galonné fait aux roses  
coquettes

Des propositions tout bas.

Moi, je laisse voler les senteurs et les  
baumes,

Je laisse chuchoter les fleurs, ces  
doux fantômes,

Et l'aube dire : Vous vivrez !

Je regarde en moi-même, et, seul,

oubliant l'heure,

L'œil plein des visions de l'ombre  
intérieure,

Je songe aux morts, ces délivrés !

Encore un peu de temps, encore, ô  
mer superbe,

Quelques reflux ; j'aurai ma tombe  
aussi dans l'herbe,

Blanche au milieu du frais gazon,

A l'ombre de quelque arbre où le  
lierre s'attache ;

On y lira : – Passant, cette pierre te  
cache

La ruine d'une prison.

Ingouville, mai 1843.



## XXIII. – Le revenant

**M**ÈRES EN DEUIL, vos cris là-haut sont entendus.

Dieu, qui tient dans sa main tous les oiseaux perdus,

Parfois au même nid rend la même colombe.

O mères, le berceau communique à la

tombe.

L'éternité contient plus d'un divin secret.

La mère dont je vais vous parler demeurait

A Blois ; je l'ai connue en un temps plus prospère ;

Et sa maison touchait à celle de mon père.

Elle avait tous les biens que Dieu donne ou permet.

On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait.

Elle eut un fils ; ce fut une ineffable joie.



Ce premier-né couchait dans un  
berceau de soie ;

Sa mère l'allaitait ; il faisait un doux  
bruit

A côté du chevet nuptial ; et, la nuit,

La mère ouvrait son âme aux  
chimères sans nombre,

Pauvre mère, et ses yeux  
resplendissaient dans l'ombre,

Quand, sans souffle, sans voix,  
renonçant au sommeil,

Penchée, elle écoutait dormir  
l'enfant vermeil.

Dès l'aube, elle chantait, ravie et

toute fière.

Elle se renversait sur sa chaise en  
arrière,

Son fichu laissant voir son sein  
gonflé de lait,

Et souriait au faible enfant, et  
l'appelait

Ange, trésor, amour ; et mille folles  
choses.

Oh ! comme elle baisait ces beaux  
petits pieds roses !

Comme elle leur parlait ! l'enfant,  
charmant et nu,

Riait, et, par ses mains sous les bras  
soutenu,

Joyeux, de ses genoux montait  
jusqu'à sa bouche.

Tremblant comme le daim qu'une  
feuille effarouche,

Il grandit. Pour l'enfant, grandir,  
c'est chanceler.

Il se mit à marcher, il se mit à parler,

Il eut trois ans ; doux âge, où déjà la  
parole,

Comme le jeune oiseau, bat de l'aile  
et s'envole.

Et la mère disait : « Mon fils ! » et  
repretrait :

« Voyez comme il est grand ! il

apprend ; il connaît

Ses lettres. C'est un diable ! Il veut  
que je l'habille

En homme ; il ne veut plus de ses  
robes de fille ;

C'est déjà très méchant, ces petits  
hommes-là !

C'est égal, il lit bien ; il ira loin ; il a

De l'esprit ; je lui fais épeler  
l'Évangile. » –

Et ses yeux adoraient cette tête  
fragile,

Et, femme heureuse, et mère au  
regard triomphant,

Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Un jour, – nous avons tous de ces dates funèbres ! –

Le croup, monstre hideux, épervier des ténèbres,

Sur la blanche maison brusquement s'abattit,

Horrible, et, se ruant sur le pauvre petit,

Le saisit à la gorge ; ô noire maladie !

De l'air par qui l'on vit sinistre perfidie !

Qui n'a vu se débattre, hélas ! ces doux enfants

Qu'étreint le croup féroce en ses  
doigts étouffants !

Ils luttent ; l'ombre emplit lentement  
leurs yeux d'ange,

Et de leur bouche froide il sort un  
râle étrange,

Et si mystérieux, qu'il semble qu'on  
entend,

Dans leur poitrine, où meurt le  
souffle haletant,

L'affreux coq du tombeau chanter  
son aube obscure.

Tel qu'un fruit qui du givre a senti la  
piqûre,

L'enfant mourut. La mort entra  
comme un voleur

Et le prit. – Une mère ; un père, la  
douleur,

Le noir cercueil, le front qui se  
heurte aux murailles,

Les lugubres sanglots qui sortent des  
entrailles,

Oh ! la parole expire où commence le  
cri ;

Silence aux mots humains !

La mère au cœur meurtri,

Pendant qu'à ses côtés pleurait le  
père sombre,

Resta trois mois sinistre, immobile  
dans l'ombre,

L'œil fixe, murmurant on ne sait  
quoi d'obscur,

Et regardant toujours le même angle  
du mur.

Elle ne mangeait pas ; sa vie était sa  
fièvre ;

Elle ne répondait à personne ; sa  
lèvre

Tremblait ; on l'entendait, avec un  
morne effroi,

Qui disait à voix basse à quelqu'un :  
– Rends-le-moi ! –

Et le médecin dit au père : – Il faut



distraire

Ce cœur triste, et donner à l'enfant  
mort un frère. –

Le temps passa ; les jours, les  
semaines, les mois.

Elle se sentit mère une seconde fois.

Devant le berceau froid de son ange  
éphémère,

Se rappelant l'accent dont il disait : –  
Ma mère, –

Elle songeait, muette, assise sur son  
lit.

Le jour où, tout à coup, dans son  
flanc tressaillit

L'être inconnu promis à notre aube  
mortelle,

Elle pâlit. – Quel est cet étranger ?  
dit-elle.

Puis elle cria, sombre et tombant à  
genoux :

– Non, non, je ne veux pas ! non ! tu  
serais jaloux !

O mon doux endormi, toi que la terre  
glace,

Tu dirais : « On m'oublie ; un autre a  
pris ma place ;

« Ma mère l'aime, et rit ; elle le  
trouve beau,

« Elle l'embrasse, et, moi, je suis

dans mon tombeau ! »

Non, non ! –

Ainsi pleurait cette douleur  
profonde.

Le jour vint ; elle mit un autre enfant  
au monde,

Et le père joyeux cria : – C'est un  
garçon.

Mais le père était seul joyeux dans la  
maison ;

La mère restait morne, et la pâle  
accouchée,

Sur l'ancien souvenir tout entière  
penchée,

Rêvait ; on lui porta l'enfant sur un coussin ;

Elle se laissa faire et lui donna le sein ;

Et tout à coup, pendant que, farouche, accablée,

Pensant au fils nouveau moins qu'à l'âme envolée,

Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul,

Elle disait : – Cet ange en son sépulcre est seul !

– O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue ! –

Elle entendit, avec une voix bien

connue,

Le nouveau-né parler dans l'ombre  
entre ses bras,

Et tout bas murmurer : – C'est moi.  
Ne le dis pas.

Août 1843.



# XXIV. – Aux arbres



ARBRES DE LA forêt, vous  
connaissez mon âme !

Au gré des envieux la  
foule loue et blâme ;

Vous me connaissez,  
vous ! – vous m'avez vu  
souvent,

Seul dans vos profondeurs,  
regardant et rêvant.

Vous le savez, la pierre où court un  
scarabée,

Une humble goutte d'eau de fleur en  
fleur tombée,

Un nuage, un oiseau, m'occupent  
tout un jour.

La contemplation m'emplit le cœur  
d'amour.

Vous m'avez vu cent fois, dans la  
vallée obscure,

Avec ces mots que dit l'esprit à la  
nature,

Questionner tout bas vos rameaux  
palpitants,

Et du même regard poursuivre en

même temps,

Pensif, le front baissé, l'œil dans  
l'herbe profonde,

L'étude d'un atome et l'étude du  
monde.

Attentif à vos bruits qui parlent tous  
un peu,

Arbres, vous m'avez vu fuir l'homme  
et chercher Dieu !

Feuilles qui tressaillez à la pointe des  
branches,

Nids dont le vent au loin sème les  
plumes blanches,

Clairières, vallons verts, déserts  
sombres et doux,



Vous savez que je suis calme et pur  
comme vous.

Comme au ciel vos parfums, mon  
culte à Dieu s'élance,

Et je suis plein d'oubli comme vous  
de silence !

La haine sur mon nom répand en  
vain son fiel ;

Toujours, – je vous atteste, ô bois  
aimés du ciel ! –

J'ai chassé loin de moi toute pensée  
amère,

Et mon cœur est encor tel que le fit  
ma mère !

Arbres de ces grands bois qui  
frissonnez toujours,

Je vous aime, et vous, lierre au seuil  
des antres sourds,

Ravins où l'on entend filtrer les  
sources vives,

Buissons que les oiseaux pillent,  
joyeux convives !

Quand je suis parmi vous, arbres de  
ces grands bois,

Dans tout ce qui m'entoure et me  
cache à la fois,

Dans votre solitude où je rentre en  
moi-même,

Je sens quelqu'un de grand qui

m'écoute et qui m'aime !

Aussi, taillis sacrés où Dieu même  
apparaît,

Arbres religieux, chênes, mousses,  
forêt,

Forêt ! c'est dans votre ombre et  
dans votre mystère,

C'est sous votre branchage auguste  
et solitaire,

Que je veux abriter mon sépulcre  
ignoré,

Et que je veux dormir quand je  
m'endormirai.

Juin 1843.



XXV.



'ENFANT, VOYANT L'AÏEULE à filer  
occupée,

Veut faire une quenouille à sa grande  
poupée.

L'aïeule s'assoupit un peu ; c'est le moment.

L'enfant vient par derrière et tire doucement

Un brin de la quenouille où le fuseau tournoie,

Puis s'enfuit triomphante, emportant avec joie

La belle laine d'or que le safran jaunit,

Autant qu'en pourrait prendre un oiseau pour son nid.

Cauteretz, août 1843.



## XXVI. – Joies du soir



LE SOLEIL, DANS les monts  
où sa clarté s'étale,

Ajuste à son arc d'or sa  
flèche horizontale ;

Les hauts taillis sont  
pleins de biches et de  
faons ;

Là rit dans les rochers, veinés  
comme des marbres,



Une chaumière heureuse ; en haut, un bouquet d'arbres ;

Au-dessous, un bouquet d'enfants.

C'est l'instant de songer aux choses redoutables.

On entend les buveurs danser autour des tables ;

– Tandis que, gais, joyeux, heurtant les escabeaux,

Ils mêlent aux refrains leurs amours peu farouches,

Les lettres des chansons qui sortent de leurs bouches

Vont écrire autour d'eux leurs noms sur leurs tombeaux.

– Mourir ! demandons-nous, à toute heure, en nous-même :

– Comment passerons-nous le passage suprême ? –

Finir avec grandeur est un illustre effort.

Le moment est lugubre et l'âme est accablée ;

Quel pas que la sortie ! – Oh ! l'affreuse vallée

Que l'embuscade de la mort !

Quel frisson dans les os de l'agonisant blême !

Autour de lui tout marche et vit, tout

rit, tout aime ;

La fleur luit, l'oiseau chante en son  
palais d'été,

Tandis que le mourant, en qui  
décroît la flamme,

Frémit sous ce grand ciel, précipice  
de l'âme,

Abîme effrayant d'ombre et de  
tranquillité !

Souvent, me rappelant le front  
étrange et pâle

De tous ceux que j'ai vus à cette  
heure fatale,

Etres qui ne sont plus, frères, amis,  
parents,

Aux instants où l'esprit à rêver se  
hasarde,

Souvent je me suis dit : Qu'est-ce  
donc qu'il regarde

Cet œil effaré des mourants ?

Que voit-il ?... – O terreur ! de  
ténébreuses routes,

Un chaos composé de spectres et de  
doutes,

La terre vision, le ver réalité,

Un jour oblique et noir qui, troublant  
l'âme errante,

Mêle au dernier rayon de la vie  
expirante

Ta première lueur, sinistre éternité !

On croit sentir dans l'ombre une horrible piquêre.

Tout ce qu'on fit s'en va comme une fête obscure,

Et tout ce qui riait devient peine ou remord.

Quel moment, même, hélas ! pour l'âme la plus haute,

Quand le vrai tout à coup paraît, quand la vie ôte

Son masque, et dit : « Je suis la mort ! »

Ah ! si tu fais trembler même un cœur sans reproche,

Sépulcre ! le méchant avec horreur  
t'approche.

Ton seuil profond lui semble une  
rougeur de feu ;

Sur ton vide pour lui quand ta pierre  
se lève,

Il s'y penche ; il y voit, ainsi que  
dans un rêve,

La face vague et sombre et l'œil fixe  
de Dieu.

Biarritz, juillet 1843.



# XXVII.



'AIME L'ARAIGNÉE ET j'aime  
l'ortie,

Parce qu'on les hait ;

Et que rien n'exauce et que  
tout châtie

Leur morne souhait ;

Parce qu'elles sont maudites,  
chétives,

Noirs êtres rampants ;

Parce qu'elles sont les tristes  
captives

De leur guet-apens ;

Parce qu'elles sont prises dans leur  
œuvre ;

O sort ! fatals nœuds !

Parce que l'ortie est une couleuvre,

L'araignée un gueux ;

Parce qu'elles ont l'ombre des  
abîmes,

Parce qu'on les fuit,

Parce qu'elles sont toutes deux  
victimes



De la sombre nuit.

Passants, faites grâce à la plante  
obscur,

Au pauvre animal.

Plaignez la laideur, plaignez la  
piqûre,

Oh ! plaignez le mal !

Il n'est rien qui n'ait sa mélancolie ;

Tout veut un baiser.

Dans leur fauve horreur, pour peu  
qu'on oublie

De les écraser,

Pour peu qu'on leur jette un œil  
moins superbe,

Tout bas, loin du jour,  
La vilaine bête et la mauvaise herbe  
Murmurent : Amour !  
Juillet 1842.



# XXVIII. – Le poëte



HAKSPEARE SONGE ; loin  
du Versaille éclatant,

Des buis taillés, des ifs  
peignés, où l'on entend

Gémir la tragédie éplorée  
et prolixé,

Il contemple la foule avec son regard  
fixe,

Et toute la forêt frissonne devant lui.

Pâle, il marche, au dedans de lui-même ébloui ;

Il va, farouche, fauve, et, comme une crinière,

Secouant sur sa tête un haillon de lumière.

Son crâne transparent est plein d'âmes, de corps,

De rêves, dont on voit la lueur du dehors ;

Le monde tout entier passe à travers son crible ;

Il tient toute la vie en son poignet terrible ;

Il fait sortir de l'homme un sanglot

surhumain.

Dans ce génie étrange où l'on perd  
son chemin,

Comme dans une mer, notre esprit  
parfois sombre,

Nous sentons, frémissants, dans son  
théâtre sombre,

Passer sur nous le vent de sa bouche  
soufflant,

Et ses doigts nous ouvrir et nous  
fouiller le flanc.

Jamais il ne recule ; il est géant ; il  
dompte

Richard-Trois,    léopard,    Caliban,  
mastodonte ;

L'idéal est le vin que verse ce  
Bacchus.

Les sujets monstrueux qu'il a pris et  
vaincus

Râlent autour de lui, splendides ou  
difformes ;

Il étreint Lear, Brutus, Hamlet, êtres  
énormes,

Capulet, Montaigu, César, et, tour à  
tour,

Les stryges dans le bois, le spectre  
sur la tour ;

Et, même après Eschyle, effarant  
Melpomène,

Sinistre, ayant aux mains des  
lambeaux d'âme humaine,

De la chair d'Othello, des restes de  
Macbeth,

Dans son œuvre, du drame effrayant  
alphabet,

Il se repose ; ainsi le noir lion des  
jongles

S'endort dans l'ancre immense avec  
du sang aux ongles.

Paris, avril 1835.



## XXIX. – La nature



A TERRE EST de granit, les ruisseaux sont de marbre ;

C'est l'hiver ; nous avons bien froid. Veux-tu, bon arbre,

Etre dans mon foyer la bûche de Noël ?

– Bois, je viens de la terre, et, feu, je monte au ciel.



Frappe, bon bûcheron. Père, aïeul,  
homme, femme,

Chauffez au feu vos mains, chauffez  
à Dieu votre âme.

Aimez, vivez. – Veux-tu, bon arbre,  
être timon

De charrue ? – Oui, je veux creuser le  
noir limon,

Et tirer l'épi d'or de la terre  
profonde.

Quand le soc a passé, la plaine  
devient blonde,

La paix aux doux yeux sort du sillon  
entr'ouvert.

Et l'aube en pleurs sourit. – Veux-tu,

bel arbre vert.

Arbre du hallier sombre où le  
chevreuil s'échappe,

De la maison de l'homme être le  
pilier ? – Frappe.

Je puis porter les toits, ayant porté  
les nids.

Ta demeure est sacrée, homme, et je  
la bénis ;

Là, dans l'ombre et l'amour, pensif,  
tu te recueilles ;

Et le bruit des enfants ressemble au  
bruit des feuilles.

– Veux-tu, dis-moi, bon arbre, être  
mât de vaisseau ?

– Frappe, bon charpentier. Je veux  
bien être oiseau.

Le navire est pour moi, dans  
l'immense mystère,

Ce qu'est pour vous la tombe ; il  
m'arrache à la terre,

Et, frissonnant, m'emporte à travers  
l'infini.

J'irai voir ces grands cieux d'où  
l'hiver est banni,

Et dont plus d'un essaim me parle à  
son passage.

Pas plus que le tombeau n'épouvante  
le sage,

Le profond Océan, d'obscurité vêtu,  
Ne m'épouvante point : oui, frappe. –  
Arbre, veux-tu

Etre gibet ? – Silence, homme ! va-  
t'en, cognée !

J'appartiens à la vie, à la vie  
indignée !

Va-t'en, bourreau ! va-t'en, juge !  
fuyez, démons !

Je suis l'arbre des bois, je suis  
l'arbre des monts ;

Je porte les fruits mûrs, j'abrite les  
pervenches ;

Laissez-moi ma racine et laissez-moi  
mes branches !

Arrière ! hommes, tuez ! ouvriers du  
trépas,

Soyez sanglants, mauvais, durs ;  
mais ne venez pas,

Ne venez pas, traînant des cordes et  
des chaînes,

Vous chercher un complice au milieu  
des grands chênes !

Ne faites pas servir à vos crimes,  
vivants,

L'arbre mystérieux à qui parlent les  
vents !

Vos lois portent la nuit sur leurs  
ailes funèbres.

Je suis fils du soleil, soyez fils des ténèbres.

Allez-vous-en ! laissez l'arbre dans ses déserts.

A vos plaisirs, aux jeux, aux festins, aux concerts,

Accouplez l'échafaud et le supplice : faites.

Soit. Vivez et tuez. Tuez, entre deux fêtes,

Le malheureux, chargé de fautes et de maux ;

Moi, je ne mêle pas de spectre à mes rameaux !

Janvier 1843.



# XXX. – Magnitudo parvi

I

Le jour mourait ; j'étais près des  
mers, sur la grève.

Je tenais par la main ma fille, enfant  
qui rêve,

Jeune esprit qui se tait !

La terre, s'inclinant comme un



vaisseau qui sombre,

En tournant dans l'espace allait  
plongeant dans l'ombre ;

La pâle nuit montait.

La pâle nuit levait son front dans les  
nuées ;

Les choses s'effaçaient, blêmes,  
diminuées,

Sans forme et sans couleur ;

Quand il monte de l'ombre, il tombe  
de la cendre ;

On sentait à la fois la tristesse  
descendre

Et monter la douleur.

Ceux dont les yeux pensifs  
contemplant la nature

Voyaient l'urne d'en haut, vague  
rondeur obscure,

Se pencher dans les cieux,

Et verser sur les monts, sur les  
campagnes blondes,

Et sur les flots confus pleins de  
rumeurs profondes,

Le soir silencieux !

Les nuages rampaient le long des  
promontoires ;

Mon âme, où se mêlaient ces ombres  
et ces gloires,

Sentait confusément

De tout cet océan, de toute cette  
terre,

Sortir sous l'œil de Dieu je ne sais  
quoi d'austère,

D'auguste et de charmant !

J'avais à mes côtés ma fille bien-  
aimée.

La nuit se répandait ainsi qu'une  
fumée.

Rêveur, ô Jéhovah,

Je regardais en moi, les paupières  
baissées,

Cette ombre qui se fait aussi dans

nos pensées

Quand ton soleil s'en va !

Soudain l'enfant bénie, ange au regard de femme,

Dont je tenais la main et qui tenait mon âme,

Me parla, douce voix !

Et, me montrant l'eau sombre et la rive âpre et brune,

Et deux points lumineux qui tremblaient sur la dune :

– Père, dit-elle, vois,

Vois donc, là-bas, où l'ombre aux flancs des coteaux rampe,

Ces feux jumeaux briller comme une  
double lampe

Qui remuerait au vent !

Quels sont ces deux foyers qu'au loin  
la brume voile ?

– L'un est un feu de pâtre et l'autre  
est une étoile ;

Deux mondes, mon enfant !

II

\*

Deux mondes ! – l'un est dans  
l'espace,

Dans les ténèbres de l'azur,

Dans l'étendue où tout s'efface,

Radieux gouffre ! abîme obscur !  
Enfant, comme deux hirondelles,  
Oh ! si tous deux, âmes fidèles,  
Nous pouvions fuir à tire-d'ailes,  
Et plonger dans cette épaisseur  
D'où la création découle,  
Où flotte, vit, meurt, brille et roule  
L'astre imperceptible à la foule,  
Incommensurable au penseur ;  
Si nous pouvions franchir ces  
solitudes mornes,  
Si nous pouvions passer les bleus  
septentrions,

Si nous pouvions atteindre au fond  
des cieux sans bornes

Jusqu'à ce qu'à la fin, éperdus, nous  
voyions,

Comme un navire en mer croît,  
monte, et semble éclore,

Cette petite étoile, atome de  
phosphore,

Devenir par degrés un monstre de  
rayons ;

S'il nous était donné de faire

Ce voyage démesuré,

Et de voler, de sphère en sphère,

A ce grand soleil ignoré ;

Si, par un archange qui l'aime,  
L'homme aveugle, frémissant, blême,  
Dans les profondeurs du problème,  
Vivant, pouvait être introduit ;  
Si nous pouvions fuir notre centre,  
Et, forçant l'ombre où Dieu seul  
entre,  
Aller voir de près dans leur antre  
Ces énormités de la nuit ;  
Ce qui t'apparaîtrait te ferait  
trembler, ange !  
Rien, pas de vision, pas de songe  
insensé,



Qui ne fût dépassé par ce spectacle  
étrange,

Monde informe, et d'un tel mystère  
composé,

Que son rayon fondrait nos chairs,  
cire vivante,

Et qu'il ne resterait de nous dans  
l'épouvante

Qu'un regard ébloui sous un front  
hérissé !

\*

O contemplation splendide !

Oh ! de pôles, d'axes, de feux,

De la matière et du fluide,

Balancement prodigieux !

D'aimant qui lutte, d'air qui vibre,

De force esclave et d'éther libre,

Vaste et magnifique équilibre !

Monde rêve ! idéal réel !

Lueurs ! tonnerres ! jets de soufre !

Mystère qui chante et qui souffre !

Formule nouvelle du gouffre !

Mot nouveau du noir livre ciel !

Tu verrais ! – un soleil ; autour de lui  
des mondes,

Centres eux-mêmes, ayant des lunes  
autour d'eux ;

Là, des fourmillements de sphères  
vagabondes ;

Là, des globes jumeaux qui tournent  
deux à deux ;

Au milieu, cette étoile, effrayante,  
agrandie ;

D'un coin de l'infini formidable  
incendie,

Rayonnement sublime ou  
flamboiemment hideux !

Regardons, puisque nous y sommes !

Figure-toi ! figure-toi !

Plus rien des choses que tu nommes !

Un autre monde ! une autre loi !

La terre a fui dans l'étendue ;  
Derrière nous elle est perdue !  
Jour nouveau ! nuit inattendue !  
D'autres groupes d'astres au ciel !  
Une nature qu'on ignore,  
Qui, s'ils voyaient sa fauve aurore,  
Ferait accourir Pythagore  
Et reculer Ezéchiël !  
Ce qu'on prend pour un mont est une  
hydre ; ces arbres  
Sont des bêtes ; ces rocs hurlent avec  
fureur ;  
Le feu chante ; le sang coule aux

veines des marbres.

Ce monde est-il le vrai ? le nôtre est-il l'erreur ?

O possibles qui sont pour nous les impossibles !

Réverbérations des chimères  
visibles !

Le baiser de la vie ici nous fait horreur.

Et, si nous pouvions voir les hommes,

Les ébauches, les embryons,

Qui sont là ce qu'ailleurs nous sommes,

Comme, eux et nous, nous  
frémirions !

Rencontre inexprimable et sombre !

Nous nous regarderions dans  
l'ombre

De monstre à monstre, fils du  
nombre

Et du temps qui s'évanouit ;

Et, si nos langages funèbres

Pouvaient échanger leurs algèbres,

Nous dirions : « Qu'êtes-vous,  
ténèbres ? »

Ils diraient : « D'où venez-vous,  
nuit ? »

\*

Sont-ils aussi des cœurs, des  
cerveaux, des entrailles ?

Cherchent-ils comme nous le mot  
jamais trouvé ?

Ont-ils des Spinoza qui frappent aux  
murailles,

Des Lucrece niant tout ce qu'on a  
rêvé,

Qui, du noir infini feuilletant les  
registres,

Ont écrit : Rien, au bas de ses pages  
sinistres ;

Et, penchés sur l'abîme, ont dit :  
« L'œil est crevé ! »

Tous ces êtres, comme nous-même,  
S'en vont en pâles tourbillons ;  
La création mêle et sème  
Leur cendre à de nouveaux sillons ;  
Un vient, un autre le remplace,  
Et passe sans laisser de trace ;  
Le souffle les crée et les chasse ;  
Le gouffre en proie aux quatre vents,  
Comme la mer aux vastes lames,  
Mêle éternellement ses flammes  
A ce sombre écroulement d'âmes,  
De fantômes et de vivants !



L'abîme semble fou sous l'ouragan  
de l'être.

Quelle tempête autour de l'astre  
radieux !

Tout ne doit que surgir, flotter et  
disparaître,

Jusqu'à ce que la nuit ferme à son  
tour ses yeux ;

Car, un jour, il faudra que l'étoile  
aussi tombe ;

L'étoile voit neiger les âmes dans la  
tombe,

L'âme verra neiger les astres dans les  
cieux !

Par instants, dans le vague espace,  
Regarde, enfant ! tu vas la voir !  
Une brusque planète passe ;  
C'est d'abord au loin un point noir ;  
Plus prompte que la trombe folle,  
Elle vient, court, approche, vole ;  
A peine a lui son auréole,  
Que déjà, remplissant le ciel,  
Sa rondeur farouche commence  
A cacher le gouffre en démence,  
Et semble ton couvercle immense,  
O puits du vertige éternel !

C'est elle ! éclair ! voilà sa livide  
surface

Avec tous les frissons de ses océans  
verts !

Elle apparaît, s'en va, décroît, pâlit,  
s'efface,

Et rentre, atome obscur, aux cieux  
d'ombre couverts,

Et tout s'évanouit, vaste aspect,  
bruit sublime... –

Quel est ce projectile inouï de  
l'abîme ?

O boulets monstrueux qui sont des  
univers !

Dans un éloignement nocturne,

Roule avec un rôle effrayant  
Quelque épouvantable Saturne  
Tournant son anneau flamboyant ;  
La braise en pleut comme d'un  
crible ;  
Jean de Patmos, l'esprit terrible,  
Vit en songe cet astre horrible  
Et tomba presque évanoui ;  
Car, rêvant sa noire épopée,  
Il crut, d'éclairs enveloppée,  
Voir fuir une roue, échappée  
Au sombre char d'Adonaï !

Et, par instants encor, – tout va-t-il  
se dissoudre ? –

Parmi ces mondes, fauve, accourant  
à grand bruit,

Une comète aux crins de flamme, aux  
yeux de foudre,

Surgit, et les regarde, et, blême,  
approche et luit ;

Puis s'évade en hurlant, pâle et  
surnaturelle,

Traînant sa chevelure éparsse derrière  
elle,

Comme une Canidie affreuse qui  
s'enfuit.

Quelques-uns de ces globes

meurent ;

Dans le semoun et le mistral

Leurs mers sanglotent, leurs flots  
pleurent ;

Leur flanc crache un brasier central.

Sphères par la neige engourdiés,

Ils ont d'étranges maladies,

Pestes, déluges, incendies,

Tremblements            profonds            et  
fréquents ;

Leur propre abîme les consume ;

Leur haleine flamboie et fume ;

On entend de loin dans leur brume

La toux lugubre des volcans.

\*

Ils sont ! ils vont ! ceux-ci brillants,  
ceux-là difformes,

Tous portant des vivants et des  
créations !

Ils jettent dans l'azur des cônes  
d'ombre énormes,

Ténèbres qui des cieux traversent les  
rayons,

Où le regard, ainsi que des  
flambeaux farouches

L'un après l'autre éteints par  
d'invisibles bouches,

Voit plonger tour à tour les  
constellations !

Quel Zorobabel formidable,

Quel Dédale vertigineux,

Cieux ! a bâti dans l'insondable

Tout ce noir chaos lumineux ?

Soleils, astres aux larges queues,

Gouffres ! ô millions de lieues !

Sombres architectures bleues !

Quel bras a fait, créé, produit

Ces tours d'or que nuls yeux ne  
comptent,

Ces firmaments qui se confrontent,



Ces Babels d'étoiles qui montent

Dans ces Babylones de nuit ?

Qui, dans l'ombre vivante et l'aube  
sépulcrale,

Qui, dans l'horreur fatale et dans  
l'amour profond,

A tordu ta splendide et sinistre  
spirale,

Ciel, où les univers se font et se  
défont ?

Un double précipice à la fois les  
réclame.

« Immensité ! » dit l'être.

« Eternité ! » dit l'âme.

A jamais ! le sans fin roule dans le  
sans fond.

\*

L'Inconnu, celui dont maint sage  
Dans la brume obscure a douté,  
L'immobile et muet visage,  
Le voile de l'éternité,  
A, pour montrer son ombre au crime,  
Sa flamme au juste magnanime,  
Jeté pêle-mêle à l'abîme  
Tous ses masques, noirs ou  
vermeils ;  
Dans les éthers inaccessibles,

Ils flottent, cachés ou visibles ;  
Et ce sont ces masques terribles  
Que nous appelons les soleils !

Et les peuples ont vu passer dans les  
ténèbres

Ces spectres de la nuit que nul ne  
pénétra ;

Et flamines, santons, brahmanes,  
mages, guèbres,

Ont crié : Jupiter ! Allah ! Vishnou !  
Mithra !

Un jour, dans les lieux bas, sur les  
hauteurs suprêmes,

Tous ces masques hagards

s'effaceront d'eux-mêmes ;

Alors, la face immense et calme  
apparaîtra !

III

\*

Enfant ! l'autre de ces deux mondes,  
C'est le cœur d'un homme ! –  
parfois,

Comme une perle au fond des ondes,  
Dieu cache une âme au fond des bois.

Dieu cache un homme sous les  
chênes ;

Et le sacre en d'austères lieux

Avec le silence des plaines,  
L'ombre des monts, l'azur des cieux !  
O ma fille ! avec son mystère  
Le soir envahit pas à pas  
L'esprit d'un prêtre involontaire,  
Près de ce feu qui luit là-bas !  
Cet homme, dans quelque ruine,  
Avec la ronce et le lézard,  
Vit sous la brume et la bruine,  
Fruit tombé de l'arbre hasard !  
Il est devenu presque fauve ;  
Son bâton est son seul appui.

En le voyant, l'homme se sauve ;

La bête seule vient à lui.

Il est l'être crépusculaire.

On a peur de l'apercevoir ;

Pâtre tant que le jour l'éclaire,

Fantôme dès que vient le soir.

La faneuse dans la clairière

Le voit quand il fait, par moment,

Comme une ombre hors de sa bière,

Un pas hors de l'isolement.

Son vêtement dans ces décombres,

C'est un sac de cendre et de deuil,

Linceul troué par les clous sombres  
De la misère, ce cercueil.

Le pommier lui jette ses pommes ;

Il vit dans l'ombre enseveli ;

C'est un pauvre homme loin des  
hommes,

C'est un habitant de l'oubli ;

C'est un indigent sous la bure,

Un vieux front de la pauvreté,

Un haillon dans une mesure,

Un esprit dans l'immensité !

\*

Dans la nature transparente,

C'est l'œil des regards ingénus,  
Un penseur à l'âme ignorante,  
Un grave marcheur aux pieds nus !  
Oui, c'est un cœur, une prunelle,  
C'est un souffrant, c'est un songeur,  
Sur qui la lueur éternelle  
Fait trembler sa vague rougeur.  
Il est là, l'âme aux cieux ravie,  
Et, près d'un branchage enflammé,  
Pense, lui-même par la vie  
Tison à demi consumé.  
Il est calme en cette ombre épaisse ;



Il aura bien toujours un peu  
D'herbe pour que son bétail paisse,  
De bois pour attiser son feu.  
Nos luttes, nos chocs, nos désastres,  
Il les ignore ; il ne veut rien  
Que, la nuit, le regard des astres,  
Le jour, le regard de son chien.  
Son troupeau gît sur l'herbe unie ;  
Il est là, lui, pasteur, ami,  
Seul éveillé, comme un génie  
A côté d'un peuple endormi.  
Ses brebis, d'un rien remuées,

Ouvrant l'œil près du feu qui luit,  
Aperçoivent sous les nuées  
Sa forme droite dans la nuit ;  
Et, bouc qui bêle, agneau qui danse,  
Dorment dans les bois hasardeux  
Sous ce grand spectre Providence  
Qu'ils sentent debout auprès d'eux.

\*

Le pâtre songe, solitaire,  
Pauvre et nu, mangeant son pain bis ;  
Il ne connaît rien de la terre  
Que ce que broute la brebis.

Pourtant, il sait que l'homme  
souffre ;

Mais il sonde l'éther profond.

Toute solitude est un gouffre,

Toute solitude est un mont.

Dès qu'il est debout sur ce faîte,

Le ciel reprend cet étranger ;

La Judée avait le prophète,

La Chaldée avait le berger.

Ils tâtaient le ciel l'un et l'autre ;

Et, plus tard, sous le feu divin,

Du prophète naquit l'apôtre,

Du pâtre naquit le devin.

La foule raillait leur démente ;  
Et l'homme dut, aux jours passés,  
A ces ignorants la science,  
La sagesse à ces insensés.

La nuit voyait, témoin austère,  
Se rencontrer sur les hauteurs,  
Face à face dans le mystère,  
Les prophètes et les pasteurs.

– Où marchez-vous, tremblants  
prophètes ?

– Où courez-vous, pâtres troublés ?

Ainsi parlaient ces sombres têtes,  
Et l'ombre leur criait : Allez !

Aujourd'hui, l'on ne sait plus même  
Qui monta le plus de degrés  
Des Zoroastres au front blême  
Ou des Abrahams effarés.  
Et, quand nos yeux, qui les admirent,  
Veulent mesurer leur chemin,  
Et savoir quels sont ceux qui mirent  
Le plus de jour dans l'œil humain,  
Du noir passé perçant les voiles,  
Notre esprit flotte sans repos  
Entre tous ces compteurs d'étoiles  
Et tous ces compteurs de troupeaux.

\*

Dans nos temps, où l'aube enfin dore  
Les bords du terrestre ravin,  
Le rêve humain s'approche encore  
Plus près de l'idéal divin.

L'homme que la brume enveloppe,  
Dans le ciel que Jésus ouvrit,  
Comme à travers un télescope  
Regarde à travers son esprit.

L'âme humaine, après le Calvaire,  
A plus d'ampleur et de rayon ;  
Le grossissement de ce verre

Grandit encor la vision.

La solitude vénérable

Mène aujourd'hui l'homme sacré

Plus avant dans l'impénétrable,

Plus loin dans le démesuré.

Oui, si dans l'homme, que le nombre

Et le temps trompent tour à tour,

La foule dégorge de l'ombre,

La solitude fait le jour.

Le désert au ciel nous convie.

O seuil de l'azur ! l'homme seul,

Vivant qui voit hors de la vie,

Lève d'avance son linceul.

Il parle aux voix que Dieu fit taire,

Mêlant sur son front pastoral

Aux lueurs troubles de la terre

Le serein rayon sépulcral.

Dans le désert, l'esprit qui pense

Subit par degrés sous les cieux

La dilatation immense

De l'infini mystérieux.

Il plonge au fond. Calme, il savoure

Le réel, le vrai, l'élément.

Toute la grandeur qui l'entoure



Le pènètre confusément.

Sans qu'il s'en doute, il va, se dompte,

Marche, et, grandissant en raison,

Croît comme l'herbe aux champs, et monte

Comme l'aurore à l'horizon.

Il voit, il adore, il s'effare ;

Il entend le clairon du ciel,

Et l'universelle fanfare

Dans le silence universel.

Avec ses fleurs au pur calice,

Avec sa mer pleine de deuil,

Qui donne un baiser de complice  
A l'âpre bouche de l'écueil,  
Avec sa plaine, vaste bible,  
Son mont noir, son brouillard  
fuyant,  
Regards du visage invisible,  
Syllabes du mot flamboyant ;  
Avec sa paix, avec son trouble,  
Son bois voilé, son rocher nu,  
Avec son écho qui redouble  
Toutes les voix de l'inconnu,  
La solitude éclaire, enflamme,  
Attire l'homme aux grands aimants,

Et lentement compose une âme  
De tous les éblouissements !  
L'homme en son sein palpite et vibre,  
Ouvrant son aile, ouvrant ses yeux,  
Etrange oiseau d'autant plus libre  
Que le mystère le tient mieux.  
Il sent croître en lui, d'heure en  
heure,  
L'humble foi, l'amour recueilli,  
Et la mémoire antérieure  
Qui le remplit d'un vaste oubli.  
Il a des soifs inassouvies ;  
Dans son passé vertigineux,

Il sent revivre d'autres vies ;

De son âme il compte les nœuds.

Il cherche au fond des sombres  
dômes

Sous quelles formes il a lui ;

Il entend ses propres fantômes

Qui lui parlent derrière lui.

Il sent que l'humaine aventure

N'est rien qu'une apparition ;

Il se dit : – Chaque créature

Est toute la création.

Il se dit : – Mourir, c'est connaître ;

Nous cherchons l'issue à tâtons.

J'étais, je suis, et je dois être.

L'ombre est une échelle. Montons. –

Il se dit : – Le vrai, c'est le centre.

Le reste est apparence ou bruit.

Cherchons le lion, et non l'antre ;

Allons où l'œil fixe reluit. –

Il sent plus que l'homme en lui  
naître ;

Il sent, jusque dans ses sommeils,

Lueur à lueur, dans son être,

L'infiltration des soleils.

Ils cessent d'être son problème ;

Un astre est un voile. Il veut mieux ;

Il reçoit de leur rayon même

Le regard qui va plus loin qu'eux.

\*

Pendant que, nous, hommes des  
villes,

Nous croyons prendre un vaste essor

Lorsqu'entre en nos prunelles viles

Le spectre d'une étoile d'or ;

Que, savants dont la vue est basse,

Nous nous ruons et nous brûlons

Dans le premier astre qui passe,

Comme aux lampes les papillons,

Et qu'oubliant le nécessaire,

Nous contentant de l'incomplet,  
Croyant éclairés, ô misère !  
Ceux qu'éclaire le feu follet,  
Prenant pour l'être et pour l'essence  
Les fantômes du ciel profond,  
Voulant nous faire une science  
Avec des formes qui s'en vont,  
Ne comprenant, pour nous distraire  
De la terre, où l'homme est damné,  
Qu'un autre monde, sombre frère  
De notre globe infortuné,  
Comme l'oiseau né dans la cage,

Qui, s'il fuit, n'a qu'un vol étroit,  
Ne sait pas trouver le bocage,  
Et va d'un toit à l'autre toit ;  
Chercheurs que le néant captive,  
Qui, dans l'ombre, avons en passant  
La curiosité chétive  
Du ciron pour le ver luisant,  
Poussière admirant la poussière,  
Nous poursuivons obstinément,  
Grains de cendre, un grain de lumière  
En fuite dans le firmament !  
Pendant que notre âme humble et  
lasse



S'arrête au seuil du ciel béni,  
Et va becqueter dans l'espace  
Une miette de l'infini,  
Lui, ce berger, ce passant frêle,  
Ce pauvre gardeur de bétail  
Que la cathédrale éternelle  
Abrite sous son noir portail,  
Cet homme qui ne sait pas lire,  
Cet hôte des arbres mouvants,  
Qui ne connaît pas d'autre lyre  
Que les grands bois et les grands  
vents,  
Lui, dont l'âme semble étouffée,

Il s'envole, et, touchant le but,  
Boit avec la coupe d'Orphée  
A la source où Moïse but !  
Lui, ce pâtre, en sa Thébaïde,  
Cet ignorant, cet indigent,  
Sans docteur, sans maître, sans  
guide,  
Fouillant, scrutant, interrogeant  
De sa roche où la paix séjourne,  
Les cieux noirs, les bleus horizons,  
Double ornière où sans cesse tourne  
La roue énorme des saisons ;  
Seul, quand mai vide sa corbeille,

Quand octobre emplit son panier ;  
Seul, quand l'hiver à notre oreille  
Vient siffler, gronder, et nier ;  
Quand sur notre terre, où se joue  
Le blanc flocon flottant sans bruit,  
La mort, spectre vierge, secoue,  
Ses ailes pâles dans la nuit ;  
Quand, nous glaçant jusqu'aux  
vertèbres,  
Nous jetant la neige en rêvant,  
Ce sombre cygne des ténèbres  
Laisse tomber sa plume au vent ;  
Quand la mer tourmente la barque ;

Quand la plaine est là, ressemblant  
A la morte dont un drap marque  
L'obscur profil sinistre et blanc ;  
Seul sur cet âpre monticule,  
A l'heure où, sous le ciel dormant,  
Les méduses du crépuscule  
Montrent leur face vaguement ;  
Seul la nuit, quand dorment ses  
chèvres,  
Quand la terre et l'immensité  
Se referment comme deux lèvres  
Après que le psaume est chanté ;  
Seul, quand renaît le jour sonore,

A l'heure où sur le mont lointain  
Flamboie et frissonne l'aurore,  
Crête rouge du coq matin ;  
Seul, toujours seul, l'été, l'automne ;  
Front sans remords et sans effroi  
A qui le nuage qui tonne  
Dit tout bas : Ce n'est pas pour toi !  
Oubliant dans ces grandes choses  
Les trous de ses pauvres habits,  
Comparant la douceur des roses  
A la douceur de la brebis,  
Sondant l'être, la loi fatale ;

L'amour, la mort, la fleur, le fruit ;  
Voyant l'auréole idéale  
Sortir de toute cette nuit,  
Il sent, faisant passer le monde  
Par sa pensée à chaque instant,  
Dans cette obscurité profonde  
Son œil devenir éclatant ;  
Et, dépassant la créature,  
Montant toujours, toujours accru,  
Il regarde tant la nature,  
Que la nature a disparu !  
Car, des effets allant aux causes,

L'œil perce et franchit le miroir,  
Enfant ; et contempler les choses,  
C'est finir par ne plus les voir.

La matière tombe détruite  
Devant l'esprit aux yeux de lynx ;  
Voir, c'est rejeter ; la poursuite  
De l'énigme est l'oubli du sphynx.  
Il ne voit plus le ver qui rampe,  
La feuille morte émue au vent,  
Le pré, la source où l'oiseau trempe  
Son petit pied rose en buvant ;  
Ni l'araignée, hydre étoilée,

Au centre du mal se tenant,  
Ni l'abeille, lumière ailée,  
Ni la fleur, parfum rayonnant ;  
Ni l'arbre où sur l'écorce dure  
L'amant grave un chiffre d'un jour,  
Que les ans font croître à mesure  
Qu'ils font décroître son amour.  
Il ne voit plus la vigne mûre,  
La ville, large toit fumant,  
Ni la campagne, ce murmure,  
Ni la mer, ce rugissement ;  
Ni l'aube dorant les prairies,



Ni le couchant aux longs rayons,  
Ni tous ces tas de pierreries  
Qu'on nomme constellations,  
Que l'éther de son ombre couvre,  
Et qu'entrevoit notre œil terni  
Quand la nuit curieuse entr'ouvre  
Le sombre écrin de l'infini ;  
Il ne voit plus Saturne pâle,  
Mars écarlate, Arcturus bleu,  
Sirius, couronne d'opale,  
Aldebaran, turban de feu ;  
Ni les mondes, esquifs sans voiles,

Ni, dans le grand ciel sans milieu,  
Toute cette cendre d'étoiles ;  
Il voit l'astre unique ; il voit Dieu !

\*

Il le regarde, il le contemple ;  
Vision que rien n'interrompt !  
Il devient tombe, il devient temple,  
Le mystère flambe à son front.  
Œil serein dans l'ombre ondoyante,  
Il a conquis, il a compris,  
Il aime ; il est l'âme voyante  
Parmi nos ténébreux esprits.

Il marche, heureux et plein d'aurore,  
De plain-pied avec l'élément ;  
Il croit, il accepte. Il ignore  
Le doute, notre escarpement ;  
Le doute, qu'entourent les vides,  
Bord que nul ne peut enjamber,  
Où nous nous arrêtons stupides,  
Disant : Avancer, c'est tomber !  
Le doute, roche où nos pensées  
Errent loin du pré qui fleurit,  
Où vont et viennent, dispersées,  
Toutes ces chèvres de l'esprit !

Quand Hobbes dit : « Quelle est la base ? »

Quand Locke dit : « Quelle est la loi ? »

Que font à sa splendide extase

Ces dialogues de l'effroi ?

Qu'importe à cet anachorète

De la caverne Vérité,

L'homme qui dans l'homme s'arrête,

La nuit qui croit à sa clarté ?

Que lui fait la philosophie,

Calcul, algèbre, orgueil puni,

Que sur les cimes pétrifie

L'effarement de l'infini !

Lueurs que couvre la fumée !

Sciences disant : Que sait-on ?

Qui, de l'aveugle Ptolémée,

Montent au myope Newton !

Que lui font les choses bornées,

Grands, petits, couronnes, carcans ?

L'ombre qui sort des cheminées

Vaut l'ombre qui sort des volcans.

Que lui font la larve et la cendre,

Et, dans les tourbillons mouvants,

Toutes les formes que peut prendre

L'obscur nuage des vivants ?

Que lui fait l'assurance triste

Des créatures dans leurs nuits ?

La terre s'écriant : J'existe !

Le soleil répliquant : Je suis !

Quand le spectre, dans le mystère,

S'affirme à l'apparition,

Qu'importe à cet œil solitaire

Qui s'éblouit du seul rayon ?

Que lui fait l'astre, autel et prêtre

De sa propre religion,

Qui dit : Rien hors de moi ! – quand  
l'être

Se nomme Gouffre et Légion !

Que lui font, sur son sacré faîte,

Les démentis audacieux

Que donne aux soleils la comète,

Cette hérésiarque des cieux ?

Que lui fait le temps, cette brume ?

L'espace, cette illusion ?

Que lui fait l'éternelle écume

De l'océan Création ?

Il boit, hors de l'inabordable,

Du surhumain, du sidéral,

Les délices du formidable,

L'âpre ivresse de l'idéal ;  
Son être, dont rien ne surnage,  
S'engloutit dans le gouffre bleu ;  
Il fait ce sublime naufrage ;  
Et, murmurant sans cesse : – Dieu, –  
Parmi les feuillages farouches,  
Il songe, l'âme et l'œil là-haut,  
A l'imbécillité des bouches  
Qui prononcent un autre mot !

\*

Il le voit, ce soleil unique,  
Fécondant, travaillant, créant,



Par le rayon qu'il communique  
Egalant l'atome au géant,  
Semant de feux, de souffles, d'ondes,  
Les tourbillons d'obscurité,  
Emplissant d'étincelles mondes  
L'épouvantable immensité ;  
Remuant, dans l'ombre et les  
brumes,  
De sombres forces dans les cieux  
Qui font comme des bruits  
d'enclumes  
Sous des marteaux mystérieux,  
Doux pour le nid du rouge-gorge,

Terrible aux satans qu'il détruit ;  
Et, comme aux lueurs d'une forge,  
Un mur s'éclaire dans la nuit,  
On distingue en l'ombre où nous  
sommes,  
On reconnaît dans ce bas lieu,  
A sa clarté parmi les hommes,  
L'âme qui réverbère Dieu !  
Et ce pâtre devient auguste ;  
Jusqu'à l'auréole monté,  
Etant le sage, il est le juste ;  
O ma fille, cette clarté  
Sœur du grand flambeau des génies,

Faite de tous les rayons purs  
Et de toutes les harmonies  
Qui flottent dans tous les azurs,  
Plus belle dans une chaumière,  
Eclairant hier par demain,  
Cette éblouissante lumière,  
Cette blancheur du cœur humain  
S'appelle en ce monde, où l'honnête  
Et le vrai des vents est battu,  
Innocence avant la tempête,  
Après la tempête vertu !

\*

Voilà donc ce que fait la solitude à  
l'homme ;

Elle lui montre Dieu, le dévoile et le  
nomme ;

Sacre l'obscurité,

Pénètre de splendeur le pâtre qui s'y  
plonge,

Et, dans les profondeurs de son  
immense songe.

T'allume, ô vérité !

Elle emplit l'ignorant de la science  
énorme ;

Ce que le cèdre voit, ce que devine  
l'orme,

Ce que le chêne sent,

Dieu, l'être, l'infini, l'éternité,  
l'abîme,

Dans l'ombre elle le mêle à la  
candeur sublime

D'un pâtre frémissant.

L'homme n'est qu'une lampe, elle en  
fait une étoile.

Et ce pâtre devient, sous son haillon  
de toile,

Un mage ; et, par moments,

Aux fleurs, parfums du temple, aux  
arbres, noirs pilastres,

Apparaît couronné d'une tiare

d'astres,

Vêtu de flamboiements !

Il ne se doute pas de cette grandeur  
sombre :

Assis près de son feu que la  
broussaille encombre,

Devant l'être béant,

Humble, il pense ; et, chétif, sans  
orgueil, sans envie,

Il se courbe, et sent mieux, près du  
gouffre de vie,

Son gouffre de néant.

Quand il sort de son rêve, il revoit la  
nature.

Il parle à la nuée, errant à l'aventure,  
Dans l'azur émigrant ;

Il dit : « Que ton encens est chaste, ô  
clématite ! »

Il dit au doux oiseau : « Que ton aile  
est petite,

« Mais que ton vol est grand ! »

Le soir, quand il voit l'homme aller  
vers les villages,

Glaneuses, bûcherons qui traînent  
des feuillages,

Et les pauvres chevaux

Que le laboureur bat et fouette avec  
colère,

Sans songer que le vent va le rendre à  
son frère

Le marin sur les flots ;

Quand il voit les forçats passer,  
portant leur charge,

Les soldats, les pêcheurs pris par la  
nuit, au large,

Et hâtant leur retour,

Il leur envoie à tous, du haut du  
mont nocturne,

La bénédiction qu'il a puisée à l'urne

De l'insondable amour !

Et, tandis qu'il est là, vivant sur sa  
colline,



Content, se prosternant dans tout ce  
qui s'incline,

Doux rêveur bienfaisant,

Emplissant le vallon, le champ, le  
toit de mousse,

Et l'herbe et le rocher de la majesté  
douce

De son cœur innocent,

S'il passe par hasard, près de sa paix  
féconde,

Un de ces grands esprits en butte aux  
flots du monde

Révolté devant eux,

Qui craignent à la fois, sur ces

vagues funèbres,

La terre de granit et le ciel de  
ténèbres,

L'homme ingrat, Dieu douteux ;

Peut-être, à son insu, que ce pasteur  
paisible,

Et dont l'obscurité rend la lueur  
visible,

Homme heureux sans effort,

Entrevu par cette âme en proie au  
choc de l'onde,

Va lui jeter soudain quelque clarté  
profonde

Qui lui montre le port !

Ainsi ce feu peut-être, aux flancs du  
rocher sombre,

Là-bas est aperçu par quelque nef  
qui sombre

Entre le ciel et l'eau ;

Humble, il la guide au loin de son  
reflet rougeâtre,

Et du même rayon dont il réchauffe  
un pâtre,

Il sauve un grand vaisseau !

IV

Et je repris, montrant à l'enfant  
adorée

L'obscur feu du pasteur et l'étoile

sacrée :

De ces deux feux, perçant le soir qui  
s'assombrit,

L'un révèle un soleil, l'autre annonce  
un esprit.

C'est l'infini que notre œil sonde ;

Mesurons tout à Dieu, qui seul crée  
et conçoit !

C'est l'astre qui le prouve et l'esprit  
qui le voit ;

Une âme est plus grande qu'un  
monde.

Enfant, ce feu de pâte à cette âme  
mêlé,

Et cet astre, splendeur du plafond  
constellé

Que l'éclair et la foudre gardent,

Ces deux phares du gouffre où l'être  
flotte et fuit,

Ces deux clartés du deuil, ces deux  
yeux de la nuit,

Dans l'immensité se regardent.

Ils se connaissent ; l'astre envoie au  
feu des bois

Toute l'énormité de l'abîme à la fois,

Les baisers de l'azur superbe,

Et l'éblouissement des visions  
d'Endor ;

Et le doux feu de pâte envoie à  
l'astre d'or

Le frémissement du brin d'herbe.

Le feu de pâte dit : – La mère pleure,  
hélas !

L'enfant a froid, le père a faim,  
l'aïeul est las ;

Tout est noir ; la montée est rude ;

Le pas tremble, éclairé par un  
tremblant flambeau ;

L'homme au berceau chancelle et  
trébuche au tombeau.

L'étoile répond : – Certitude !

De chacun d'eux s'envole un rayon

fraternel,

L'un plein d'humanité, l'autre rempli  
de ciel ;

Dieu les prend, et joint leur lumière,

Et sa main, sous qui l'âme, aigle de  
flamme, éclôt,

Fait du rayon d'en bas et du rayon  
d'en haut

Les deux ailes de la prière.

Ingouville, août 1839.

FIN DU TOME PREMIER.



TOME II –  
AUJOURD’HUI –  
1843-1856





# LIVRE QUATRIEME – PAUCA MEÆ



I.



URE INNOCENCE ! Vertu  
sainte !

O les deux sommets d'ici-  
bas !

Où croissent, sans ombre  
et sans crainte,

Les deux palmes des deux combats !

Palme du combat Ignorance !

Palme du combat Vérité !

L'âme, à travers sa transparence,

Voit trembler leur double clarté.

Innocence ! Vertu ! sublimes

Même pour l'œil mort du méchant !

On voit dans l'azur ces deux cimes,

L'une au levant, l'autre au couchant.

Elles guident la nef qui sombre ;

L'une est phare, et l'autre est  
flambeau ;

L'une a le berceau dans son ombre,

L'autre en son ombre a le tombeau.

C'est sous la terre infortunée

Que commence, obscure à nos yeux,  
La ligne de la destinée ;  
Elles l'achèvent dans les cieux.  
Elles montrent, malgré les voiles  
Et l'ombre du fatal milieu,  
Nos âmes touchant les étoiles  
Et la candeur mêlée au bleu.  
Elles éclairent les problèmes ;  
Elles disent le lendemain ;  
Elles sont les blancheurs suprêmes  
De tout le sombre gouffre humain.  
L'archange effleure de son aile

Ce faîte où Jéhovah s'assied ;  
Et sur cette neige éternelle  
On voit l'empreinte d'un seul pied.  
Cette trace qui nous enseigne,  
Ce pied blanc, ce pied fait de jour,  
Ce pied rose, hélas ! car il saigne,  
Ce pied nu, c'est le tien, amour !  
Janvier 1843.



## II. – 15 février 1843



IME CELUI QUI t'aime, et  
sois heureuse en lui.

– Adieu ! – sois son  
trésor, ô toi qui fus le  
nôtre !

Va, mon enfant béni,  
d'une famille à l'autre.

Emporte le bonheur et laisse-nous  
l'ennui !

Ici, l'on te retient ; là-bas, on te désire.

Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir.

Donne-nous un regret, donne-leur un espoir,

Sors avec une larme ! entre avec un sourire !


Dans l'église, 15 février 1843.

4 septembre 1843

.....



# III. Trois ans après



L EST TEMPS que je me repose ;  
Je suis terrassé par le sort.  
Ne me parlez pas d'autre chose  
Que des ténèbres où l'on dort !  
Que veut-on que je recommence ?  
Je ne demande désormais  
A la création immense



Qu'un peu de silence et de paix !  
Pourquoi m'appellez-vous encore ?  
J'ai fait ma tâche et mon devoir.  
Qui travaillait avant l'aurore,  
Peut s'en aller avant le soir.  
A vingt ans, deuil et solitude !  
Mes yeux, baissés vers le gazon,  
Perdirent la douce habitude  
De voir ma mère à la maison.  
Elle nous quitta pour la tombe ;  
Et vous savez bien qu'aujourd'hui  
Je cherche, en cette nuit qui tombe,

Un autre ange qui s'est enfui !  
Vous savez que je désespère,  
Que ma force en vain se défend,  
Et que je souffre comme père,  
Moi qui souffris tant comme enfant !  
Mon œuvre n'est pas terminée,  
Dites-vous. Comme Adam banni,  
Je regarde ma destinée,  
Et je vois bien que j'ai fini.  
L'humble enfant que Dieu m'a ravie  
Rien qu'en m'aimant savait m'aider ;  
C'était le bonheur de ma vie

De voir ses yeux me regarder.  
Si ce Dieu n'a pas voulu clore  
L'œuvre qu'il me fit commencer,  
S'il veut que je travaille encore,  
Il n'avait qu'à me la laisser !  
Il n'avait qu'à me laisser vivre  
Avec ma fille à mes côtés,  
Dans cette extase où je m'enivre  
De mystérieuses clartés !  
Ces clartés, jour d'une autre sphère,  
O Dieu jaloux, tu nous les vends !  
Pourquoi m'as-tu pris la lumière

Que j'avais parmi les vivants ?  
As-tu donc pensé, fatal maître,  
Qu'à force de te contempler,  
Je ne voyais plus ce doux être,  
Et qu'il pouvait bien s'en aller !  
T'es-tu dit que l'homme, vaine  
ombre,  
Hélas ! perd son humanité  
A trop voir cette splendeur sombre  
Qu'on appelle la vérité ?  
Qu'on peut le frapper sans qu'il  
souffre,  
Que son cœur est mort dans l'ennui,

Et qu'à force de voir le gouffre,  
Il n'a plus qu'un abîme en lui ?  
Qu'il va, stoïque, où tu l'envoies,  
Et que désormais, endurci,  
N'ayant plus ici-bas de joies,  
Il n'a plus de douleurs aussi ?  
As-tu pensé qu'une âme tendre  
S'ouvre à toi pour se mieux fermer,  
Et que ceux qui veulent comprendre  
Finissent par ne plus aimer ?  
O Dieu ! vraiment, as-tu pu croire  
Que je préférerais, sous les cieux,

L'effrayant rayon de ta gloire  
Aux douces lueurs de ses yeux !  
Si j'avais su tes lois moroses,  
Et qu'au même esprit enchanté  
Tu ne donnes point ces deux choses,  
Le bonheur et la vérité,  
Plutôt que de lever tes voiles,  
Et de chercher, cœur triste et pur,  
A te voir au fond des étoiles,  
O Dieu sombre d'un monde obscur,  
J'eusse aimé mieux, loin de ta face,  
Suivre, heureux, un étroit chemin,

Et n'être qu'un homme qui passe  
Tenant son enfant par la main !  
Maintenant, je veux qu'on me laisse !  
J'ai fini ! le sort est vainqueur.  
Que vient-on rallumer sans cesse  
Dans l'ombre qui m'emplit le cœur ?  
Vous qui me parlez, vous me dites  
Qu'il faut, rappelant ma raison,  
Guider les foules décrépites  
Vers les lueurs de l'horizon ;  
Qu'à l'heure où les peuples se lèvent,  
Tout penseur suit un but profond ;

Qu'il se doit à tous ceux qui rêvent,  
Qu'il se doit à tous ceux qui vont !  
Qu'une âme, qu'un feu pur anime,  
Doit hâter, avec sa clarté,  
L'épanouissement sublime  
De la future humanité ;  
Qu'il faut prendre part, cœurs  
fidèles,  
Sans redouter les océans,  
Aux fêtes des choses nouvelles,  
Aux combats des esprits géants !  
Vous voyez des pleurs sur ma joue,  
Et vous m'abordez mécontents,



Comme par le bras on secoue  
Un homme qui dort trop longtemps.  
Mais songez à ce que vous faites !  
Hélas ! cet ange au front si beau,  
Quand vous m'appellez à vos fêtes,  
Peut-être a froid dans son tombeau.  
Peut-être, livide et pâlie,  
Dit-elle dans son lit étroit :  
« Est-ce que mon père m'oublie  
Et n'est plus là, que j'ai si froid ? »  
Quoi ! lorsqu'à peine je résiste  
Aux choses dont je me souviens,

Quand je suis brisé, las et triste,

Quand je l'entends qui me dit :  
« Viens ! »

Quoi ! vous voulez que je souhaite,

Moi, plié par un coup soudain,

La rumeur qui suit le poète,

Le bruit que fait le paladin !

Vous voulez que j'aspire encore

Aux triomphes doux et dorés !

Que j'annonce aux dormeurs  
l'aurore !

Que je crie : « Allez ! espérez ! »

Vous voulez que, dans la mêlée,

Je rentre ardent parmi les forts,

Les yeux à la voûte étoilée... –

Oh ! l'herbe épaisse où sont les  
morts !

Novembre 1846.



# IV.



H ! je fus comme fou  
dans le premier moment,  
Hélas ! et je pleurai trois  
jours amèrement.

Vous tous à qui Dieu  
prit votre chère  
espérance,

Pères, mères, dont l'âme a souffert  
ma souffrance,

Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé ?

Je voulais me briser le front sur le pavé ;

Puis je me révoltais, et, par moments, terrible,

Je fixais mes regards sur cette chose horrible,

Et je n'y croyais pas, et je m'écriais :  
Non !

– Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom

Qui font que dans le cœur le désespoir se lève ? –

Il me semblait que tout n'était qu'un

affreux rêve,

Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi  
quitté,

Que je l'entendais rire en la chambre  
à côté,

Que c'était impossible enfin qu'elle  
fût morte,

Et que j'allais la voir entrer par cette  
porte !

Oh ! que de fois j'ai dit : Silence ! elle  
a parlé !

Tenez ! voici le bruit de sa main sur  
la clé !

Attendez ! elle vient ! laissez-moi,  
que j'écoute !

Car elle est quelque part dans la  
maison sans doute !

Jersey, Marine-Terrace, 4 septembre  
1852.



V.



ELLE AVAIT PRIS ce pli  
dans son âge enfantin

De venir dans ma  
chambre un peu chaque  
matin ;

Je l'attendais ainsi qu'un  
rayon qu'on espère ;

Elle entra et disait : « Bonjour, mon  
petit père » ;



Prenait ma plume, ouvrait mes livres,  
s'asseyait

Sur mon lit, dérangeait mes papiers,  
et riait,

Puis soudain s'en allait comme un  
oiseau qui passe.

Alors, je reprenais, la tête un peu  
moins lasse,

Mon œuvre interrompue, et, tout en  
écrivant,

Parmi mes manuscrits je rencontrais  
souvent

Quelque arabesque folle et qu'elle  
avait tracée,

Et mainte page blanche entre ses

mains froissée

Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.

Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,

Et c'était un esprit avant d'être une femme.

Son regard reflétait la clarté de son âme.

Elle me consultait sur tout à tous moments.

Oh ! que de soirs d'hiver radieux et charmants,

Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,

Mes quatre enfants groupés sur mes  
genoux, leur mère

Tout près, quelques amis causant au  
coin du feu !

J'appelais cette vie être content de  
peu !

Et dire qu'elle est morte ! hélas ! que  
Dieu m'assiste !

Je n'étais jamais gai quand je la  
sentais triste ;

J'étais morne au milieu du bal le plus  
joyeux

Si j'avais, en partant, vu quelque  
ombre en ses yeux.

Novembre 1846, jour des morts.



# VI.



QUAND NOUS HABITIONS  
tous ensemble

Sur nos collines  
d'autrefois,

Où l'eau court, où le  
buisson tremble,

Dans la maison qui touche aux bois,

Elle avait dix ans, et moi trente ;

J'étais pour elle l'univers.

Oh ! comme l'herbe est odorante  
Sous les arbres profonds et verts !

Elle faisait mon sort prospère,

Mon travail léger, mon ciel bleu.

Lorsqu'elle me disait : Mon père,

Tout mon cœur s'écriait : Mon Dieu !

A travers mes songes sans nombre,

J'écoutais son parler joyeux,

Et mon front s'éclairait dans l'ombre

A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse

Quand je la tenais par la main ;  
Elle cherchait des fleurs sans cesse  
Et des pauvres dans le chemin.  
Elle donnait comme on dérobe,  
En se cachant aux yeux de tous.  
Oh ! la belle petite robe  
Qu'elle avait, vous rappelez-vous ?  
Le soir, auprès de ma bougie,  
Elle jasant à petit bruit,  
Tandis qu'à la vitre rougie  
Heurtaient les papillons de nuit.  
Les anges se miraient en elle.

Que son bonjour était charmant !

Le ciel mettait dans sa prunelle

Ce regard qui jamais ne ment.

Oh ! je l'avais, si jeune encore,

Vue apparaître en mon destin !

C'était l'enfant de mon aurore,

Et mon étoile du matin !

Quand la lune claire et sereine

Brillait aux cieux, dans ces beaux  
mois,

Comme nous allions dans la plaine !

Comme nous courions dans les bois !

Puis, vers la lumière isolée



Etoilant le logis obscur,  
Nous revenions par la vallée  
En tournant le coin du vieux mur ;  
Nous revenions, cœurs pleins de  
flamme,  
En parlant des splendeurs du ciel.  
Je composais cette jeune âme  
Comme l'abeille fait son miel.  
Doux ange aux candides pensées,  
Elle était gaie en arrivant... –  
Toutes ces choses sont passées  
Comme l'ombre et comme le vent !  
Villequier, 4 septembre 1844.



# VII.



ELLE ÉTAIT PÂLE, et  
pourtant rose,  
Petite avec de grands  
cheveux.

Elle disait souvent : Je  
n'ose,

Et ne disait jamais : Je veux.

Le soir, elle prenait ma Bible

Pour y faire épeler sa sœur,  
Et, comme une lampe paisible,  
Elle éclairait ce jeune cœur.  
Sur le saint livre que j'admire,  
Leurs yeux purs venaient se fixer ;  
Livre où l'une apprenait à lire,  
Où l'autre apprenait à penser !  
Sur l'enfant, qui n'eût pas lu seule,  
Elle penchait son front charmant,  
Et l'on aurait dit une aïeule  
Tant elle parlait doucement !  
Elle lui disait : « Sois bien sage ! »

Sans jamais nommer le démon ;  
Leurs mains erraient de page en page  
Sur Moïse et sur Salomon,  
Sur Cyrus qui vint de la Perse,  
Sur Moloch et Léviathan,  
Sur l'enfer que Jésus traverse,  
Sur l'éden où rampe Satan !  
Moi, j'écoutais... – O joie immense  
De voir la sœur près de la sœur !  
Mes yeux s'enivraient en silence  
De cette ineffable douceur.  
Et, dans la chambre humble et  
déserte

Où nous sentions, cachés tous trois,  
Entrer par la fenêtre ouverte  
Les souffles des nuits et des bois,  
Tandis que, dans le texte auguste,  
Leurs cœurs, lisant avec ferveur,  
Puisaient le beau, le vrai, le juste,  
Il me semblait, à moi, rêveur,  
Entendre chanter des louanges  
Autour de nous, comme au saint lieu,  
Et voir sous les doigts de ces anges  
Tressaillir le livre de Dieu !

Octobre 1846.



# VIII.



QUI DONC sommes-  
nous ? Qui nous a ? qui  
nous mène ?

Vautour fatalité, tiens-tu  
la race humaine ?

Oh ! parlez, cieux  
vermeils,

L'âme sans fond tient-elle aux étoiles  
sans nombre ?



Chaque rayon d'en haut est-il un fil  
de l'ombre

Liant l'homme aux soleils ?

Est-ce qu'en nos esprits, que l'ombre  
a pour repaires,

Nous allons voir rentrer les songes  
de nos pères ?

Destin, lugubre assaut !

O vivants, serions-nous l'objet d'une  
dispute ?

L'un veut-il notre gloire, et l'autre  
notre chute ?

Combien sont-ils là-haut ?

Jadis, au fond du ciel, aux yeux du

mage sombre,

Deux joueurs effrayants  
apparaissaient dans l'ombre.

Qui craindre ? qui prier ?

Les Manès frissonnants, les pâles  
Zoroastres

Voyaient deux grandes mains qui  
déplaçaient les astres

Sur le noir échiquier.

Songe horrible ! le bien, le mal, de  
cette voûte

Pendent-ils sur nos fronts ? Dieu,  
tire-moi du doute !

O sphinx, dis-moi le mot !

Cet affreux rêve pèse à nos yeux qui  
sommeillent,

Noirs vivants ! heureux ceux qui tout  
à coup s'éveillent

Et meurent en sursaut !

Villequier, 4 septembre 1845.



# IX.



SOUVENIRS ! printemps !  
aurore !

Doux rayon triste et  
réchauffant !

– Lorsqu'elle était petite  
encore,

Que sa sœur était tout enfant... –

Connaissez-vous sur la colline

Qui joint Montlignon à Saint-Leu,  
Une terrasse qui s'incline  
Entre un bois sombre et le ciel bleu ?  
– C'est là que nous vivions. –  
Pénètre,  
Mon cœur, dans ce passé charmant !  
–  
Je l'entendais sous ma fenêtre  
Jouer le matin doucement.  
Elle courait dans la rosée,  
Sans bruit, de peur de m'éveiller ;  
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,  
De peur de la faire envoler.

Ses frères riaient... – Aube pure !

Tout chantait sous ces frais  
berceaux,

Ma famille avec la nature,

Mes enfants avec les oiseaux ! –

Je toussais, on devenait brave ;

Elle montait à petits pas,

Et me disait d'un air très grave :

« J'ai laissé les enfants en bas. »

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,

Que mon cœur fût triste ou joyeux,

Je l'admirais. C'était ma fée,

Et le doux astre de mes yeux !

Nous jouions toute la journée.  
O jeux charmants ! chers entretiens !  
Le soir, comme elle était l'aînée,  
Elle me disait : « Père, viens !  
Nous allons t'apporter ta chaise,  
Conte-nous une histoire, dis ! » –  
Et je voyais rayonner d'aise  
Tous ces regards du paradis.  
Alors, prodiguant les carnages,  
J'inventais un conte profond  
Dont je trouvais les personnages  
Parmi les ombres du plafond.

Toujours, ces quatre douces têtes  
Riaient, comme à cet âge on rit,  
De voir d'affreux géants très bêtes  
Vaincus par des nains pleins d'esprit.  
J'étais l'Arioste et l'Homère  
D'un poëme éclos d'un seul jet ;  
Pendant que je parlais, leur mère  
Les regardait rire, et songeait.  
Leur aïeul, qui lisait dans l'ombre,  
Sur eux parfois levait les yeux,  
Et, moi, par la fenêtre sombre  
J'entrevois un coin des cieux !



Villequier, 4 septembre 1846.



X.



PENDANT QUE LE marin,  
qui calcule et qui doute,

Demande son chemin aux  
constellations ;

Pendant que le berger,  
l'œil plein de visions,

Cherche au milieu des bois son étoile  
et sa route ;

Pendant que l'astronome, inondé de

rayons,

Pèse un globe à travers des millions  
de lieues,

Moi, je cherche autre chose en ce ciel  
vaste et pur.

Mais que ce saphir sombre est un  
abîme obscur !

On ne peut distinguer, la nuit, les  
robes bleues

Des anges frissonnants qui glissent  
dans l'azur.

Avril 1847.



# XI.



EN VIT, ON parle, on a le  
ciel et les nuages

Sur la tête ; on se plaît  
aux livres des vieux  
sages ;

On lit Virgile et Dante ;  
on va joyeusement

En voiture publique à quelque  
endroit charmant,

En riant aux éclats de l'auberge et du gîte ;

Le regard d'une femme en passant vous agite ;

On aime, on est aimé, bonheur qui manque aux rois !

On écoute le chant des oiseaux dans les bois ;

Le matin, on s'éveille, et toute une famille

Vous embrasse, une mère, une sœur, une fille !

On déjeune en lisant son journal.  
Tout le jour

On mêle à sa pensée espoir, travail,

amour ;

La vie arrive avec ses passions  
troublées ;

On jette sa parole aux sombres  
assemblées ;

Devant le but qu'on veut et le sort  
qui vous prend,

On se sent faible et fort, on est petit  
et grand ;

On est flot dans la foule, âme dans la  
tempête ;

Tout vient et passe ; on est en deuil,  
on est en fête ;

On arrive, on recule, on lutte avec  
effort... –

Puis, le vaste et profond silence de la mort !

11 juillet 1846, en revenant du cimetière.



# XII. – A quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt



A NUIT ÉTAIT fort noire et  
la forêt très sombre.

Hermann à mes côtés me  
paraissait une ombre.

Nos chevaux galopaient. A  
la garde de Dieu !



Les nuages du ciel ressemblaient à  
des marbres.

Les étoiles volaient dans les  
branches des arbres

Comme un essaim d'oiseaux de feu.

Je suis plein de regrets. Brisé par la  
souffrance,

L'esprit profond d'Hermann est vide  
d'espérance.

Je suis plein de regrets. O mes  
amours, dormez !

Or, tout en traversant ces solitudes  
vertes,

Hermann me dit : « Je songe aux  
tombes entr'ouvertes. »

Et je lui dis : « Je pense aux tombeaux refermés ! »

Lui regarde en avant : je regarde en arrière.

Nos chevaux galopaient à travers la clairière ;

Le vent nous apportait de lointains angelus ;

Il dit : « Je songe à ceux que l'existence afflige,

A ceux qui sont, à ceux qui vivent. – Moi », lui dis-je,

« Je pense à ceux qui ne sont plus ! »

Les fontaines chantaient. Que

disaient les fontaines ?

Les chênes murmuraient. Que murmuraient les chênes ?

Les buissons chuchotaient comme d'anciens amis.

Hermann me dit : « Jamais les vivants ne sommeillent.

En ce moment, des yeux pleurent, d'autres yeux veillent. »

Et je lui dis : « Hélas ! d'autres sont endormis ! »

Hermann reprit alors : « Le malheur, c'est la vie.

Les morts ne souffrent plus. Ils sont heureux ! j'envie

Leur fosse où l'herbe pousse, où  
s'effeuillent les bois.

Car la nuit les caresse avec ses  
douces flammes ;

Car le ciel rayonnant calme toutes les  
âmes

Dans tous les tombeaux à la fois ! »

Et je lui dis : « Tais-toi ! respect au  
noir mystère !

Les morts gisent couchés sous nos  
pieds dans la terre.

Les morts, ce sont les cœurs qui  
t'aimaient autrefois !

C'est ton ange expiré ! c'est ton père

et ta mère !

Ne les attristons point par l'ironie  
amère.

Comme à travers un rêve ils  
entendent nos voix ! »

Octobre 1853.



# XIII. – Veni, vidi, vixi



'AI BIEN ASSEZ vécu, puisque  
dans mes douleurs

Je marche, sans trouver de  
bras qui me secourent,

Puisque je ris à peine aux  
enfants qui m'entourent,

Puisque je ne suis plus réjoui par les  
fleurs ;

Puisqu'au printemps, quand Dieu

met la nature en fête,

J'assiste, esprit sans joie, à ce  
splendide amour ;

Puisque je suis à l'heure où l'homme  
fuit le jour,

Hélas ! et sent de tout la tristesse  
secrète ;

Puisque l'espoir serein dans mon  
âme est vaincu ;

Puisqu'en cette saison des parfums  
et des roses,

O ma fille ! j'aspire à l'ombre où tu  
reposes,

Puisque mon cœur est mort, j'ai bien  
assez vécu.

Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre.

Mon sillon ? Le voilà. Ma gerbe ? La voici.

J'ai vécu souriant, toujours plus adouci,

Debout, mais incliné du côté du mystère.

J'ai fait ce que j'ai pu ; j'ai servi, j'ai veillé,

Et j'ai vu bien souvent qu'on riait de ma peine.

Je me suis étonné d'être un objet de haine,



Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé.

Dans ce baigne terrestre où ne s'ouvre aucune aile,

Sans me plaindre, saignant, et tombant sur les mains,

Morne, épuisé, raillé par les forçats humains,

J'ai porté mon chaînon de la chaîne éternelle.

Maintenant, mon regard ne s'ouvre qu'à demi ;

Je ne me tourne plus même quand on me nomme ;

Je suis plein de stupeur et d'ennui,

comme un homme

Qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi.

Je ne daigne plus même, en ma sombre paresse,

Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit.

O Seigneur ! ouvrez-moi les portes de la nuit,

Afin que je m'en aille et que je disparaisse !

Avril 1848.



# XIV.



DEMAIN, DÈS L'AUBE, à  
l'heure où blanchit la  
campagne,

Je partirai. Vois-tu, je  
sais que tu m'attends.

J'irai par la forêt, j'irai  
par la montagne.

Je ne puis demeurer loin de toi plus  
longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes  
pensées,

Sans rien voir au dehors, sans  
entendre aucun bruit,

Seul, inconnu, le dos courbé, les  
mains croisées,

Triste, et le jour pour moi sera  
comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui  
tombe,

Ni les voiles au loin descendant vers  
Harfleur,

Et, quand j'arriverai, je mettrai sur ta  
tombe

Un bouquet de houx vert et de

bruyère en fleur.

3 septembre 1847.



# XV. – A Villequier



MAINTENANT QUE PARIS, ses pavés et  
ses marbres,

Et sa brume et ses toits sont bien  
loin de mes yeux ;

Maintenant que je suis sous les  
branches des arbres,

Et que je puis songer à la beauté des  
cieux ;

Maintenant que du deuil qui m'a fait  
l'âme obscure

Je sors, pâle et vainqueur,

Et que je sens la paix de la grande  
nature

Qui m'entre dans le cœur ;

Maintenant que je puis, assis au bord  
des ondes,

HEmu par ce superbe et tranquille  
horizon,

Examiner en moi les vérités  
profondes

Et regarder les fleurs qui sont dans le  
gazon ;

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce  
calme sombre

De pouvoir désormais

Voir de mes yeux la pierre où je sais  
que dans l'ombre

Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces  
divins spectacles,

Plaines, forêts, rochers, vallons,  
fleuve argenté,



Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,

Je reprends ma raison devant l'immensité ;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;

Je vous porte, apaisé,

Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire

Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes

Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !

Je conviens que vous seul savez ce  
que vous faites,

Et que l'homme n'est rien qu'un jonc  
qui tremble au vent ;

Je dis que le tombeau qui sur les  
morts se ferme

Ouvre le firmament ;

Et que ce qu'ici-bas nous prenons  
pour le terme

Est le commencement ;

Je conviens à genoux que vous seul,  
père auguste,

Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;

Je conviens qu'il est bon, je conviens

qu'il est juste

Que mon cœur ait saigné, puisque  
Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui  
m'arrive

Par votre volonté.

L'âme de deuils en deuils, l'homme  
de rive en rive,

Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul  
côté des choses ;

L'autre plonge en la nuit d'un  
mystère effrayant.

L'homme subit le joug sans

connaître les causes.

Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

Vous faites revenir toujours la solitude

Autour de tous ses pas.

Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude

Ni la joie ici-bas !

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.

Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,

Pour qu'il s'en puisse faire une

demeure, et dire :

C'est ici ma maison, mon champ et  
mes amours !

Il doit voir peu de temps tout ce que  
ses yeux voient ;

Il vieillit sans soutiens.

Puisque ces choses sont, c'est qu'il  
faut qu'elles soient ;

J'en conviens, j'en conviens !

Le monde est sombre, ô Dieu !  
l'immuable harmonie

Se compose des pleurs aussi bien que  
des chants ;

L'homme n'est qu'un atome en cette

ombre infinie,

Nuit où montent les bons, où  
tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre  
chose à faire

Que de nous plaindre tous,

Et qu'un enfant qui meurt, désespoir  
de sa mère,

Ne vous fait rien, à vous !

Je sais que le fruit tombe au vent qui  
le secoue ;

Que l'oiseau perd sa plume et la fleur  
son parfum ;

Que la création est une grande roue

Qui ne peut se mouvoir sans écraser  
quelqu'un ;

Les mois, les jours, les flots des  
mers, les yeux qui pleurent,

Passent sous le ciel bleu ;

Il faut que l'herbe pousse et que les  
enfants meurent ;

Je le sais, ô mon Dieu !

Dans vos cieux, au delà de la sphère  
des nues,

Au fond de cet azur immobile et  
dormant,

Peut-être faites-vous des choses  
inconnues

Où la douleur de l'homme entre  
comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins  
sans nombre

Que des êtres charmants

S'en aillent, emportés par le  
tourbillon sombre

Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des  
lois immenses

Que rien ne déconcerte et que rien  
n'attendrit.

Vous ne pouvez avoir de subites  
clémences



Qui dérangent le monde, ô Dieu,  
tranquille esprit !

Je vous supplie, ô Dieu ! de regarder  
mon âme,

Et de considérer

Qu'humble comme un enfant et doux  
comme une femme,

Je viens vous adorer !

Considérez encor que j'avais, dès  
l'aurore,

Travaillé, combattu, pensé, marché,  
lutté,

Expliquant la nature à l'homme qui  
l'ignore,

Eclairant toute chose avec votre  
clarté ;

Que j'avais, affrontant la haine et la  
colère,

Fait ma tâche ici-bas,

Que je ne pouvais pas m'attendre à  
ce salaire,

Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête  
qui ploie,

Vous appesantiriez votre bras  
trionphant,

Et que, vous qui voyiez comme j'ai  
peu de joie,

Vous me reprendriez si vite mon  
enfant !

Qu'une âme ainsi frappée à se  
plaindre est sujette,

Que j'ai pu blasphémer,

Et vous jeter mes cris comme un  
enfant qui jette

Une pierre à la mer !

Considérez qu'on doute, ô mon  
Dieu ! quand on souffre,

Que l'œil qui pleure trop finit par  
s'aveugler,

Qu'un être que son deuil plonge au  
plus noir du gouffre,

Quand il ne vous voit plus, ne peut  
vous contempler,

Et qu'il ne se peut pas que l'homme,  
lorsqu'il sombre

Dans les afflictions,

Ait présente à l'esprit la sérénité  
sombre

Des constellations !

Aujourd'hui, moi qui fus faible  
comme une mère,

Je me courbe à vos pieds devant vos  
cieux ouverts.

Je me sens éclairé dans ma douleur  
amère

Par un meilleur regard jeté sur  
l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme  
est en délire,

S'il ose murmurer ;

Je cesse d'accuser, je cesse de  
maudire,

Mais laissez-moi pleurer !

Hélas ! laissez les pleurs couler de  
ma paupière,

Puisque vous avez fait les hommes  
pour cela !

Laissez-moi me pencher sur cette  
froide pierre

Et dire à mon enfant : Sens-tu que je  
suis là ?

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses  
restes,

Le soir, quand tout se tait,

Comme si, dans sa nuit rouvrant ses  
yeux célestes,

Cet ange m'écoutait !

Hélas ! vers le passé tournant un œil  
d'envie,

Sans que rien ici-bas puisse m'en  
consoler,

Je regarde toujours ce moment de ma  
vie

Où je l'ai vue ouvrir son aile et  
s'envoler !

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je  
meure,

L'instant, pleurs superflus !

Où je criai : L'enfant que j'avais tout  
à l'heure,

Quoi donc ! je ne l'ai plus !

Ne vous irritez pas que je sois de la  
sorte,

O mon Dieu ! cette plaie a si  
longtemps saigné !

L'angoisse dans mon âme est  
toujours la plus forte,

Et mon cœur est soumis, mais n'est  
pas résigné.

Ne vous irritez pas ! fronts que le  
deuil réclame,

Mortels sujets aux pleurs,

Il nous est malaisé de retirer notre  
âme

De ces grandes douleurs.

Voyez-vous, nos enfants nous sont  
bien nécessaires,

Seigneur ; quand on a vu dans sa vie,  
un matin,

Au milieu des ennuis, des peines, des  
misères,



Et de l'ombre que fait sur nous notre  
destin,

Apparaître un enfant, tête chère et  
sacrée,

Petit être joyeux,

Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à  
son entrée

Une porte des cieux ;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre  
soi-même

Croître la grâce aimable et la douce  
raison,

Lorsqu'on a reconnu que cet enfant  
qu'on aime

Fait le jour dans notre âme et dans  
notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui  
persiste

De tout ce qu'on rêva,

Considérez que c'est une chose bien  
triste

De le voir qui s'en va !

Villequier, 4 septembre 1847.



# XVI. – Mors



LE VIS CETTE faucheuse. Elle  
était dans son champ.

Elle allait à grands pas  
moissonnant et fauchant,

Noir squelette laissant passer  
le crépuscule.

Dans l'ombre où l'on dirait que tout  
tremble et recule,

L'homme suivait des yeux les lueurs

de la faux.

Et les triomphateurs sous les arcs  
triomphaux

Tombaient ; elle changeait en désert  
Babylone,

Le trône en échafaud et l'échafaud en  
trône,

Les roses en fumier, les enfants en  
oiseaux,

L'or en cendre, et les yeux des mères  
en ruisseaux.

Et les femmes criaient : – Rends-  
nous ce petit être.

Pour le faire mourir, pourquoi  
l'avoir fait naître ? –

Ce n'était qu'un sanglot sur terre, en haut, en bas ;

Des mains aux doigts osseux sortaient des noirs grabats ;

Un vent froid bruissait dans les linceuls sans nombre ;

Les peuples éperdus semblaient sous la faux sombre

Un troupeau frissonnant qui dans l'ombre s'enfuit ;

Tout était sous ses pieds deuil, épouvante et nuit.


Derrière elle, le front baigné de douces flammes,


Un ange souriant portait la gerbe  
d'âmes.


Mars 1854.



# XVII. – Charles Vacquerie

 L NE SERA pas dit que ce jeune  
homme, ô deuil !

 Se sera de ses mains ouvert  
l'affreux cercueil

 Où séjourne l'ombre abhorrée,

Hélas ! et qu'il aura lui-même dans  
la mort

De ses jours généreux, encor pleins  
jusqu'au bord,

Renversé la coupe dorée,

Et que sa mère, pâle et perdant la  
raison,

Aura vu rapporter au seuil de sa  
maison,

Sous un suaire aux plis funèbres,

Ce fils, naguère encor pareil au jour  
qui naît,

Maintenant blême et froid, tel que la  
mort venait

De le faire pour les ténèbres ;

Il ne sera pas dit qu'il sera mort



ainsi,

Qu'il aura, cœur profond et par  
l'amour saisi,

Donné sa vie à ma colombe,

Et qu'il l'aura suivie au lieu morne et  
voilé,

Sans que la voix du père à genoux ait  
parlé

A cette âme dans cette tombe !

En présence de tant d'amour et de  
vertu,

Il ne sera pas dit que je me serai tu,

Moi qu'attendent les maux sans  
nombre !

Que je n'aurai point mis sur sa bière  
un flambeau,

Et que je n'aurai pas devant son noir  
tombeau

Fait asseoir une strophe sombre !

N'ayant pu la sauver, il a voulu  
mourir.

Sois béni, toi qui, jeune, à l'âge où  
vient s'offrir

L'espérance joyeuse encore,

Pouvant rester, survivre, épuiser tes  
printemps,

Ayant devant les yeux l'azur de tes  
vingt ans

Et le sourire de l'aurore,

A tout ce que promet la jeunesse, aux  
plaisirs,

Aux nouvelles amours, aux oublieux  
désirs

Par qui toute peine est bannie,

A l'avenir, trésor des jours à peine  
éclos,

A la vie, au soleil, préféras sous les  
flots

L'étreinte de cette agonie !

Oh ! quelle sombre joie à cet être  
charmant

De se voir embrassée au suprême

moment,

Par ton doux désespoir fidèle !

La pauvre âme a souri dans  
l'angoisse, en sentant

A travers l'eau sinistre et l'effroyable  
instant

Que tu t'en venais avec elle !

Leurs âmes se parlaient sous les  
vagues rumeurs.

– Que fais-tu ? disait-elle. – Et lui,  
disait : – Tu meurs ;

Il faut bien aussi que je meure ! –

Et, les bras enlacés, doux couple  
frissonnant,

Ils se sont en allés dans l'ombre ; et,  
maintenant,

On entend le fleuve qui pleure.

Puisque tu fus si grand, puisque tu  
fus si doux

Que de vouloir mourir, jeune homme,  
amant, époux,

Qu'à jamais l'aube en ta nuit brille !

Aie à jamais sur toi l'ombre de Dieu  
penché !

Sois béni sous la pierre où te voilà  
couché !

Dors, mon fils, auprès de ma fille !

Sois béni ! que la brise et que

l'oiseau des bois,

Passants mystérieux, de leur plus  
douce voix

Te parlent dans ta maison sombre !

Que la source te pleure avec sa  
goutte d'eau !

Que le frais liseron se glisse en ton  
tombeau

Comme une caresse de l'ombre !

Oh ! s'immoler, sortir avec l'ange qui  
sort,

Suivre ce qu'on aima dans l'horreur  
de la mort,

Dans le sépulcre ou sur les claies,

Donner ses jours, son sang et ses  
illusions !... –

Jésus baise en pleurant ces saintes  
actions

Avec les lèvres de ses plaies.

Rien n'égale ici-bas, rien n'atteint  
sous les cieux

Ces héros, doucement saignants et  
radieux,

Amour, qui n'ont que toi pour règle ;

Le génie à l'œil fixe, au vaste élan  
vainqueur,

Lui-même est dépassé par ces essors  
du cœur ;

L'ange vole plus haut que l'aigle.

Dors ! – O mes douloureux et  
sombres bien-aimés !

Dormez le chaste hymen du  
sépulcre ! dormez !

Dormez au bruit du flot qui gronde,  
Tandis que l'homme souffre, et que  
le vent lointain

Chasse les noirs vivants à travers le  
destin,

Et les marins à travers l'onde !

Ou plutôt, car la mort n'est pas un  
lourd sommeil,

Envolez-vous tous deux dans l'abîme



vermeil,

Dans les profonds gouffres de joie,

Où le juste qui meurt semble un  
soleil levant,

Où la morte au front pâle est comme  
un lys vivant,

Où l'ange frissonnant flamboie !

Fuyez, mes doux oiseaux ! évadez-  
vous tous deux

Loin de notre nuit froide et loin du  
mal hideux !

Franchissez l'éther d'un coup d'aile !

Volez loin de ce monde, âpre hiver  
sans clarté,

Vers cette radieuse et bleue éternité,  
Dont l'âme humaine est l'hirondelle !  
O chers êtres absents, on ne vous  
verra plus  
Marcher au vert penchant des  
coteaux chevelus,  
Disant tout bas de douces choses !  
Dans le mois des chansons, des nids  
et des lilas,  
Vous n'irez plus semant des sourires,  
hélas !  
Vous n'irez plus cueillant des roses !  
On ne vous verra plus, dans ces  
sentiers joyeux,

Errer, et, comme si vous évitiez les  
yeux

De l'horizon vaste et superbe,

Chercher l'obscur asile et le taillis  
profond

Où passent des rayons qui tremblent  
et qui font

Des taches de soleil sur l'herbe !

Villequier, Caudebec, et tous ces  
frais vallons,

Ne vous entendront plus vous  
écrier : « Allons,

Le vent est bon, la Seine est belle ! »

Comme ces lieux charmants vont être

pleins d'ennui !

Les hardis goélands ne diront plus :  
C'est lui !

Les fleurs ne diront plus : C'est elle !

Dieu, qui ferme la vie et rouvre  
l'idéal,

Fait flotter à jamais votre lit nuptial

Sous le grand dôme aux clairs  
pilastres ;

En vous prenant la terre, il vous prit  
les douleurs ;

Ce père souriant, pour les champs  
pleins de fleurs,

Vous donne les cieux remplis

d'astres !

Allez des esprits purs accroître la  
tribu.

De cette coupe amère où vous n'avez  
pas bu,

Hélas ! nous viderons le reste.

Pendant que nous pleurons, de  
sanglots abreuvés,

Vous, heureux, enivrés de vous-  
mêmes, vivez

Dans l'éblouissement céleste !

Vivez ! aimez ! ayez les bonheurs  
infinis.

Oh ! les anges pensifs, bénissant et

bénis,

Savent seuls, sous les sacrés voiles,

Ce qu'il entre d'extase, et d'ombre, et  
de ciel bleu,

Dans l'éternel baiser de deux âmes  
que Dieu

Tout à coup change en deux étoiles !

Jersey, 4 septembre 1852.



# LIVRE CINQUIEME – EN MARCHE



# I. – A Aug. V.



T TOI, SON frère, sois le  
frère de mes fils.

Cœur fier, qui du destin  
relèves les défis,

Suis à côté de moi la voie  
inexorable.

Que ta mère au front gris soit ma  
sœur vénérable !

Ton frère dort couché dans le



sépulcre noir ;

Nous, dans la nuit du sort, dans  
l'ombre du devoir,

Marchons à la clarté qui sort de cette  
pierre.

Qu'il dorme, voyant l'aube à travers  
sa paupière !

Un jour, quand on lira nos temps  
mystérieux,

Les songeurs attendris promèneront  
leurs yeux

De toi, le dévouement, à lui, le  
sacrifice.

Nous habitons du sphinx le lugubre  
édifice ;

Nous sommes, cœurs liés au morne  
piédestal,

Tous la fatale énigme et tous le mot  
fatal.

Ah ! famille ! ah ! douleur ! ô sœur ! ô  
mère ! ô veuve !

O sombres lieux, qu'emplit le  
murmure du fleuve !

Chaste tombe jumelle au pied du  
coteau vert !

Poëte, quand mon sort s'est  
brusquement ouvert,

Tu n'as pas reculé devant les noires  
portes,

Et, sans pâlir, avec le flambeau que  
tu portes,

Tes chants, ton avenir que l'absence  
interrompt,

Et le frémissement lumineux de ton  
front,

Trouvant la chute belle et le malheur  
propice,

Calme, tu t'es jeté dans le grand  
précipice !

Hélas ! c'est par les deuils que nous  
nous enchaînons.

O frères, que vos noms soient mêlés  
à nos noms !

Dieu vous fait des rayons de toutes

nos ténèbres.

Car vous êtes entrés sous nos voûtes  
funèbres ;

Car vous avez été tous deux vaillants  
et doux ;

Car vous avez tous deux, vous  
rapprochant de nous

A l'heure où vers nos fronts roulait  
le gouffre d'ombre,

Accepté notre sort dans ce qu'il a de  
sombre,

Et suivi, dédaignant l'abîme et le  
péril,

Lui, la fille au tombeau, toi, le père à  
l'exil !

Jersey, Marine-Terrace, 4 septembre  
1852.



## II. – Au fils d'un poète



ENFANT, LAISSE AUX mers  
inquiètes

Le naufragé, tribun ou  
roi ;

Laisse s'en aller les  
poètes !

La poésie est près de toi.

Elle t'échauffe, elle t'inspire,  
O cher enfant, doux alcyon,  
Car ta mère en est le sourire,  
Et ton père en est le rayon.

Les yeux en pleurs, tu me demandes  
Où je vais, et pourquoi je pars.

Je n'en sais rien ; les mers sont  
grandes ;

L'exil s'ouvre de toutes parts.

Ce que Dieu nous donne, il nous  
l'ôte.

Adieu, patrie ! adieu, Sion !

Le proscrit n'est pas même un hôte,

Enfant, c'est une vision.

Il entre, il s'assied, puis se lève,

Reprend son bâton et s'en va.

Sa vie erre de grève en grève

Sous le souffle de Jéhovah.

Il fuit sur les vagues profondes,

Sans repos, toujours en avant.

Qu'importe ce qu'en font les ondes !

Qu'importe ce qu'en fait le vent !

Garde, enfant, dans ta jeune tête

Ce souvenir mystérieux,

Tu l'as vu dans une tempête



Passer comme l'éclair des cieux.

Son âme aux chocs habituée

Traversait l'orage et le bruit.

D'où sortait-il ? De la nuée.

Où s'enfonçait-il ? Dans la nuit.

Bruxelles, juillet 1852.



### III. – Ecrit en 1846



JE VOUS AI vu enfant, monsieur, chez votre respectable mère, et nous sommes même un peu parents, je crois. J'ai applaudi à vos premières odes, *la Vendée, Louis XVII...* Dès 1827, dans votre ode dite *A la colonne*, vous désertiez les saines doctrines, vous abjuriez la légitimité ; la faction libérale battait

des mains à votre apostasie. J'en gémissais... Vous êtes aujourd'hui, monsieur, en démagogie pure, en plein jacobinisme. Votre discours d'anarchiste sur les affaires de Galicie est plus digne du tréteau d'une Convention que de la tribune d'une chambre des pairs. Vous en êtes à la carmagnole... Vous vous perdez, je vous le dis. Quelle est donc votre ambition ? Depuis ces beaux jours de votre adolescence monarchique, qu'avez-vous fait ? où allez-vous ?... »

(Le marquis du C. d'E... – *Lettre à Victor Hugo*, Paris, 1846.)

Marquis, je m'en souviens, vous veniez chez ma mère.

Vous me faisiez parfois réciter ma grammaire ;

Vous m'apportiez toujours quelque bonbon exquis ;

Et nous étions cousins quand on était marquis.

Vous étiez vieux, j'étais enfant ;  
contre vos jambes

Vous me preniez, et puis, entre deux dithyrambes

En l'honneur de Coblentz et des rois,  
vous contiez

Quelque histoire de loups, de peuples

châtiés,

D'ogres, de jacobins, authentique et  
formelle,

Que j'avalais avec vos bonbons,  
pêle-mêle,

Et que je dévorais de fort bon appétit

Quand j'étais royaliste et quand  
j'étais petit.

J'étais un doux enfant, le grain  
d'honnête homme.

Quand, plein d'illusions, crédule,  
simple, en somme,

Droit et pur, mes deux yeux sur  
l'idéal ouverts,

Je bégayais, songeur naïf, mes  
premiers vers,

Marquis, vous leur trouviez un  
arrière-goût fauve,

Les Grâces vous ayant nourri dans  
leur alcôve ;

Mais vous disiez : « Pas mal ! bien !  
c'est quelqu'un qui naît ! »

Et, souvenir sacré ! ma mère  
rayonnait.

Je me rappelle encor de quel accent  
ma mère

Vous disait : « Bonjour. » Aube !  
avril ! joie éphémère !

Où donc est ce sourire ? où donc est

cette voix ?

Vous fuyez donc ainsi que les feuilles  
des bois,

O baisers d'une mère ! aujourd'hui,  
mon front sombre,

Le même front, est là, pensif, avec de  
l'ombre,

Et les baisers de moins et les rides de  
plus !

Vous aviez de l'esprit, marquis. Flux  
et reflux,

Heur, malheur, vous avaient laissé  
l'âme assez nette ;

Riche, pauvre, écuyer de Marie-  
Antoinette,

Emigré, vous aviez, dans ce temps  
incertain,

Bien supporté le chaud et le froid du  
destin.

Vous haïssiez Rousseau, mais vous  
aimiez Voltaire.

Pigault-Lebrun allait à votre goût  
austère,

Mais Diderot était digne du pilori.

Vous détestiez, c'est vrai, madame  
Dubarry,

Tout en divinisant Gabrielle  
d'Estrée.

Pas plus que Sévigné, la marquise



lettrée,

Ne s'étonnait de voir, douce femme  
rêvant,

Blêmir au clair de lune et trembler  
dans le vent,

Aux arbres du chemin, parmi les  
feuilles jaunes,

Les paysans pendus par ce bon duc  
de Chaulnes,

Vous ne preniez souci des manants  
qu'on abat

Par la force, et du pauvre écrasé sous  
le bât.

Avant quatre-vingt-neuf, galant  
incendiaire,

Vous portiez votre épée en quart de  
civadière ;

La poudre blanchissait votre dos de  
velours ;

Vous marchiez sur le peuple à pas  
légers – et lourds.

Quoique les vieux abus n'eussent  
rien qui vous blesse,

Jeune, vous aviez eu, vous, toute la  
noblesse,

Montmorency, Choiseul, Noaille,  
esprits charmants,

Avec la royauté des querelles  
d'amants ;

Brouilles, roucoulements ; Bérénice  
avec Tite.

La Révolution vous plut toute  
petite ;

Vous emboîtiez le pas derrière  
Talleyrand ;

Le monstre vous sembla d'abord fort  
transparent,

Et vous l'aviez tenu sur les fonts de  
baptême.

Joyeux, vous aviez dit au nouveau-  
né : Je t'aime !

Ligue ou Fronde, remède au déficit,  
protêt,

Vous ne saviez pas trop au fond ce

que c'était ;

Mais vous battiez des mains gaîment,  
quand Lafayette

Fit à Léviathan sa première layette.

Plus tard, la peur vous prit quand  
surgit le flambeau.

Vous vîtes la beauté du tigre  
Mirabeau.

Vous nous disiez, le soir, près du feu  
qui pétille,

Paris de sa poitrine arrachant la  
Bastille,

Le faubourg Saint-Antoine accourant  
en sabots,

Et ce grand peuple, ainsi qu'un  
spectre des tombeaux,

Sortant, tout effaré, de son antique  
opprobre,

Et le vingt juin, le dix août, le six  
octobre,

Et vous nous récitiez les quatrains  
que Boufflers

Mêlait en souriant à ces blêmes  
éclairs.

Car vous étiez de ceux qui, d'abord,  
ne comprirent

Ni le flot, ni la nuit, ni la France, et  
qui rirent ;

Qui prenaient tout cela pour des jeux

innocents ;

Qui, dans l'amas plaintif des siècles  
rugissants

Et des hommes hagards, ne voyaient  
qu'une meute ;

Qui, légers, à la foule, à la faim, à  
l'émeute,

Donnaient à deviner l'énigme du  
salon ;

Et qui, quand le ciel noir s'emplissait  
d'aquilon,

Quand, accroupie au seuil du  
mystère insondable,

La Révolution se dressait  
formidable,

Sceptiques, sans voir l'ongle et l'œil  
fauve qui luit,

Distinguant mal sa face étrange dans  
la nuit,

Presque prêts à railler l'obscurité  
difforme,

Jouaient à la charade avec le sphinx  
énorme.

Vous nous disiez : « Quel deuil ! les  
gueux, les mécontents,

« Ont fait rage ; on n'a pas su  
s'arrêter à temps.

« Une transaction eût tout sauvé  
peut-être.

« Ne peut-on être libre et le roi rester maître ?

« Le peuple conservant le trône eût été grand. »

Puis vous deveniez triste et morne ;  
et, murmurant :

« Les plus sages n'ont pu sauver ce bon vieux trône.

« Tout est mort ; ces grands rois, ce Paris Babylone,

« Montespan et Marly, Maintenon et Saint-Cyr ! »

Vous pleuriez. – Et, grand Dieu !  
pouvaient-ils réussir,

Ces hommes qui voulaient,



combinant vingt régimes,

La loi qui nous froissa, l'abus dont  
nous rougîmes,

Vieux codes, vieilles mœurs, droit  
divin, nation,

Chausser de royauté la Révolution ?

La patte du lion creva cette  
pantoufle !

II

Puis vous m'avez perdu de vue ; un  
vent qui souffle

Disperse nos destins, nos jours,  
notre raison,

Nos cœurs, aux quatre coins du

livide horizon ;

Chaque homme dans sa nuit s'en va  
vers sa lumière.

La seconde âme en nous se greffe à la  
première ;

Toujours la même tige avec une autre  
fleur.

J'ai connu le combat, le labeur, la  
douleur,

Les faux amis, ces nœuds qui  
deviennent couleuvres ;

J'ai porté deuils sur deuils ; j'ai mis  
œuvres sur œuvres ;

Vous ayant oublié, je ne le cache pas,

Marquis ; soudain j'entends dans ma  
maison un pas,

C'est le vôtre, et j'entends une voix,  
c'est la vôtre,

Qui m'appelle apostat, moi qui me  
crus apôtre !

Oui, c'est bien vous ; ayant peur  
jusqu'à la fureur,

Fronsac vieux, le marquis happé par  
la Terreur,

Haranguant à mi-corps dans l'hydre  
qui l'avale.

L'âge ayant entre nous conservé  
l'intervalle

Qui fait que l'homme reste enfant

pour le vieillard,

Ne me voyant d'ailleurs qu'à travers  
un brouillard,

Vous criez, l'œil hagard et vous  
fâchant tout rouge :

« Ah ! çà ! qu'est-ce que c'est que ce  
brigand ? Il bouge ! »

Et du poing, non du doigt, vous  
montrez vos aïeux ;

Et vous me rappelez ma mère,  
furieux.

– Je vous baise, ô pieds froids de ma  
mère endormie !

Et, vous exclamant : « Honte !  
anarchie ! infamie !

« Siècle effroyable où nul ne veut se tenir coi ! »

Me demandant comment, me demandant pourquoi,

Remuant tous les morts qui gisent sous la pierre,

Citant Lambesc, Marat, Charette et Robespierre,

Vous me dites d'un ton qui n'a plus rien d'urbain :

« Ce gueux est libéral ! ce montre est jacobin !

« Sa voix à des chansons de carrefour s'éraïlle.

« Pourquoi regardes-tu par-dessus la muraille ?

« Où vas-tu ? d'où viens-tu ? qui te rend si hardi ?

« Depuis qu'on ne t'a vu, qu'as-tu fait ? »

J'ai grandi.

Quoi ! parce que je suis né dans un groupe d'hommes

Qui ne voyaient qu'enfers,  
Gomorrhes et Sodomes,

Hors des anciennes mœurs et des antiques fois ;

Quoi ! parce que ma mère, en Vendée autrefois,

Sauva dans un seul jour la vie à  
douze prêtres ;

Parce qu'enfant sorti de l'ombre des  
ancêtres,

Je n'ai su tout d'abord que ce qu'ils  
m'ont appris,

Qu'oiseau dans le passé comme en  
un filet pris,

Avant de m'échapper à travers le  
bocage,

J'ai dû laisser pousser mes plumes  
dans ma cage ;

Parce que j'ai pleuré, – j'en pleure  
encor, qui sait ? –

Sur ce pauvre petit nommé Louis  
Dix-Sept ;

Parce qu'adolescent, âme à faux jour  
guidée,

J'ai trop peu vu la France et trop vu  
la Vendée ;

Parce que j'ai loué l'héroïsme  
breton,

Chouan et non Marceau, Stofflet et  
non Danton,

Que les grands paysans m'ont caché  
les grands hommes,

Et que j'ai fort mal lu, d'abord, l'ère  
où nous sommes,

Parce que j'ai vagi des chants de



royauté,

Suis-je à toujours rivé dans  
l'imbécillité ?

Dois-je crier : Arrière ! à mon siècle ;  
– à l'idée :

Non ! – à la vérité : Va-t'en,  
dévergondée ! –

L'arbre doit-il pour moi n'être qu'un  
goupillon ?

Au sein de la nature, immense  
tourbillon,

Dois-je vivre, portant l'ignorance en  
écharpe,

Cloîtré dans Loriguet et muré dans  
Laharpe ?

Dois-je exister sans être et regarder  
sans voir ?

Et faut-il qu'à jamais pour moi,  
quand vient le soir,

Au lieu de s'étoiler, le ciel se  
fleurdelise ?

III

Car le roi masque Dieu même dans  
son église,

L'azur,

IV

Ecoutez-moi. J'ai vécu ; j'ai songé.

La vie en larmes m'a doucement  
corrigé.

Vous teniez mon berceau dans vos  
mains, et vous fîtes

Ma pensée et ma tête en vos rêves  
confites.

Hélas ! j'étais la roue et vous étiez  
l'essieu.

Sur la vérité sainte, et la justice, et  
Dieu,

Sur toutes les clartés que la raison  
nous donne,

Par vous, par vos pareils, – et je vous  
le pardonne,

Marquis, – j'avais été tout de travers  
placé.

J'étais en porte-à-faux, je me suis

redressé.

La pensée est le droit sévère de la  
vie.

Dieu prend par la main l'homme  
enfant, et le convie

A la classe qu'au fond des champs,  
au sein des bois,

Il fait dans l'ombre à tous les êtres à  
la fois.

J'ai pensé. J'ai rêvé près des flots,  
dans les herbes,

Et les premiers courroux de mes odes  
imberbes

Sont d'eux-même en marchant  
tombés derrière moi.

La nature devint ma joie et mon  
effroi ;

Oui, dans le même temps où vous  
faussiez ma lyre,

Marquis, je m'échappais et  
j'apprenais à lire

Dans cet hiéroglyphe énorme :  
l'univers.

Oui, j'allais feuilleter les champs  
tout grands ouverts ;

Tout enfant, j'essayais d'épeler cette  
bible

Où se mêle, éperdu, le charmant au  
terrible ;

Livre écrit dans l'azur, sur l'onde et  
le chemin,

Avec la fleur, le vent, l'étoile ; et  
qu'en sa main

Tient la création au regard de  
statue ;

Prodigieux poème où la foudre  
accentue

La nuit, où l'océan souligne l'infini.

Aux champs, entre les bras du grand  
chêne béni,

J'étais plus fort, j'étais plus doux,  
j'étais plus libre ;

Je me mettais avec le monde en  
équilibre ;

Je tâchais de savoir, tremblant, pâle,  
ébloui,

Si c'est Non que dit l'ombre à l'astre  
qui dit Oui ;

Je cherchais à saisir le sens des  
phrases sombres

Qu'écrivaient sous mes yeux les  
formes et les nombres ;

J'ai vu partout grandeur, vie, amour,  
liberté ;

Et j'ai dit : – Texte : Dieu ; contre-  
sens : royauté. –

La nature est un drame avec des  
personnages :

J'y vivais ; j'écoutais, comme des témoignages,

L'oiseau, le lys, l'eau vive et la nuit qui tombait.

Puis je me suis penché sur l'homme, autre alphabet.

Le mal m'est apparu, puissant, joyeux, robuste,

Triomphant ; je n'avais qu'une soif : être juste ;

Comme on arrête un gueux volant sur le chemin,

Justicier indigné, j'ai pris le cœur humain

Au collet, et j'ai dit : Pourquoi le fiel,



l'envie,

La haine ? Et j'ai vidé les poches de  
la vie.

Je n'ai trouvé dedans que deuil,  
misère, ennui.

J'ai vu le loup mangeant l'agneau,  
dire : Il m'a nui !

Le vrai boitant ; l'erreur haute de  
cent coudées ;

Tous les cailloux jetés à toutes les  
idées.

Hélas ! j'ai vu la nuit reine, et, de fers  
chargés,

Christ, Socrate, Jean Huss, Colomb ;  
les préjugés

Sont pareils aux buissons que dans  
la solitude

On brise pour passer : toute la  
multitude

Se redresse et vous mord pendant  
qu'on en courbe un.

Ah ! malheur à l'apôtre et malheur au  
tribun !

On avait eu bien soin de me cacher  
l'histoire ;

J'ai lu ; j'ai comparé l'aube avec la  
nuit noire

Et les quatre-vingt-treize aux Saint-  
Barthélemy ;

Car ce quatre-vingt-treize où vous  
avez frémi,

Qui dut être, et que rien ne peut plus  
faire éclore,

C'est la lueur de sang qui se mêle à  
l'aurore.

Les Révolutions, qui viennent tout  
venger,

Font un bien éternel dans leur mal  
passager.

Les Révolutions ne sont que la  
formule

De l'horreur qui, pendant vingt  
règnes s'accumule.

Quand la souffrance a pris de

lugubres ampleurs ;

Quand les maîtres longtemps ont  
fait, sur l'homme en pleurs,

Tourner le Bas-Empire avec le Moyen  
Age,

Du midi dans le nord formidable  
engrenage ;

Quand l'histoire n'est plus qu'un tas  
noir de tombeaux,

De Crécys, de Rosbachs, becquetés  
des corbeaux ;

Quand le pied des méchants règne et  
courbe la tête

Du pauvre partageant dans l'auge  
avec la bête ;

Lorsqu'on voit aux deux bouts de  
l'affreuse Babel

Louis Onze et Tristan, Louis Quinze  
et Lebel ;

Quand le harem est prince et  
l'échafaud ministre ;

Quand toute chair gémit ; quand la  
lune sinistre

Trouve qu'assez longtemps l'herbe  
humaine a fléchi,

Et qu'assez d'ossements aux gibets  
ont blanchi ;

Quand le sang de Jésus tombe en  
vain, goutte à goutte,

Depuis dix-huit cents ans, dans  
l'ombre qui l'écoute ;

Quand l'ignorance a même aveuglé  
l'avenir ;

Quand, ne pouvant plus rien saisir et  
rien tenir,

L'espérance n'est plus que le tronçon  
de l'homme ;

Quand partout le supplice à la fois se  
consomme,

Quand la guerre est partout, quand  
la haine est partout,

Alors, subitement, un jour, debout,  
debout !

Les réclamations de l'ombre

misérable,

La géante douleur, spectre  
incommensurable,

Sortent du gouffre ; un cri s'entend  
sur les hauteurs ;

Les mondes sociaux heurtent leurs  
équateurs ;

Tout le baigne effrayant des parias se  
lève ;

Et l'on entend sonner les fouets, les  
fers, le glaive,

Le meurtre, le sanglot, la faim, le  
hurlement,

Tout le bruit du passé, dans ce  
déchaînement !

Dieu dit au peuple : Va ! l'ardent  
tocsin qui r le,

Secoue avec sa corde obscure et  
sépulcrale

L' glise et son clocher, le Louvre et  
son beffroi ;

Luther brise le pape et Mirabeau le  
roi !

Tout est dit. C'est ainsi que les vieux  
mondes croulent.

Oh ! l'heure vient toujours ! des flots  
sourds au loin roulent.

A travers les rumeurs, les cadavres,  
les deuils,



L'écume, et les sommets qui  
deviennent écueils,

Les siècles devant eux poussent,  
désespérées,

Les Révolutions, monstrueuses  
marées,

Océans faits des pleurs de tout le  
genre humain.

V

Ce sont les rois qui font les  
gouffres ; mais la main

Qui sema, ne veut pas accepter la  
récolte ;

Le fer dit que le sang qui jaillit, se  
révolte.

Voilà ce que m'apprit l'histoire. Oui,  
c'est cruel,

Ma raison a tué mon royalisme en  
duel.

Me voici jacobin. Que veut-on que j'y  
fasse ?

Le revers du louis dont vous aimez la  
face,

M'a fait peur. En allant librement  
devant moi,

En marchant, je le sais, j'afflige votre  
foi,

Votre religion, votre cause éternelle,

Vos dogmes, vos aïeux, vos dieux,

votre flanelle,

Et dans vos bons vieux os, faits  
d'immobilité,

Le rhumatisme antique appelé  
royauté.

Je n'y puis rien. Malgré menins et  
majordomes,

Je ne crois plus aux rois  
propriétaires d'hommes ;

N'y croyant plus, je fais mon devoir,  
je le dis.

Marc-Aurèle écrivait : « Je me  
trompai jadis ;

« Mais je ne laisse pas, allant au  
juste, au sage,

« Mes erreurs d'autrefois me barrer  
le passage. »

Je ne suis qu'un atome, et je fais  
comme lui ;

Marquis, depuis vingt ans, je n'ai,  
comme aujourd'hui,

Qu'une idée en l'esprit : servir la  
cause humaine.

La vie est une cour d'assises ; on  
amène

Les faibles à la barre accouplés aux  
pervers.

J'ai, dans le livre, avec le drame, en  
prose, en vers,

Plaidé pour les petits et pour les  
misérables ;

Suppliant les heureux et les  
inexorables ;

J'ai réhabilité le bouffon, l'histrion,  
Tous les damnés humains, Triboulet,  
Marion,

Le laquais, le forçat et la prostituée ;  
Et j'ai collé ma bouche à toute âme  
tuée,

Comme font les enfants, anges aux  
cheveux d'or,

Sur la mouche qui meurt, pour  
qu'elle vole encor.

Je me suis incliné sur tout ce qui  
chancelle,

Tendre, et j'ai demandé la grâce  
universelle ;

Et, comme j'irritais beaucoup de  
gens ainsi,

Tandis qu'en bas peut-être on me  
disait : Merci,

J'ai recueilli souvent, passant dans  
les nuées,

L'applaudissement fauve et sombre  
des huées ;

J'ai réclamé des droits pour la  
femme et l'enfant ;

J'ai tâché d'éclairer l'homme en le

réchauffant ;

J'allais criant : Science ! écriture !  
parole !

Je voulais résorber le baigneur par  
l'école ;

Les coupables pour moi n'étaient  
que des témoins.

Rêvant tous les progrès, je voyais  
luiser moins

Que le front de Paris la tiare de  
Rome.

J'ai vu l'esprit humain libre, et le  
cœur de l'homme

Esclave ; et j'ai voulu l'affranchir à  
son tour,

Et j'ai tâché de mettre en liberté  
l'amour.

Enfin, j'ai fait la guerre à la Grève  
homicide,

J'ai combattu la mort, comme  
l'antique Alcide ;

Et me voilà ; marchant toujours,  
ayant conquis,

Perdu, lutté, souffert. – Encore un  
mot, marquis,

Puisque nous sommes là causant  
entre deux portes.

On peut être appelé renégat de deux  
sortes :



En se faisant païen, en se faisant chrétien.

L'erreur est d'un aimable et galant entretien.

Qu'on la quitte, elle met les deux poings sur sa hanche.

La vérité, si douce aux bons, mais rude et franche,

Quand pour l'or, le pouvoir, la pourpre qu'on revêt,

On la trahit, devient le spectre du chevet.

L'une est la harengère, et l'autre est l'euménide.

Et ne nous fâchons point. Bonjour,

Epiménide.

Le passé ne veut pas s'en aller. Il revient

Sans cesse sur ses pas, reveut, reprend, retient,

Use à tout ressaisir ses ongles noirs ; fait rage ;

Il gonfle son vieux flot, souffle son vieil orage,

Vomit sa vieille nuit, crie : A bas ! crie : A mort !

Pleure, tonne, tempête, éclate, hurle, mord.

L'avenir souriant lui dit : Passe, bonhomme.

L'immense renégat d'Hier, marquis,  
se nomme

Demain ; mai tourne bride et plante  
là l'hiver ;

Qu'est-ce qu'un papillon ? le  
déserteur du ver ;

Falstaff se range ? il est l'apostat des  
ribotes ;

Mes pieds, ces renégats, quittent mes  
vieilles bottes ;

Ah ! le doux renégat des haines, c'est  
l'amour.

A l'heure où, débordant d'incendie et  
de jour,

Splendide, il s'évada de leurs cachots  
funèbres,

Le soleil frémissant renia les  
ténèbres.

O marquis peu semblable aux  
anciens barons loups,

O Français renégat du Celte,  
embrassons-nous.

Vous voyez bien, marquis, que vous  
aviez trop d'ire.

VI

Rien, au fond de mon cœur, puisqu'il  
faut le redire,

Non, rien n'a varié ; je suis toujours  
celui

Qui va droit au devoir, dès que  
l'honnête a lui,

Qui, comme Job, frissonne aux vents,  
fragile arbuste,

Mais veut le bien, le vrai, le beau, le  
grand, le juste.

Je suis cet homme-là, je suis cet  
enfant-là.

Seulement, un matin, mon esprit  
s'envola,

Je vis l'espace large et pur qui nous  
réclame ;

L'horizon a changé, marquis, mais  
non pas l'âme.

Rien au dedans de moi, mais tout  
autour de moi.

L'histoire m'apparut, et je compris la  
loi

Des générations, cherchant Dieu,  
portant l'arche,

Et montant l'escalier immense  
marche à marche.

Je restai le même œil, voyant un  
autre ciel.

Est-ce ma faute, à moi, si l'azur  
éternel

Est plus grand et plus bleu qu'un  
plafond de Versailles ?

Est-ce ma faute, à moi, mon Dieu, si

tu tressailles

Dans mon cœur frémissant, à ce cri :  
Liberté !

L'œil de cet homme a plus d'aurore  
et de clarté,

Tant pis ! prenez-vous-en à l'aube  
solennelle.

C'est la faute au soleil et non à la  
prunelle.

Vous dites : Où vas-tu ? Je l'ignore ;  
et j'y vais.

Quand le chemin est droit, jamais il  
n'est mauvais.

J'ai devant moi le jour et j'ai la nuit  
derrière ;

Et cela me suffit ; je brise la barrière.

Je vois, et rien de plus ; je crois, et rien de moins.

Mon avenir à moi n'est pas un de mes soins.

Les hommes du passé, les combattants de l'ombre,

M'assaillent ; je tiens tête, et sans compter leur nombre,

A ce choc inégal et parfois hasardeux.

Mais, Longwood et Goritz m'en sont témoins tous deux,

Jamais je n'outrageai la proscription



sainte.

Le malheur, c'est la nuit ; dans cette  
auguste enceinte,

Les hommes et les cieux paraissent  
étoilés.

Les derniers rois l'ont su quand ils  
s'en sont allés.

Jamais je ne refuse, alors que le soir  
tombe,

Mes larmes à l'exil, mes genoux à la  
tombe ;

J'ai toujours consolé qui s'est  
évanoui ;

Et, dans leurs noirs cercueils, leur  
tête me dit oui.

Ma mère aussi le sait ! et de plus,  
avec joie,

Elle sait les devoirs nouveaux que  
Dieu m'envoie ;

Car, étant dans la fosse, elle aussi  
voit le vrai.

Oui, l'homme sur la terre est un ange  
à l'essai ;

Aimons ! servons ! aidons ! luttons !  
souffrons ! Ma mère

Sait qu'à présent je vis hors de toute  
chimère ;

Elle sait que mes yeux au progrès  
sont ouverts,

Que j'attends les périls, l'épreuve,  
les revers,

Que je suis toujours prêt, et que je  
hâte l'heure

De ce grand lendemain : l'humanité  
meilleure !

Qu'heureux, triste, applaudi, chassé,  
vaincu, vainqueur,

Rien de ce but profond ne distraira  
mon cœur,

Ma volonté, mes pas, mes cris, mes  
vœux, ma flamme !

O saint tombeau, tu vois dans le fond  
de mon âme !

Oh ! jamais, quel que soit le sort, le

deuil, l'affront,

La conscience en moi ne baissera le front ;

Elle marche sereine, indestructible et fière ;

Car j'aperçois toujours, conseil lointain, lumière,

A travers mon destin, quel que soit le moment,

Quel que soit le désastre ou l'éblouissement,

Dans le bruit, dans le vent orageux qui m'emporte,

Dans l'aube, dans la nuit, l'œil de ma mère morte !

Paris, juin 1846.

Ecrit en 1855

J'ajoute un post-scriptum après neuf ans. J'écoute ;

Etes-vous toujours là ? Vous êtes mort sans doute,

Marquis ; mais d'où je suis on peut parler aux morts.

Ah ! votre cercueil s'ouvre : – Où donc es-tu ? – Dehors.

Comme vous. – Es-tu mort ? – Presque. J'habite l'ombre ;

Je suis sur un rocher qu'entourne

l'eau sombre,

Ecueil rongé des flots, de ténèbres  
chargé,

Où s'assied, ruisselant, le blême  
naufragé.

– Eh bien, me dites-vous, après ? –  
La solitude

Autour de moi toujours a la même  
attitude ;

Je ne vois que l'abîme, et la mer, et  
les cieux,

Et les nuages noirs qui vont  
silencieux ;

Mon toit, la nuit, frissonne, et  
l'ouragan le mêle

Aux souffles effrénés de l'onde et de  
la grêle ;

Quelqu'un semble clouer un crêpe à  
l'horizon ;

L'insulte bat de loin le seuil de ma  
maison ;

Le roc croule sous moi dès que mon  
pied s'y pose ;

Le vent semble avoir peur de  
m'approcher, et n'ose

Me dire qu'en baissant la voix et qu'à  
demi

L'adieu mystérieux que me jette un  
ami.

La rumeur des vivants s'éteint  
diminuée.

Tout ce que j'ai rêvé s'est envolé,  
nuée !

Sur mes jours devenus fantômes,  
pâle et seul,

Je regarde tomber l'infini, ce linceul.

—

Et vous dites : — Après ? — Sous un  
mont qui surplombe,

Près des flots, j'ai marqué la place de  
ma tombe ;

Ici, le bruit du gouffre est tout ce  
qu'on entend ;

Tout est horreur et nuit. — Après ? —



Je suis content.

Jersey, janvier 1855.



# IV.



A SOURCE TOMBAIT du  
rocher

Goutte à goutte à la mer  
affreuse.

L'Océan, fatal au nocher,

Lui dit : « Que me veux-tu,  
pleureuse ?

Je suis la tempête et l'effroi ;

Je finis où le ciel commence.

Est-ce que j'ai besoin de toi,

Petite, moi qui suis l'immense ? »

La source dit au gouffre amer :

« Je te donne, sans bruit ni gloire,

Ce qui te manque, ô vaste mer !

Une goutte d'eau qu'on peut boire. »

Avril 1854.



V. – A mademoiselle  
Louise B.



VOUS L'ÂME profonde ! ô  
vous la sainte lyre !

Vous souvent-il des  
temps d'extase et de  
délire,

Et des jeux triomphants,

Et du soir qui tombait des collines

prochaines ?

Vous souvient-il des jours ? vous  
souvient-il des chênes

Et des petits enfants ?

Et vous rappelez-vous les amis, et la  
table,

Et le rire éclatant du père  
respectable,

Et nos cris querelleurs,

Le pré, l'étang, la barque, et la lune,  
et la brise,

Et les chants qui sortaient de votre  
cœur, Louise,

En attendant les pleurs !

Le parc avait des fleurs et n'avait pas  
de marbres.

Oh ! comme il était beau, le vieillard,  
sous les arbres !

Je le voyais parfois

Dès l'aube sur un banc s'asseoir  
tenant un livre ;

Je sentais, j'entendais l'ombre  
autour de lui vivre

Et chanter dans les bois !

Il lisait, puis dormait au baiser de  
l'aurore ;

Et je le regardais dormir, plus calme  
encore

Que ce paisible lieu,

Avec son front serein d'où sortait  
une flamme,

Son livre ouvert devant le soleil, et  
son âme

Ouverte devant Dieu !

Et du fond de leur nid, sous l'orme et  
sous l'érable,

Les oiseaux admiraient sa tête  
vénérable,

Et, gais chanteurs tremblants,

Ils guettaient, s'approchaient, et  
souhaitaient dans l'ombre

D'avoir, pour augmenter la douceur

du nid sombre,

Un de ses cheveux blancs !

Puis il se réveillait, s'en allait vers la grille,

S'arrêtait pour parler à ma petite fille,

Et ces temps sont passés !

Le vieillard et l'enfant jasaient de mille choses...

Vous ne voyiez donc pas ces deux êtres, ô roses,

Que vous refleurissez !

Avez-vous bien le cœur, ô roses, de renaître



Dans le même bosquet, sous la même  
fenêtre ?

Où sont-ils, ces fronts purs ?

N'était-ce pas vos sœurs, ces deux  
âmes perdues

Qui vivaient, et se sont si vite  
confondues

Aux éternels azurs !

Est-ce que leur sourire, est-ce que  
leurs paroles,

O roses, n'allaient pas réjouir vos  
corolles

Dans l'air silencieux,

Et ne s'ajoutaient pas à vos chastes

délices,

Et ne devenaient pas parfums dans  
vos calices,

Et rayons dans vos cieux ?

Ingrates ! vous n'avez ni regrets, ni  
mémoire.

Vous vous réjouissez dans toute  
votre gloire ;

Vous n'avez point pâli.

Ah ! je ne suis qu'un homme et qu'un  
roseau qui ploie,

Mais je ne voudrais pas, quant à moi,  
d'une joie

Faite de tant d'oubli !

Oh ! qu'est-ce que le sort a fait de  
tout ce rêve ?

Où donc a-t-il jeté l'humble cœur qui  
s'élève,

Le foyer réchauffant,

O Louise, et la vierge, et le vieillard  
prospère,

Et tous ces vœux profonds, de moi  
pour votre père,

De vous pour mon enfant !

Où sont-ils, les amis de ce temps que  
j'adore ?

Ceux qu'a pris l'ombre, et ceux qui  
ne sont pas encore

Tombés au flot sans bords ;

Eux, les évanouis, qu'un autre ciel  
réclame,

Et vous, les demeurés, qui vivez dans  
mon âme,

Mais pas plus que les morts !

Quelquefois, je voyais, de la colline  
en face,

Mes quatre enfants jouer, tableau  
que rien n'efface !

Et j'entendais leurs chants ;

Emu, je contemplais ces aubes de  
moi-même

Qui se levaient là-bas dans la

douceur suprême

Des vallons et des champs !

Ils couraient, s'appelaient dans les  
fleurs ; et les femmes

Se mêlaient à leurs jeux comme de  
blanches âmes ;

Et tu riais, Armand !

Et, dans l'hymen obscur qui sans fin  
se consomme,

La nature sentait que ce qui sort de  
l'homme

Est divin et charmant !

Où sont-ils ? Mère, frère, à son tour  
chacun sombre.

Je saigne et vous saignez. Mêmes douleurs ! même ombre !

O jours trop tôt décrus !

Ils vont se marier ; faites venir un prêtre ;

Qu'il revienne ! ils sont morts. Et, le temps d'apparaître,

Les voilà disparus !

Nous vivons tous penchés sur un océan triste.

L'onde est sombre. Qui donc survit ?  
qui donc existe ?

Ce bruit sourd, c'est le glas.

Chaque flot est une âme ; et tout fuit.

Rien ne brille.

Un sanglot dit : Mon père ! un  
sanglot dit : Ma fille !

Un sanglot dit : Hélas !

Marine-Terrace, juin 1855.



# VI. – A vous qui êtes là



VOUS, QUI L'AVEZ suivi  
dans sa blême vallée,

Au bord de cette mer  
d'écueils noirs constellée,

Sous la pâle nuée  
éternelle qui sort

Des flots, de l'horizon, de l'orage et



du sort ;

Vous qui l'avez suivi dans cette  
Thébaïde,

Sur cette grève nue, aigre, isolée et  
vide,

Où l'on ne voit qu'espace âpre et  
silencieux,

Solitude sur terre et solitude aux  
cieux ;

Vous qui l'avez suivi dans ce  
brouillard qu'épanche

Sur le roc, sur la vague et sur l'écume  
blanche,

La profonde tempête aux souffles  
inconnus,

Recevez, dans la nuit où vous êtes  
venus,

O chers êtres ! cœurs vrais, lierres de  
ses décombres,

La bénédiction de tous ces déserts  
sombres !

Ces désolations vous aiment ; ces  
horreurs,

Ces brisants, cette mer où les vents  
laboueurs

Tirent sans fin le soc monstrueux des  
nuages,

Ces houles revenant comme de  
grands rouages,

Vous aiment ; ces exils sont joyeux  
de vous voir ;

Recevez la caresse immense du lieu  
noir !

O forçats de l'amour ! ô  
compagnons, compagnes,

Qui l'aidez à traîner son boulet dans  
ces bagnes,

O groupe indestructible et fidèle  
entre tous

D'âmes et de bons cœurs et d'esprits  
fiers et doux,

Mère, fille, et vous, fils, vous ami,  
vous encore,

Recevez le soupir du soir vague et

sonore,

Recevez le sourire et les pleurs du  
matin,

Recevez la chanson des mers, l'adieu  
lointain

Du pauvre mât penché parmi les  
lames brunes !

Soyez les bienvenus pour l'âpre fleur  
des dunes,

Et pour l'aigle qui fuit les hommes  
importuns,

Âmes, et que les champs vous  
rendent vos parfums,

Et que, votre clarté, les astres vous la  
rendent !

Et qu'en vous admirant, les vastes  
flots demandent :

Qu'est-ce donc que ces cœurs qui  
n'ont pas de reflux !

O tendres survivants de tout ce qui  
n'est plus !

Rayonnements masquant la grande  
éclipse à l'âme !

Sourires éclairant, comme une douce  
flamme,

L'abîme qui se fait, hélas ! dans le  
songeur !

Gaîtés saintes chassant le souvenir  
rongeur !

Quand le proscrit saignant se tourne,  
âme meurtrie

Vers l'horizon, et crie en pleurant :  
« La patrie ! »

La famille, mensonge auguste, dit :  
« C'est moi ! »

Oh ! suivre hors du jour, suivre hors  
de la loi,

Hors du monde, au delà de la  
dernière porte,

L'être mystérieux qu'un vent fatal  
emporte,

C'est beau. C'est beau de suivre un  
exilé ! le jour

Où ce banni sortit de France, plein

d'amour

Et d'angoisse, au moment de quitter  
cette mère,

Il s'arrêta longtemps sur la limite  
amère ;

Il voyait, de sa course à venir déjà  
las,

Que dans l'œil des passants il n'était  
plus, hélas !

Qu'une ombre, et qu'il allait entrer  
au sourd royaume

Où l'homme qui s'en va flotte et  
devient fantôme ;

Il disait aux ruisseaux : « Retiendrez-  
vous mon nom,

Ruisseaux ? » Et les ruisseaux  
coulaient en disant : « Non. »

Il disait aux oiseaux de France : « Je  
vous quitte,

Doux oiseaux ; je m'en vais aux lieux  
où l'on meurt vite,

Au noir pays d'exil où le ciel est  
étroit ;

Vous viendrez, n'est-ce pas, vous  
nicher dans mon toit ? »

Et les oiseaux fuyaient au fond des  
brumes grises.

Il disait aux forêts : « M'enverrez-  
vous vos brises ? »



Les arbres lui faisaient des signes de refus.

Car le proscrit est seul ; la foule aux pas confus

Ne comprend que plus tard, d'un rayon éclairée,

Cet habitant du gouffre et de l'ombre sacrée.

Marine-Terrace, janvier 1855.



# VII.



OUR L'ERREUR, ÉCLAIRER, c'est  
apostasier.

Aujourd'hui ne naît pas impunément  
d'hier.

L'aube sort de la nuit, qui la déclare  
ingrate.

Anitus criait : « Mort à l'apostat  
Socrate ! »

Caïphe disait : « Mort au renégat  
Jésus ! »

Courbant son front pendant que l'on  
crache dessus,

Galilée, apostat à la terre immobile,

Songe et la sent frémir sous son  
genou débile.

Destin ! sinistre éclat de rire ! En  
vérité,

J'admire, ô cieux profonds ! que ç'ait  
toujours été

La volonté de Dieu qu'en ce monde  
où nous sommes

On donnât sa pensée et son labeur  
aux hommes,

Ses entrailles, ses jours et ses nuits,  
sa sueur,

Son sommeil, ce qu'on a dans les  
yeux de lueur,

Et son cœur et son âme, et tout ce  
qu'on en tire,

Sans reculer devant n'importe quel  
martyre,

Et qu'on se répandît, et qu'on se  
prodiguât,

Pour être au fond du gouffre appelé  
renégat !

Marine-Terrace, novembre 1854.



## VIII. – A Jules J.



JE DORMAIS EN effet, et tu me réveillas.

Je te criai : « Salut ! » et tu me dis : « Hélas ! »

Et cet instant fut doux, et nous nous embrassâmes ;

Nous mêlâmes tes pleurs, mon sourire et nos âmes.

Ces temps sont déjà loin ; où donc

alors roulait

Ma vie ? et ce destin sévère qui me  
plaît,

Qu'est-ce donc qu'il faisait de cette  
feuille morte

Que je suis, et qu'un vent pousse, et  
qu'un vent remporte ?

J'habitais au milieu des hauts  
pignons flamands ;

Tout le jour, dans l'azur, sur les  
vieux toits fumants,

Je regardais voler les grands nuages  
ivres ;

Tandis que je songeais, le coude sur  
mes livres,

De moments en moments, ce noir  
passant ailé,

Le temps, ce sourd tonnerre à nos  
rumeurs mêlé,

D'où les heures s'en vont en sombres  
étincelles,

Ebranlait sur mon front le beffroi de  
Bruxelles.

Tout ce qui peut tenter un cœur  
ambitieux

Etait là, devant moi, sur terre et dans  
les cieux ;

Sous mes yeux, dans l'austère et  
gigantesque place,



J'avais les quatre points cardinaux  
de l'espace,

Qui font songer à l'aigle, à l'astre, au  
flot, au mont,

Et les quatre pavés de l'échafaud  
d'Egmont.

Aujourd'hui, dans une île, en butte  
aux eaux sans nombre,

Où l'on ne me voit plus, tant j'y suis  
couvert d'ombre,

Au milieu de la vaste aventure des  
flots,

Des rocs, des mers, brisant barques  
et matelots,

Debout, échevelé sur le cap ou le

môle

Par le souffle qui sort de la bouche  
du pôle,

Parmi les chocs, les bruits, les  
naufrages profonds,

Morne histoire d'écueils, de gouffres,  
de typhons,

Dont le vent est la plume et la nuit le  
registre,

J'erre, et de l'horizon je suis la voix  
sinistre.

Et voilà qu'à travers ces brumes et  
ces eaux,

Tes volumes exquis m'arrivent,  
blancs oiseaux,

M'apportant le rameau qu'apportent  
les colombes

Aux arches, et le chant que le cygne  
offre aux tombes,

Et jetant à mes rocs tout  
l'éblouissement

De Paris glorieux et de Paris  
charmant !

Et je lis, et mon front s'éclaire, et je  
savoure

Ton style, ta gaîté, ta douleur, ta  
bravoure.

Merci, toi dont le cœur aima, sentit,  
comprit !

Merci, devin ! merci, frère, poète,  
esprit,

Qui viens chanter cet hymne à côté  
de ma vie !

Qui vois mon destin sombre et qui  
n'as pas d'envie !

Et qui dans cette épreuve où je  
marche, portant

L'abandon à chaque heure et l'ombre  
à chaque instant,

M'as vu boire le fiel sans y mêler la  
haine !

Tu changes en blancheur la nuit de  
ma géhenne,

Et tu fais un autel de lumière inondé

Du tas de pierres noir dont on m'a  
lapidé.

Je ne suis rien ; je viens et je m'en  
vais ; mais gloire

A ceux qui n'ont pas peur des  
vaincus de l'histoire

Et des contagions du malheur  
toujours fui !

Gloire aux fermes penseurs inclinés  
sur celui

Que le sort, geôlier triste, au fond de  
l'exil pousse !

Ils ressemblent à l'aube, ils ont la  
force douce,

Ils sont grands ; leur esprit parfois,  
avec un mot,

Dore en arc triomphal la voûte du  
cachot !

Le ciel s'est éclairci sur mon île  
sonore,

Et ton livre en venant a fait venir  
l'aurore ;

Seul aux bois avec toi, je lis, et me  
souviens,

Et je songe, oubliant les monts  
diluviens,

L'onde, et l'aigle de mer qui plane  
sur mon aire ;

Et, pendant que je lis, mon œil

visionnaire,

A qui tout apparaît comme dans un  
réveil,

Dans les ombres que font les feuilles  
au soleil,

Sur tes pages où rit l'idée, où vit la  
grâce,

Croit voir se dessiner le pur profil  
d'Horace,

Comme si, se mirant au livre où je te  
voi,

Ce doux songeur ravi lisait derrière  
moi !

Marine-Terrace, décembre 1854.





# IX. – Le mendiant



UN PAUVRE HOMME  
passait dans le givre et le  
vent.

Je cognai sur ma vitre ; il  
s'arrêta devant

Ma porte, que j'ouvris  
d'une façon civile.

Les ânes revenaient du marché de la  
ville,

Portant les paysans accroupis sur  
leurs bâts.

C'était le vieux qui vit dans une  
niche au bas

De la montée, et rêve, attendant,  
solitaire,

Un rayon du ciel triste, un liard de la  
terre,

Tendant les mains pour l'homme et  
les joignant pour Dieu.

Je lui criai : « Venez vous réchauffer  
un peu.

Comment vous nommez-vous ? » Il  
me dit : « Je me nomme

Le pauvre. – Je lui pris la main :

« Entrez, brave homme. »

Et je lui fis donner une jatte de lait.

Le vieillard grelottait de froid ; il me parlait,

Et je lui répondais, pensif et sans l'entendre.

« Vos habits sont mouillés », dis-je,  
« il faut les étendre

Devant la cheminée. » Il s'approcha  
du feu.

Son manteau, tout mangé des vers, et  
jadis bleu,

Étalé largement sur la chaude  
fournaise,

Piqué de mille trous par la lueur de  
braise,

Couvrait l'âtre, et semblait un ciel  
noir étoilé.

Et, pendant qu'il séchait ce haillon  
désolé

D'où ruisselaient la pluie et l'eau des  
fondrières,

Je songeais que cet homme était  
plein de prières,

Et je regardais, sourd à ce que nous  
disions,

Sa bure où je voyais des  
constellations.

Décembre 1834.



# X. – Aux feuillantines



ES DEUX FRÈRES et  
moi, nous étions tout  
enfants.

Notre mère disait :  
« Jouez, mais je  
défends

Qu'on marche dans les fleurs et  
qu'on monte aux échelles. »

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.

Nous mangions notre pain de si bon  
appétit,

Que les femmes riaient quand nous  
passions près d'elles.

Nous montions pour jouer au grenier  
du couvent.

Et, là, tout en jouant, nous  
regardions souvent,

Sur le haut d'une armoire, un livre  
inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce  
livre noir ;

Je ne sais pas comment nous fîmes  
pour l'avoir,

Mais je me souviens bien que c'était

une Bible.

Ce vieux livre sentait une odeur  
d'encensoir.

Nous allâmes ravis dans un coin  
nous asseoir ;

Des estampes partout ! quel  
bonheur ! quel délire !

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur  
nos genoux,

Et, dès le premier mot, il nous parut  
si doux,

Qu'oubliant de jouer, nous nous  
mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi tout  
le matin,



Joseph, Ruth et Booz, le bon  
Samaritain,

Et, toujours plus charmés, le soir  
nous le relûmes.

Tels des enfants, s'ils ont pris un  
oiseau des cieux,

S'appellent en riant et s'étonnent,  
joyeux,

De sentir dans leur main la douceur  
de ses plumes.

Marine-Terrace, août 1855.



# XI. – Ponto



E DIS À mon chien noir :  
« Viens, Ponto, viens-nous-  
en ! »

Et je vais dans les bois, mis  
comme un paysan ;

Je vais dans les grands bois,  
lisant dans les vieux livres.

L'hiver, quand la ramée est un écrin  
de givres,

Ou l'été, quand tout rit, même  
l'aurore en pleurs,

Quand toute l'herbe n'est qu'un  
triomphe de fleurs,

Je prends Froissart, Montluc, Tacite,  
quelque histoire,

Et je marche, effaré des crimes de la  
gloire.

Hélas ! l'horreur partout, même chez  
les meilleurs !

Toujours l'homme en sa nuit trahi  
par ses veilleurs !

Toutes les grandes mains, hélas ! de  
sang rougies !

Alexandre ivre et fou, César perdu

d'orgies,

Et, le poing sur Didier, le pied sur  
Vitikind,

Charlemagne souvent semblable à  
Charles-Quint ;

Caton de chair humaine engraisant  
la murène ;

Titus crucifiant Jérusalem ; Turenne,

Héros, comme Bayard et comme  
Catinat,

A Nordlingue, bandit dans le  
Palatinat ;

Le duel de Jarnac, le duel de  
Carrouge ;

Louis Neuf tenaillant les langues  
d'un fer rouge ;

Cromwell trompant Milton, Calvin  
brûlant Servet.

Que de spectres, ô gloire ! autour de  
ton chevet !

O triste humanité, je fuis dans la  
nature !

Et, pendant que je dis : « Tout est  
leurre, imposture,

Mensonge, iniquité, mal de splendeur  
vêtu ! »

Mon chien Ponto me suit. Le chien,  
c'est la vertu

Qui, ne pouvant se faire homme,

s'est faite bête.

Et Ponto me regarde avec son œil honnête.

Marine-Terrace, mars 1855.



## XII. – Dolorosæ

**M**ÈRE, VOILÀ DOUZE  
ans que notre fille est  
morte ;  
Et depuis, moi le père  
et vous la femme  
forte,

Nous n'avons pas été, Dieu le sait,  
un seul jour

Sans parfumer son nom de prière et

d'amour.

Nous avons pris la sombre et  
charmante habitude

De voir son ombre vivre en notre  
solitude,

De la sentir passer et de l'entendre  
errer,

Et nous sommes restés à genoux à  
pleurer.

Nous avons persisté dans cette  
douleur douce,

Et nous vivons penchés sur ce cher  
nid de mousse

Emporté dans l'orage avec les deux  
oiseaux.



Mère, nous n'avons pas plié, quoique  
roseaux,

Ni perdu la bonté vis-à-vis l'un de  
l'autre,

Ni demandé la fin de mon deuil et du  
vôtre

A cette lâcheté qu'on appelle l'oubli.

Oui, depuis ce jour triste où pour  
nous ont pâli

Les cieux, les champs, les fleurs,  
l'étoile, l'aube pure,

Et toutes les splendeurs de la sombre  
nature,

Avec les trois enfants qui nous

restent, trésor

De courage et d'amour que Dieu nous  
laisse encor,

Nous avons essuyé des fortunes  
diverses,

Ce qu'on nomme malheur, adversité,  
traverses,

Sans trembler, sans fléchir, sans haïr  
les écueils,

Donnant aux deuils du cœur, à  
l'absence, aux cercueils,

Aux souffrances dont saigne ou  
l'âme ou la famille,

Aux êtres chers enfuis ou morts, à  
notre fille,

Aux vieux parents repris par un  
monde meilleur,

Nos pleurs, et le sourire à toute autre  
douleur.

Marine-Terrace, août 1855.



# XIII. – Paroles sur la dune



MAINTENANT QUE MON  
temps décroît comme  
un flambeau,

Que mes tâches sont  
terminées ;

Maintenant que voici  
que je touche au tombeau

Par les deuils et par les années,

Et qu'au fond de ce ciel que mon  
essor rêva,

Je vois fuir, vers l'ombre entraînées,

Comme le tourbillon du passé qui  
s'en va,

Tant de belles heures sonnées ;

Maintenant que je dis : – Un jour,  
nous triomphons ;

Le lendemain, tout est mensonge ! –

Je suis triste, et je marche au bord  
des flots profonds,

Courbé comme celui qui songe.

Je regarde, au-dessus du mont et du  
vallon,

Et des mers sans fin remuées,  
S'envoler sous le bec du vautour  
aquilon,  
Toute la toison des nuées ;  
J'entends le vent dans l'air, la mer  
sur le récif,  
L'homme liant la gerbe mûre ;  
J'écoute, et je confronte en mon  
esprit pensif  
Ce qui parle à ce qui murmure ;  
Et je reste parfois couché sans me  
lever  
Sur l'herbe rare de la dune,  
Jusqu'à l'heure où l'on voit

apparaître et rêver

Les yeux sinistres de la lune.

Elle monte, elle jette un long rayon  
dormant

A l'espace, au mystère, au gouffre ;

Et nous nous regardons tous les deux  
fixement,

Elle qui brille et moi qui souffre.

Où donc s'en sont allés mes jours  
évanouis ?

Est-il quelqu'un qui me connaisse ?

Ai-je encor quelque chose en mes  
yeux éblouis,

De la clarté de ma jeunesse ?

Tout s'est-il envolé ? Je suis seul, je suis las ;

J'appelle sans qu'on me réponde ;

O vents ! ô flots ! ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas !

Hélas ! ne suis-je aussi qu'une onde ?

Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais ?

Au dedans de moi le soir tombe.

O terre, dont la brume efface les sommets,

Suis-je le spectre, et toi la tombe ?

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir ?



J'attends, je demande, j'implore ;

Je penche tour à tour mes urnes pour  
avoir

De chacune une goutte encore !

Comme le souvenir est voisin du  
remord !

Comme à pleurer tout nous ramène !

Et que je te sens froide en te  
touchant, ô mort,

Noir verrou de la porte humaine !

Et je pense, écoutant gémir le vent  
amer,

Et l'onde aux plis infranchissables ;

L'été rit, et l'on voit sur le bord de la

mer

Fleurir le chardon bleu des sables.

5 août 1854, anniversaire de mon  
arrivée à Jersey.



# XIV. – Claire P.



QUEL ÂGE HIER ? Vingt ans. Et quel âge aujourd'hui ?

L'éternité. Ce front pendant une heure à lui.

Elle avait les doux chants et les grâces superbes ;

Elle semblait porter de radieuses gerbes ;

Rien qu'à la voir passer, on lui  
disait : Merci !

Qu'est-ce donc que la vie, hélas !  
pour mettre ainsi

Les êtres les plus purs et les  
meilleurs en fuite ?

Et, moi, je l'avais vue encor toute  
petite.

Elle me disait vous, et je lui disais tu.

Son accent ineffable avait cette vertu

De faire en mon esprit, douces voix  
éloignées,

Chanter le vague chœur de mes  
jeunes années.

Il n'a brillé qu'un jour, ce beau front  
ingénu.

Elle était fiancée à l'hymen inconnu.

A qui mariez-vous, mon Dieu, toutes  
ces vierges ?

Un vague et pur reflet de la lueur des  
cierges

Flottait dans son regard céleste et  
rayonnant ;

Elle était grande et blanche et gaie ;  
et, maintenant,

Allez à Saint-Mandé, cherchez dans  
le champ sombre,

Vous trouverez le lit de sa noce avec  
l'ombre ;

Vous trouverez la tombe où gît ce lys  
vermeil ;

Et c'est là que tu fais ton éternel  
sommeil,

Toi qui, dans ta beauté naïve et  
recueillie,

Mêlais à la madone auguste d'Italie

La Flamande qui rit à travers les  
houblons,

Douce Claire aux yeux noirs avec des  
cheveux blonds.

Elle s'en est allée avant d'être une  
femme ;

N'étant qu'un ange encor ; le ciel a

pris son âme

Pour la rendre en rayons à nos regards en pleurs,

Et l'herbe, sa beauté, pour nous la rendre en fleurs.

Les êtres étoilés que nous nommons archanges

La bercent dans leurs bras au milieu des louanges,

Et, parmi les clartés, les lyres, les chansons,

D'en haut elle sourit à nous qui gémissons.

Elle sourit, et dit aux anges sous leurs voiles :

Est-ce qu'il est permis de cueillir des  
étoiles ?

Et chante, et, se voyant elle-même  
flambeau,

Murmure dans l'azur : Comme le ciel  
est beau !

Mais cela ne fait rien à sa mère qui  
pleure ;

La mère ne veut pas que son doux  
enfant meure

Et s'en aille, laissant ses fleurs sur le  
gazon,

Hélas ! et le silence au seuil de la  
maison !



Son père, le sculpteur, s'écriait : –  
Qu'elle est belle !

Je ferai sa statue aussi charmante  
qu'elle.

C'est pour elle qu'avril fleurit les  
verts sentiers.

Je la contemplerai pendant des mois  
entiers

Et je ferai venir du marbre de  
Carrare.

Ce bloc prendra sa forme  
éblouissante et rare ;

Elle restera chaste et candide à côté.

On dira : « Le sculpteur a deux  
filles : Beauté

« Et Pudeur ; Ombre et Jour ; la  
Vierge et la Déesse ;

« Quel est cet ouvrier de Rome ou de  
la Grèce

« Qui, trouvant dans son art des  
secrets inconnus,

« En copiant Marie, a su faire  
Vénus ? »

Le marbre restera dans la montagne  
blanche,

Hélas ! car c'est à l'heure où tout rit,  
que tout penche ;

Car nos mains gardent mal tout ce  
qui nous est cher ;

Car celle qu'on croyait d'azur était  
de chair ;

Et celui qui taillait le marbre était de  
verre ;

Et voilà que le vent a soufflé, Dieu  
sévère,

Sur la vierge au front pur, sur le  
maître au bras fort ;

Et que la fille est morte, et que le  
père est mort !

Claire, tu dors. Ta mère, assise sur ta  
fosse,

Dit : – Le parfum des fleurs est faux,  
l'aurore est fausse,

L'oiseau qui chante au bois ment, et

le cygne ment,

L'étoile n'est pas vraie au fond du  
firmament,

Le ciel n'est pas le ciel et là-haut rien  
ne brille,

Puisque, lorsque je crie à ma fille :  
« Ma fille,

Je suis là. Lève-toi ! » quelqu'un le  
lui défend ;

Et que je ne puis pas réveiller mon  
enfant ! –

Juin 1854.



# XV. – A Alexandre D.

(Réponse à la dédicace de son drame  
*La Conscience*)

Merci du bord des mers à celui qui se  
tourne

Vers la rive où le deuil, tranquille et  
noir, séjourne,

Qui défait de sa tête, où le rayon  
descend,

La couronne, et la jette au spectre de

l'absent,

Et qui, dans le triomphe et la rumeur,  
dédie

Son drame à l'immobile et pâle  
tragédie !

Je n'ai pas oublié le quai d'Anvers,  
ami,

Ni le groupe vaillant, toujours plus  
raffermi,

D'amis chers, de fronts purs, ni toi,  
ni cette foule.

Le canot du steamer soulevé par la  
houle

Vint me prendre, et ce fut un long  
embrassement.

Je montai sur l'avant du paquebot  
fumant,

La roue ouvrit la vague, et nous nous  
appelâmes :

– Adieu ! – Puis, dans les vents, dans  
les flots, dans les lames,

Toi debout sur le quai, moi debout  
sur le pont,

Vibrant comme deux luths dont la  
voix se répond,

Aussi longtemps qu'on put se voir,  
nous regardâmes

L'un vers l'autre, faisant comme un  
échange d'âmes ;

Et le vaisseau fuyait, et la terre  
décrut ;

L'horizon entre nous monta, tout  
disparut ;

Une brume couvrit l'onde  
incommensurable ;

Tu rentras dans ton œuvre éclatante,  
innombrable,

Multiple, éblouissante, heureuse, où  
le jour luit ;

Et, moi, dans l'unité sinistre de la  
nuit.

Marine-Terrace, décembre 1854.





# XVI. – Lueur au couchant



ORSQUE J'ÉTAIS EN  
France, et que le peuple en  
fête

Répendait dans Paris sa  
grande joie honnête,

Si c'était un des jours  
glorieux et vainqueurs

Où les fiers souvenirs, désaltérant

les cœurs,

S'offrent à notre soif comme de  
larges coupes,

J'allais errer tout seul parmi les  
riants groupes,

Ne parlant à personne et pourtant  
calme et doux,

Trouvant ainsi moyen d'être un et  
d'être tous,

Et d'accorder en moi, pour une  
double étude,

L'amour du peuple avec mon goût de  
solitude.

Rêveur, j'étais heureux ; muet, j'étais  
présent.

Parfois je m'asseyais un livre en main, lisant.

Virgile, Horace, Eschyle, ou bien Dante, leur frère ;

Puis je m'interrompais, et, me laissant distraire

Des poètes par toi, poésie, et content,

Je savourais l'azur, le soleil éclatant,

Paris, les seuils sacrés, et la Seine qui coule,

Et cette auguste paix qui sortait de la foule.

Dès lors pourtant des voix murmuraient : Anankè.

Je passais ; et partout, sur le pont,  
sur le quai,

Et jusque dans les champs, étincelait  
le rire,

Haillon d'or que la joie en  
bondissant déchire.

Le Panthéon brillait comme une  
vision.

La gaîté d'une altière et libre nation

Dansait sous le ciel bleu dans les  
places publiques ;

Un rayon qui semblait venir des  
temps bibliques

Illuminait Paris calme et patriarcal ;

Ce lion dont l'œil met en fuite le  
chacal,

Le peuple des faubourgs se  
promenait tranquille.

Le soir, je revenais ; et dans toute la  
ville,

Les passants, éclatant en strophes,  
en refrains,

Ayant leurs doux instincts de liberté  
pour freins,

Du Louvre au Champ-de-Mars, de  
Chaillot à la Grève,

Fourmillaient ; et, pendant que mon  
esprit, qui rêve

Dans la sereine nuit des penseurs

étoilés,

Et dresse ses rameaux à leurs lueurs  
mêlés,

S'ouvrait à tous ces cris charmants  
comme l'aurore,

A toute cette ivresse innocente et  
sonore,

Paisibles, se penchant, noirs et tout  
semés d'yeux,

Sous le ciel constellé, sur le peuple  
joyeux,

Les grands arbres pensifs des vieux  
Champs-Élysées,

Pleins d'astres, consentaient à  
s'emplir de fusées.

Et j'allais, et mon cœur chantait ; et  
les enfants

Embarrassaient mes pas de leurs  
jeux triomphants,

Où s'épanouissaient les mères de  
famille ;

Le frère avec la sœur, le père avec la  
fille,

Causaient ; je contemplais tous ces  
hauts monuments

Qui semblent au songeur rayonnants  
ou fumants,

Et qui font de Paris la deuxième des  
Romes ;



J'entendais près de moi rire les  
jeunes hommes

Et les graves vieillards dire : « Je me  
souviens. »

O patrie ! ô concorde entre les  
citoyens !

Marine-Terrace, juillet 1855.



# XVII. – Mugitusque Boum



UGISSEMENT DES BŒUFS, au temps  
du doux Virgile,

Comme aujourd'hui, le soir, quand  
fuit la nuit agile,

Ou, le matin, quand l'aube aux  
champs extasiés

Verse à flots la rosée et le jour, vous  
disiez :

« Mûrissez, blés mouvants ! prés,  
emplissez-vous d'herbes !

« Que la terre, agitant son panache  
de gerbes,

« Chante dans l'onde d'or d'une riche  
moisson !

« Vis, bête ; vis, caillou ; vis,  
homme ; vis, buisson ;

« A l'heure où le soleil se couche, où

l'herbe est pleine

« Des grands fantômes noirs des  
arbres de la plaine

« Jusqu'aux lointains coteaux  
rampant et grandissant,

« Quand le brun laboureur des  
collines descend

« Et retourne à son toit d'où sort une  
fumée,

« Que la soif de revoir sa femme  
bien-aimée

« Et l'enfant qu'en ses bras hier il  
réchauffait,

« Que ce désir, croissant à chaque  
pas qu'il fait,

« Imite dans son cœur l'allongement  
de l'ombre !

« Etes ! choses ! vivez ! sans peur,  
sans deuil, sans nombre !

« Que tout s'épanouisse en sourire  
vermeil !

« Que l'homme ait le repos et le bœuf  
le sommeil !

« Vivez ! croissez ! semez le grain à  
l'aventure !

« Qu'on sent frissonner dans toute la  
nature,

« Sous la feuille des nids, au seuil  
blanc des maisons,

« Dans l'obscur tremblement des  
profonds horizons,

« Un vaste emportement d'aimer,  
dans l'herbe verte,

« Dans l'ancre, dans l'étang, dans la  
clairière ouverte,

« D'aimer sans fin, d'aimer toujours,  
d'aimer encor,

« Sous la sérénité des sombres astres  
d'or !

« Faites tressaillir l'air, le flot, l'aile,  
la bouche,

« O palpitations du grand amour  
farouche !

« Qu'on sente le baiser de l'être

illimité !

« Et, paix, vertu, bonheur, espérance,  
bonté,

« O fruits divins, tombez des  
branches éternelles ! »

Ainsi vous parliez, voix, grandes voix  
solennelles ;

Et Virgile écoutait comme j'écoute,  
et l'eau

Voyait passer le cygne auguste, et le  
bouleau

Le vent, et le rocher l'écume, et le ciel  
sombre

L'homme... O nature ! abîme !  
immensité de l'ombre !

Marine-Terrace, juillet 1855.





# XVIII. – Apparition



LE VIS UN ange blanc qui  
passait sur ma tête ;

Son vol éblouissant apaisait  
la tempête,

Et faisait taire au loin la mer  
pleine de bruit.

– Qu'est-ce que tu viens faire, ange,  
dans cette nuit ?

Lui dis-je. Il répondit : – Je viens

prendre ton âme.

Et j'eus peur, car je vis que c'était  
une femme ;

Et je lui dis, tremblant et lui tendant  
les bras :

– Que me restera-t-il ? car tu  
t'envoleras.

Il ne répondit pas ; le ciel que  
l'ombre assiège

S'éteignait... – Si tu prends mon âme,  
m'écriai-je,

Où l'emporteras-tu ? montre-moi  
dans quel lieu.

Il se taisait toujours. – O passant du  
ciel bleu,

Es-tu la mort ? lui dis-je, ou bien es-tu la vie ?

Et la nuit augmentait sur mon âme ravie,

Et l'ange devint noir, et dit : – Je suis l'amour.

Mais son front sombre était plus charmant que le jour,

Et je voyais, dans l'ombre où brillaient ses prunelles,

Les astres à travers les plumes de ses ailes.

Jersey, septembre 1855.



# XIX. – Au poète qui m'envoie une plume d'aigle



UI, C'EST UNE heure  
solennelle !

Mon esprit en ce jour  
serein

Croit qu'un peu de  
gloire éternelle

Se mêle au bruit contemporain,  
Puisque, dans mon humble retraite,  
Je ramasse, sans me courber,  
Ce qu'y laisse choir le poète,  
Ce que l'aigle y laisse tomber !  
Puisque sur ma tête fidèle  
Ils ont jeté, couple vainqueur,  
L'un, une plume de son aile,  
L'autre, une strophe de son cœur !  
Oh ! soyez donc les bienvenues,  
Plume ! strophe ! envoi glorieux !  
Vous avez erré dans les nues,

Vous avez plané dans les cieux !

11 décembre.



# XX. – Cérigo

I

Tout homme qui vieillit est ce roc  
solitaire

Et triste, Cérigo, qui fut jadis  
Cythère,

Cythère aux nids charmants, Cythère  
aux myrtes verts,

La conque de Cypris sacrée au sein  
des mers.



La vie auguste, goutte à goutte, heure  
par heure,

S'épand sur ce qui passe et sur ce qui  
demeure ;

Là-bas, la Grèce brille agonisante, et  
l'œil

S'emplit en la voyant de lumière et  
de deuil ;

La terre luit ; la nue est de l'encens  
qui fume ;

Des vols d'oiseaux de mer se mêlent  
à l'écume ;

L'azur frissonne ; l'eau palpite ; et  
les rumeurs

Sortent des vents, des flots, des

barques, des rameurs ;

Au loin court quelque voile hellène  
ou candiote.

Cythère est là, lugubre, épuisée,  
idiote,

Tête de mort du rêve amour, et crâne  
nu

Du plaisir, ce chanteur masqué,  
spectre inconnu.

C'est toi ? qu'as-tu donc fait de ta  
blanche tunique ?

Cache ta gorge impure et ta laideur  
cynique,

O sirène ridée et dont l'hymne s'est  
tu !

Où donc êtes-vous, âme ? étoile, où  
donc es-tu ?

L'île qu'on adorait de Lemnos à  
Lépante,

Où se tordait d'amour la chimère  
rampante,

Où la brise baisait les arbres  
frémissants,

Où l'ombre disait : J'aime ! où  
l'herbe avait des sens,

Qu'en a-t-on fait ? où donc sont-ils,  
où donc sont-elles,

Eux, les olympiens, elles, les  
immortelles ?

Où donc est Mars ? où donc Eros ?  
où donc Psyché ?

Où donc le doux oiseau bonheur,  
effarouché ?

Qu'en as-tu fait, rocher, et qu'as-tu  
fait des roses ?

Qu'as-tu fait des chansons dans les  
soupleurs écloses,

Des danses, des gazons, des bois  
mélodieux,

De l'ombre que faisait le passage des  
dieux ?

Plus d'autels ; ô passé ! splendeurs  
évanouies !

Plus de vierges au seuil des antres

éblouies ;

Plus d'abeilles buvant la rosée et le thym.

Mais toujours le ciel bleu. C'est-à-dire, ô destin !

Sur l'homme, jeune ou vieux,  
harmonie ou souffrance,

Toujours la même mort et la même  
espérance.

Cérigo, qu'as-tu fait de Cythère ?  
Nuit ! deuil !

L'éden s'est éclipsé, laissant à nu  
l'écueil.

O naufragée, hélas ! c'est donc là que  
tu tombes !

Les hiboux même ont peur de l'île  
des colombes.

Ile, ô toi qu'on cherchait ! ô toi que  
nous fuyons,

O spectre des baisers, mesure des  
rayons,

Tu t'appelles oubli ! tu meurs,  
sombre captive !

Et, tandis qu'abritant quelque yole  
furtive,

Ton cap, où rayonnaient les temples  
fabuleux,

Voit passer à son ombre et sur les  
grands flots bleus

Le pirate qui guette ou le pêcheur  
d'éponges

Qui rôde, à l'horizon Vénus fuit dans  
les songes.

II

Vénus ! Que parles-tu de Vénus ? elle  
est là.

Lève les yeux. Le jour où Dieu la  
dévoila

Pour la première fois dans l'aube  
universelle,

Elle ne brillait pas plus qu'elle  
n'étincelle.

Si tu veux voir l'étoile, homme, lève  
les yeux.

L'île des mers s'éteint, mais non l'île  
des cieux ;

Les astres sont vivants et ne sont pas  
des choses

Qui s'effeuillent, un soir d'été,  
comme les roses.

Oui, meurs, plaisir, mais vis, amour !  
ô vision,

Flambeau, nid de l'azur dont l'ange  
est l'alcyon,

Beauté de l'âme humaine et de l'âme  
divine,

Amour, l'adolescent dans l'ombre te  
devine,



O splendeur ! et tu fais le vieillard  
lumineux.

Chacun de tes rayons tient un  
homme en ses nœuds.

Oh ! vivez et brillez dans la brume  
qui tremble,

Hymens           mystérieux,           cœurs  
vieillissant ensemble,

Malheurs de l'un par l'autre avec joie  
adoptés,

Dévouement,   sacrifice,   austères  
voluptés,

Car vous êtes l'amour, la lueur  
éternelle !

L'astre sacré que voit l'âme, sainte

prunelle,

Le phare de toute heure, et, sur  
l'horizon noir,

L'étoile du matin et l'étoile du soir !

Ce monde inférieur, où tout rampe et  
s'altère,

A ce qui disparaît et s'efface,  
Cythère,

Le jardin qui se change en rocher aux  
flancs nus ;

La terre a Cérigo ; mais le ciel a  
Vénus.

Juin 1855.



# XXI. – A Paul M.

Auteur du drame *Paris*

Tu graves au fronton sévère de ton  
œuvre

Un nom proscrit que mord en sifflant  
la couleuvre ;

Au malheur, dont le flanc saigne et  
dont l'œil sourit, noire

A la proscription, et non pas au  
proscrit,

– Car le proscrit n'est rien que de  
l'ombre, moins

Que l'autre ombre qu'on nomme  
éclat, bonheur, victoire ; –

A l'exil pâle et nu, cloué sur des  
débris,

Tu donnes ton grand drame où vit le  
grand Paris,

Cette cité de feu, de nuit, d'airain, de  
verre,

Et tu fais saluer par Rome le  
Calvaire.

Sois loué, doux penseur, toi qui  
prends dans ta main

Le passé, l'avenir, tout le progrès

humain,

La lumière, l'histoire, et la ville, et la  
France,

Tous les dictames saints qui calment  
la souffrance,

Raison, justice, espoir, vertu, foi,  
vérité,

Le parfum poésie et le vin liberté,

Et qui sur le vaincu, cœur meurtri,  
noir fantôme,

Te penches, et répands l'idéal comme  
un baume !

Paul, il me semble, grâce à ce fier  
souvenir

Dont tu viens nous bercer, nous  
sacrer, nous bénir,

Que dans ma plaie, où dort la  
douleur, ô poète !

Je sens de la charpie avec un drapeau  
faite.

Marine-Terrace, août 1855.



# XXII.



LE PAYAI LE pêcheur qui passa  
son chemin,

Et je pris cette bête horrible  
dans ma main ;

C'était un être obscur comme  
l'onde en apporte,

Qui, plus grand, serait hydre, et, plus  
petit, cloporte ;

Sans forme comme l'ombre, et,



comme Dieu, sans nom.

Il ouvrait une bouche affreuse, un  
noir moignon

Sortait de son écaille ; il tâchait de  
me mordre ;

Dieu, dans l'immensité formidable de  
l'ordre,

Donne une place sombre à ces  
spectres hideux ;

Il tâchait de me mordre, et nous  
luttions tous deux ;

Ses dents cherchaient mes doigts  
qu'effrayait leur approche ;

L'homme qui me l'avait vendu  
tourna la roche ;

Comme il disparaissait, le crabe me mordit ;

Je lui dis : « Vis ! et sois béni, pauvre maudit ! »

Et je le rejetai dans la vague profonde,

Afin qu'il allât dire à l'océan qui gronde,

Et qui sert au soleil de vase baptismal,

Que l'homme rend le bien au monstre pour le mal.

Jersey, grève d'Azette, juillet 1855.



# XXIII. – Pasteurs et troupeaux



Madame Louise C.

Le vallon où je vais tous  
les jours est charmant,

Serein, abandonné, seul  
sous le firmament,

Plein de ronces en fleurs ; c'est un  
sourire triste.

Il vous fait oublier que quelque chose existe,

Et, sans le bruit des champs remplis de travailleurs,

On ne saurait plus là si quelqu'un vit ailleurs.

Là, l'ombre fait l'amour ; l'idylle naturelle

Rit ; le bouvreuil avec le verdier s'y querelle,

Et la fauvette y met de travers son bonnet ;

C'est tantôt l'aubépine et tantôt le genêt ;

De noirs granits bourrus, puis des

mousses riantes ;

Car Dieu fait un poème avec des variantes ;

Comme le vieil Homère, il rabâche parfois,

Mais c'est avec les fleurs, les monts, l'onde et les bois !

Une petite mare est là, ridant sa face,

Prenant des airs de flot pour la fourmi qui passe,

Ironie étalée au milieu du gazon,

Qu'ignore l'océan grondant à l'horizon.

J'y rencontre parfois sur la roche

hideuse

Un doux être ; quinze ans, yeux bleus, pieds nus, gardeuse

De chèvres, habitant, au fond d'un ravin noir,

Un vieux chaume croulant qui s'étoile le soir ;

Ses sœurs sont au logis et filent leur quenouille ;

Elle essuie aux roseaux ses pieds que l'étang mouille ;

Chèvres, brebis, béliers, paissent ; quand, sombre esprit,

J'apparais, le pauvre ange a peur, et me sourit ;

Et moi, je la salue, elle étant  
l'innocence.

Ses agneaux, dans le pré plein de  
fleurs qui l'encense,

Bondissent, et chacun, au soleil  
s'empourprant,

Laisse aux buissons, à qui la bise le  
reprend,

Un peu de sa toison, comme un  
flocon d'écume.

Je passe ; enfant, troupeau,  
s'effacent dans la brume ;

Le crépuscule étend sur les longs  
sillons gris



Ses ailes de fantôme et de chauve-souris ;

J'entends encore au loin dans la plaine ouvrière

Chanter derrière moi la douce chevrière,

Et, là-bas, devant moi, le vieux gardien pensif

De l'écume, du flot, de l'algue, du récif,

Et des vagues sans trêve et sans fin remuées,

Le pâtre promontoire au chapeau de nuées,

S'accoude et rêve au bruit de tous les

infinis,

Et, dans l'ascension des nuages  
bénis,

Regarde se lever la lune triomphale,

Pendant que l'ombre tremble, et que  
l'âpre rafale

Disperse à tous les vents avec son  
souffle amer

La laine des moutons sinistres de la  
mer.

Jersey, Grouville, avril 1855.



# XXIV.



'AI CUEILLI CETTE fleur pour  
toi sur la colline.

Dans l'âpre escarpement qui  
sur le flot s'incline,

Que l'aigle connaît seul et seul  
peut approcher,

Paisible, elle croissait aux fentes du  
rocher.

L'ombre baignait les flancs du morne

promontoire ;

Je voyais, comme on dresse au lieu  
d'une victoire

Un grand arc de triomphe éclatant et  
vermeil,

A l'endroit où s'était englouti le  
soleil,

La sombre nuit bâtit un porche de  
nuées.

Des voiles s'enfuyaient, au loin  
diminuées ;

Quelques toits, s'éclairant au fond  
d'un entonnoir,

Semblaient craindre de luire et de se  
laisser voir.

J'ai cueilli cette fleur pour toi, ma bien-aimée.

Elle est pâle et n'a pas de corolle embaumée.

Sa racine n'a pris sur la crête des monts

Que l'amère senteur des glauques goémons ;

Moi, j'ai dit : « Pauvre fleur, du haut de cette cime,

Tu devais t'en aller dans cet immense abîme

Où l'algue et le nuage et les voiles s'en vont.

Va mourir sur un cœur, abîme plus profond.

Fane-toi sur ce sein en qui palpite un monde.

Le ciel, qui te créa pour t'effeuiller dans l'onde,

Te fit pour l'océan, je te donne à l'amour. »

Le vent mêlait les flots ; il ne restait du jour

Qu'une vague lueur, lentement effacée.

Oh ! comme j'étais triste au fond de ma pensée

Tandis que je songeais, et que le

gouffre noir

M'entraîné dans l'âme avec tous les  
frissons du soir !

Ile de Serk, août 1855.



# XXV.



STROPHE DU poëte,  
autrefois, dans les  
fleurs,

Jetant mille baisers à  
leurs mille couleurs,

Tu jouais, et d'avril tu  
pillais la corbeille ;

Papillon pour la rose et pour la ruche  
abeille,



Tu semais de l'amour et tu faisais du miel ;

Ton âme bleue était presque mêlée au ciel ;

Ta robe était d'azur et ton œil de lumière ;

Tu criais aux chansons, tes sœurs :  
« Venez ! chaumière,

Hameau, ruisseau, forêt, tout chante.  
L'aube a lui ! »

Et, douce, tu courais et tu riais. Mais lui,

Le sévère habitant de la blême caverne

Qu'en haut le jour blanchit, qu'en

bas rougit l'Averne,

Le poète qu'ont fait avant l'heure  
vieillard

La douleur dans la vie et le drame  
dans l'art,

Lui, le chercheur du gouffre obscur,  
le chasseur d'ombres,

Il a levé la tête un jour hors des  
décombres,

Et t'a saisie au vol dans l'herbe et  
dans les blés,

Et, malgré tes effrois et tes cris  
redoublés,

Toute en pleurs, il t'a prise à l'idylle  
joyeuse ;

Il t'a ravie aux champs, à la source, à  
l'yeuse,

Aux amours dans les bois près des  
nids palpitants ;

Et maintenant, captive et reine en  
même temps,

Prisonnière au plus noir de son âme  
profonde,

Parmi les visions qui flottent comme  
l'onde,

Sous son crâne à la fois céleste et  
souterrain,

Assise, et t'accoudant sur un trône  
d'airain,

Voyant dans ta mémoire, ainsi  
qu'une ombre vaine,

Fuir l'éblouissement du jour et de la  
plaine,

Par le maître gardée, et calme, et  
sans espoir,

Tandis que, près de toi, les drames,  
groupe noir,

Des sombres passions feuilletent le  
registre,

Tu rêves dans sa nuit, Proserpine  
sinistre.

Jersey, novembre 1854.



# XXVI. – Les malheureux



mes enfants

Puisque déjà l'épreuve  
aux luttes vous convie,

O mes enfants ! parlons  
un peu de cette vie.

Je me souviens qu'un jour, marchant  
dans un bois noir

Où des ravins creusaient un farouche  
entonnoir,

Dans un de ces endroits où sous  
l'herbe et la ronce

Le chemin disparaît et le ruisseau  
s'enfonce,

Je vis, parmi les grès, les houx, les  
sauvageons,

Fumer un toit bâti de chaumes et de  
joncs.

La fumée avait peine à monter dans  
les branches ;

Les fenêtres étaient les crevasses des  
planches ;

On eût dit que les rocs cachaient

avec ennui

Ce logis tremblant, triste, humble ; et  
que c'était lui

Que les petits oiseaux, sous le hêtre  
et l'érable,

Plaignaient, tant il était chétif et  
misérable !

Pensif, dans les buissons j'en  
cherchais le sentier.

Comme je regardais ce chaume, un  
muletier

Passa, chantant, fouettant quelques  
bêtes de somme.

« Qui donc demeure là ? » demandai-  
je à cet homme.



L'homme, tout en chantant, me dit :  
« Un malheureux. »

J'allai vers la mesure au fond du  
ravin creux ;

Un arbre, de sa branche où brillait  
une goutte,

Sembla se faire un doigt pour m'en  
montrer la route,

Et le vent m'en ouvrit la porte ; et j'y  
trouvai

Un vieux, vêtu de bure, assis sur un  
pavé.

Ce vieillard, près d'un âtre où  
séchaient quelques toiles,

Dans ce bouge aux passants ouvert,  
comme aux étoiles,

Vivait, seul jour et nuit, sans clôture,  
sans chien,

Sans clef ; la pauvreté garde ceux qui  
n'ont rien.

J'entrai ; le vieux soupait d'un peu  
d'eau, d'une pomme ;

Sans pain ; et je me mis à plaindre ce  
pauvre homme.

– Comment pouvait-il vivre ainsi ?  
Qu'il était dur

De n'avoir même pas un volet à son  
mur ;

L'hiver doit être affreux dans ce lieu

solitaire ;

Et pas même un grabat ! il couchait donc à terre ?

Là ! sur ce tas de paille, et dans ce coin étroit !

Vous devez être mal, vous devez avoir froid,

Bon père, et c'est un sort bien triste que le vôtre !

« – Fils », dit-il doucement, « allez en plaindre un autre.

« Je suis dans ces grands bois et sous le ciel vermeil,

« Et je n'ai pas de lit, fils, mais j'ai le sommeil.

« Quand l'aube luit pour moi, quand  
je regarde vivre

« Toute cette forêt dont la senteur  
m'enivre,

« Ces sources et ces fleurs, je n'ai pas  
de raison

« De me plaindre, je suis le fils de la  
maison.

« Je n'ai point fait de mal. Calme,  
avec l'indigence

« Et les haillons, je vis en bonne  
intelligence,

« Et je fais bon ménage avec Dieu  
mon voisin.

« Je le sens près de moi dans le nid,  
dans l'essaim,

« Dans les arbres profonds où parle  
une voix douce,

« Dans l'azur où la vie à chaque  
instant nous pousse,

« Et dans cette ombre vaste et sainte  
où je suis né.

« Je ne demande à Dieu rien de trop,  
car je n'ai

« Pas grande ambition, et, pourvu  
que j'atteigne

« Jusqu'à la branche où pend la mûre  
ou la châtaigne,

« Il est content de moi, je suis

content de lui.

« Je suis heureux. »

\*

J'étais jadis, comme aujourd'hui,

Le passant qui regarde en bas,  
l'homme des songes.

Mes enfants, à travers les brumes, les  
mensonges,

Les lueurs des tombeaux, les spectres  
des chevets,

Les apparences d'ombre et de clarté,  
je vais

Méditant, et toujours un instinct me  
ramène

A connaître le fond de la souffrance  
humaine.

L'abîme des douleurs m'attire.  
D'autres sont

Les sondeurs frémissants de l'océan  
profond ;

Ils fouillent, vent des cieux, l'onde  
que tu balaies ;

Ils plongent dans les mers ; je plonge  
dans les plaies.

Leur gouffre est effrayant, mais pas  
plus que le mien.

Je descends plus bas qu'eux, ne leur  
enviant rien,

Sachant qu'à tout chercheur Dieu

garde une largesse,

Content s'ils ont la perle et si j'ai la  
sagesse.

Or, il semble, à qui voit tout ce  
gouffre en rêvant,

Que les justes, parmi la nuée et le  
vent,

Sont un vol frissonnant d'aigles et de  
colombes.

\*

J'ai souvent, à genoux que je suis sur  
les tombes,

La grande vision du sort ; et par  
moment



Le destin m'apparaît, ainsi qu'un  
firmament

Où l'on verrait, au lieu des étoiles,  
des âmes.

Tout ce qu'on nomme angoisse,  
adversité, les flammes,

Les brasiers, les billots, bien souvent  
tout cela

Dans mon noir crépuscule, enfants,  
étincela.

J'ai vu, dans cette obscure et morne  
transparence,

Passer l'homme de Rome et l'homme  
de Florence,

Caton au manteau blanc, et Dante au

fier sourcil,

L'un ayant le poignard au flanc,  
l'autre l'exil ;

Caton était joyeux et Dante était  
tranquille.

J'ai vu Jeanne au poteau qu'on  
brûlait dans la ville,

Et j'ai dit : Jeanne d'Arc, ton noir  
bûcher fumant

A moins de flamboiement que de  
rayonnement.

J'ai vu Campanella songer dans la  
torture,

Et faire à sa pensée une âpre  
nourriture

Des chevalets, des crocs, des pinces,  
des réchauds,

Et de l'horreur qui flotte au plafond  
des cachots.

J'ai vu Thomas Morus, Lavoisier,  
Loiserolle,

Jane Grey, bouche ouverte ainsi  
qu'une corolle,

Toi, Charlotte Corday, vous, madame  
Roland,

Camille Desmoulins, saignant et  
contemplant,

Robespierre à l'œil froid, Danton aux  
cris superbes ;

J'ai vu Jean qui parlait au désert,  
Malesherbes,

Egmont, André Chénier, rêveur des  
purs sommets ;

Et mes yeux resteront éblouis à  
jamais

Du sourire serein de ces têtes  
coupées.

Coligny, sous l'éclair farouche des  
épées,

Resplendissait devant mon regard  
éperdu.

Livide et radieux, Socrate m'a tendu

Sa coupe en me disant : – As-tu soif ?  
bois la vie.

Huss, me voyant pleurer, m'a dit : –  
Est-ce d'envie ?

Et Thraséas, s'ouvrant les veines  
dans son bain,

Chantait : – Rome est le fruit du  
vieux rameau sabin ;

Le soleil est le fruit de ces branches  
funèbres

Que la nuit sur nous croise et qu'on  
nomme ténèbres,

Et la joie est le fruit du grand arbre  
douleur. –

Colomb, l'envahisseur des vagues,  
l'oiseleur

Du sombre aigle Amérique, et  
l'homme que Dieu mène,

Celui qui donne un monde et reçoit  
une chaîne,

Colomb aux fers criait : – Tout est  
bien. En avant !

Saint-Just sanglant m'a dit : – Je suis  
libre et vivant.

Phocion m'a jeté, mourant, cette  
parole :

– Je crois, et je rends grâce aux  
Dieux ! – Savonarole,

Comme je m'approchais du brasier  
d'où sa main

Sortait, brûlée et noire et montrant le

chemin,

M'a dit, en faisant signe aux flammes  
de se taire :

– Ne crains pas de mourir. Qu'est-ce  
que cette terre ?

Est-ce ton corps qui fait ta joie et qui  
t'est cher ?

La véritable vie est où n'est plus la  
chair.

Ne crains pas de mourir. Créature  
plaintive,

Ne sens-tu pas en toi comme une aile  
captive ?

Sous ton crâne, caveau muré, ne  
sens-tu pas

Comme un ange enfermé qui sanglote  
tout bas ?

Qui meurt, grandit. Le corps, époux  
impur de l'âme,

Plein des vils appétits d'où naît le  
vice infâme,

Pesant, fétide, abject, malade à tous  
moments,

Branlant sur sa charpente affreuse  
d'ossements,

Gonflé d'humeurs, couvert d'une  
peau qui se ride,

Souffrant le froid, le chaud, la faim,  
la soif aride,



Traîne un ventre hideux, s'assouvit,  
mange et dort.

Mais il vieillit enfin, et, lorsque vient  
la mort,

L'âme, vers la lumière éclatante et  
dorée,

S'envole, de ce monstre horrible  
délivrée. –

Une nuit que j'avais, devant mes  
yeux obscurs,

Un fantôme de ville et des spectres de  
murs,

J'ai, comme au fond d'un rêve où  
rien n'a plus de forme,

Entendu, près des tours d'un temple

au dôme énorme,

Une voix qui sortait de dessous un  
monceau

De blocs noirs d'où le sang coulait en  
long ruisseau ;

Cette voix murmurait des chants et  
des prières.

C'était le lapidé qui bénissait les  
pierres ;

Etienne le martyr, qui disait : – O  
mon front,

Rayonne ! Désormais les hommes  
s'aimeront ;

Jésus règne. O mon Dieu,  
récompensez les hommes !

Ce sont eux qui nous font les élus  
que nous sommes.

Joie ! amour ! pierre à pierre, ô Dieu,  
je vous le dis,

Mes frères m'ont jeté le seuil du  
paradis ! –

\*

Elle était là debout, la mère  
douloureuse.

L'obscurité farouche, aveugle,  
sourde, affreuse,

Pleurait de toutes parts autour du  
Golgotha.

Christ, le jour devint noir quand on

vous en ôta,

Et votre dernier souffle emporta la lumière.

Elle était là debout près du gibet, la mère !

Et je me dis : Voilà la douleur ! et je vins.

– Qu’avez-vous donc, lui dis-je, entre vos doigts divins ?

Alors, aux pieds du fils saignant du coup de lance,

Elle leva sa droite et l’ouvrit en silence,

Et je vis dans sa main l’étoile du matin.

Quoi ! ce deuil-là, Seigneur, n'est pas même certain !

Et la mère, qui râle au bas de la croix sombre,

Est consolée, ayant les soleils dans son ombre,

Et, tandis que ses yeux hagards pleurent du sang,

Elle sent une joie immense en se disant :

– Mon fils est Dieu ! mon fils sauve la vie au monde ! –

Et pourtant où trouver plus d'épouvante immonde,

Plus d'effroi ; plus d'angoisse et plus  
de désespoir

Que dans ce temps lugubre où le  
genre humain noir,

Frissonnant du banquet autant que  
du martyre,

Entend pleurer Marie et Trimalcion  
rire !

\*

Mais la foule s'écrie : – Oui, sans  
doute, c'est beau,

Le martyre, la mort, quand c'est un  
grand tombeau !

Quand on est un Socrate, un Jean  
Huss, un Messie !

Quand on s'appelle vie, avenir,  
prophétie !

Quand l'encensoir s'allume au feu  
qui vous brûla,

Quand les siècles, les temps et les  
peuples sont là

Qui vous dressent, parmi leurs  
brumes et leurs voiles,

Un cénotaphe énorme au milieu des  
étoiles,

Si bien que la nuit semble être le  
drap du deuil,

Et que les astres sont les cierges du  
cercueil !

Le billot tenterait même le plus  
timide

Si sa bière dormait sous une  
pyramide.

Quand on marche à la mort,  
recueillant en chemin

La bénédiction de tout le genre  
humain,

Quand des groupes en pleurs baisent  
vos traces fières,

Quand on s'entend crier par les  
murs, par les pierres,

Et jusque par les gonds du seuil de sa  
prison :

« Tu vas de ta mémoire éclairer



l'horizon ;

Fantôme éblouissant, tu vas dorer  
l'histoire,

Et, vêtu de ta mort comme d'une  
victoire,

T'asseoir au fronton bleu des  
hommes immortels ! »

Lorsque les échafauds ont des  
aspects d'autels,

Qu'on se sent admiré du bourreau  
qui vous tue,

Que le cadavre va se relever statue,

Mourant plein de clarté, d'aube, de  
firmament,

D'éclat, d'honneur, de gloire, on  
meurt facilement !

L'homme est si vaniteux, qu'il rit à la  
torture

Quand c'est une royale et tragique  
aventure,

Quand c'est une tenaille immense qui  
le mord.

Quand les durs instruments d'agonie  
et de mort

Sortent de quelque forge inouïe et  
géante,

Notre orgueil, oubliant la blessure  
béante,

Se console des clous en voyant le

marteau.

Avoir une montagne auguste pour  
poteau,

Etre battu des flots ou battu des  
nuées,

Entendre l'univers plein de vagues  
huées

Murmurer : – Regardez ce colosse !  
les nœuds,

Les fers et les carcans le font plus  
lumineux !

C'est le vaincu Rayon, le damné  
Météore !

Il a volé la foudre et dérobé  
l'aurore ! –

Etre un supplicié du gouffre illimité,  
Etre un titan cloué sur une énormité,  
Cela plaît. On veut bien des maux qui  
sont sublimes ;

Et l'on se dit : Souffrons, mais  
souffrons sur les cimes !

Eh bien, non ! – Le sublime est en  
bas. Le grand choix,

C'est de choisir l'affront. De même  
que parfois

La pourpre est déshonneur, souvent  
la fange est lustre.

La boue imméritée atteignant l'âme  
illustre,

L'opprobre, ce cachot d'où l'auréole  
sort,

Le cul de basse-fosse où nous jette le  
sort,

Le fond noir de l'épreuve où le  
malheur nous traîne,

Sont le comble éclatant de la  
grandeur sereine.

Et, quand, dans le supplice où nous  
devons lutter,

Le lâche destin va jusqu'à nous  
insulter,

Quand sur nous il entasse outrage,  
rire, blâme,

Et tant de contre-sens entre le sort et

l'âme

Que notre vie arrive à la difformité,  
La laideur de l'épreuve en devient la  
beauté.

C'est Samson à Gaza, c'est Epictète à  
Rome ;

L'abjection du sort fait la gloire de  
l'homme.

Plus de brume ne fait que couvrir  
plus d'azur.

Ce que l'homme ici-bas peut avoir de  
plus pur,

De plus beau, de plus noble en ce  
monde où l'on pleure,

C'est chute, abaissement, misère  
extérieure,

Acceptés pour garder la grandeur du  
dedans.

Oui, tous les chiens de l'ombre  
autour de vous grondants,

Le blâme ingrat, la haine aux fureurs  
coutumière ;

Oui, tomber dans la nuit quand c'est  
pour la lumière,

Faire horreur, n'être plus qu'un  
ulcère, indigner

L'homme heureux, et qu'on raille en  
vous voyant saigner,

Et qu'on marche sur vous, qu'on

vous crache au visage,

Quand c'est pour la vertu, pour le  
vrai, pour le sage,

Pour le bien, pour l'honneur, il n'est  
rien de plus doux.

Quelle splendeur qu'un juste  
abandonné de tous,

N'ayant plus qu'un haillon dans le  
mal qui le mine,

Et jetant aux dédains, au deuil, à la  
vermine,

A sa plaie, aux douleurs, de  
tranquilles défis !

Même quand Prométhée est là, Job,  
tu suffis



Pour faire le fumier plus haut que le  
Caucase.

Le juste, méprisé comme un ver  
qu'on écrase,

M'éblouit d'autant plus que nous le  
blasphémons.

Ce que les froids bourreaux à faces  
de démons

Mêlent avec leur main monstrueuse  
et servile

A l'exécution pour la rendre plus  
vile,

Grandit le patient au regard de  
l'esprit.

O croix ! les deux voleurs sont deux  
rayons du Christ !

\*

Ainsi, tous les souffrants m'ont  
apparu splendides,

Satisfaits, radieux, doux, souverains,  
candides,

Heureux, la plaie au sein, la joie au  
cœur ; les uns

Jetés dans la fournaise et devenant  
parfums,

Ceux-là jetés aux nuits et devenant  
aurores ;

Les croyants, dévorés dans les  
cirques sonores,

Râlaient un chant, aux pieds des  
bêtes étouffés ;

Les penseurs souriaient aux noirs  
autodafés,

Aux glaives, aux carcans, aux  
chemises de soufre ;

Et je me suis alors écrié : Qui donc  
souffre ?

Pour qui donc, si le sort, ô Dieu,  
n'est pas moqueur,

Toute cette pitié que tu m'as mise au  
cœur ?

Qu'en dois-je faire ? à qui faut-il que  
je la garde ?

Où sont les malheureux ? – et Dieu  
m'a dit : – Regarde.

\*

Et j'ai vu des palais, des fêtes, des  
festins,

Des femmes qui mêlaient leurs  
blancheurs aux satins,

Des murs hautains ayant des jaspes  
pour écorces,

Des serpents d'or roulés dans des  
colonnes torses,

Avec de vastes dais pendant aux  
grands plafonds ;

Et j'entendais chanter : – Jouissons !  
trionphons ! –

Et les lyres, les luths, les clairons  
dont le cuivre

A l'air de se dissoudre en fanfare et  
de vivre,

Et l'orgue, devant qui l'ombre écoute  
et se tait,

Tout un orchestre énorme et  
monstrueux chantait ;

Et ce triomphe était rempli  
d'hommes superbes

Qui riaient et portaient toute la terre  
en gerbes,

Et dont les fronts dorés, brillants,  
audacieux,

Fiers, semblaient s'achever en astres  
dans les cieux.

Et, pendant qu'autour d'eux des voix  
criaient : – Victoire

A jamais ! à jamais force, puissance  
et gloire !

Et fête dans la ville ! et joie à la  
maison ! –

Je voyais, au-dessus du livide  
horizon,

Trembler le glaive immense et  
sombre de l'archange.

Ils s'épanouissaient dans une aurore  
étrange,

Ils vivaient dans l'orgueil comme

dans leur cité,

Et semblaient ne sentir que leur  
félicité.

Et Dieu les a tous pris alors l'un  
après l'autre,

Le puissant, le repu, l'assouvi qui se  
vautre,

Le czar dans son Kremlin, l'iman au  
bord du Nil,

Comme on prend les petits d'un  
chien dans un chenil,

Et, comme il fait le jour sous les  
vagues marines,

M'ouvrant avec ses mains ces  
profondes poitrines,

Et, fouillant de son doigt de rayons  
pénétré

Leurs entrailles, leur foie et leurs  
reins, m'a montré

Des hydres qui rongeaient le dedans  
de ces âmes.

Et j'ai vu tressaillir ces hommes et  
ces femmes ;

Leur visage riant comme un masque  
est tombé,

Et leur pensée, un monstre effroyable  
et courbé,

Une naine hagarde, inquiète,  
bourrue,



Assise sous leur crâne affreux, m'est apparue.

Alors, tremblant, sentant chanceler mes genoux,

Je leur ai demandé : « Mais qui donc êtes-vous ? »

Et ces êtres n'ayant presque plus face d'homme

M'ont dit : « Nous sommes ceux qui font le mal ; et, comme

« C'est nous qui le faisons, c'est nous qui le souffrons ! »

\*

Oh ! le nuage vain des pleurs et des affronts

S'envole, et la douleur passe en  
criant : Espère !

Vous me l'avez fait voir et toucher, ô  
vous, Père,

Juge, vous le grand juste et vous le  
grand clément !

Le rire du succès et du triomphe  
ment ;

Un invisible doigt caressant se  
promène

Sous chacun des chaînons de la  
misère humaine ;

L'adversité soutient ceux qu'elle fait  
lutter ;

L'indigence est un bien pour qui sait  
la goûter ;

L'harmonie éternelle autour du  
pauvre vibre

Et le berce ; l'esclave, étant une âme,  
est libre,

Et le mendiant dit : Je suis riche,  
ayant Dieu.

L'innocence aux tourments jette ce  
cri : C'est peu.

La difformité rit dans Esope, et la  
fièvre

Dans Scarron ; l'agonie ouvre aux  
hymnes sa lèvre ;

Quand je dis : « La douleur est-elle

un mal ? » Zénon

Se dresse devant moi, paisible, et me dit : « Non. »

Oh ! le martyre est joie et transport,  
le supplice

Est volupté, les feux du bûcher sont  
délice,

La souffrance est plaisir, la torture  
est bonheur ;

Il n'est qu'un malheureux : c'est le  
méchant, Seigneur.

\*

Aux premiers jours du monde, alors  
que la nuée,

Surprise, contemplait chaque chose  
créée,

Alors que sur le globe, où le mal  
avait crû,

Flottait une lueur de l'Eden disparu,

Quand tout encor semblait être  
rempli d'aurore,

Quand sur l'arbre du temps les ans  
venaient d'éclore,

Sur la terre, où la chair avec l'esprit  
se fond,

Il se faisait le soir un silence  
profond,

Et le désert, les bois, l'onde aux  
vastes rivages,

Et les herbes des champs, et les bêtes sauvages,

Emus, et les rochers, ces ténébreux cachots,

Voyaient, d'un antre obscur couvert d'arbres si hauts

Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes,

Sortir deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes.

C'étaient Eve aux cheveux blanchis, et son mari,

Le pâle Adam, pensif, par le travail meurtri,

Ayant la vision de Dieu sous sa  
paupière.

Ils venaient tous les deux s'asseoir  
sur une pierre,

En présence des monts fauves et  
soucieux,

Et de l'éternité formidable des cieux.

Leur œil triste rendait la nature  
farouche ;

Et là, sans qu'il sortît un souffle de  
leur bouche,

Les mains sur leurs genoux et se  
tournant le dos,

Accablés comme ceux qui portent  
des fardeaux,

Sans autre mouvement de vie  
extérieure

Que de baisser plus bas la tête  
d'heure en heure,

Dans une stupeur morne et fatale  
absorbés,

Froids, livides, hagards, ils  
regardaient, courbés

Sous l'être illimité sans figure et  
sans nombre,

L'un, décroître le jour, et l'autre,  
grandir l'ombre,

Et, tandis que montaient les  
constellations,



Et que la première onde aux premiers  
alcyons

Donnait sous l'infini le long baiser  
nocturne,

Et qu'ainsi que des fleurs tombant à  
flots d'une urne,

Les astres fourmillants emplissaient  
le ciel noir,

Ils songeaient, et, rêveurs, sans  
entendre, sans voir,

Sourds aux rumeurs des mers d'où  
l'ouragan s'élançait,

Toute la nuit, dans l'ombre, ils  
pleuraient en silence ;

Ils pleuraient tous les deux, aïeux du

genre humain,

Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

Marine-Terrace, septembre 1855.



# LIVRE SIXIEME – AU BORD DE L'INFINI



# I. – Le pont



'AVAIS DEVANT LES yeux les  
ténèbres. L'abîme

Qui n'a pas de rivage et qui  
n'a pas de cime,

Etait là, morne, immense ; et  
rien n'y remuait.

Je me sentais perdu dans l'infini  
muet.

Au fond, à travers l'ombre,

impénétrable voile,

On apercevait Dieu comme une  
sombre étoile.

Je m'écriai : – Mon âme, ô mon âme !  
il faudrait,

Pour traverser ce gouffre où nul bord  
n'apparaît,

Et pour qu'en cette nuit jusqu'à ton  
Dieu tu marches,

Bâtir un pont géant sur des millions  
d'arches.

Qui le pourra jamais ? Personne ! ô  
deuil ! effroi !

Pleure ! – Un fantôme blanc se dressa  
devant moi

Pendant que je jetais sur l'ombre un  
œil d'alarme,

Et ce fantôme avait la forme d'une  
larme ;

C'était un front de vierge avec des  
mains d'enfant ;

Il ressemblait au lys que la blancheur  
défend ;

Ses mains en se joignant faisaient de  
la lumière.

Il me montra l'abîme où va toute  
poussière,

Si profond, que jamais un écho n'y  
répond ;

Et me dit : – Si tu veux je bâtirai le pont.

Vers ce pâle inconnu je levai ma paupière.

– Quel est ton nom ? lui dis-je. Il me dit : – La prière.

Jersey, décembre 1852.



## II. – Ibo



ITES, POURQUOI, DANS  
l'insondable

Au mur d'airain,

Dans l'obscurité  
formidable

Du ciel serein,

Pourquoi, dans ce grand sanctuaire

Sourd et béni,



Pourquoi, sous l'immense suaire

De l'infini,

Enfourir vos lois éternelles

Et vos clartés ?

Vous savez bien que j'ai des ailes,

O vérités !

Pourquoi vous cachez-vous dans  
l'ombre

Qui nous confond ?

Pourquoi fuyez-vous l'homme  
sombre

Au vol profond ?

Que le mal détruise ou bâtit,

Rampe ou soit roi,

Tu sais bien que j'irai, Justice,

J'irai vers toi !

Beauté sainte, Idéal qui germes

Chez les souffrants,

Toi par qui les esprits sont fermes

Et les cœurs grands,

Vous le savez, vous que j'adore,

Amour, Raison,

Qui vous levez comme l'aurore

Sur l'horizon,

Foi, ceinte d'un cercle d'étoiles,

Droit, bien de tous,  
J'irai, Liberté qui te voiles,  
J'irai vers vous !

Vous avez beau, sans fin, sans borne,  
Lueurs de Dieu,  
Habiter la profondeur morne  
Du gouffre bleu,  
Âme à l'abîme habituée  
Dès le berceau,  
Je n'ai pas peur de la nuée ;  
Je suis oiseau.

Je suis oiseau comme cet être

Qu'Amos rêvait,  
Que saint Marc voyait apparaître  
A son chevet,  
Qui mêlait sur sa tête fière,  
Dans les rayons,  
L'aile de l'aigle à la crinière  
Des grands lions.  
J'ai des ailes. J'aspire au faîte ;  
Mon vol est sûr ;  
J'ai des ailes pour la tempête  
Et pour l'azur.  
Je gravis les marches sans nombre.

Je veux savoir ;

Quand la science serait sombre

Comme le soir !

Vous savez bien que l'âme affronte

Ce noir degré,

Et que, si haut qu'il faut qu'on  
monte,

J'y monterai !

Vous savez bien que l'âme est forte

Et ne craint rien

Quand le souffle de Dieu l'emporte !

Vous savez bien

Que j'irai jusqu'aux bleus pilastres,

Et que mon pas,  
Sur l'échelle qui monte aux astres,  
Ne tremble pas !

L'homme, en cette époque agitée,  
Sombre océan,  
Doit faire comme Prométhée  
Et comme Adam.

Il doit ravir au ciel austère  
L'éternel feu ;

Conquérir son propre mystère,  
Et voler Dieu.

L'homme a besoin, dans sa  
chaumière,

Des vents battu,

D'une loi qui soit sa lumière

Et sa vertu.

Toujours ignorance et misère !

L'homme en vain fuit,

Le sort le tient ; toujours la serre !

Toujours la nuit !

Il faut que le peuple s'arrache

Au dur décret,

Et qu'enfin ce grand martyr sache

Le grand secret !

Déjà l'amour, dans l'ère obscure

Qui va finir,

Dessine la vague figure

De l'avenir.

Les lois de nos destins sur terre,

Dieu les écrit ;

Et, si ces lois sont le mystère,

Je suis l'esprit.

Je suis celui que rien n'arrête,

Celui qui va,

Celui dont l'âme est toujours prête

A Jéhovah ;

Je suis le poète farouche,



L'homme devoir,

Le souffle des douleurs, la bouche

Du clairon noir ;

Le rêveur qui sur ses registres

Met les vivants,

Qui mêle des strophes sinistres

Aux quatre vents ;

Le songeur ailé, l'âpre athlète

Au bras nerveux,

Et je traînerais la comète

Par les cheveux.

Donc, les lois de notre problème,

Je les aurai ;

J'irai vers elles, penseur blême,

Mage effaré !

Pourquoi cacher ces lois profondes ?

Rien n'est muré.

Dans vos flammes et dans vos ondes

Je passerai ;

J'irai lire la grande bible ;

J'entrerai nu

Jusqu'au tabernacle terrible

De l'inconnu,

Jusqu'au seuil de l'ombre et du vide,

Gouffres ouverts

Que garde la meute livide

Des noirs éclairs,

Jusqu'aux portes visionnaires

Du ciel sacré ;

Et, si vous aboyez, tonnerres,

Je rugirai.

Au dolmen de Rozel, janvier 1853.



# III.



UN SPECTRE M'ATTENDAIT  
dans un grand angle  
d'ombre,

Et m'a dit :

– Le muet habite dans le  
sombre.

L'infini rêve, avec un visage irrité.

L'homme parle et dispute avec  
l'obscurité,

Et la larme de l'œil rit du bruit de la  
bouche.

Tout ce qui vous emporte est rapide  
et farouche.

Sais-tu pourquoi tu vis ? sais-tu  
pourquoi tu meurs ?

Les vivants orageux passent dans les  
rumeurs,

Chiffres tumultueux, flots de l'océan  
Nombre.

Vous n'avez rien à vous qu'un  
souffle dans de l'ombre ;

L'homme est à peine né, qu'il est  
déjà passé,

Et c'est avoir fini que d'avoir

commencé.

Derrière le mur blanc, parmi les  
herbes vertes,

La fosse obscure attend l'homme,  
lèvres ouvertes.

La mort est le baiser de la bouche  
tombeau.

Tâche de faire un peu de bien, coupe  
un lambeau

D'une bonne action dans cette nuit  
qui gronde ;

Ce sera ton linceul dans la terre  
profonde.

Beaucoup s'en sont allés qui ne  
reviendront plus

Qu'à l'heure de l'immense et lugubre  
reflux ;

Alors, on entendra des cris. Tâche de  
vivre ;

Crois. Tant que l'homme vit, Dieu  
pensif lit son livre.

L'homme meurt quand Dieu fait au  
coin du livre un pli.

L'espace sait, regarde, écoute. Il est  
rempli

D'oreilles sous la tombe, et d'yeux  
dans les ténèbres.

Les morts ne marchant plus, dressent  
leurs pieds funèbres ;

Les feuilles sèches vont et roulent  
sous les cieux.

Ne sens-tu pas souffler le vent  
mystérieux ?

Au dolmen de Rozel, avril 1853.





# IV.



COUTEZ JE SUIS Jean. J'ai  
vu des choses sombres.

J'ai vu l'ombre infinie où  
se perdent les nombres,

J'ai vu les visions que les  
réprouvés font,

Les engloutissements de l'abîme sans  
fond ;

J'ai vu le ciel, l'éther, le chaos et

l'espace.

Vivants ! puisque j'en viens, je sais  
ce qui s'y passe ;

Je vous affirme à tous, écoutez bien  
ma voix,

J'affirme même à ceux qui vivent  
dans les bois,

Que le Seigneur, le Dieu des esprits  
des prophètes,

Voit ce que vous pensez et sait ce que  
vous faites.

C'est bien. Continuez, grands, petits,  
jeunes, vieux !

Que l'avare soit tout à l'or, que  
l'envieux

Rampe et morde en rampant, que le  
glouton dévore,

Que celui qui faisait le mal, le fasse  
encore,

Que celui qui fut lâche et vil, le soit  
toujours !

Voyant vos passions, vos fureurs,  
vos amours,

J'ai dit à Dieu : « Seigneur, jugez où  
nous en sommes.

Considérez la terre et regardez les  
hommes.

Ils brisent tous les nœuds qui  
devaient les unir. »

Et Dieu m'a répondu : « Certes, je  
vais venir ! »

Serk, juillet 1853.



# V. – Croire, mais pas en nous

**P**ARCE QU'ON A porté du  
pain, du linge blanc,  
A quelque humble logis  
sous les combles  
tremblant

Comme le nid parmi les  
feuilles inquiètes ;

Parce qu'on a jeté ses restes et ses miettes

Au petit enfant maigre, au vieillard pâissant,

Au pauvre qui contient l'éternel tout-puissant ;

Parce qu'on a laissé Dieu manger sous sa table,

On se croit vertueux, on se croit charitable !

On dit : « Je suis parfait ! louez-moi ; me voilà ! »

Et, tout en blâmant Dieu de ceci, de cela,

De ce qu'il pleut, du mal dont on le

dit la cause,

Du chaud, du froid, on fait sa propre  
apothéose.

Le riche qui, gorgé, repu, fier,  
paresseux,

Laisse un peu d'or rouler de son  
palais sur ceux

Que le noir janvier glace et que la  
faim harcèle,

Ce riche-là, qui brille et donne une  
parcelle

De ce qu'il a de trop à qui n'a pas  
assez,

Et qui, pour quelques sous du pauvre  
ramassés,

S'admire et ferme l'œil sur sa propre  
misère,

S'il a le superflu, n'a pas le  
nécessaire :

La justice ; et le loup rit dans  
l'ombre en marchant

De voir qu'il se croit bon pour n'être  
pas méchant.

Nous bons ! nous fraternels ! ô fange  
et pourriture !

Mais tournez donc vos yeux vers la  
mère nature !

Que sommes-nous, cœurs froids où  
l'égoïsme bout,



Auprès de la bonté suprême éparse  
en tout ?

Toutes nos actions ne valent pas la  
rose.

Dès que nous avons fait par hasard  
quelque chose,

Nous nous vantons, hélas ! vains  
souffles qui fuyons !

Dieu donne l'aube au ciel sans  
compter les rayons,

Et la rosée aux fleurs sans mesurer  
les gouttes ;

Nous sommes le néant ; nos vertus  
tiendraient toutes

Dans le creux de la pierre où vient

boire l'oiseau.

L'homme est l'orgueil du cèdre  
emplissant le roseau.

Le meilleur n'est pas bon, vraiment,  
tant l'homme est frêle ;

Et tant notre fumée à nos vertus se  
mêle !

Le bienfait par nos mains  
pompeusement jeté

S'évapore aussitôt dans notre  
vanité ;

Même en le prodiguant aux pauvres  
d'un air tendre,

Nous avons tant d'orgueil que notre  
or devient cendre ;

Le bien que nous faisons est spectre  
comme nous.

L'Incréé, seul vivant, seul terrible et  
seul doux,

Qui juge, aime, pardonne, engendre,  
construit, fonde,

Voit nos hauteurs avec une pitié  
profonde.

Ah ! rapides passants ! ne comptons  
pas sur nous,

Comptons sur lui. Pensons et vivons  
à genoux ;

Tâchons d'être sagesse, humilité,  
lumière ;

Ne faisons point un pas qui n'aille à  
la prière ;

Car nos perfections rayonneront bien  
peu

Après la mort, devant l'étoile et le  
ciel bleu.

Dieu seul peut nous sauver. C'est un  
rêve de croire

Que nos lueurs d'en bas sont là-haut  
de la gloire ;

Si lumineux qu'il ait paru dans notre  
horreur,

Si doux qu'il ait été pour nos cœurs  
pleins d'erreur,

Quoi qu'il ait fait, celui que sur la

terre on nomme

Juste, excellent, pur, sage et grand,  
là-haut est l'homme,

C'est-à-dire la nuit en présence du  
jour ;

Son amour semble haine auprès du  
grand amour ;

Et toutes ses splendeurs, poussant  
des cris funèbres,

Disent en voyant Dieu : Nous  
sommes les ténèbres !

Dieu, c'est le seul azur dont le monde  
ait besoin.

L'abîme en en parlant prend l'atome  
à témoin.

Dieu seul est grand ! c'est là le  
psaume du brin d'herbe ;

Dieu seul est vrai ! c'est là l'hymne  
du flot superbe ;

Dieu seul est bon ! c'est là le  
murmure des vents ;

Ah ! ne vous faites pas d'illusions,  
vivants !

Et d'où sortez-vous donc, pour croire  
que vous êtes

Meilleurs que Dieu, qui met les astres  
sur vos têtes,

Et qui vous éblouit, à l'heure du  
réveil,

De ce prodigieux sourire, le soleil !

Marine-Terrace, décembre 1854.



# VI. – Pleurs dans la nuit

I

Je suis l'être incliné qui jette ce qu'il  
pense ;

Qui demande à la nuit le secret du  
silence ;

Dont la brume emplit l'œil ;

Dans une ombre sans fond mes



paroles descendent,

Et les choses sur qui tombent mes  
strophes rendent

Le son creux du cercueil.

Mon esprit, qui du doute a senti la  
piqûre,

Habite, âpre songeur, la rêverie  
obscur

Aux flots plombés et bleus,

Lac hideux où l'horreur tord ses  
bras, pâle nymphe,

Et qui fait boire une eau morte  
comme la lymphe

Aux rochers scrofuleux.

Le Doute, fils bâtard de l'aïeule  
Sagesse,

Crie : – A quoi bon ? – devant  
l'éternelle largesse,

Nous fait tout oublier,

S'offre à nous, morne abri, dans nos  
marches sans nombre,

Nous dit : – Es-tu las ? Viens ! – et  
l'homme dort à l'ombre

De ce mancenillier.

L'effet pleure et sans cesse interroge  
la cause.

La création semble attendre quelque  
chose.

L'homme à l'homme est obscur.

Où donc commence l'âme ? où donc  
finit la vie ?

Nous voudrions, c'est là notre  
incurable envie,

Voir par-dessus le mur.

Nous rampons, oiseaux pris sous le  
filet de l'être ;

Libres et prisonniers, l'immuable  
pénètre

Toutes nos volontés ;

Captifs sous le réseau des choses  
nécessaires,

Nous sentons se lier des fils à nos

misères

Dans les immensités.

II

Nous sommes au cachot ; la porte est inflexible ;

Mais, dans une main sombre, inconnue, invisible,

Qui passe par moment,

A travers l'ombre, espoir des âmes sérieuses,

On entend le trousseau des clefs mystérieuses

Sonner confusément.

La vision de l'être emplît les yeux de

l'homme.

Un mariage obscur sans cesse se  
consomme

De l'ombre avec le jour ;

Ce monde, est-ce un éden tombé  
dans la géhenne ?

Nous avons dans le cœur des  
ténèbres de haine

Et des clartés d'amour.

La création n'a qu'une prunelle  
trouble.

L'être éternellement montre sa face  
double,

Mal et bien, glace et feu ;

L'homme sent à la fois, âme pure et  
chair sombre,

La morsure du ver de terre au fond  
de l'ombre

Et le baiser de Dieu.

Mais à de certains jours, l'âme est  
comme une veuve.

Nous entendons gémir les vivants  
dans l'épreuve.

Nous doutons, nous tremblons,

Pendant que l'aube épand ses  
lumières sacrées

Et que mai sur nos seuils mêle les  
fleurs dorées

Avec les enfants blonds.

Qu'importe la lumière, et l'aurore, et  
les astres,

Fleurs des chapiteaux bleus,  
diamants des pilastres

Du profond firmament,

Et mai qui nous caresse, et l'enfant  
qui nous charme,

Si tout n'est qu'un soupir, si tout  
n'est qu'une larme,

Si tout n'est qu'un moment !

III

Le sort nous use au jour, triste meule  
qui tourne.

L'homme inquiet et vain croit  
marcher, il séjourne ;

Il expire en créant.

Nous avons la seconde et nous  
rêvons l'année ;

Et la dimension de notre destinée,

C'est poussière et néant.

L'abîme, où les soleils sont les égaux  
des mouches,

Nous tient ; nous n'entendons que  
des sanglots farouches

Ou des rires moqueurs ;

Vers la cible d'en haut qui dans  
l'azur s'élève,



Nous lançons nos projets, nos vœux,  
l'espoir, le rêve,

Ces flèches de nos cœurs.

Nous voulons durer, vivre, être  
éternels. O cendre !

Où donc est la fourmi qu'on appelle  
Alexandre ?

Où donc le ver César ?

En tombant sur nos fronts, la minute  
nous tue.

Nous passons, noir essaim, foule de  
deuil vêtue,

Comme le bruit d'un char.

Nous montons à l'assaut du temps

comme une armée.

Sur nos groupes confus que voile la  
fumée

Des jours évanouis,

L'énorme éternité luit, splendide et  
stagnante ;

Le cadran, bouclier de l'heure  
rayonnante,

Nous terrasse éblouis !

IV

A l'instant où l'on dit : Vivons ! tout  
se déchire.

Les pleurs subitement descendent  
sur le rire.

Tête nue ! à genoux !

Tes fils sont morts, mon père est mort, leur mère est morte.

O deuil ! qui passe là ? C'est un cercueil qu'on porte.

A qui le portez-vous ?

Ils le portent à l'ombre, au silence, à la terre ;

Ils le portent au calme obscur, à l'aube austère,

A la brume sans bords,

Au mystère qui tord ses anneaux sous des voiles,

Au serpent inconnu qui lèche les

étoiles

Et qui baise les morts !

V

Ils le portent aux vers, au néant, à  
Peut-Etre !

Car la plupart d'entre eux n'ont  
point vu le jour naître ;

Sceptiques et bornés,

La négation morne et la matière  
hostile,

Flambeaux d'aveuglement, troublent  
l'âme inutile

De ces infortunés.

Pour eux le ciel ment, l'homme est un

songe et croit vivre ;

Ils ont beau feuilleter page à page le  
livre,

Ils ne comprennent pas ;

Ils vivent en hochant la tête, et, dans  
le vide.

L'écheveau ténébreux que le doute  
dévide

Se mêle sous leurs pas.

Pour eux l'âme naufrage avec le  
corps qui sombre.

Leur rêve a les yeux creux et regarde  
de l'ombre ;

Rien est le mot du sort ;

Et chacun d'eux, riant de la voûte  
étoilée,

Porte en son cœur, au lieu de  
l'espérance ailée,

Une tête de mort.

Sourds à l'hymne des bois, au  
sombre cri de l'orgue,

Chacun d'eux est un champ plein de  
cendre, une morgue

Où pendent des lambeaux,

Un cimetière où l'œil des frémissants  
poètes

Voit planer l'ironie et toutes ses  
chouettes,

L'ombre et tous ses corbeaux.

Quand l'astre et le roseau leur  
disent : Il faut croire ;

Ils disent au jonc vert, à l'astre en sa  
nuit noire :

Vous êtes insensés !

Quand l'arbre leur murmure à  
l'oreille : Il existe ;

Ces fous répondent : Non ! et, si le  
chêne insiste,

Ils lui disent : Assez !

Quelle nuit ! le semeur nié par la  
semence !

L'univers n'est pour eux qu'une

vaste démente,

Sans but et sans milieu ;

Leur âme, en agitant l'immensité  
profonde,

N'y sent même pas l'être, et dans le  
grelot monde

N'entend pas sonner Dieu !

VI

Le corbillard franchit le seuil du  
cimetière.

Le gai matin, qui rit à la nature  
entière,

Resplendit sur ce deuil ;

Tout être a son mystère où l'on sent



l'âme éclore,

Et l'offre à l'infini ; l'astre apporte  
l'aurore,

Et l'homme le cercueil.

Le dedans de la fosse apparaît, triste  
crèche.

Des pierres par endroits percent la  
terre fraîche ;

Et l'on entend le glas ;

Elles semblent s'ouvrir ainsi que des  
paupières,

Et le papillon blanc dit : « Qu'ont  
donc fait ces pierres ? »

Et la fleur dit : « Hélas ! »

## VII

Est-ce que par hasard ces pierres  
sont punies,

Dieu vivant, pour subir de telles  
agonies ?

Ah ! ce que nous souffrons

N'est rien. – Plus bas que l'arbre en  
proie aux froides bises,

Sous cette forme horrible, est-ce que  
les Cambyses,

Est-ce que les Nérons,

Après avoir tenu les peuples dans  
leur serre,

Et crucifié l'homme au noir gibet

misère,

Mis le monde en lambeaux,

Souillé l'âme, et changé, sous le vent  
des désastres,

L'univers en charnier, et fait monter  
aux astres

La vapeur des tombeaux,

Après avoir passé joyeux dans la  
victoire,

Dans l'orgueil, et partout imprimé  
sur l'histoire

Leurs ongles furieux,

Et, monstres qu'entrevoit l'homme  
en ses léthargies,

Après avoir sur terre été les effigies

Du mal mystérieux,

Après avoir peuplé les prisons  
élargies,

Et versé tant de meurtre aux vastes  
mers rougies,

Tant de morts, glaive au flanc,

Tant d'ombre, et de carnage, et  
d'horreurs inconnues,

Que le soleil, le soir, hésitait dans les  
nues

Devant ce bain sanglant !

Après avoir mordu le troupeau que  
Dieu mène,

Et tourné tour à tour de la torture  
humaine

L'atroce cabestan,

Et régné sous la pourpre et sous le  
laticlave,

Et plié six mille ans Adam, le vieil  
esclave,

Sous le vieux roi Satan,

Est-ce que le chasseur Nemrod,  
Sforce le pâtre,

Est-ce que Messaline, est-ce que  
Cléopâtre,

Caligula, Macrin,

Et les Achabs, par qui renaissaient

les Sodomes,

Et Phalaris, qui fit du hurlement des  
hommes

La clameur de l'airain,

Est-ce que Charles Neuf, Constantin,  
Louis Onze,

Vitellius, la fange, et Busiris, le  
bronze,

Les Cyrus dévorants,

Les Egystes montrés du doigt par les  
Electres,

Seraient dans cette nuit, d'hommes  
devenus spectres,

Et pierres de tyrans ?

Est-ce que ces cailloux, tout pénétrés  
de crimes,

Dans l'horreur étouffés, scellés dans  
les abîmes,

Enviant l'ossement,

Sans air, sans mouvement, sans jour,  
sans yeux, sans bouche,

Entre l'herbe sinistre et le cercueil  
farouche,

Vivraient affreusement ?

Est-ce que ce seraient des âmes  
condamnées,

Des maudits qui, pendant des  
millions d'années,

Seuls avec le remords,

Au lieu de voir, des yeux de l'astre  
solitaire,

Sortir les rayons d'or, verraient les  
vers de terre

Sortir des yeux des morts ?

Homme et roche, exister, noir dans  
l'ombre vivante !

Songer, pétrifié dans sa propre  
épouvante !

Rêver l'éternité !

Dévorer ses fureurs, confusément  
rugies !

Etre pris, ouragan de crimes et



d'orgies,

Dans l'immobilité !

Punition ! problème obscur !  
questions sombres !

Quoi ! ce caillou dirait : – J'ai mis  
Thèbe en décombres !

J'ai vu Suse à genoux !

J'étais Bélus à Tyr ! j'étais Sylla  
dans Rome ! –

Noire captivité des vieux démons de  
l'homme !

O pierres, qu'êtes-vous ?

Qu'a fait ce bloc, béant dans la fosse  
insalubre ?

Glacé du froid profond de la terre  
lugubre,

Informe et châtié,

Aveugle, même aux feux que la nuit  
réverbère,

Il pense et se souvient... – Quoi ! ce  
n'est que Tibère !

Seigneur, ayez pitié !

Ce dur silex noyé dans la terre, âpre,  
fruste,

Couvert d'ombre, pendant que le ciel  
s'ouvre au juste

Qui s'y réfugia,

Jaloux du chien qui jappe et de l'âne

qui passe,

Songe et dit : Je suis là ! – Dieu  
vivant, faites grâce !

Ce n'est que Borgia !

O Dieu bon, penchez-vous sur tous  
ces misérables !

Sauvez ces submergés, aimez ces  
exécrables !

Ouvrez les soupiraux.

Au nom des innocents, Dieu,  
pardonnez aux crimes.

Père, fermez l'enfer. Juge, au nom  
des victimes,

Grâce pour les bourreaux !

De toutes parts s'élève un cri :  
Miséricorde !

Les peuples nus, liés, fouettés à  
coups de corde,

Lugubres travailleurs,

Voyant leur maître en proie aux  
châtiments sublimes,

Ont pitié du despote, et, saignant de  
ses crimes,

Pleurent de ses douleurs ;

Les pâles nations regardent dans le  
gouffre,

Et ces grands suppliants, pour le  
tyran qui souffre,

T'implorent, Dieu jaloux ;

L'esclave mis en croix, l'opprimé sur  
la claie,

Plaint le satrape au fond de l'abîme,  
et la plaie

Dit : Grâce pour les clous !

Dieu serein, regardez d'un regard  
salutaire

Ces reclus ténébreux qu'emprisonne  
la terre

Pleine d'obscurs verrous,

Ces forçats dont le bagne est le  
dedans des pierres,

Et levez, à la voix des justes en

prières,

Ces effrayants écrous.

Père, prenez pitié du monstre et de la roche.

De tous les condamnés que le pardon s'approche !

Jadis, rois des combats,

Ces bandits sur la terre ont fait une tempête ;

Etant montés plus haut dans l'horreur que la bête,

Ils sont tombés plus bas.

Grâce pour eux ! clémence, espoir, pardon, refuge,

Au jonc qui fut un prince, au ver qui fut un juge !

Le méchant, c'est le fou.

Dieu, rouvrez au maudit ! Dieu, relevez l'infâme !

Rendez à tous l'azur. Donnez au tigre une âme,

Des ailes au caillou !

Mystère ! obsession de tout esprit qui pense !

Echelle de la peine et de la récompense !

Nuit qui monte en clarté !

Sourire épanoui sur la torture

amère !

Vision du sépulcre ! êtes-vous la  
chimère,

Ou la réalité ?

## VIII

La fosse, plaie au flanc de la terre,  
est ouverte,

Et, béante, elle fait frissonner l'herbe  
verte

Et le buisson jauni ;

Elle est là, froide, calme, étroite,  
inanimée,

Et l'âme en voit sortir, ainsi qu'une  
fumée,



L'ombre de l'infini.

Et les oiseaux de l'air, qui, planant  
sur les cimes,

Volant sous tous les cieux,  
comparent les abîmes

Dans les courses qu'ils font,

Songent au noir Vésuve, à l'Océan  
superbe,

Et disent, en voyant cette fosse dans  
l'herbe :

Voici le plus profond !

IX

L'âme est partie, on rend le corps à  
la nature.

La vie a disparu sous cette créature ;  
Mort, où sont tes appuis ?

Le voilà hors du temps, de l'espace et  
du nombre.

On le descend avec une corde dans  
l'ombre

Comme un seau dans un puits.

Que voulez-vous puiser dans ce puits  
formidable ?

Et pourquoi jetez-vous la sonde à  
l'insondable ?

Qu'y voulez-vous puiser ?

Est-ce l'adieu lointain et doux de  
ceux qu'on aime ?

Est-ce un regard ? hélas ! est-ce un  
sourir suprême ?

Est-ce un dernier baiser ?

Qu'y voulez-vous puiser, vivants,  
essaim frivole ?

Est-ce un frémissement du vide où  
tout s'envole,

Un bruit, une clarté,

Une lettre du mot que Dieu seul peut  
écrire ?

Est-ce, pour le mêler à vos éclats de  
rire,

Un peu d'éternité ?

Dans ce gouffre où la larve

entr'ouvre son œil terne,

Dans cette épouvantable et livide  
citerne,

Abîme de douleurs,

Dans ce cratère obscur des muettes  
demeures,

Que voulez-vous puiser, ô passants  
de peu d'heures,

Hommes de peu de pleurs ?

Est-ce le secret sombre ? est-ce la  
froide goutte

Qui, larme du néant, suinte de l'âpre  
voûte

Sans aube et sans flambeau ?

Est-ce quelque lueur effarée et  
hagarde ?

Est-ce le cri jeté par tout ce qui  
regarde

Derrière le tombeau ?

Vous ne puiserez rien. Les morts  
tombent. La fosse

Les voit descendre, avec leur âme  
juste ou fausse,

Leur nom, leurs pas, leur bruit.

Un jour, quand souffleront les  
célestes haleines,

Dieu seul remontera toutes ces urnes  
pleines

De l'éternelle nuit.

X

Et la terre, agitant la ronce à sa surface,

Dit : – L'homme est mort ; c'est bien ; que veut-on que j'en fasse ?

Pourquoi me le rend-on ? –

Terre ! fais-en des fleurs ! des lys que l'aube arrose !

De cette bouche aux dents béantes, fais la rose

Entr'ouvrant son bouton !

Fais ruisseler ce sang dans tes sources d'eaux vives,

Et fais-le boire aux bœufs  
mugissants, tes convives ;

Prends ces chairs en haillons ;

Fais de ces seins bleuis sortir des  
violettes,

Et couvre de ces yeux que t'offrent  
les squelettes

L'aile des papillons.

Fais avec tous ces morts une joyeuse  
vie.

Fais-en le fier torrent qui gronde et  
qui dévie.

La mousse aux frais tapis !

Fais-en des rocs, des joncs, des

fruits, des vignes mûres,

Des brises, des parfums, des bois  
pleins de murmures,

Des sillons pleins d'épis !

Fais-en des buissons verts, fais-en de  
grandes herbes !

Et qu'en ton sein profond d'où se  
lèvent les gerbes,

A travers leur sommeil,

Les effroyables morts sans souffle et  
sans paroles

Se sentent frissonner dans toutes ces  
corolles

Qui tremblent au soleil !



# XI

La terre, sur la bière où le mort pâle  
écoute,

Tombe, et le nid gazouille, et, là-bas,  
sur la route

Siffle le paysan ;

Et ces fils, ces amis que le regret  
amène,

N'attendent même pas que la fosse  
soit pleine

Pour dire : Allons-nous-en !

Le fossoyeur, payé par ces douleurs  
hâtées,

Jette sur le cercueil la terre à

pelletées.

Toi qui, dans ton linceul,

Rêvais le deuil sans fin, cette blanche  
colombe,

Avec cet homme allant et venant sur  
ta tombe,

O mort, te voilà seul !

Commencement de l'âpre et morne  
solitude !

Tu ne changeras plus de lit ni  
d'attitude ;

L'heure aux pas solennels

Ne sonne plus pour toi ; l'ombre te  
fait terrible ;

L'immobile suaire a sur ta forme  
horrible

Mis ses plis éternels.

Et puis le fossoyeur s'en va boire la  
fosse.

Il vient de voir des dents que la terre  
déchausse,

Il rit, il mange, il mord ;

Et prend, en murmurant des  
chansons hébétées,

Un verre dans ses mains à chaque  
instant heurtées

Aux choses de la mort.

Le soir vient ; l'horizon s'emplit

d'inquiétude ;

L'herbe tremble et bruit comme une  
multitude ;

Le fleuve blanc reluit ;

Le paysage obscur prend les veines  
des marbres ;

Ces hydres que, le jour, on appelle  
des arbres,

Se tordent dans la nuit.

Le mort est seul. Il sent la nuit qui le  
dévore.

Quand naît le doux matin, tout l'azur  
de l'aurore,

Tous ses rayons si beaux,

Tout l'amour des oiseaux et leurs  
chansons sans nombre,

Vont aux berceaux dorés ; et, la nuit,  
toute l'ombre

Aboutit aux tombeaux.

Il entend des soupirs dans les fosses  
voisines ;

Il sent la chevelure affreuse des  
racines

Entrer dans son cercueil ;

Il est l'être vaincu dont s'empare la  
chose ;

Il sent un doigt obscur, sous sa  
paupière close,

Lui retirer son œil.

Il a froid ; car le soir, qui mêle à son  
haleine

Les ténèbres, l'horreur, le spectre et  
le phalène,

Glace ces durs grabats ;

Le cadavre, lié de bandelettes  
blanches,

Grelotte, et dans sa bière entend les  
quatre planches

Qui lui parlent tout bas.

L'une dit : – Je fermis ton coffre-  
fort. – Et l'autre

Dit : – J'ai servi de porte au toit qui

fut le nôtre. –

L'autre dit : – Aux beaux jours,

La table où rit l'ivresse et que le vin  
encombre,

C'était moi. – L'autre dit : – J'étais  
le chevet sombre

Du lit de tes amours.

Allez, vivants ! riez, chantez ; le jour  
flamboie.

Laissez derrière vous, derrière votre  
joie

Sans nuage et sans pli,

Derrière la fanfare et le bal qui  
s'élançe,

Tous ces morts qu'enfouit dans la  
fosse silence

Le fossoyeur oubli !

XII

Tous y viendront.

XIII

Assez ! et levez-vous de table.

Chacun prend à son tour la route  
redoutable ;

Chacun sort en tremblant ;

Chantez, riez ; soyez heureux, soyez  
célèbres ;

Chacun de vous sera bientôt dans les  
ténèbres



Le spectre au regard blanc.

La foule vous admire et l'azur vous  
éclaire ;

Vous êtes riche, grand, glorieux,  
populaire,

Puissant, fier, encensé ;

Vos licteurs, devant vous, graves,  
portent la hache ;

Et vous vous en irez sans que  
personne sache

Où vous avez passé.

Jeunes filles, hélas ! qui donc croit à  
l'aurore ?

Votre lèvre pâlit pendant qu'on

danse encore

Dans le bal enchanté ;

Dans les lustres blêmis on voit  
grandir le cierge ;

La mort met sur vos fronts ce grand  
voile de vierge

Qu'on nomme éternité.

Le conquérant, debout dans une aube  
enflammée,

Penche, et voit s'en aller son épée en  
fumée ;

L'amante avec l'amant

Passe ; le berceau prend une voix  
sépulcrale ;

L'enfant rose devient larve horrible,  
et le rôle

Sort du vagissement.

Ce qu'ils disaient hier, le savent-ils  
eux-mêmes ?

Des chimères, des vœux, des cris, de  
vains problèmes !

O néant inouï !

Rien ne reste ; ils ont tout oublié  
dans la fuite

Des choses que Dieu pousse et qui  
courent si vite

Que l'homme est ébloui !

O promesses ! espoirs ! cherchez-les

dans l'espace.

La bouche qui promet est un oiseau  
qui passe.

Fou qui s'y confierait !

Les promesses s'en vont où va le  
vent des plaines,

Où vont les flots, où vont les  
obscurales haleines

Du soir dans la forêt !

Songe à la profondeur du néant où  
nous sommes.

Quand tu seras couché sous la terre  
où les hommes

S'enfoncent pas à pas,

Tes enfants, épuisant les jours que  
Dieu leur compte,

Seront dans la lumière ou seront  
dans la honte ;

Tu ne le sauras pas !

Ce que vous rêvez tombe avec ce que  
vous faites.

Voyez ces grands palais ; voyez ces  
chars de fêtes

Aux tournoyants essieux ;

Voyez ces longs fusils qui suivent le  
rivage ;

Voyez ces chevaux, noirs comme un  
héron sauvage

Qui vole sous les cieux,

Tout cela passera comme une voix  
chantante.

Pyramide, à tes pieds tu regardes la  
tente,

Sous l'éclatant zénith ;

Tu l'entends frissonner au vent  
comme une voile,

Chéops, et tu te sens, en la voyant de  
toile,

Fière d'être en granit ;

Et toi, tente, tu dis : Gloire à la  
pyramide !

Mais, un jour, hennissant comme un

cheval numide,

L'ouragan libyen

Soufflera sur ce sable où sont les  
tentes frêles,

Et Chéops roulera pêle-mêle avec  
elles

En s'écriant : Eh bien !

Tu périras, malgré ton enceinte  
murée,

Et tu ne seras plus, ville, ô ville  
sacrée,

Qu'un triste amas fumant,

Et ceux qui t'ont servie et ceux qui  
t'ont aimée

Frapperont leur poitrine en voyant la  
fumée

De ton embrasement.

Ils diront : – O douleur ! ô deuil !  
guerre civile !

Quelle ville a jamais égalé cette  
ville ?

Ses tours montaient dans l'air ;

Elle riait aux chants de ses  
prostituées ;

Elle faisait courir ainsi que des nuées

Ses vaisseaux sur la mer.

Ville ! où sont tes docteurs qui  
t'enseignaient à lire ?



Tes dompteurs de lions qui jouaient  
de la lyre,

Tes lutteurs jamais las ?

Ville ! est-ce qu'un voleur, la nuit, t'a  
dérobée ?

Où donc est Babylone ? Hélas ! elle  
est tombée !

Elle est tombée, hélas !

On n'entend plus chez toi le bruit  
que fait la meule.

Pas un marteau n'y frappe un clou.  
Te voilà seule.

Ville, où sont tes bouffons ?

Nul passant désormais ne montera

tes rampes ;

Et l'on ne verra plus la lumière des  
lampes

Luire sous tes plafonds.

Brillez pour disparaître et montez  
pour descendre.

Le grain de sable dit dans l'ombre au  
grain de cendre :

Il faut tout engloutir.

Où donc est Thèbes ? dit Babylone  
pensive.

Thèbes demande : Où donc est  
Ninive ? et Ninive

S'écrie : Où donc est Tyr ?

En laissant fuir les mots de sa langue  
prolixé,

L'homme s'agite et va, suivi par un  
œil fixe ;

Dieu n'ignore aucun toit ;

Tous les jours d'ici-bas ont des  
aubes funèbres ;

Malheur à ceux qui font le mal dans  
les ténèbres

En disant : Qui nous voit ?

Tous tombent ; l'un au bout d'une  
course insensée,

L'autre à son premier pas ; l'homme  
sur sa pensée,

La mère sur son nid ;

Et le porteur de sceptre et le joueur  
de flûte

S'en vont ; et rien ne dure ; et le père  
qui lutte

Suit l'aïeul qui bénit.

Les races vont au but qu'ici-bas tout  
révèle.

Quand l'ancienne commence à pâlir,  
la nouvelle

A déjà le même air ;

Dans l'éternité, gouffre où se vide la  
tombe,

L'homme coule sans fin, sombre

fleuve qui tombe

Dans une sombre mer.

Tout escalier, que l'ombre ou la  
splendeur le couvre,

Descend au tombeau calme, et toute  
porte s'ouvre

Sur le dernier moment ;

Votre sépulcre emplit la maison où  
vous êtes ;

Et tout plafond, croisant ses poutres  
sur nos têtes,

Est fait d'écroulement.

Veillez, veillez ! Songez à ceux que  
vous perdîtes ;

Parlez moins haut, prenez garde à ce  
que vous dites,

Contemplez à genoux ;

L'aigle trépas du bout de l'aile nous  
effleure ;

Et toute notre vie, en fuite heure par  
heure,

S'en va derrière nous.

O coups soudains ! départs  
vertigineux ! mystère !

Combien qui ne croyaient parler que  
pour la terre,

Front haut, cœur fier, bras fort,

Tout à coup, comme un mur

subitement s'écroule,

Au milieu d'une phrase adressée à la  
foule,

Sont entrés dans la mort,

Et, sous l'immensité qui n'est qu'un  
œil sublime,

Ont pâli, stupéfaits de voir, dans cet  
abîme

D'astres et de ciel bleu,

Où le masqué se montre, où  
l'inconnu se nomme,

Que le mot qu'ils avaient commencé  
devant l'homme

S'achevait devant Dieu !

Un spectre au seuil de tout tient le doigt sur sa bouche.

Les morts partent. La nuit de sa verge les touche.

Ils vont, l'ancre est profond,

Nus, et se dissipant, et l'on ne voit rien luire.

Où donc sont-ils allés ? On n'a rien à vous dire.

Ceux qui s'en vont, s'en vont.

Sur quoi donc marchent-ils ? sur l'énigme, sur l'ombre,

Sur l'être. Ils font un pas : comme la nef qui sombre,



Leur blancheur disparaît ;

Et l'on n'entend plus rien dans  
l'ombre inaccessible,

Que le bruit sourd que fait dans le  
gouffre invisible

L'invisible forêt.

L'infini, route noire et de brume  
remplie,

Et qui joint l'âme à Dieu, monte, fuit,  
multiplie

Ses cintres tortueux,

Et s'efface... – et l'horreur effare nos  
pupilles

Quand nous entrevoyons les arches

et les piles

De ce pont monstrueux.

O sort ! obscurité ! nuée ! on rêve, on souffre.

Les êtres, dispersés à tous les vents  
du gouffre,

Ne savent ce qu'ils font.

Les vivants sont hagards. Les morts  
sont dans leurs couches.

Pendant que nous songeons, des  
pleurs, gouttes farouches,

Tombent du noir plafond.

XIV

On brave l'immuable ; et l'un se

réfugie

Dans l'assoupissement, et l'autre  
dans l'orgie.

Cet autre va criant :

– A bas vertu, devoir et foi ! l'homme  
est un ventre ! –

Dans ce lugubre esprit, comme un  
tigre en son antre,

Habite le néant.

Ecoutez : – Jouir est tout. L'heure est  
rapide.

Le sacrifice est fou, le martyre est  
stupide ;

Vivre est l'essentiel.

L'immensité ricane et la tombe  
grimace.

La vie est un caillou que le sage  
ramasse

Pour lapider le ciel. –

Il souffle, forçat noir, sa vermine sur  
l'ange.

Il est content, il est hideux ; il boit, il  
mange ;

Il rit, la lèvre en feu,

Tous les rires que peut inventer la  
démence ;

Il dit tout ce que peut dire en sa  
haine immense

Le ver de terre à Dieu.

Il dit : Non ! à celui sous qui tremble  
le pôle.

Soudain l'ange muet met la main sur  
l'épaule

Du railleur effronté ;

La mort derrière lui surgit pendant  
qu'il chante ;

Dieu remplit tout à coup cette  
bouche crachante

Avec l'éternité.

XV

Qu'est-ce que tu feras de tant  
d'herbes fauchées,

O vent ? que feras-tu des pailles  
desséchées

Et de l'arbre abattu ?

Que feras-tu de ceux qui s'en vont  
avant l'heure,

Et de celui qui rit et de celui qui  
pleure,

O vent, qu'en feras-tu ?

Que feras-tu des cœurs ! que feras-tu  
des âmes ?

Nous aimâmes, hélas ! nous crûmes,  
nous pensâmes :

Un moment nous brillons ;

Puis, sur les panthéons ou sur les

ossuaires,

Nous frissonnons, ceux-ci drapeaux,  
ceux-là suaires,

Tous, lambeaux et haillons !

Et ton souffle nous tient, nous  
arrache et nous ronge !

Et nous étions la vie, et nous  
sommes le songe !

Et voilà que tout fuit !

Et nous ne savons plus qui nous  
pousse et nous mène,

Et nous questionnons en vain notre  
âme pleine

De tonnerre et de nuit !

O vent, que feras-tu de ces  
tourbillons d'êtres,

Hommes, femmes, vieillards, enfants,  
esclaves, maîtres,

Souffrant, priant, aimant,

Doutant, peut-être cendre et peut-  
être semence,

Qui roulent, frémissants et pâles,  
vers l'immense

Evanouissement !

XVI

L'arbre Eternité vit sans faîte et sans  
racines.

Ses branches sont partout, proches



du ver, voisines

Du grand astre doré ;

L'espace voit sans fin croître la  
branche Nombre,

Et la branche Destin, végétation  
sombre,

Emplit l'homme effaré.

Nous la sentons ramper et grandir  
sous nos crânes,

Lier Deutz à Judas, Nemrod à  
Schinderhannes,

Tordre ses mille nœuds,

Et, passants pénétrés de fibres  
éternelles,

Tremblants, nous la voyons croiser  
dans nos prunelles

Ses fils vertigineux.

Et nous apercevons, dans le plus noir  
de l'arbre,

Les Hobbes contemplant avec des  
yeux de marbre,

Les Kant aux larges fronts ;

Leur cognée à la main, le pied sur les  
problèmes,

Immobiles ; la mort a fait des  
spectres blêmes

De tous ces bûcherons.

Ils sont là, stupéfaits et chacun sur

sa branche.

L'un se redresse, et l'autre,  
épouvanté, se penche.

L'un voulut, l'autre osa,

Tous se sont arrêtés en voyant le  
mystère.

Zénon rêve tourné vers Pyrrhon, et  
Voltaire

Regarde Spinoza.

Qu'avez-vous donc trouvé, dites,  
chercheurs sublimes ?

Quels nids avez-vous vus, noirs  
comme des abîmes,

Sur ces rameaux nouveaux ?

Cachaient-ils des essaims d'ailes  
sombres ou blanches ?

Dites, avez-vous fait envoler de ces  
branches

Quelque aigle monstrueux ?

De quelqu'un qui se tait nous  
sommes les ministres ;

Le noir réseau du sort trouble nos  
yeux sinistres ;

Le vent nous courbe tous ;

L'ombre des mêmes nuits mêle  
toutes les têtes.

Qui donc sait le secret ? le savez-  
vous, tempêtes ?

Gouffres, en parlez-vous ?

Le problème muet gonfle la mer  
sonore,

Et, sans cesse oscillant, va du soir à  
l'aurore

Et de la taupe au lynx ;

L'énigme aux yeux profonds nous  
regarde obstinée ;

Dans l'ombre nous voyons sur notre  
destinée

Les deux griffes du sphinx.

Le mot, c'est Dieu. Ce mot luit dans  
les âmes veuves ;

Il tremble dans la flamme ; onde, il

coule en tes fleuves,

Homme, il coule en ton sang ;

Les constellations le disent au  
silence ;

Et le volcan, mortier de l'infini, le  
lance

Aux astres en passant.

Ne doutons pas. Croyons.  
Emplissons l'étendue

De notre confiance, humble, ailée,  
éperdue.

Soyons l'immense Oui.

Que notre cécité ne soit pas un  
obstacle ;

A la création donnons ce grand  
spectacle

D'un aveugle ébloui.

Car, je vous le redis, votre oreille  
étant dure,

Non est un précipice. O vivants ! rien  
ne dure ;

La chair est aux corbeaux ;

La vie autour de vous croule comme  
un vieux cloître ;

Et l'herbe est formidable, et l'on y  
voit moins croître

De fleurs que de tombeaux.

Tout, dès que nous doutons, devient

triste et farouche.

Quand il veut, spectre gai, le  
sarcasme à la bouche

Et l'ombre dans les yeux,

Rire avec l'infini, pauvre âme  
aventurière,

L'homme frissonnant voit les arbres  
en prière

Et les monts sérieux ;

Le chêne ému fait signe au cèdre qui  
contemple ;

Le rocher rêveur semble un prêtre  
dans le temple

Pleurant un déshonneur ;



L'araignée, immobile au centre de  
ses toiles,

Médite ; et le lion, songeant sous les  
étoiles,

Rugit : Pardon, Seigneur !

Jersey, cimetière de Saint-Jean, avril  
1854.



# VII.



N JOUR, LE morne esprit,  
le prophète sublime

Qui rêvait à Patmos,

Et lisait, frémissant, sur  
le mur de l'abîme

De si lugubres mots,

Dit à son aigle : « O monstre ! il faut  
que tu m'emportes.

Je veux voir Jéhovah. »

L'aigle obéit. Des cieux ils  
franchirent les portes ;

Enfin, Jean arriva ;

Il vit l'endroit sans nom dont nul  
archange n'ose

Traverser le milieu,

Et ce lieu redoutable était plein  
d'ombre, à cause

De la grandeur de Dieu.

Jersey, septembre 1855.



# VIII. – Claire



VOI DONC ! la vôtre  
aussi ! la vôtre suit la  
mienne !

O mère au cœur  
profond, mère, vous  
avez beau

Laisser la porte ouverte afin qu'elle  
revienne,

Cette pierre là-bas dans l'herbe est

un tombeau !

La mienne disparut dans les flots qui se mêlent ;

Alors, ce fut ton tour, Claire, et tu t'envolas.

Est-ce donc que là-haut dans l'ombre elles s'appellent,

Qu'elles s'en vont ainsi l'une après l'autre, hélas ?

Enfant qui rayonnais, qui chassais la tristesse,

Que ta mère jadis berçait de sa chanson,

Qui d'abord la charmas avec ta petitesse

Et plus tard lui remplis de clarté  
l'horizon,

Voilà donc que tu dors sous cette  
pierre grise !

Voilà que tu n'es plus, ayant à peine  
été !

L'astre attire le lys, et te voilà  
reprise,

O vierge, par l'azur, cette virginité !

Te voilà remontée au firmament  
sublime,

Echappée aux grands cieux comme la  
grive aux bois,

Et, flamme, aile, hymne, odeur,

replongée à l'abîme

Des rayons, des amours, des parfums  
et des voix !

Nous ne t'entendrons plus rire en  
notre nuit noire.

Nous voyons seulement, comme pour  
nous bénir,

Errer dans notre ciel et dans notre  
mémoire

Ta figure, nuage, et ton nom,  
souvenir !

Pressentais-tu déjà ton sombre  
épithalame ?

Marchant sur notre monde à pas  
silencieux,

De tous les idéals tu composais ton  
âme,

Comme si tu faisais un bouquet pour  
les cieux !

En te voyant si calme et toute  
lumineuse,

Les cœurs les plus saignants ne  
haïssaient plus rien.

Tu passais parmi nous comme Ruth  
la glaneuse,

Et, comme Ruth l'épi, tu ramassais le  
bien.

La nature, ô front pur, versait sur toi  
sa grâce,



L'aurore sa candeur, et les champs  
leur bonté ;

Et nous retrouvions, nous sur qui la  
douleur passe,

Toute cette douceur dans toute ta  
beauté !

Chaste, elle paraissait ne pas être  
autre chose

Que la forme qui sort des cieux  
éblouissants ;

Et de tous les rosiers elle semblait la  
rose,

Et de tous les amours elle semblait  
l'encens.

Ceux qui n'ont pas connu cette

charmante fille

Ne peuvent pas savoir ce qu'était ce regard

Transparent comme l'eau qui s'égayé  
et qui brille

Quand l'étoile surgit sur l'océan  
hagard.

Elle était simple, franche, humble,  
naïve et bonne ;

Chantant à demi-voix son chant  
d'illusion,

Ayant je ne sais quoi dans toute sa  
personne

De vague et de lointain comme la  
vision.

On sentait qu'elle avait peu de temps  
sur la terre,

Qu'elle n'apparaissait que pour  
s'évanouir,

Et qu'elle acceptait peu sa vie  
involontaire ;

Et la tombe semblait par moments  
l'éblouir.

Elle a passé dans l'ombre où  
l'homme se résigne ;

Le vent sombre soufflait ; elle a  
passé sans bruit,

Belle, candide, ainsi qu'une plume de  
cygne

Qui reste blanche, même en  
traversant la nuit !

Elle s'en est allée à l'aube qui se lève,  
Lueur dans le matin, vertu dans le  
ciel bleu,

Bouche qui n'a connu que le baiser  
du rêve,

Âme qui n'a dormi que dans le lit de  
Dieu !

Nous voici maintenant en proie aux  
deuils sans bornes,

Mère, à genoux tous deux sur des  
cercueils sacrés,

Regardant à jamais dans les ténèbres  
mornes

La disparition des êtres adorés !

Croire qu'ils resteraient ! quel  
songe ! Dieu les presse.

Même quand leurs bras blancs sont  
autour de nos cous,

Un vent du ciel profond fait  
frissonner sans cesse

Ces fantômes charmants que nous  
croyons à nous.

Ils sont là, près de nous, jouant sur  
notre route ;

Ils ne dédaignent pas notre soleil  
obscur,

Et derrière eux, et sans que leur

candeur s'en doute,

Leurs ailes font parfois de l'ombre  
sur le mur.

Ils viennent sous nos toits ; avec  
nous ils demeurent ;

Nous leur disons : Ma fille ! ou : Mon  
fils ! ils sont doux,

Riants, joyeux, nous font une  
caresse, et meurent. –

O mère, ce sont là les anges, voyez-  
vous !

C'est une volonté du sort, pour nous  
sévère,

Qu'ils rentrent vite au ciel resté pour  
eux ouvert ;

Et qu'avant d'avoir mis leur lèvre à  
notre verre,

Avant d'avoir rien fait et d'avoir rien  
souffert,

Ils partent radieux ; et qu'ignorant  
l'envie,

L'erreur, l'orgueil, le mal, la haine, la  
douleur,

Tous ces êtres bénis s'envolent de la  
vie

A l'âge où la prunelle innocente est  
en fleur !

Nous qui sommes démons ou qui  
sommes apôtres,

Nous devons travailler, attendre,  
préparer ;

Pensifs, nous expions pour nous-  
même ou pour d'autres ;

Notre chair doit saigner, nos yeux  
doivent pleurer.

Eux, ils sont l'air qui fuit, l'oiseau  
qui ne se pose

Qu'un instant, le soupir qui vole,  
avril vermeil

Qui brille et passe ; ils sont le  
parfum de la rose

Qui va rejoindre aux cieux le rayon  
du soleil !

Ils ont ce grand dégoût mystérieux



de l'âme

Pour notre chair coupable et pour  
notre destin ;

Ils ont, êtres rêveurs qu'un autre  
azur réclame,

Je ne sais quelle soif de mourir le  
matin !

Ils sont l'étoile d'or se couchant  
dans l'aurore,

Mourant pour nous, naissant pour  
l'autre firmament ;

Car la mort, quand un astre en son  
sein vient éclore,

Continue,                    au                    delà,  
l'épanouissement !

Oui, mère, ce sont là les élus du  
mystère,

Les envoyés divins, les ailés, les  
vainqueurs,

A qui Dieu n'a permis que d'effleurer  
la terre

Pour faire un peu de joie à quelques  
pauvres cœurs.

Comme l'ange à Jacob, comme Jésus  
à Pierre,

Ils viennent jusqu'à nous qui loin  
d'eux étouffons,

Beaux, purs, et chacun d'eux portant  
sous sa paupière

La sereine clarté des paradis  
profonds.

Puis, quand ils ont, pieux, baisé  
toutes les plaies,

Pansé notre douleur, azuré nos  
raisons,

Et fait luire un moment l'aube à  
travers nos claies,

Et chanté la chanson du ciel dans  
nos maisons,

Ils retournent là-haut parler à Dieu  
des hommes,

Et, pour lui faire voir quel est notre  
chemin,

Tout ce que nous souffrons et tout ce

que nous sommes,

S'en vont avec un peu de terre dans  
la main.

Ils s'en vont ; c'est tantôt l'éclair qui  
les emporte,

Tantôt un mal plus fort que nos  
soins superflus.

Alors, nous, pâles, froids, l'œil fixé  
sur la porte,

Nous ne savons plus rien, sinon  
qu'ils ne sont plus.

Nous disons : – A quoi bon l'âtre  
sans étincelles ?

A quoi bon la maison où ne sont plus  
leurs pas ?

A quoi bon la ramée où ne sont plus  
les ailes ?

Qui donc attendons-nous s'ils ne  
reviendront pas ? –

Ils sont partis, pareils au bruit qui  
sort des lyres.

Et nous restons là, seuls, près du  
gouffre où tout fuit,

Tristes ; et la lueur de leurs  
charmants sourires

Parfois nous apparaît vaguement  
dans la nuit.

Car ils sont revenus, et c'est là le  
mystère ;

Nous entendons quelqu'un flotter,  
un souffle errer,

Des robes effleurer notre seuil  
solitaire,

Et cela fait alors que nous pouvons  
pleurer.

Nous sentons frissonner leurs  
cheveux dans notre ombre ;

Nous sentons, lorsqu'ayant la  
lassitude en nous,

Nous nous levons après quelque  
prière sombre,

Leurs blanches mains toucher  
doucement nos genoux.

Ils nous disent tout bas de leur voix

la plus tendre :

« Mon père ! encore un peu ! ma mère ! encore un jour !

« M'entends-tu ? je suis là, je reste pour t'attendre

« Sur l'échelon d'en bas de l'échelle d'amour.

« Je t'attends pour pouvoir nous en aller ensemble.

« Cette vie est amère, et tu vas en sortir.

« Pauvre cœur, ne crains rien, Dieu vit ! la mort rassemble.

« Tu redeviendras ange ayant été martyr. »

Oh ! quand donc viendrez-vous ?  
vous retrouver, c'est naître.

Quand verrons-nous, ainsi qu'un  
idéal flambeau,

La douce étoile morte, rayonnante,  
apparaître

A ce noir horizon qu'on nomme le  
tombeau ?

Quand nous en irons-nous où vous  
êtes, colombes !

Où sont les enfants morts et les  
printemps enfuis,

Et tous les chers amours dont nous  
sommes les tombes,



Et toutes les clartés dont nous  
sommes les nuits ?

Vers ce grand ciel clément où sont  
tous les dictames,

Les aimés, les absents, les êtres purs  
et doux,

Les baisers des esprits et les regards  
des âmes,

Quand nous en irons-nous ? quand  
nous en irons-nous ?

Quand nous en irons-nous où sont  
l'aube et la foudre ?

Quand verrons-nous, déjà libres,  
hommes encor,

Notre chair ténébreuse en rayons se

dissoudre,

Et nos pieds faits de nuit éclore en  
ailes d'or ?

Quand nous enfuirons-nous dans la  
joie infinie

Où les hymnes vivants sont des  
anges voilés,

Où l'on voit, à travers l'azur de  
l'harmonie,

La strophe bleue errer sur les luths  
étoilés ?

Quand viendrez-vous chercher notre  
humble cœur qui sombre ?

Quand nous reprendrez-vous à ce  
monde charnel,

Pour nous bercer ensemble aux  
profondeurs de l'ombre,

Sous l'éblouissement du regard  
éternel ?

Décembre 1846.



# IX. – A la fenêtre pendant la nuit

I

Les étoiles, points d'or, percent les  
branches noires ;

Le flot huileux et lourd décompose  
ses moires

Sur l'océan blêmi ;

Les nuages ont l'air d'oiseaux

prenant la fuite ;

Par moments le vent parle, et dit des  
mots sans suite,

Comme un homme endormi.

Tout s'en va. La nature est l'urne mal  
fermée.

La tempête est écume et la flamme  
est fumée.

Rien n'est hors du moment,

L'homme n'a rien qu'il prenne, et  
qu'il tienne, et qu'il garde.

Il tombe heure par heure, et, ruine, il  
regarde

Le monde, écroulement.

L'astre est-il le point fixe en ce  
mouvant problème ?

Ce ciel que nous voyons fut-il  
toujours le même ?

Le sera-t-il toujours ?

L'homme a-t-il sur son front des  
clartés éternelles ?

Et verra-t-il toujours les mêmes  
sentinelles

Monter aux mêmes tours ?

II

Nuits, serez-vous pour nous toujours  
ce que vous êtes ?

Pour toute vision, aurons-nous sur

nos têtes

Toujours les mêmes cieux ?

Dis, larve Aldebaran, réponds,  
spectre Saturne,

Ne verrons-nous jamais sur le  
masque nocturne

S'ouvrir de nouveaux yeux ?

Ne verrons-nous jamais briller de  
nouveaux astres ?

Et des cintres nouveaux, et de  
nouveaux pilastres

Luire à notre œil mortel,

Dans cette cathédrale aux  
formidables porches

Dont le septentrion éclaire avec sept  
torches,

L'effrayant maître-autel ?

A-t-il cessé, le vent qui fit naître ces  
roses,

Sirius, Orion, toi, Vénus, qui reposes

Notre œil dans le péril ?

Ne verrons-nous jamais sous ces  
grandes haleines

D'autres fleurs de lumière éclore  
dans les plaines

De l'éternel avril ?

Savons-nous où le monde en est de  
son mystère ?



Qui nous dit, à nous, joncs du  
marais, vers de terre

Dont la bave reluit,

A nous qui n'avons pas nous-mêmes  
notre preuve,

Que Dieu ne va pas mettre une tiare  
neuve

Sur le front de la nuit ?

III

Dieu n'a-t-il plus de flamme à ses  
lèvres profondes ?

N'en fait-il plus jaillir des  
tourbillons de mondes ?

Parlez, Nord et Midi !

N'emplit-il plus de lui sa création  
sainte ?

Et ne souffle-t-il plus que d'une  
bouche éteinte

Sur l'être refroidi ?

Quand les comètes vont et viennent,  
formidables,

Apportant la lueur des gouffres  
insondables

A nos fronts soucieux,

Brûlant, volant, peut-être âmes,  
peut-être mondes,

Savons-nous ce que font toutes ces  
vagabondes

Qui courent dans nos cieux ?

Qui donc a vu la source et connaît  
l'origine ?

Qui donc, ayant sondé l'abîme,  
s' imagine

En être mage et roi ?

Ah ! fantômes humains, courbés sous  
les désastres !

Qui donc a dit : – C'est bien, Eternel.  
Assez d'astres.

N'en fais plus. Calme-toi ! –

L'effet séditieux limiterait la cause ?

Quelle bouche ici-bas peut dire à  
quelque chose :

Tu n'iras pas plus loin ?

Sous l'élargissement sans fin, la  
borne plie ;

La création vit, croît et se multiplie ;

L'homme n'est qu'un témoin.

L'homme n'est qu'un témoin  
frémissant d'épouvante.

Les firmaments sont pleins de la sève  
vivante

Comme les animaux.

L'arbre prodigieux croise, agrandit,  
transforme,

Et mêle aux cieux profonds, comme  
une gerbe énorme,

Ses ténébreux rameaux.

Car la création est devant, Dieu  
derrière.

L'homme, du côté noir de l'obscur  
barrière,

Vit, rôdeur curieux ;

Il suffit que son front se lève pour  
qu'il voie

A travers la sinistre et morne claire-  
voie

Cet œil mystérieux.

IV

Donc ne nous disons pas : – Nous  
avons nos étoiles –

Des flottes de soleils peut-être à  
pleines voiles

Viennent en ce moment ;

Peut-être que demain le Créateur  
terrible,

Refaisant notre nuit, va contre un  
autre crible

Changer le firmament.

Qui sait ? que savons-nous ? sur  
notre horizon sombre,

Que la création impénétrable  
encombre

Des ses taillis sacrés,

Muraille obscure où vient battre le

flot de l'être,

Peut-être            allons-nous            voir  
brusquement apparaître

Des astres effarés ;

Des astres éperdus arrivant des  
abîmes,

Venant            des            profondeurs            ou  
descendant des cimes,

Et, sous nos noirs arceaux,

Entrant en foule, épars, ardents,  
pareils au rêve,

Comme dans un grand vent s'abat  
sur une grève

Une troupe d'oiseaux ;

Surgissant, clairs flambeaux, feux  
purs, rouges fournaises,

Aigrettes de rubis ou tourbillons de  
braises,

Sur nos bords, sur nos monts,

Et nous pétrifiant de leurs aspects  
étranges ;

Car dans le gouffre énorme il est des  
mondes anges

Et des soleils démons !

Peut-être en ce moment, du fond des  
nuits funèbres,

Montant vers nous, gonflant ses  
vagues de ténèbres



Et ses flots de rayons,  
Le muet Infini, sombre mer ignorée,  
Roule vers notre ciel une grande  
marée  
De constellations !  
Marine-Terrace, avril 1854.



# X. – Eclaircie



'OCÉAN RESPLENDIT SOUS  
sa vaste nuée.

L'onde, de son combat  
sans fin exténuée,

S'assoupit, et, laissant  
l'écueil se reposer,

Fait de toute la rive un immense  
baiser.

On dirait qu'en tous lieux, en même

temps, la vie

Dissout le mal, le deuil, l'hiver, la  
nuit, l'envie,

Et que le mort couché dit au vivant  
debout :

Aime ! et qu'une âme obscure,  
épanouie en tout,

Avance doucement sa bouche vers  
nos lèvres.

L'être, éteignant dans l'ombre et  
l'extase ses fièvres,

Ouvrant ses flancs, ses seins, ses  
yeux, ses cœurs épars,

Dans ses pores profonds reçoit de  
toutes parts

La pénétration de la sève sacrée.

La grande paix d'en haut vient  
comme une marée.

Le brin d'herbe palpite aux fentes du  
pavé ;

Et l'âme a chaud. On sent que le nid  
est couvé.

L'infini semble plein d'un frisson de  
feuillée.

On croit être à cette heure où la terre  
éveillée

Entend le bruit que fait l'ouverture  
du jour,

Le premier pas du vent, du travail, de

l'amour,

De l'homme, et le verrou de la porte  
sonore,

Et le hennissement du blanc cheval  
aurore.

Le moineau d'un coup d'aile, ainsi  
qu'un fol esprit,

Vient taquiner le flot monstrueux qui  
sourit ;

L'air joue avec la mouche et l'écume  
avec l'aigle ;

Le grave laboureur fait ses sillons et  
règle

La page où s'écrira le poëme des  
blés ;

Des pêcheurs sont là-bas sous un  
pampre attablés ;

L'horizon semble un rêve  
éblouissant où nage

L'écaille de la mer, la plume du  
nuage,

Car l'Océan est hydre et le nuage  
oiseau.

Une lueur, rayon vague, part du  
berceau

Qu'une femme balance au seuil d'une  
chaumière,

Dore les champs, les fleurs, l'onde et  
devient lumière

En touchant un tombeau qui dort  
près du clocher.

Le jour plonge au plus noir du  
gouffre, et va chercher

L'ombre, et la baise au front sous  
l'eau sombre et hagarde.

Tout est doux, calme, heureux,  
apaisé ; Dieu regarde.

Marine-Terrace, juillet 1855.



# XI.



H ! par nos vils plaisirs,  
nos appétits, nos fanges,  
Que de fois nous devons  
vous attrister,  
archanges !

C'est vraiment une  
chose amère de songer

Qu'en ce monde où l'esprit n'est  
qu'un morne étranger,



Où la volupté rit, jeune, et si  
décrépite !

Où dans les lits profonds l'aile d'en  
bas palpite,

Quand, pâmé, dans un nimbe ou bien  
dans un éclair,

On tend sa bouche ardente aux  
coupes de la chair

A l'heure où l'on s'enivre aux lèvres  
d'une femme,

De ce qu'on croit l'amour, de ce  
qu'on prend pour l'âme,

Sang du cœur, vin des sens âcre et  
délicieux,

On fait rougir là-haut quelque

passant des cieux !

Juin 1855.



## XII. – Aux anges qui nous voient

**P**ASSANT, QU'ES-TU ? je te connais.

Mais, étant spectre, ombre et nuage,

Tu n'as plus de sexe ni d'âge.

– Je suis ta mère, et je venais !

– Et toi dont l'aile hésite et brille,  
Dont l'œil est noyé de douceur,  
Qu'es-tu, passant ? – Je suis ta sœur.  
– Et toi, qu'es-tu ? – Je suis ta fille.  
– Et toi, qu'es-tu, passant ? – Je suis  
Celle à qui tu disais : « Je t'aime ! »  
– Et toi ? – Je suis ton âme même. –  
Oh ! cachez-moi, profondes nuits !  
Juin 1855.



# XIII. – Cadaver



MORT ! heure splendide !  
ô rayons mortuaires !

Avez-vous quelquefois  
soulevé des suaires ?

Et, pendant qu'on  
pleurait, et qu'au chevet

du lit,

Frères, amis, enfants, la mère qui  
pâlit,

Eperdus, sanglotaient dans le deuil  
qui les navre,

Avez-vous regardé sourire le  
cadavre ?

Tout à l'heure il râlait, se tordait,  
étouffait ;

Maintenant il rayonne. Abîme ! qui  
donc fait

Cette lueur qu'a l'homme en entrant  
dans les ombres ?

Qu'est-ce que le sépulcre ? et d'où  
vient, penseurs sombres,

Cette sérénité formidable des  
morts ?

C'est que le secret s'ouvre et que

l'être est dehors ;

C'est que l'âme – qui voit, puis brille,  
puis flamboie, –

Rit, et que le corps même a sa  
terrible joie.

La chair se dit : – Je vais être terre,  
et germer,

Et fleurir comme sève, et, comme  
fleur, aimer !

Je vais me rajeunir dans la jeunesse  
énorme

Du buisson, de l'eau vive, et du  
chêne, et de l'orme,

Et me répandre aux lacs, aux flots,  
aux monts, aux prés,

Aux rochers, aux splendeurs des  
grands couchants pourprés,

Aux ravins, aux halliers, aux brises  
de la nue,

Aux murmures profonds de la vie  
inconnue !

Je vais être oiseau, vent, cri des eaux,  
bruit des cieux,

Et palpitation du tout prodigieux ! –

Tous ces atomes las, dont l'homme  
était le maître,

Sont joyeux d'être mis en liberté  
dans l'être,

De vivre, et de rentrer au gouffre qui



leur plaît.

L'haleine, que la fièvre aigrissait et brûlait,

Va devenir parfum, et la voix harmonie ;

Le sang va retourner à la veine infinie,

Et couler, ruisseau clair, aux champs où le bœuf roux

Mugit le soir avec l'herbe jusqu'aux genoux ;

Les os ont déjà pris la majesté des marbres ;

La chevelure sent le grand frisson des arbres,

Et songe aux cerfs errants, au lierre,  
aux nids chantants

Qui vont l'emplir du souffle adoré du  
printemps.

Et voyez le regard, qu'une ombre  
étrange voile,

Et qui, mystérieux, semble un lever  
d'étoile !

Oui, Dieu le veut, la mort, c'est  
l'ineffable chant

De l'âme et de la bête à la fin se  
lâchant ;

C'est une double issue ouverte à  
l'être double.

Dieu disperse, à cette heure  
inexprimable et trouble,

Le corps dans l'univers et l'âme dans  
l'amour.

Une espèce d'azur que dore un vague  
jour,

L'air de l'éternité, puissant, calme,  
salubre,

Frémit et resplendit sous le linceul  
lugubre ;

Et des plis du drap noir tombent tous  
nos ennuis.

La mort est bleue. O mort ! ô paix !  
l'ombre des nuits,

Le roseau des étangs, le roc du

monticule,

L'épanouissement sombre du  
crépuscule,

Le vent, souffle farouche ou  
providentiel,

L'air, la terre, le feu, l'eau, tout,  
même le ciel,

Se mêle à cette chair qui devient  
solennelle.

Un commencement d'astre éclôt dans  
la prunelle.

Au cimetière, août 1855.



# XIV.



GOUFFRE ! l'âme plonge  
et rapporte le doute.

Nous entendons sur  
nous les heures, goutte à  
goutte,

Tomber comme l'eau sur  
les plombs ;

L'homme est brumeux, le monde est  
noir, le ciel est sombre ;

Les formes de la nuit vont et  
viennent dans l'ombre ;

Et nous, pâles, nous contemplons.

Nous contemplons l'obscur,  
l'inconnu, l'invisible.

Nous sondons le réel, l'idéal, le  
possible,

L'être, spectre toujours présent.

Nous regardons trembler l'ombre  
indéterminée.

Nous sommes accoudés sur notre  
destinée,

L'œil fixe et l'esprit frémissant.

Nous épions des bruits dans ces

vides funèbres ;

Nous écoutons le souffle, errant  
dans les ténèbres,

Dont frissonne l'obscurité ;

Et, par moments, perdus dans les  
nuits insondables,

Nous voyons s'éclairer de lueurs  
formidables

La vitre de l'éternité.

Marine-Terrace, septembre 1853.



# XV. – A celle qui est voilée

**T**U ME PARLES du fond  
d'un rêve  
Comme une âme parle aux  
vivants.  
Comme l'écume de la  
grève,

Ta robe flotte dans les vents.



Je suis l'algue des flots sans nombre,  
Le captif du destin vainqueur ;  
Je suis celui que toute l'ombre  
Couvre sans éteindre son cœur.  
Mon esprit ressemble à cette île,  
Et mon sort à cet océan ;  
Et je suis l'habitant tranquille  
De la foudre et de l'ouragan.  
Je suis le proscrit qui se voile,  
Qui songe, et chante loin du bruit,  
Avec la chouette et l'étoile,  
La sombre chanson de la nuit.

Toi, n'es-tu pas, comme moi-même,  
Flambeau dans ce monde âpre et vil.  
Âme, c'est-à-dire problème,  
Et femme, c'est-à-dire exil ?  
Sors du nuage, ombre charmante.  
O fantôme, laisse-toi voir !  
Sois un phare dans ma tourmente,  
Sois un regard dans mon ciel noir !  
Cherche-moi parmi les mouettes !  
Dresse un rayon sur mon récif,  
Et, dans mes profondeurs muettes,  
La blancheur de l'ange pensif !

Sois l'aile qui passe et se mêle  
Aux grandes vagues en courroux.  
Oh ! viens ! tu dois être bien belle,  
Car ton chant lointain est bien doux ;  
Car la nuit engendre l'aurore ;  
C'est peut-être une loi des cieux  
Que mon noir destin fasse éclore  
Ton sourire mystérieux !  
Dans ce ténébreux monde où j'erre,  
Nous devons nous apercevoir,  
Toi, toute faite de lumière,  
Moi, tout composé de devoir !

Tu me dis de loin que tu m'aimes,  
Et que, la nuit, à l'horizon,  
Tu viens voir sur les grèves blêmes  
Le spectre blanc de ma maison.  
Là, méditant sous le grand dôme,  
Près du flot sans trêve agité,  
Surprise de trouver l'atome  
Ressemblant à l'immensité,  
Tu compares, sans me connaître,  
L'onde à l'homme, l'ombre au banni,  
Ma lampe étoilant ma fenêtre  
A l'astre étoilant l'infini !

Parfois, comme au fond d'une tombe,  
Je te sens sur mon front fatal,  
Bouche de l'Inconnu d'où tombe  
Le pur baiser de l'Idéal.

A ton souffle, vers Dieu poussées,  
Je sens en moi, douce frayeur,  
Frissonner toutes mes pensées,  
Feuilles de l'arbre intérieur.

Mais tu ne veux pas qu'on te voie ;  
Tu viens et tu fuis tour à tour ;  
Tu ne veux pas te nommer joie,  
Ayant dit : Je m'appelle amour.

Oh ! fais un pas de plus ! viens, entre,  
Si nul devoir ne le défend ;

Viens voir mon âme dans son antre,  
L'esprit lion, le cœur enfant ;

Viens voir le désert où j'habite,  
Seul sous mon plafond effrayant ;

Sois l'ange chez le cénobite,

Sois la clarté chez le voyant.

Change en perles dans mes  
décombres

Toutes mes gouttes de sueur !

Viens poser sur mes œuvres sombres

Ton doigt d'où sort une lueur !

Du bord des sinistres ravines

Du rêve et de la vision,

J'entrevois les choses divines... –

Complète l'apparition !

Viens voir le songeur qui s'enflamme

A mesure qu'il se détruit,

Et de jour en jour dans son âme

A plus de mort et moins de nuit !

Viens ! viens dans ma brume  
hagarde,

Où naît la foi, d'où l'esprit sort,

Où confusément je regarde

Les formes obscures du sort.

Tout s'éclaire aux lueurs funèbres ;  
Dieu, pour le penseur attristé,  
Ouvre toujours dans les ténèbres  
De brusques gouffres de clarté.  
Avant d'être sur cette terre,  
Je sens que jadis j'ai plané ;  
J'étais l'archange solitaire,  
Et mon malheur, c'est d'être né.  
Sur mon âme, qui fut colombe,  
Viens, toi qui des cieux as le sceau.  
Quelquefois une plume tombe  
Sur le cadavre d'un oiseau.



Oui, mon malheur irréparable,  
C'est de pendre aux deux éléments,  
C'est d'avoir en moi, misérable,  
De la fange et des firmaments !  
Hélas ! hélas ! c'est d'être un  
homme ;  
C'est de songer que j'étais beau,  
D'ignorer comment je me nomme,  
D'être un ciel et d'être un tombeau !  
C'est d'être un forçat qui promène  
Son vil labeur sous le ciel bleu ;  
C'est de porter la hotte humaine  
Où j'avais vos ailes, mon Dieu !

C'est de traîner de la matière ;  
C'est d'être plein, moi, fils du jour,  
De la terre du cimetière,  
Même quand je m'écrie : Amour !  
Marine-Terrace, janvier 1854.



# XVI. – Horror

I

Esprit mystérieux qui, le doigt sur ta  
bouche,

Passes... ne t'en va pas ! parle à  
l'homme farouche

Ivre d'ombre et d'immensité,

Parle-moi, toi, front blanc qui dans  
ma nuit te penches ;

Réponds-moi, toi qui luis et marches  
sous les branches,

Comme un souffle de la clarté !

Est-ce toi que chez moi minuit  
parfois apporte ?

Est-ce toi qui heurtais l'autre nuit à  
ma porte,

Pendant que je ne dormais pas ?

C'est donc vers moi que vient  
lentement ta lumière ?

La pierre de mon seuil peut-être est  
la première

Des sombres marches du trépas.

Peut-être qu'à ma porte ouvrant sur

l'ombre immense,

L'invisible escalier des ténèbres  
commence ;

Peut-être, ô pâles échappés,

Quand vous montez du fond de  
l'horreur sépulcrale,

O morts, quand vous sortez de la  
froide spirale,

Est-ce chez moi que vous frappez !

Car la maison d'exil, mêlée aux  
catacombes,

Est adossée au mur de la ville des  
tombes.

Le proscrit est celui qui sort ;

Il flotte submergé comme la nef qui  
sombre ;

Le jour le voit à peine et dit : Quelle  
est cette ombre ?

Et la nuit dit : Quel est ce mort ?

Sois la bienvenue, ombre ! ô ma  
sœur ! ô figure

Qui me fais signe alors que sur  
l'énigme obscure

Je me penche, sinistre et seul ;

Et qui viens, m'effrayant de ta lueur  
sublime,

Essuyer sur mon front la sueur de  
l'abîme

Avec un pan de ton linceul !

II

Oh ! que le gouffre est noir, et que  
l'œil est débile !

Nous avons devant nous le silence  
immobile.

Qui sommes-nous ? où sommes-  
nous ?

Faut-il jouir ? faut-il pleurer ? Ceux  
qu'on rencontre

Passent. Quelle est la loi ? La prière  
nous montre

L'écorchure de ses genoux.

D'où viens-tu ? – Je ne sais. – Où

vas-tu ? – Je l'ignore.

L'homme ainsi parle à l'homme et  
l'onde au flot sonore.

Tout va, tout vient, tout ment, tout  
fuit.

Parfois nous devenons pâles,  
hommes et femmes,

Comme si nous sentions se fermer  
sur nos âmes

La main de la géante nuit.

Nous voyons fuir la flèche et l'ombre  
est sur la cible.

L'homme est lancé. Par qui ? vers  
qui ? Dans l'invisible.



L'arc ténébreux siffle dans l'air.

En voyant ceux qu'on aime en nos  
bras se dissoudre,

Nous demandons si c'est pour la  
mort, coup de foudre,

Qu'est faite, hélas ! la vie éclair !

Nous demandons, vivants douteux  
qu'un linceul couvre,

Si le profond tombeau qui devant  
nous s'entr'ouvre,

Abîme, espoir, asile, écueil,

N'est pas le firmament plein  
d'étoiles sans nombre,

Et si tous les clous d'or qu'on voit au

ciel dans l'ombre

Ne sont pas les clous du cercueil ?

Nous sommes là ; nos dents  
tressaillent, nos vertèbres

Frémissent ; on dirait parfois que les  
ténèbres,

O terreur ! sont pleines de pas.

Qu'est-ce que l'ouragan, nuit ? –  
C'est quelqu'un qui passe.

Nous entendons souffler les chevaux  
de l'espace

Traînant le char qu'on ne voit pas.

L'ombre semble absorbée en une  
idée unique.

L'eau sanglote ; à l'esprit la forêt  
communique

Un tremblement contagieux ;

Et tout semble éclairé, dans la brume  
où tout penche,

Du reflet que ferait la grande pierre  
blanche

D'un sépulcre prodigieux.

III

La chose est pour la chose ici-bas un  
problème.

L'être pour l'être est sphinx. L'aube  
au jour paraît blême ;

L'éclair est noir pour le rayon.

Dans la création vague et  
crépusculaire,

Les objets effarés qu'un jour sinistre  
éclaire

Sont l'un pour l'autre vision.

La cendre ne sait pas ce que pense le  
marbre ;

L'écueil écoute en vain le flot ; la  
branche d'arbre

Ne sait pas ce que dit le vent.

Qui punit-on ici ? Passez sans vous  
connaître !

Est-ce toi le coupable, enfant qui  
viens de naître ?

O mort, est-ce toi le vivant ?

Nous avons dans l'esprit des  
sommets, nos idées,

Nos rêves, nos vertus,  
d'escarpements bordées,

Et nos espoirs construits si tôt ;

Nous tâchons d'appliquer à ces  
cimes étranges

L'âpre échelle de feu par où montent  
les anges ;

Job est en bas, Christ est en haut.

Nous aimons. A quoi bon ? Nous  
souffrons. Pourquoi faire ?

Je préfère mourir et m'en aller.

Préfère.

Allez, choisissez vos chemins.

L'être effrayant se tait au fond du  
ciel nocturne,

Et regarde tomber de la bouche de  
l'urne

Le flot livide des humains.

Nous pensons. Après ? Rampe,  
esprit ! garde tes chaînes.

Quand vous vous promenez le soir  
parmi les chênes

Et les rochers aux vagues yeux,

Ne sentez-vous pas l'ombre où vos  
regards se plongent

Reculer ? Savez-vous seulement à  
quoi songent

Tous ces muets mystérieux ?

Nous jugeons. Nous dressons  
l'échafaud. L'homme tue

Et meurt. Le genre humain, foule  
d'erreur vêtue,

Condamne, extermine, détruit,

Puis s'en va. Le poteau du gibet, ô  
démence !

O deuil ! est le bâton de cet aveugle  
immense

Marchant dans cette immense nuit.

Crime ! enfer ! quel zénith effrayant

que le nôtre,

Où les douze Césars toujours l'un  
après l'autre

Reviennent, noirs soleils errants !

L'homme, au-dessus de lui, du fond  
des maux sans borne,

Voit éternellement tourner dans son  
ciel morne

Ce zodiaque de tyrans.

IV

Depuis quatre mille ans que, courbé  
sous la haine,

Perçant sa tombe avec les débris de  
sa chaîne,



Fouillant le bas, creusant le haut,  
Il cherche à s'évader à travers la  
nature,  
L'esprit forçat n'a pas encor fait  
d'ouverture  
A la voûte du ciel cachot.  
Oui, le penseur en vain, dans ses  
essors funèbres,  
Heurte son âme d'ombre au plafond  
de ténèbres ;  
Il tombe, il meurt ; son temps est  
court ;  
Et nous n'entendons rien, dans la  
nuit qu'il nous lègue,

Que ce que dit tout bas la création  
bègue

A l'oreille du tombeau sourd.

Nous sommes les passants, les foules  
et les races.

Nous sentons, frissonnants, des  
souffles sur nos faces.

Nous sommes le gouffre agité ;

Nous sommes ce que l'air chasse au  
vent de son aile ;

Nous sommes les flocons de la neige  
éternelle

Dans l'éternelle obscurité.

Pour qui luis-tu, Vénus ? Où roules-

tu, Saturne ?

Ils vont : rien ne répond dans l'éther  
taciturne.

L'homme grelotte, seul et nu.

L'étendue aux flots noirs déborde,  
d'horreur pleine :

L'énigme a peur du mot ; l'infini  
semble à peine

Pouvoir contenir l'inconnu.

Toujours la nuit ! jamais l'azur !  
jamais l'aurore !

Nous marchons. Nous n'avons point  
fait un pas encore !

Nous rêvons ce qu'Adam rêva ;

La création flotte et fuit, des vents  
battue ;

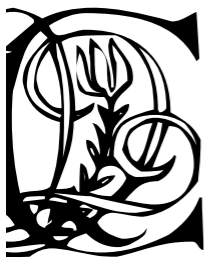
Nous distinguons dans l'ombre une  
immense statue

Et nous lui disons : Jéhovah !

Marine-Terrace, nuit du 30 mars  
1854.



# XVII. – Dolor



RÉATION ! figure en  
deuil ! Isis austère !

Peut-être l'homme est-il  
son trouble et son  
mystère ?

Peut-être qu'elle nous  
craint tous,

Et qu'à l'heure où, ployés sous notre  
loi mortelle,

Hagards et stupéfaits, nous  
tremblons devant elle,

Elle frissonne devant nous !

Ne riez point. Souffrez gravement.  
Soyons dignes,

Corbeaux, hiboux, vautours, de  
redevenir cygnes !

Courbons-nous sous l'obscur loi.

Ne jetons pas le doute aux flots  
comme une sonde.

Marchons sans savoir où, parlons  
sans qu'on réponde,

Et pleurons sans savoir pourquoi.

Homme, n'exige pas qu'on rompe le

silence ;

Dis-toi : Je suis puni. Baisse la tête  
et pense.

C'est assez de ce que tu vois.

Une parole peut sortir du puits  
farouche ;

Ne la demande pas. Si l'abîme est la  
bouche,

O Dieu, qu'est-ce donc que la voix ?

Ne nous irritons pas. Il n'est pas bon  
de faire,

Vers la clarté qui luit au centre de la  
sphère,

A travers les cieux transparents,

Voler l'affront, les cris, le rire et la satire,

Et que le chandelier à sept branches attire

Tous ces noirs phalènes errants.

Nais, grandis, rêve, souffre, aime, vis, vieillis, tombe.

L'explication sainte et calme est dans la tombe.

O vivants ! ne blasphémons point.

Qu'importe à l'Incréé, qui, soulevant ses voiles,

Nous offre le grand ciel, les mondes, les étoiles,



Qu'une ombre lui montre le poing ?

Nous figurons-nous donc qu'à  
l'heure où tout le prie,

Pendant qu'il crée et vit, pendant  
qu'il approprie

A chaque astre une humanité,

Nous pouvons de nos cris troubler sa  
plénitude,

Cracher notre néant jusqu'en sa  
solitude,

Et lui gâter l'éternité ?

Etre ! quand dans l'éther tu dessinâs  
les formes,

Partout où tu traças les orbites

énormes

Des univers qui n'étaient pas,

Des soleils ont jailli, fleurs de  
flamme, et sans nombre,

Des trous qu'au firmament, en s'y  
posant dans l'ombre,

Fit la pointe de ton compas !

Qui sommes-nous ? La nuit, la mort,  
l'oubli, personne.

Il est. Cette splendeur suffit pour  
qu'on frissonne.

C'est lui l'amour, c'est lui le feu.

Quand les fleurs en avril éclatent  
pêle-mêle,

C'est lui. C'est lui qui gonfle, ainsi  
qu'une mamelle,

La rondeur de l'océan bleu.

Le penseur cherche l'homme et  
trouve de la cendre.

Il trouve l'orgueil froid, le mal,  
l'amour à vendre,

L'erreur, le sac d'or effronté,

La haine et son couteau, l'envie et  
son suaire,

En mettant au hasard la main dans  
l'ossuaire

Que nous nommons humanité.

Parce que nous souffrons, noirs et

sans rien connaître,

Stupide, l'homme dit : – Je ne veux pas de Etre !

Je souffre ; donc, Etre n'est pas ! –

Tu n'admires que toi, vil passant, dans ce monde !

Tu prends pour de l'argent, ô ver, ta bave immonde

Marquant la place où tu rampas !

Notre nuit veut rayer ce jour qui nous éclaire ;

Nous crispons sur ce nom nos doigts pleins de colère ;

Rage d'enfant qui coûte cher !

Et nous nous figurons, race imbécile  
et dure,

Que nous avons un peu de Dieu dans  
notre ordure

Entre notre ongle et notre chair !

Nier Etre ! à quoi bon ? L'ironie âpre  
et noire

Peut-elle se pencher sur le gouffre et  
le boire,

Comme elle boit son propre fiel ?

Quand notre orgueil le tait, notre  
douleur le nomme.

Le sarcasme peut-il, en crevant l'œil  
à l'homme,

Crever les étoiles au ciel ?

Ah ! quand nous le frappons, c'est  
pour nous qu'est la plaie.

Pensons, croyons. Voit-on l'océan  
qui bégaie,

Mordre avec rage son bâillon ?

Adorons-le dans l'astre, et la fleur, et  
la femme.

O vivants, la pensée est la pourpre de  
l'âme ;

Le blasphème en est le haillon.

Ne raillons pas. Nos cœurs sont les  
pavés du temple,

Il nous regarde, lui que l'infini

contemple.

Insensé qui nie et qui mord !

Dans un rire imprudent, ne faisons  
pas, fils Eve,

Apparaître nos dents devant son œil  
qui rêve,

Comme elles seront dans la mort.

La femme nue, ayant les hanches  
découvertes,

Chair qui tente l'esprit, rit sous les  
feuilles vertes ;

N'allons pas rire à son côté.

Ne chantons pas : – Jouir est tout. Le  
ciel est vide,

La nuit a peur, vous dis-je ! elle  
devient livide

En contemplant l'immensité.

O douleur ! clef des cieux ! l'ironie  
est fumée.

L'expiation rouvre une porte fermée ;

Les souffrances sont des faveurs.

Regardons, au-dessus des multitudes  
folles,

Monter vers les gibets et vers les  
auréoles

Les grands sacrifiés rêveurs.

Monter, c'est s'immoler. Toute cime  
est sévère.



L'Olympe lentement se transforme  
en Calvaire ;

Partout le martyre est écrit ;

Une immense croix gît dans notre  
nuit profonde ;

Et nous voyons saigner aux quatre  
coins du monde

Les quatre clous de Jésus-Christ.

Ah ! vivants, vous doutez ! ah ! vous  
riez, squelettes !

Lorsque l'aube apparaît, ceinte de  
bandelettes

D'or, d'émeraude et de carmin,

Vous huez, vous prenez, larves que le

jour dore,

Pour la jeter au front céleste de  
l'aurore,

De la cendre dans votre main.

Vous criez : – Tout est mal. L'aigle  
vaut le reptile ;

Tout ce que nous voyons n'est  
qu'une ombre inutile.

La vie au néant nous vomit.

Rien avant, rien après. Le sage doute  
et raille. –

Et, pendant ce temps-là, le brin  
d'herbe tressaille,

L'aube pleure, et le vent gémit.

Chaque fois qu'ici-bas l'homme, en  
proie aux désastres,

Rit, blasphème, et secoue, en  
regardant les astres,

Le sarcasme, ce vil lambeau,

Les morts se dressent froids au fond  
du caveau sombre,

Et de leur doigt de spectre écrivent –  
DIEU – dans l'ombre,

Sous la pierre de leur tombeau.

Marine-Terrace, 31 mars 1854.



# XVIII.



ÉLAS ! tout est sépulcre.

On en sort, on y tombe :

La nuit est la muraille  
immense de la tombe.

Les astres, dont luit la  
clarté,

Orion, Sirius, Mars, Jupiter, Mercure,

Sont les cailloux qu'on voit dans ta  
tranchée obscure,

O sombre fosse Eternité !

Une nuit, un esprit me parla dans un  
rêve,

Et me dit : – Je suis aigle en un ciel  
où se lève

Un soleil qui t'est inconnu.

J'ai voulu soulever un coin du vaste  
voile ;

J'ai voulu voir de près ton ciel et ton  
étoile ;

Et c'est pourquoi je suis venu ;

Et, quand j'ai traversé les cieux  
grands et terribles,

Quand j'ai vu le monceau des

ténèbres horribles

Et l'abîme énorme où l'œil fuit,

Je me suis demandé si cette ombre  
où l'on souffre

Pourrait jamais combler ce puits, et  
si ce gouffre

Pourrait contenir cette nuit !

Et, moi, l'aigle lointain, épouvanté,  
j'arrive.

Et je crie, et je viens m'abattre sur ta  
rive,

Près de toi, songeur sans flambeau.

Connais-tu ces frissons, cette  
horreur, ce vertige,

Toi, l'autre aigle de l'autre azur ? –  
Je suis, lui dis-je,

L'autre ver de l'autre tombeau.

Au dolmen de la Corbière, juin 1855.



# XIX. – Voyage de nuit



ON CONTESTE, ON  
dispute, on proclame, on  
ignore.

Chaque religion est une  
tour sonore ;

Ce qu'un prêtre édifie,  
un prêtre le détruit ;

Chaque temple, tirant sa corde dans  
la nuit,



Fait, dans l'obscurité sinistre et  
solennelle,

Rendre un son différent à la cloche  
éternelle.

Nul ne connaît le fond, nul ne voit le  
sommet.

Tout l'équipage humain semble en  
démence ; on met

Un aveugle en vigie, un manchot à la  
barre,

A peine a-t-on passé du sauvage au  
barbare,

A peine a-t-on franchi le plus noir de  
l'horreur,

A peine a-t-on, parmi le vertige et

l'erreur,

Dans ce brouillard où l'homme  
attend, songe et soupire,

Sans sortir du mauvais, fait un pas  
hors du pire,

Que le vieux temps revient et nous  
mord les talons,

Et nous crie : Arrêtez ! Socrate dit :  
Allons !

Jésus-Christ dit : Plus loin ! et le  
sage et l'apôtre

S'en vont se demander dans le ciel  
l'un à l'autre

Quel goût a la ciguë et quel goût a le  
fiel.

Par moments, voyant l'homme  
ingrat, fourbe et cruel,

Satan lui prend la main sous le  
linceul de l'ombre.

Nous appelons science un  
tâtonnement sombre.

L'abîme, autour de nous, lugubre  
tremblement,

S'ouvre et se ferme ; et l'œil s'effraie  
également

De ce qui s'engloutit et de ce qui  
surnage.

Sans cesse le progrès, roue au double  
engrenage,

Fait marcher quelque chose en  
écrasant quelqu'un.

Le mal peut être joie, et le poison  
parfum.

Le crime avec la loi, morne et  
mélancolique,

Lutte ; le poignard parle, et  
l'échafaud réplique.

Nous entendons, sans voir la source  
ni la fin,

Derrière notre nuit, derrière notre  
faim,

Rire l'ombre Ignorance et la larve  
Misère.

Le lys a-t-il raison ? et l'astre est-il

sincère ?

Je dis oui, tu dis non. Ténèbres et rayons

Affirment à la fois. Doute, Adam ! nous voyons

De la nuit dans l'enfant, de la nuit dans la femme ;

Et sur notre avenir nous querellons notre âme ;

Et, brûlé, puis glacé, chaos, semoun, frimas,

L'homme de l'infini traverse les climats.

Tout est brume ; le vent souffle avec des huées,

Et de nos passions arrache des  
nuées ;

Rousseau dit : L'homme monte ; et  
de Maistre : Il descend !

Mais, ô Dieu ! le navire énorme et  
frémissant,

Le monstrueux vaisseau sans agrès  
et sans voiles,

Qui flotte, globe noir, dans la mer  
des étoiles,

Et qui porte nos maux,  
fourmillement humain,

Va, marche, vogue et roule, et  
connaît son chemin ;

Le ciel sombre, où parfois la  
blancheur semble éclore,

A l'effrayant roulis mêle un frisson  
d'aurore,

De moment en moment le sort est  
moins obscur,

Et l'on sent bien qu'on est emporté  
vers l'azur.

Marine-Terrace, octobre 1855.



## XX. – Relligio



'OMBRE VENAIT ; le soir tombait, calme et terrible.

Hermann me dit : – Quelle est ta foi, quelle est ta bible ?

Parle. Es-tu ton propre géant ?

Si tes vers ne sont pas de vains flocons d'écume,



Si ta strophe n'est pas un tison noir  
qui fume

Sur le tas de cendre Néant,

Si tu n'es pas une âme en l'abîme  
engloutie,

Quel est donc ton ciboire et ton  
eucharistie ?

Quelle est donc la source où tu bois ?  
–

Je me taisais ; il dit : – Songeur qui  
civilises,

Pourquoi ne vas-tu pas prier dans les  
églises ? –

Nous marchions tous deux dans les  
bois.

Et je lui dis : – Je prie. – Hermann  
dit : – Dans quel temple ?

Quel est le célébrant que ton âme  
contemple,

Et l'autel qu'elle réfléchit ?

Devant quel confesseur la fais-tu  
comparaître ?

– L'église, c'est l'azur, lui dis-je ; et  
quant au prêtre... –

En ce moment le ciel blanchit.

La lune à l'horizon montait, hostie  
énorme ;

Tout avait le frisson, le pin, le cèdre  
et l'orme,

Le loup, et l'aigle, et l'alcyon ;

Lui montrant l'astre d'or sur la terre  
obscurcie,

Je lui dis : – Courbe-toi. Dieu lui-  
même officie,

Et voici l'élévation.

Marine-Terrace, octobre 1855.



# XXI. – Spes



DE PARTOUT, DE l'abîme  
où n'est pas Jéhovah,

Jusqu'au zénith, plafond  
où l'espérance va

Se casser l'aile et d'où  
redescend la prière,

En bas, en haut, au fond, en avant, en  
arrière,

L'énorme obscurité qu'agitent tous

les vents,

Enveloppe, linceul, les morts et les vivants,

Et sur le monstrueux, sur l'impur,  
sur l'horrible,

Laisse tomber les pans de son rideau  
terrible ;

Si l'on parle à la brume effrayante  
qui fuit,

L'immensité dit : Mort ! L'éternité  
dit : Nuit !

L'âme, sans lire un mot, feuillette un  
noir registre ;

L'univers tout entier est un géant  
sinistre ;

L'aveugle est d'autant plus affreux  
qu'il est plus grand ;

Tout semble le chevet d'un immense  
mourant ;

Tout est l'ombre ; pareille au reflet  
d'une lampe,

Au fond, une lueur imperceptible  
rampe ;

C'est à peine un coin blanc, pas  
même une rougeur.

Un seul homme debout, qu'ils  
nomment le songeur,

Regarde la clarté du haut de la  
colline ;

Et tout, hormis le coq à la voix  
sibylline,

Raille et nie ; et, passants confus,  
marcheurs nombreux,

Toute la foule éclate en rires  
ténébreux

Quand ce vivant, qui n'a d'autre  
signe lui-même

Parmi tous ces fronts noirs que  
d'être le front blême,

Dit en montrant ce point vague et  
lointain qui luit :

Cette blancheur est plus que toute  
cette nuit !

Janvier 1856.





# XXII. – Ce que c'est que la mort



NE DITES PAS : mourir ;  
dites : naître. Croyez.

On voit ce que je vois et  
ce que vous voyez ;

On est l'homme mauvais  
que je suis, que vous  
êtes ;

On se rue aux plaisirs, aux  
tourbillons, aux fêtes ;

On tâche d'oublier le bas, la fin,  
l'écueil,

La sombre égalité du mal et du  
cercueil ;

Quoique le plus petit vaille le plus  
prospère ;

Car tous les hommes sont les fils du  
même père ;

Ils sont la même larme et sortent du  
même œil.

On vit, usant ses jours à se remplir  
d'orgueil ;

On marche, on court, on rêve, on

souffre, on penche, on tombe,

On monte. Quelle est donc cette aube ? C'est la tombe.

Où suis-je ? Dans la mort. Viens ! Un vent inconnu

Vous jette au seuil des cieux. On tremble ; on se voit nu,

Impur, hideux, noué des mille nœuds funèbres

De ses torts, de ses maux honteux, de ses ténèbres ;

Et soudain on entend quelqu'un dans l'infini

Qui chante, et par quelqu'un on sent qu'on est béni,

Sans voir la main d'où tombe à notre  
âme méchante

L'amour, et sans savoir quelle est la  
voix qui chante.

On arrive homme, deuil, glaçon,  
neige ; on se sent

Fondre et vivre ; et, d'extase et  
d'azur s'emplissant,

Tout notre être frémit de la défaite  
étrange

Du monstre qui devient dans la  
lumière un ange.

Au dolmen de la tour Blanche, jour  
des Morts, novembre 1854.



# XXIII. – Les mages

I

Pourquoi donc faites-vous des  
prêtres

Quand vous en avez parmi vous ?

Les esprits conducteurs des êtres

Portent un signe sombre et doux.

Nous naissons tous ce que nous  
sommes.

Dieu de ses mains sacre des hommes  
Dans les ténèbres des berceaux ;  
Son effrayant doigt invisible  
Ecrit sous leur crâne la bible  
Des arbres, des monts et des eaux.  
Ces hommes, ce sont les poètes ;  
Ceux dont l'aile monte et descend ;  
Toutes les bouches inquiètes  
Qu'ouvre le verbe frémissant ;  
Les Virgiles, les Isaïes ;  
Toutes les âmes envahies  
Par les grandes brumes du sort ;

Tous ceux en qui Dieu se concentre ;  
Tous les yeux où la lumière entre,  
Tous les fronts d'où le rayon sort.  
Ce sont ceux qu'attend Dieu propice  
Sur les Horebs et les Thabors ;  
Ceux que l'horrible précipice  
Retient blêmissants à ses bords ;  
Ceux qui sentent la pierre vivre ;  
Ceux que Pan formidable enivre ;  
Ceux qui sont tout pensifs devant  
Les nuages, ces solitudes  
Où passent en mille attitudes



Les groupes sonores du vent.

Ce sont les sévères artistes

Que l'aube attire à ses blancheurs,

Les savants, les inventeurs tristes,

Les piseurs d'ombre, les  
chercheurs,

Qui ramassent dans les ténèbres

Les faits, les chiffres, les algèbres,

Le nombre où tout est contenu,

Le doute où nos calculs succombent,

Et tous les morceaux noirs qui  
tombent

Du grand fronton de l'inconnu !

Ce sont les têtes fécondées  
Vers qui monte et croît pas à pas  
L'océan confus des idées,  
Flux que la foule ne voit pas,  
Mer de tous les infinis pleine,  
Que Dieu suit, que la nuit amène,  
Qui remplit l'homme de clarté,  
Jette aux rochers l'écume amère,  
Et lave les pieds nus d'Homère  
Avec un flot d'éternité !  
Le poète s'adosse à l'arche.  
David chante et voit Dieu de près ;

Hésiode médite et marche,  
Grand prêtre fauve des forêts ;  
Moïse, immense créature,  
Etend ses mains sur la nature ;  
Manès parle au gouffre puni,  
Écouté des astres sans nombre... –  
Génie ! ô tiare de l'ombre !  
Pontificat de l'infini !  
L'un à Patmos, l'autre à Tyane ;  
D'autres criant : Demain ! demain !  
D'autres qui sonnent la diane  
Dans les sommeils du genre humain ;

L'un fatal, l'autre qui pardonne ;  
Eschyle en qui frémit Dodone,  
Milton, songeur de Whitehall,  
Toi, vieux Shakspeare, âme  
éternelle ;

O figures dont la prunelle  
Est la vitre de l'idéal !  
Avec sa spirale sublime,  
Archimède sur son sommet  
Rouvrirait le puits de l'abîme  
Si jamais Dieu le refermait ;  
Euclide a les lois sous sa garde ;  
Kopernic éperdu regarde,

Dans les grands cieux aux mers  
pareils,

Gouffre où voguent des nefes sans  
proues,

Tourner toutes ces sombres roues

Dont les moyeux sont des soleils.

Les Thalès, puis les Pythagores ;

Et l'homme, parmi ses erreurs,

Comme dans l'herbe les fulgores,

Voit passer ces grands éclaireurs.

Aristophane rit des sages ;

Lucrece, pour franchir les âges,

Crée un poème dont l'œil luit,

Et donne à ce monstre sonore  
Toutes les ailes de l'aurore,  
Toutes les griffes de la nuit.  
Rites profonds de la nature !  
Quelques-uns de ces inspirés  
Acceptent l'étrange aventure  
Des monts noirs et des bois sacrés ;  
Ils vont aux Thébaïdes sombres,  
Et, là, blêmes dans les décombres,  
Ils courbent le tigre fuyant,  
L'hyène rampant sur le ventre,  
L'océan, la montagne et l'antre,

Sous leur sacerdoce effrayant !

Tes cheveux sont gris sur l'abîme,

Jérôme, ô vieillard du désert !

Elie, un pâle esprit t'anime,

Un ange épouvanté te sert.

Amos, aux lieux inaccessibles,

Des sombres clairons invisibles

Ton oreille entend les accords ;

Ton âme, sur qui Dieu surplombe,

Est déjà toute dans la tombe,

Et tu vis absent de ton corps.

Tu gourmandes l'âme échappée,

Saint Paul, ô lutteur redouté,

Immense apôtre de l'épée,

Grand vaincu de l'éternité !

Tu luis, tu frappes, tu réprouves ;

Et tu chasses du doigt ces louves,

Cythérée, Isis, Astarté ;

Tu veux punir et non absoudre,

Géant, et tu vois dans la foudre

Plus de glaive que de clarté.

Orphée est courbé sur le monde ;

L'éblouissant est ébloui ;

La création est profonde



Et monstrueuse autour de lui ;  
Les rochers, ces rudes hercules,  
Combattent dans les crépuscules  
L'ouragan, sinistre inconnu ;  
La mer en pleurs dans la mêlée  
Tremble, et la vague échevelée  
Se cramponne à leur torse nu.  
Baruch au juste dans la peine  
Dit : – Frère ! vos os sont meurtris ;  
Votre vertu dans nos murs traîne  
La chaîne affreuse du mépris ;  
Mais comptez sur la délivrance,

Mettez en Dieu votre espérance,  
Et de cette nuit du destin,  
Demain, si vous avez su croire,  
Vous vous lèverez plein de gloire,  
Comme l'étoile du matin ! –  
L'âme des Pindares se hausse  
A la hauteur des Pélions ;  
Daniel chante dans la fosse  
Et fait sortir Dieu des lions.  
Tacite sculpte l'infamie ;  
Perse, Archiloque et Jérémie  
Ont le même éclair dans les yeux ;

Car le crime à sa suite attire  
Les âpres chiens de la satire  
Et le grand tonnerre des cieux.  
Et voilà les prêtres du rire,  
Scarron, noué dans les douleurs,  
Esope, que le fouet déchire,  
Cervante aux fers, Molière en pleurs !  
Le désespoir et l'espérance !  
Entre Démocrite et Térence,  
Rabelais, que nul ne comprit ;  
Il berce Adam pour qu'il s'endorme,  
Et son éclat de rire énorme

Est un des gouffres de l'esprit !  
Et Plaute, à qui parlent les chèvres,  
Arioste chantant Médor,  
Catulle, Horace, dont les lèvres  
Font venir les abeilles d'or ;  
Comme le double Dioscure,  
Anacréon près d'Epicure,  
Bion, tout pénétré de jour,  
Moschus, sur qui l'Etna flamboie,  
Voilà les prêtres de la joie !  
Voilà les prêtres de l'amour !  
Gluck et Beethoven sont à l'aise

Sous l'ange où Jacob se débat ;  
Mozart sourit, et Pergolèse  
Murmure ce grand mot : Stabat !  
Le noir cerveau de Piranèse  
Est une béante fournaise  
Où se mêlent l'arche et le ciel,  
L'escalier, la tour, la colonne ;  
Où croît, monte, s'enfle et bouillonne  
L'incommensurable Babel !  
L'envie à leur ombre ricane.  
Ces demi-dieux signent leur nom,  
Bramante sur la Vaticane,

Phidias sur le Parthénon ;  
Sur Jésus dans sa crèche blanche,  
L'altier Buonarotti se penche  
Comme un mage et comme un aïeul,  
Et dans tes mains, ô Michel-Ange,  
L'enfant devient spectre, et le linge  
Est plus sombre que le linceul !  
Chacun d'eux écrit un chapitre  
Du rituel universel ;  
Les uns sculptent le saint pupitre,  
Les autres dorent le missel ;  
Chacun fait son verset du psaume ;

Lysippe, debout sur l'Ithome,  
Fait sa strophe en marbre serein,  
Rembrandt à l'ardente paupière,  
En toile, Primatice en pierre,  
Job en fumier, Dante en airain.  
Et toutes ces strophes ensemble  
Chantent l'être et montent à Dieu ;  
L'une adore et luit, l'autre tremble ;  
Toutes sont les griffons de feu ;  
Toutes sont le cri des abîmes,  
L'appel d'en bas, la voix des cimes,  
Le frisson de notre lambeau,

L'hymne instinctif ou volontaire,  
L'explication du mystère  
Et l'ouverture du tombeau !  
A nous qui ne vivons qu'une heure,  
Elles font voir les profondeurs,  
Et la misère intérieure,  
Ciel, à côté de vos grandeurs !  
L'homme, esprit captif, les écoute,  
Pendant qu'en son cerveau le doute,  
Bête aveugle aux lueurs d'en haut,  
Pour y prendre l'âme indignée,  
Suspend sa toile d'araignée



Au crâne, plafond du cachot.

Elles consolent, aiment, pleurent,

Et, mariant l'idée aux sens,

Ceux qui restent à ceux qui meurent,

Les grains de cendre aux grains  
d'encens,

Mêlant le sable aux pyramides,

Rendent en même temps humides,

Rappelant à l'un que tout fuit,

A l'autre sa splendeur première,

L'œil de l'astre dans la lumière,

Et l'œil du monstre dans la nuit !

II

Oui, c'est un prêtre que Socrate !

Oui, c'est un prêtre que Caton !

Quand Juvénal fuit Rome ingrate,

Nul sceptre ne vaut son bâton ;

Ce sont des prêtres, les Tyrtées,

Les Solons aux lois respectées,

Les Platons et les Raphaëls !

Fronts d'inspirés, d'esprits,  
d'arbitres !

Plus resplendissants que les mitres

Dans l'auréole des Noël's !

Vous voyez, fils de la nature,

Apparaître à votre flambeau

Des faces de lumière pure,  
Larves du vrai, spectres du beau ;  
Le mystère, en Grèce, en Chaldée,  
Penseurs, grave à vos fronts l'idée  
Et l'hiéroglyphe à vos murs ;  
Et les Indes et les Egyptes  
Dans les ténèbres de vos cryptes  
S'enfoncent en porches obscurs !  
Quand les cigognes du Caÿstre  
S'envolent aux souffles des soirs ;  
Quand la lune apparaît sinistre  
Derrière les grands dômes noirs ;

Quand la trombe aux vagues  
s'appuie ;

Quand l'orage, l'horreur, la pluie,

Que tordent les bises d'hiver,

Répendent avec des huées

Toutes les larmes des nuées

Sur tous les sanglots de la mer ;

Quand dans les tombeaux les vents  
jouent

Avec les os des rois défunts ;

Quand les hautes herbes secouent

Leur chevelure de parfums ;

Quand sur nos deuils et sur nos fêtes

Toutes les cloches des tempêtes  
Sonnent au suprême beffroi ;  
Quand l'aube étale ses opales,  
C'est pour ces contemplateurs pâles  
Penchés dans l'éternel effroi !  
Ils savent ce que le soir calme  
Pense des morts qui vont partir ;  
Et ce que préfère la palme,  
Du conquérant ou du martyr ;  
Ils entendent ce que murmure  
La voile, la gerbe, l'armure,  
Ce que dit, dans le mois joyeux

Des longs jours et des fleurs écloses,  
La petite bouche des roses  
A l'oreille immense des cieux.  
Les vents, les flots, les cris sauvages,  
L'azur, l'horreur du bois jauni,  
Sont les formidables breuvages  
De ces altérés d'infini ;  
Ils ajoutent, rêveurs austères,  
A leur âme tous les mystères,  
Toute la matière à leurs sens ;  
Ils s'enivrent de l'étendue ;  
L'ombre est une coupe tendue

Où boivent ces sombres passants.  
Comme ils regardent, ces messies !  
Oh ! comme ils songent effarés !  
Dans les ténèbres épaissies  
Quels spectateurs démesurés !  
Oh ! que de têtes stupéfaites !  
Poètes, apôtres, prophètes,  
Méditant, parlant, écrivant,  
Sous des suaires, sous des voiles,  
Les plis des robes pleins d'étoiles,  
Les barbes au gouffre du vent !

III

Savent-ils ce qu'ils font eux-mêmes,  
Ces acteurs du drame profond ?  
Savent-ils leur propre problème ?  
Ils sont. Savent-ils ce qu'ils sont ?  
Ils sortent du grand vestiaire  
Où, pour s'habiller de matière,  
Parfois l'ange même est venu.  
Graves, tristes, joyeux, fantasques,  
Ne sont-ils pas les sombres masques  
De quelque prodige inconnu ?  
La joie ou la douleur les farde ;  
Ils projettent confusément,



Plus loin que la terre blafarde,  
Leurs ombres sur le firmament ;  
Leurs gestes étonnent l'abîme ;  
Pendant qu'aux hommes, tourbe  
infime,  
Ils parlent le langage humain,  
Dans des profondeurs qu'on ignore,  
Ils font surgir l'ombre ou l'aurore,  
Chaque fois qu'ils lèvent la main.  
Ils ont leur rôle ; ils ont leur forme ;  
Ils vont, vêtus d'humanité,  
Jouant la comédie énorme  
De l'homme et de l'éternité ;

Ils tiennent la torche ou la coupe ;  
Nous tremblerions si dans leur  
groupe,  
Nous, troupeau, nous pénétrions !  
Les astres d'or et la nuit sombre  
Se font des questions dans l'ombre  
Sur ces splendides histrions.

#### IV

Ah ! ce qu'ils font est l'œuvre  
auguste.

Ces histrions sont les héros !  
Ils sont le vrai, le saint, le juste,  
Apparaissant à nos barreaux.

Nous sentons, dans la nuit mortelle,  
La cage en même temps que l'aile ;  
Ils nous font espérer un peu ;  
Ils sont lumière et nourriture ;  
Ils donnent aux cœurs la pâture,  
Ils émiettent aux âmes Dieu !  
Devant notre race asservie  
Le ciel se tait, et rien n'en sort.  
Est-ce le rideau de la vie ?  
Est-ce le voile de la mort ?  
Ténèbres ! l'âme en vain s'élance,  
L'Inconnu garde le silence,

Et l'homme, qui se sent banni,  
Ne sait s'il redoute ou s'il aime  
Cette lividité suprême  
De l'énigme et de l'infini.  
Eux, ils parlent à ce mystère !  
Ils interrogent l'éternel,  
Ils appellent le solitaire,  
Ils montent, ils frappent au ciel,  
Disent : Es-tu là ? dans la tombe,  
Volent, pareils à la colombe  
Offrant le rameau qu'elle tient,  
Et leur voix est grave, humble ou  
tendre,

Et par moments on croit entendre  
Le pas sourd de quelqu'un qui vient.

V

Nous vivons, debout à l'entrée  
De la mort, gouffre illimité,  
Nus, tremblants, la chair pénétrée  
Du frisson de l'énormité ;  
Nos morts sont dans cette marée ;  
Nous entendons, foule égarée  
Dont le vent souffle le flambeau,  
Sans voir de voiles ni de rames,  
Le bruit que font ces vagues d'âmes

Sous la falaise du tombeau.

Nous regardons la noire écume,

L'aspect hideux, le fond bruni ;

Nous regardons la nuit, la brume,

L'onde du sépulcre infini ;

Comme un oiseau de mer effleure

La haute rive où gronde et pleure

L'océan plein de Jéhovah,

De temps en temps, blanc et sublime,

Par-dessus le mur de l'abîme

Un ange paraît et s'en va.

Quelquefois une plume tombe

De l'aile où l'ange se berçait ;  
Retourne-t-elle dans la tombe ?  
Que devient-elle ? On ne le sait.  
Se mêle-t-elle à notre fange ?  
Et qu'a donc crié cet archange ?  
A-t-il dit non ? a-t-il dit oui ?  
Et la foule cherche, accourue,  
En bas la plume disparue,  
En haut l'archange évanoui !  
Puis, après qu'ont fui comme un rêve  
Bien des cœurs morts, bien des yeux  
clos,  
Après qu'on a vu sur la grève

Passer des flots, des flots, des flots,  
Dans quelque grotte fatidique,  
Sous un doigt de feu qui l'indique,  
On trouve un homme surhumain  
Traçant des lettres enflammées  
Sur un livre plein de fumées,  
La plume de l'ange à la main !  
Il songe, il calcule, il soupire,  
Son poing puissant sous son  
menton ;  
Et l'homme dit : Je suis Shakspeare.  
Et l'homme dit : Je suis Newton.  
L'homme dit : Je suis Ptolémée ;



Et dans sa grande main fermée

Il tient le globe de la nuit.

L'homme dit : Je suis Zoroastre ;

Et son sourcil abrite un astre,

Et sous son crâne un ciel bleuit !

VI

Oui, grâce aux penseurs, à ces sages,

A ces fous qui disent : Je vois !

Les ténèbres sont des visages,

Le silence s'emplit de voix !

L'homme, comme âme, en Dieu  
palpite,

Et comme être, se précipite

Dans le progrès audacieux ;  
Le muet renonce à se taire ;  
Tout luit ; la noirceur de la terre  
S'éclaire à la blancheur des cieux.  
Ils tirent de la créature  
Dieu par l'esprit et le scalpel ;  
Le grand caché de la nature  
Vient hors de l'ancre à leur appel ;  
A leur voix, l'ombre symbolique  
Parle, le mystère s'explique  
La nuit est pleine d'yeux de lynx ;  
Sortant de force, le problème

Ouvre les ténèbres lui-même,  
Et l'énigme éventre le sphinx.  
Oui, grâce à ces hommes suprêmes,  
Grâce à ces poètes vainqueurs,  
Construisant des autels poèmes  
Et prenant pour pierres les cœurs,  
Comme un fleuve d'âme commune,  
Du blanc pilône à l'âpre rune,  
Du brahme au flamme romain,  
De l'hiérophante au druide,  
Une sorte de Dieu fluide  
Coule aux veines du genre humain.

## VII

Le noir cromlech, épars dans l'herbe,  
Est sur le mont silencieux ;  
L'archipel est sur l'eau superbe ;  
Les pléiades sont dans les cieux ;  
O mont ! ô mer ! voûte sereine !  
L'herbe, la mouette, l'âme humaine,  
Que l'hiver désole ou poursuit,  
Interrogent, sombres proscrites ;  
Ces trois phrases dans l'ombre  
écrites  
Sur les trois pages de la nuit.

– O vieux cromlech de la Bretagne,

Qu'on évite comme un récif,

Qu'écris-tu donc sur la montagne ?

– Nuit ! répond le cromlech pensif.

– Archipel où la vague fume,

Quel mot jettes-tu dans la brume ?

– Mort ! dit la roche à l'alcyon.

– Pléiades qui percez nos voiles,

Qu'est-ce que disent vos étoiles ?

– Dieu ! dit la constellation.

C'est, ô noirs témoins de l'espace,

Dans trois langues le même mot !

Tout ce qui s'obscurcit, vit, passe,

S'effeuille et meurt, tombe là-haut.

Nous faisons tous la même course.

Etre abîme, c'est être source.

Le crêpe de la nuit en deuil,

La pierre de la tombe obscure,

Le rayon de l'étoile pure

Sont les paupières du même œil !

L'unité reste, l'aspect change ;

Pour becqueter le fruit vermeil,

Les oiseaux volent à l'orange

Et les comètes au soleil ;

Tout est l'atome et tout est l'astre ;

La paille porte, humble pilastre,

L'épi d'où naissent les cités ;

La fauvette à la tête blonde

Dans la goutte d'eau boit un  
monde...

Immensités ! immensités !

Seul, la nuit, sur sa plate-forme,

Herschell poursuit l'être central

A travers la lentille énorme,

Cristallin de l'œil sidéral ;

Il voit en haut Dieu dans les mondes,

Tandis que, des hydres profondes

Scrutant les monstrueux combats,

Le microscope formidable,  
Plein de l'horreur de l'insondable,  
Regarde l'infini d'en bas !

## VIII

Dieu, triple feu, triple harmonie,  
Amour, puissance, volonté,  
Prunelle énorme d'insomnie,  
De flamboiement et de bonté,  
Vu dans toute l'épaisseur noire,  
Montrant ses trois faces de gloire  
A l'âme, à l'être, au firmament,  
Effarant les yeux et les bouches,



Emplit les profondeurs farouches  
D'un immense éblouissement.  
Tous ces mages, l'un qui réclame,  
L'autre qui voulut ou couva,  
Ont un rayon qui de leur âme  
Va jusqu'à l'œil de Jéhovah ;  
Sur leur trône leur esprit songe ;  
Une lueur qui d'en haut plonge,  
Qui descend du ciel sur les monts  
Et de Dieu sur l'homme qui souffre,  
Rattache au triangle du gouffre  
L'escarboucle des Salomons.

## IX

Ils parlent à la solitude,  
Et la solitude comprend ;  
Ils parlent à la multitude,  
Et font écumer ce torrent ;  
Ils font vibrer les édifices ;  
Ils inspirent les sacrifices  
Et les inébranlables fois ;  
Sombres, ils ont en eux, pour muse,  
La palpitation confuse  
De tous les êtres à la fois.  
Comment naît un peuple ? Mystère !

A de certains moments, tout bruit  
A disparu ; toute la terre  
Semble une plaine de la nuit ;  
Toute lueur s'est éclip­sée ;  
Pas de verbe, pas de pensée,  
Rien dans l'ombre et rien dans le ciel,  
Pas un œil n'ouvre ses paupières... –  
Le désert blême est plein de pierres,  
Ezéchi­el ! Ezéchi­el !

Mais un vent sort des cieux sans  
bornes,  
Grondant comme les grandes eaux,  
Et souffle sur ces pierres mornes,

Et de ces pierres fait des os ;  
Ces os frémissent, tas sonore ;  
Et le vent souffle, et souffle encore  
Sur ce triste amas agité,  
Et de ces os il fait des hommes,  
Et nous nous levons et nous sommes,  
Et ce vent, c'est la liberté !  
Ainsi s'accomplit la genèse  
Du grand rien d'où naît le grand tout.  
Dieu pensif dit : Je suis bien aise  
Que ce qui gisait soit debout.  
Le néant dit : J'étais souffrance ;

La douleur dit : Je suis la France !

O formidable vision !

Ainsi tombe le noir suaire ;

Le désert devient ossuaire,

Et l'ossuaire nation.

X

Tout est la mort, l'horreur, la  
guerre ;

L'homme par l'ombre est éclipsé ;

L'Ouragan par toute la terre

Court comme un enfant insensé.

Il brise à l'hiver les feuillages,

L'éclair aux cimes, l'onde aux plages,

A la tempête le rayon ;  
Car c'est l'ouragan qui gouverne  
Toute cette étrange caverne  
Que nous nommons Création.  
L'ouragan, qui broie et torture,  
S'alimente, monstre croissant,  
De tout ce que l'âpre nature  
A d'horrible et de menaçant ;  
La lave en feu le désaltère ;  
Il va de Quito, blanc cratère  
Qu'entoure un éternel glaçon,  
Jusqu'à l'Hékla, mont, gouffre et  
geôle,

Bout de la mamelle du pôle  
Que tette ce noir nourrisson !  
L'ouragan est la force aveugle,  
L'agitateur du grand linceul ;  
Il rugit, hurle, siffle, beugle,  
Etant toute l'hydre à lui seul ;  
Il flétrit ce qui veut éclore ;  
Il dit au printemps, à l'aurore,  
A la paix, à l'amour : Va-t'en !  
Il est rage et foudre ; il se nomme  
Barbarie et crime pour l'homme,  
Nuit pour les cieux, pour Dieu Satan.

C'est le souffle de la matière,  
De toute la nature craint ;  
L'Esprit, ouragan de lumière,  
Le poursuit, le saisit, l'étreint ;  
L'Esprit terrasse, abat, dissipe  
Le principe par le principe ;  
Il combat, en criant : Allons !  
Les chaos par les harmonies,  
Les éléments par les génies,  
Par les aigles les aquilons !  
Ils sont là, hauts de cent coudées,  
Christ en tête, Homère au milieu,



Tous les combattants des idées,  
Tous les gladiateurs de Dieu ;  
Chaque fois qu'agitant le glaive,  
Une forme du mal se lève  
Comme un forçat dans son préau,  
Dieu, dans leur phalange complète,  
Désigne quelque grand athlète  
De la stature du fléau.  
Surgis, Volta ! dompte en ton aire  
Les Fluides, noir phlégéton !  
Viens, Franklin ! voici le Tonnerre.  
Le Flot gronde ; parais, Fulton !

Rousseau ! prends corps à corps la  
Haine.

L'Esclavage agite sa chaîne ;

O Voltaire ! aide au paria !

La Grève rit, Tyburn flamboie,

L'affreux chien Montfaucon aboie,

On meurt... – Debout, Beccaria !

Il n'est rien que l'homme ne tente.

La foudre craint cet oiseleur.

Dans la blessure palpitante

Il dit : Silence ! à la douleur.

Sa vergue peut-être est une aile ;

Partout où parvient sa prunelle,

L'âme emporte ses pieds de plomb ;  
L'étoile, dans sa solitude,  
Regarde avec inquiétude  
Blanchir la voile de Colomb.  
Près de la science l'art flotte,  
Les yeux sur le double horizon ;  
La poésie est un pilote ;  
Orphée accompagne Jason.  
Un jour, une barque perdue  
Vit à la fois dans l'étendue  
Un oiseau dans l'air spacieux,  
Un rameau dans l'eau solitaire ;

Alors, Gama cria : La terre !

Et Camoëns cria : Les cieux !

Ainsi s'entassent les conquêtes.

Les songeurs sont les inventeurs.

Parlez, dites ce que vous êtes,

Forces, ondes, aimants, moteurs !

Tout est stupéfait dans l'abîme,

L'ombre, de nous voir sur la cime,

Les monstres, qu'on les ait bravés

Dans les cavernes étonnées,

Les perles, d'être devinées,

Et les mondes d'être trouvés !

Dans l'ombre immense du Caucase,  
Depuis des siècles, en rêvant,  
Conduit par les hommes d'extase,  
Le genre humain marche en avant ;  
Il marche sur la terre ; il passe,  
Il va, dans la nuit, dans l'espace,  
Dans l'infini, dans le borné,  
Dans l'azur, dans l'onde irritée,  
A la lueur de Prométhée,  
Le libérateur enchaîné !

XI

Oh ! vous êtes les seuls pontifes,

Penseurs, lutteurs des grands  
espoirs,

Dompteurs des fauves hippogriffes,

Cavaliers des pégases noirs !

Âmes devant Dieu toutes nues,

Voyants des choses inconnues,

Vous savez la religion !

Quand votre esprit veut fuir dans  
l'ombre,

La nuée aux croupes sans nombre

Lui dit : Me voici, Légion !

Et, quand vous sortez du problème,

Célébrateurs, révélateurs !

Quand, rentrant dans la foule blême,  
Vous redescendez des hauteurs,  
Hommes que le jour divin gagne,  
Ayant mêlé sur la montagne  
Où montent vos chants et nos vœux,  
Votre front au front de l'aurore,  
O géants ! vous avez encore  
De ses rayons dans les cheveux !  
Allez tous à la découverte !  
Entrez au nuage grondant !  
Et rapportez à l'herbe verte,  
Et rapportez au sable ardent,

Rapportez, quel que soit l'abîme,  
A l'Enfer, que Satan opprime,  
Au Tartare, où saigne Ixion,  
Aux cœurs bons, à l'âme méchante,  
A tout ce qui rit, mord ou chante,  
La grande bénédiction !

Oh ! tous à la fois, aigles, âmes,  
Esprits, oiseaux, essors, raisons,  
Pour prendre en vos serres les  
flammes,  
Pour connaître les horizons,  
A travers l'ombre et les tempêtes,  
Ayant au-dessus de vos têtes



Mondes et soleils, au-dessous  
Inde, Egypte, Grèce et Judée,  
De la montagne et de l'idée,  
Envolez-vous ! envolez-vous !  
N'est-ce pas que c'est ineffable  
De se sentir immensité,  
D'éclairer ce qu'on croyait fable  
A ce qu'on trouve vérité,  
De voir le fond du grand cratère,  
De sentir en soi du mystère  
Entrer tout le frisson obscur,  
D'aller aux astres, étincelle,

Et de se dire : Je suis l'aile !

Et de se dire : J'ai l'azur !

Allez, prêtres ! allez, génies !

Cherchez la note humaine, allez,

Dans les suprêmes symphonies

Des grands abîmes étoilés !

En attendant l'heure dorée,

L'extase de la mort sacrée,

Loin de nous, troupeaux soucieux,

Loin des lois que nous établîmes,


Allez goûter, vivants sublimes,

L'évanouissement des cieux !

Janvier 1856.



# XXIV. – En frappant à une porte



'AI PERDU MON père et ma  
mère,  
Mon premier né, bien jeune,  
hélas !  
Et pour moi la nature entière  
Sonne le glas.

Je dormais entre mes deux frères ;

Enfants, nous étions trois oiseaux ;  
Hélas ! le sort change en deux bières  
Leurs deux berceaux.

Je t'ai perdue, ô fille chère,  
Toi qui remplis, ô mon orgueil,  
Tout mon destin de la lumière  
De ton cercueil !

J'ai su monter, j'ai su descendre.

J'ai vu l'aube et l'ombre en mes  
cieux.

J'ai connu la pourpre, et la cendre  
Qui me va mieux.

J'ai connu les ardeurs profondes,

J'ai connu les sombres amours ;  
J'ai vu fuir les ailes, les ondes,  
Les vents, les jours.

J'ai sur ma tête des orfraies ;  
J'ai sur tous mes travaux l'affront,  
Aux pieds la poudre, au cœur des  
plaies,  
L'épine au front.

J'ai des pleurs mon œil qui pense,  
Des trous à ma robe en lambeau ;  
Je n'ai rien à la conscience ;  
Ouvre, tombeau.

Marine-Terrace, 4 septembre 1855.



# XXV. – Nomen, numen, lumen



QUAND IL EUT terminé,  
quand les soleils épars,

Eblouis, du chaos  
montant de toutes parts,

Se furent tous rangés à  
leur place profonde,

Il sentit le besoin de se nommer au



monde ;

Et l'être formidable et serein se leva ;

Il se dressa sur l'ombre et cria :  
JEHOVAH !

Et dans l'immensité ces sept lettres  
tombèrent ;

Et ce sont, dans les cieux que nos  
yeux réverbèrent,

Au-dessus de nos fronts tremblants  
sous leur rayon,

Les sept astres géants du noir  
septentrion.

Minuit, au dolmen du Faldouet, mars  
1855.



# XXVI. – Ce que dit la bouche d'ombre



'HOMME EN SONGEANT  
descend au gouffre  
universel.

J'errais près du dolmen  
qui domine Rozel,

A l'endroit où le cap se  
prolonge en presqu'île.

Le spectre m'attendait ; l'être

sombre et tranquille

Me prit par les cheveux dans sa main  
qui grandit,

M'emporta sur le haut du rocher, et  
me dit :

\*

Sache que tout connaît sa loi, son  
but, sa route ;

Que, de l'astre au ciron, l'immensité  
s'écoute ;

Que tout a conscience en la création ;

Et l'oreille pourrait avoir sa vision,

Car les choses et l'être ont un grand  
dialogue.

Tout parle ; l'air qui passe et l'alcyon  
qui vogue,

Le brin d'herbe, la fleur, le germe,  
l'élément.

T'imaginai-tu donc l'univers  
autrement ?

Crois-tu que Dieu, par qui la forme  
sort du nombre,

Aurait fait à jamais sonner la forêt  
sombre,

L'orage, le torrent roulant de noirs  
limons,

Le rocher dans les flots, la bête dans  
les monts,

La mouche, le buisson, la ronce où

croît la mûre,

Et qu'il n'aurait rien mis dans  
l'éternel murmure ?

Crois-tu que l'eau du fleuve et les  
arbres des bois,

S'ils n'avaient rien à dire, élèveraient  
la voix ?

Prends-tu le vent des mers pour un  
joueur de flûte ?

Crois-tu que l'océan, qui se gonfle et  
qui lutte,

Serait content d'ouvrir sa gueule jour  
et nuit

Pour souffler dans le vide une vapeur  
de bruit,

Et qu'il voudrait rugir, sous  
l'ouragan qui vole,

Si son rugissement n'était une  
parole ?

Crois-tu que le tombeau, d'herbe et  
de nuit vêtu,

Ne soit rien qu'un silence ? et te  
figures-tu

Que la création profonde, qui  
compose

Sa rumeur des frissons du lys et de la  
rose,

De la foudre, des flots, des souffles  
du ciel bleu,

Ne sait ce qu'elle dit quand elle parle  
à Dieu ?

Crois-tu qu'elle ne soit qu'une  
langue épaissie ?

Crois-tu que la nature énorme  
balbutie,

Et que Dieu se serait, dans son  
immensité,

Donné pour tout plaisir, pendant  
l'éternité,

D'entendre bégayer une sourde-  
muette ?

Non, l'abîme est un prêtre et l'ombre  
est un poète ;

Non, tout est une voix et tout est un



parfum ;

Tout dit dans l'infini quelque chose à  
quelqu'un ;

Une pensée emplît le tumulte  
superbe.

Dieu n'a pas fait un bruit sans y  
mêler le Verbe.

Tout, comme toi, gémit, ou chante  
comme moi ;

Tout parle. Et maintenant, homme,  
sais-tu pourquoi

Tout parle ? Ecoute bien. C'est que  
vents, ondes, flammes,

Arbres, roseaux, rochers, tout vit !

Tout est plein d'âmes.

Mais comment ? Oh ! voilà le mystère inouï.

Puisque tu ne t'es pas en route évanoui,

Causons.

\*

Dieu n'a créé que l'être impondérable.

Il le fit radieux, beau, candide, adorable,

Mais imparfait ; sans quoi, sur la même hauteur,

La créature étant égale au créateur,

Cette perfection, dans l'infini perdue,  
Se serait avec Dieu mêlée et  
confondue,

Et la création, à force de clarté,

En lui serait rentrée et n'aurait pas  
été.

La création sainte où rêve le  
prophète,

Pour être, ô profondeur ! devait être  
imparfaite.

Donc, Dieu fit l'univers, l'univers fit  
le mal.

L'être créé, paré du rayon baptismal,

En des temps dont nous seuls

conservons la mémoire,

Planait dans la splendeur sur des  
ailes de gloire ;

Tout était chant, encens, flamme,  
éblouissement ;

L'être errait, aile d'or, dans un rayon  
charmant,

Et de tous les parfums tour à tour  
était l'hôte ;

Tout nageait, tout volait.

Or, la première faute

Fut le premier poids.

Dieu sentit une douleur.

Le poids prit une forme, et, comme

l'oiseleur

Fuit emportant l'oiseau qui frissonne  
et qui lutte,

Il tomba, traînant l'ange éperdu dans  
sa chute.

Le mal était fait. Puis tout alla  
s'aggravant ;

Et l'éther devint l'air, et l'air devint  
le vent ;

L'ange devint l'esprit, et l'esprit  
devint l'homme.

L'âme tomba, des maux multipliant  
la somme,

Dans la brute, dans l'arbre, et même,  
au-dessous d'eux,

Dans le caillou pensif, cet aveugle  
hideux.

Etres vils qu'à regret les anges  
énumèrent !

Et de tous ces amas des globes se  
formèrent,

Et derrière ces blocs naquit la  
sombre nuit.

Le mal, c'est la matière. Arbre noir,  
fatal fruit.

\*

Ne réfléchis-tu pas lorsque tu vois  
ton ombre ?

Cette forme de toi, rampante,

horrible, sombre,

Qui, liée à tes pas comme un spectre vivant,

Va tantôt en arrière et tantôt en avant,

Qui se mêle à la nuit, sa grande sœur funeste,

Et qui contre le jour, noire et dure, proteste,

D'où vient-elle ? De toi, de ta chair, du limon

Dont l'esprit se revêt en devenant démon ;

De ce corps qui, créé par ta faute première,

Ayant rejeté Dieu, résiste à la  
lumière ;

De ta matière, hélas ! de ton iniquité.

Cette ombre dit : – Je suis l'être  
d'infirmité ;

Je suis tombé déjà ; je puis tomber  
encore. –

L'ange laisse passer à travers lui  
l'aurore ;

Nul simulacre obscur ne suit l'être  
aromal ;

Homme, tout ce qui fait de l'ombre a  
fait le mal.

\*



Maintenant, c'est ici le rocher  
fatidique,

Et je vais t'expliquer tout ce que je  
t'indique ;

Je vais t'emplir les yeux de nuit et de  
lueurs.

Prépare-toi, front triste, aux  
funèbres sueurs.

Le vent d'en haut sur moi passe, et,  
ce qu'il m'arrache,

Je te le jette ; prends, et vois.

Et, d'abord, sache

Que le monde où tu vis est un monde  
effrayant

Devant qui le songeur, sous l'infini  
ployant,

Lève les bras au ciel et recule  
terrible.

Ton soleil est lugubre et ta terre est  
horrible.

Vous habitez le seuil du monde  
châtiment.

Mais vous n'êtes pas hors de Dieu  
complètement ;

Dieu, soleil dans l'azur, dans la  
cendre étincelle,

N'est hors de rien, étant la fin  
universelle ;

L'éclair est son regard, autant que le

rayon ;

Et tout, même le mal, est la création,  
Car le dedans du masque est encor la  
figure.

– O sombre aile invisible à l'immense  
envergure !

Esprit ! esprit ! esprit ! m'écriai-je  
éperdu.

Le spectre poursuit sans m'avoir  
entendu :

\*

Faisons un pas de plus dans ces  
choses profondes.

Homme, tu veux, tu fais, tu construis

et tu fondes,

Et tu dis : – Je suis seul, car je suis le penseur.

L'univers n'a que moi dans sa morne épaisseur.

En deçà, c'est la nuit ; au delà, c'est le rêve.

L'idéal est un œil que la science crève.

C'est moi qui suis la fin et qui suis le sommet. –

Voyons ; observes-tu le bœuf qui se soumet ?

Ecoutes-tu le bruit de ton pas sur les marbres ?

Interroges-tu l'onde ? et, quand tu  
vois des arbres,

Parles-tu quelquefois à ces  
religieux ?

Comme sur le versant d'un mont  
prodigieux,

Vaste mêlée aux bruits confus, du  
fond de l'ombre,

Tu vois monter à toi la création  
sombre.

Le rocher est plus loin, l'animal est  
plus près.

Comme le faîte altier et vivant, tu  
parais !

Mais, dis, crois-tu que l'être illogique nous trompe ?

L'échelle que tu vois, crois-tu qu'elle se rompe ?

Crois-tu, toi dont les sens d'en haut sont éclairés,

Que la création qui, lente et par degrés,

S'élève à la lumière, et, dans sa marche entière,

Fait de plus de clarté luire moins de matière

Et mêle plus d'instincts au monstre décroissant,

Crois-tu que cette vie énorme,

remplissant

De souffles le feuillage et de lueurs la  
tête,

Qui va du roc à l'arbre et de l'arbre à  
la bête,

Et de la pierre à toi monte  
insensiblement,

S'arrête sur l'abîme à l'homme,  
escarpement ?

Non, elle continue, invincible,  
admirable,

Entre dans l'invisible et dans  
l'impondérable,

Y disparaît pour toi, chair vile,  
emplit l'azur

D'un monde éblouissant, miroir du  
monde obscur,

D'êtres voisins de l'homme et  
d'autres qui s'éloignent,

D'esprits purs, de voyants dont les  
splendeurs témoignent,

D'anges faits de rayons comme  
l'homme d'instincts ;

Elle plonge à travers les cieux jamais  
atteints,

Sublime ascension d'échelles  
étoilées,

Des démons enchaînés monte aux  
âmes ailées,



Fait toucher le front sombre au  
radieux orteil,

Rattache l'astre esprit à l'archange  
soleil,

Relie, en traversant des millions de  
lieues,

Les groupes constellés et les légions  
bleues,

Peuple le haut, le bas, les bords et le  
milieu,

Et dans les profondeurs s'évanouit  
en Dieu !

Cette échelle apparaît vaguement  
dans la vie

Et dans la mort. Toujours les justes

l'ont gravie :

Jacob en la voyant, et Caton sans la voir.

Ses échelons sont deuil, sagesse, exil, devoir.

Et cette échelle vient de plus loin que la terre.

Sache qu'elle commence aux mondes du mystère,

Aux mondes des terreurs et des perditions ;

Et qu'elle vient, parmi les pâles visions,

Du précipice où sont les larves et les crimes,

Où la création, effrayant les abîmes,  
Se prolonge dans l'ombre en spectre  
indéfini.

Car, au-dessous du globe où vit  
l'homme banni,

Hommes, plus bas que vous, dans le  
nadir livide,

Dans cette plénitude horrible qu'on  
croit vide,

Le mal, qui par la chair, hélas ! vous  
asservit,

Dégorge une vapeur monstrueuse qui  
vit !

Là, sombre et s'engloutit, dans des

flots de désastres,

L'hydre Univers tordant son corps  
écaillé d'astres ;

Là, tout flotte et s'en va dans un  
naufrage obscur ;

Dans ce gouffre sans bord, sans  
soupon, sans mur,

De tout ce qui vécut pleut sans cesse  
la cendre ;

Et l'on voit tout au fond, quand l'œil  
ose y descendre,

Au delà de la vie, et du souffle et du  
bruit,

Un affreux soleil noir d'où rayonne  
la nuit !

\*

Donc, la matière pend à l'idéal, et  
tire

L'esprit vers l'animal, l'ange vers le  
satyre,

Le sommet vers le bas, l'amour vers  
l'appétit.

Avec le grand qui croule elle fait le  
petit.

Comment de tant d'azur tant de  
terreur s'engendre,

Comment le jour fait l'ombre et le  
feu pur la cendre,

Comment la cécité peut naître du

voyant,

Comment le ténébreux descend du  
flamboyant,

Comment du monstre esprit naît le  
monstre matière,

Un jour, dans le tombeau, sinistre  
vestiaire,

Tu le sauras ; la tombe est faite pour  
savoir ;

Tu verras ; aujourd'hui, tu ne peux  
qu'entrevoir ;

Mais, puisque Dieu permet que ma  
voix t'avertisse,

Je te parle.

Et, d'abord, qu'est-ce que la justice ?

Qui la rend ? qui la fait ? où ?  
quand ? à quel moment ?

Qui donc pèse la faute ? et qui le  
châtiment ?

\*

L'être créé se meut dans la lumière  
immense.

Libre, il sait où le bien cesse, où le  
mal commence ;

Il a ses actions pour juges.

Il suffit

Qu'il soit méchant ou bon ; tout est  
dit. Ce qu'on fit,

Crime, est notre geôlier, ou, vertu,  
nous délivre.

L'être ouvre à son insu de lui-même  
le livre ;

Sa conscience calme y marque avec le  
doigt

Ce que l'ombre lui garde ou ce que  
Dieu lui doit.

On agit, et l'on gagne ou l'on perd à  
mesure ;

On peut être étincelle ou bien  
éclaboussure ;

Lumière ou fange, archange au vol  
d'aigle ou bandit ;

L'échelle vaste est là. Comme je te



l'ai dit,

Par des zones sans fin la vie  
universelle

Monte, et par des degrés  
innombrables ruisselle,

Depuis l'infâme nuit jusqu'au  
charmant azur.

L'être en la traversant devient  
mauvais ou pur.

En haut plane la joie ; en bas  
l'horreur se traîne.

Selon que l'âme, aimante, humble,  
bonne, sereine,

Aspire à la lumière et tend vers  
l'idéal,

Ou s'alourdit, immonde, au poids  
croissant du mal,

Dans la vie infinie on monte et l'on  
s'élançe,

Ou l'on tombe ; et tout être est sa  
propre balance.

Dieu ne nous juge point. Vivant tous  
à la fois,

Nous pesons, et chacun descend  
selon son poids.

\*

Homme ! nous n'approchons que les  
paupières closes,

De ces immensités d'en bas.

Viens, si tu l'oses !

Regarde dans ce puits morne et  
vertigineux,

De la création compte les sombres  
nœuds,

Viens, vois, sonde :

Au-dessous de l'homme qui  
contemple,

Qui peut être un cloaque ou qui peut  
être un temple,

Etre en qui l'instinct vit dans la  
raison dissous,

Est l'animal courbé vers la terre ; au-  
dessous

De la brute est la plante inerte, sans  
paupière

Et sans cris ; au-dessous de la plante  
est la pierre ;

Au-dessous de la pierre est le chaos  
sans nom.

Avançons dans cette ombre et sois  
mon compagnon.

\*

Toute faute qu'on fait est un cachot  
qu'on s'ouvre.

Les mauvais, ignorant quel mystère  
les couvre,

Les êtres de fureur, de sang, de  
trahison,

Avec leurs actions bâtissent leur  
prison ;

Tout bandit, quand la mort vient lui  
toucher l'épaule

Et l'éveille, hagard, se retrouve en la  
geôle

Que lui fit son forfait derrière lui  
rampant ;

Tibère en un rocher, Séjan dans un  
serpent.

L'homme marche sans voir ce qu'il  
fait dans l'abîme.

L'assassin pâlirait s'il voyait sa  
victime ;

C'est lui. L'opresseur vil, le tyran  
sombre et fou,

En frappant sans pitié sur tous, forge  
le clou

Qui le clouera dans l'ombre au fond  
de la matière.

Les tombeaux sont les trous du  
crible cimetièrre,

D'où tombe, graine obscure en un  
ténébreux champ,

L'effrayant tourbillon des âmes.

\*

Tout méchant

Fait naître en expirant le monstre de

sa vie,

Qui le saisit. L'horreur par l'horreur  
est suivie.

Nemrod gronde enfermé dans la  
montagne à pic ;

Quand Dalila descend dans la tombe,  
un aspic

Sort des plis du linceul, emportant  
l'âme fausse ;

Phryné meurt, un crapaud saute hors  
de la fosse ;

Ce scorpion au fond d'une pierre  
dormant,

C'est Clytemnestre aux bras  
d'Egiste son amant ;

Du tombeau d'Anitus il sort une  
ciguë ;

Le houx sombre et l'ortie à la piquêre  
aiguë

Pleurent quand l'aquilon les fouette,  
et l'aquilon

Leur dit : Tais-toi, Zoïle ! et souffre,  
Ganelon !

Dieu livre, choc affreux dont la  
plaine au loin gronde,

Au cheval Brunehaut le pavé  
Frédégonde ;

La pince qui rougit dans le brasier  
hideux



Est faite du duc d'Albe et de Philippe  
Deux ;

Farinace est le croc des noires  
boucheries ;

L'orfraie au fond de l'ombre a les  
yeux de Jeffryes ;

Tristan est au secret dans le bois  
d'un gibet.

Quand tombent dans la mort tous  
ces brigands, Macbeth,

Ezzelin, Richard Trois, Carrier,  
Ludovic Sforce,

La matière leur met la chemise de  
force.

Oh ! comme en son bonheur, qui

masque un sombre arrêt,

Messaline ou l'horrible Isabeau  
frémirait

Si, dans ses actions du sépulcre  
voisines,

Cette femme sentait qu'il lui vient  
des racines,

Et qu'ayant été monstre, elle  
deviendra fleur !

A chacun son forfait ! à chacun sa  
douleur !

Claude est l'algue que l'eau traîne de  
havre en havre ;

Xercès est excrément, Charles Neuf  
est cadavre ;

Hérode, c'est l'osier des berceaux  
vagissants ;

L'âme du noir Judas, depuis dix-huit  
cents ans,

Se disperse et renaît dans les  
crachats des hommes ;

Et le vent qui jadis soufflait sur les  
Sodomes

Mêle, dans l'âtre abject et sous le vil  
chaudron,

La fumée Erostrate à la flamme  
Néron.

\*

Et tout, bête, arbre et roche, étant

vivant sur terre,

Tout est monstre, excepté l'homme,  
esprit solitaire.

L'âme que sa noirceur chasse du  
firmament

Descend dans les degrés divers du  
châtiment

Selon que plus ou moins d'obscurité  
la gagne.

L'homme en est la prison, la bête en  
est le bagne,

L'arbre en est le cachot, la pierre en  
est l'enfer.

Le ciel d'en haut, le seul qui soit  
splendide et clair,

La suit des yeux dans l'ombre, et, lui  
jetant l'aurore,

Tâche, en la regardant, de l'attirer  
encore.

O chute ! dans la bête, à travers les  
barreaux

De l'instinct, obstruant de pâles  
souponnaux,

Ayant encor la voix, l'essor et la  
prunelle,

L'âme entrevoit de loin la lueur  
éternelle ;

Dans l'arbre elle frissonne, et, sans  
jour et sans yeux,

Sent encor dans le vent quelque  
chose des cieux ;

Dans la pierre elle rampe, immobile,  
muette,

Ne voyant même plus l'obscur  
silhouette

Du monde qui s'éclipse et qui  
s'évanouit,

Et face à face avec son crime dans la  
nuit.

L'âme en ces trois cachots traîne sa  
faute noire.

Comme elle en a la forme, elle en a la  
mémoire ;

Elle sait ce qu'elle est ; et, tombant

sans appuis,

Voit la clarté décroître à la paroi du puits ;

Elle assiste à sa chute ; et, dur caillou qui roule,

Pense : Je suis Octave ; et, vil chardon qu'on foule,

Crie au talon : Je suis Attila le géant ;

Et, ver de terre au fond du charnier, et rongeur

Un crâne infect et noir, dit : Je suis Cléopâtre.

Et, hibou, malgré l'aube, ours, en bravant le pâtre,

Elle accomplit la loi qui l'enchaîne  
d'en haut ;

Pierre, elle écrase ; épine, elle pique ;  
il le faut.

Le monstre est enfermé dans son  
horreur vivante.

Il aurait beau vouloir dépouiller  
l'épouvante ;

Il faut qu'il reste horrible et reste  
châtié ;

O mystère ! le tigre a peut-être pitié !

Le tigre sur son dos, qui peut-être  
eut une aile,

A l'ombre des barreaux de la cage



éternelle ;

Un invisible fil lie aux noirs  
échafauds

Le noir corbeau dont l'aile est en  
forme de faulx ;

L'âme louve ne peut s'empêcher  
d'être louve,

Car le monstre est tenu, sous le ciel  
qui l'éprouve,

Dans l'expiation par la fatalité.

Jadis, sans la comprendre et d'un œil  
hébété,

L'Inde a presque entrevu cette  
métempsycose.

La ronce devient griffe, et la feuille  
de rose

Devient langue de chat, et, dans  
l'ombre et les cris,

Horrible, lèche et boit le sang de la  
souris ;

Qui donc connaît le monstre appelé  
mandragore ?

Qui sait ce que, le soir, éclaire le  
fulgore,

Etre en qui la laideur devient une  
clarté ?

Ce qui se passe en l'ombre où croît la  
fleur d'été

Efface la terreur des antiques

avernes

Etages effrayants ! cavernes sur  
cavernes.

Ruche obscure du mal, du crime et du  
remord !

Donc, une bête va, vient, rugit, hurle,  
mord ;

Un arbre est là, dressant ses  
branches hérissées,

Une dalle s'effondre au milieu des  
chaussées

Que la charrette écrase et que l'hiver  
détruit,

Et, sous ces épaisseurs de matière et  
de nuit,

Arbre, bête, pavé, poids que rien ne  
soulève,

Dans cette profondeur terrible, une  
âme rêve !

Que fait-elle ? Elle songe à Dieu !

\*

Fatalité !

Echéance ! retour ! revers ! autre  
côté !

O loi ! pendant qu'assis à table,  
joyeux groupes,

Les pervers, les puissants, vidant  
toutes les coupes,

Oubliant qu'aujourd'hui par demain

est guetté,

Etalent leur mâchoire en leur folle  
gaîté,

Voilà ce qu'en sa nuit muette et  
colossale,

Montrant comme eux ses dents tout  
au fond de la salle,

Leur réserve la mort, ce sinistre  
rieur !

Nous avons, nous, voyants du ciel  
supérieur,

Le spectacle inouï de vos régions  
basses.

O songeur, fallait-il qu'en ces nuits  
tu tombasses !

Nous écoutons le cri de l'immense malheur.

Au-dessus d'un rocher, d'un loup ou d'une fleur,

Parfois nous apparaît l'âme à mi-corps sortie,

Pauvre ombre en pleurs qui lutte, hélas ! presque engloutie ;

Le loup la tient, le roc étreint ses pieds qu'il tord,

Et la fleur implacable et féroce la mord.

Nous entendons le bruit du rayon que Dieu lance,

La voix de ce que l'homme appelle le  
silence,

Et vos soupirs profonds, cailloux  
désespérés !

Nous voyons la pâleur de tous les  
fronts murés.

A travers la matière, affreux caveau  
sans portes,

L'ange est pour nous visible avec ses  
ailes mortes.

Nous assistons aux deuils, au  
blasphème, aux regrets,

Aux fureurs ; et, la nuit, nous voyons  
les forêts,

D'où cherchent à s'enfuir les larves

enfermées,

S'écheveler dans l'ombre en lugubres  
fumées.

Partout, partout, partout ! dans les  
flots, dans les bois,

Dans l'herbe en fleurs, dans l'or qui  
sert de sceptre aux rois,

Dans le jonc dont Hermès se fait une  
baguette,

Partout le châtiment contemple,  
observe ou guette,

Sourd aux questions, triste, affreux,  
pensif, hagard ;

Et tout est l'œil d'où sort ce terrible  
regard.



O châtement ! dédale aux spirales  
funèbres !

Construction d'en bas qui cherche  
les ténèbres,

Plonge au-dessous du monde et  
descend dans la nuit,

Et, Babel renversée, au fond de  
l'ombre fuit !

L'homme qui plane et rampe, être  
crépusculaire,

En est le milieu.

\*

L'homme est clémence et colère ;

Fond vil du puits, plateau radieux de

la tour ;

Degré d'en haut pour l'ombre, et d'en bas pour le jour.

L'ange y descend, la bête après la mort y monte ;

Pour la bête, il est gloire, et, pour l'ange, il est honte ;

Dieu mêle en votre race, hommes infortunés,

Les demi-dieux punis aux monstres pardonnés.

De là vient que, parfois, – mystère que Dieu mène ! –

On entend d'une bouche en apparence humaine

Sortir des mots pareils à des rugissements,

Et que, dans d'autres lieux et dans d'autres moments,

On croit voir sur un front s'ouvrir des ailes d'ange.

Roi forçat, l'homme, esprit, pense, et, matière, mange.

L'âme en lui ne se peut dresser sur son séant.

L'homme, comme la brute abreuvé de néant,

Vide toutes les nuits le verre noir du somme.

La chaîne de l'enfer, liée au pied de  
l'homme,

Ramène chaque jour vers le cloaque  
impur

La beauté, le génie, envolés dans  
l'azur,

Mêle la peste au souffle idéal des  
poitrines,

Et traîne, avec Socrate, Aspasia aux  
latrines.

\*

Par un côté pourtant l'homme est  
illimité.

Le monstre a le carcan, l'homme a la  
liberté.

Songeur, retiens ceci : l'homme est  
un équilibre.

L'homme est une prison où l'âme  
reste libre.

L'âme, dans l'homme, agit, fait le  
bien, fait le mal,

Remonte vers l'esprit, retombe à  
l'animal ;

Et, pour que, dans son vol vers les  
cieux, rien ne lie

Sa conscience ailée et de Dieu seul  
remplie,

Dieu, quand une âme éclôt dans  
l'homme au bien poussé,

Casse en son souvenir le fil de son  
passé ;

De là vient que la nuit en sait plus  
que l'aurore.

Le monstre se connaît lorsque  
l'homme s'ignore.

Le monstre est la souffrance, et  
l'homme est l'action.

L'homme est l'unique point de la  
création

Où, pour demeurer libre en se faisant  
meilleure,

L'âme doive oublier sa vie  
antérieure.

Mystère ! au seuil de tout l'esprit

rêve ébloui.

\*

L'homme ne voit pas Dieu, mais peut  
aller à lui,

En suivant la clarté du bien, toujours  
présente ;

Le monstre, arbre, rocher ou bête  
rugissante,

Voit Dieu, c'est là sa peine, et reste  
enchaîné loin.

L'homme a l'amour pour aile, et pour  
joug le besoin.

L'ombre est sur ce qu'il voit par lui-  
même semée ;

La nuit sort de son œil ainsi qu'une  
fumée ;

Homme, tu ne sais rien ; tu marches,  
pâlissant !

Parfois le voile obscur qui te couvre,  
ô passant !

S'envole et flotte au vent soufflant  
d'une autre sphère,

Gonfle un moment ses plis jusque  
dans la lumière,

Puis retombe sur toi, spectre, et  
redevient noir.

Tes sages, tes penseurs ont essayé de  
voir ;

Qu'ont-ils vu ? qu'ont-ils fait ?



qu'ont-ils dit, ces fils Eve ?

Rien.

Homme ! autour de toi la création  
rêve.

Mille êtres inconnus t'entourent  
dans ton mur.

Tu vas, tu viens, tu dors sous leur  
regard obscur,

Et tu ne les sens pas vivre autour de  
ta vie :

Toute une légion d'âmes t'est  
asservie ;

Pendant qu'elle te plaint, tu la foules  
aux pieds.

Tous tes pas vers le jour sont par  
l'ombre épiés.

Ce que tu nommes chose, objet,  
nature morte,

Sait, pense, écoute, entend. Le verrou  
de ta porte

Voit arriver ta faute et voudrait se  
fermer.

Ta vitre connaît l'aube, et dit : Voir !  
croire ! aimer !

Les rideaux de ton lit frissonnent de  
tes songes.

Dans les mauvais desseins quand,  
rêveur, tu te plonges,

La cendre dit au fond de l'âtre

sépulcral :

Regarde-moi ; je suis ce qui reste du mal.

Hélas ! l'homme imprudent trahit,  
torture, opprime.

La bête en son enfer voit les deux  
bouts du crime ;

Un loup pourrait donner des conseils  
à Néron.

Homme ! homme ! aigle aveuglé,  
moindre qu'un moucheron !

Pendant que dans ton Louvre ou bien  
dans ta chaumière,

Tu vis, sans même avoir épelé la  
première

Des constellations, sombre alphabet  
qui luit

Et tremble sur la page immense de la  
nuit,

Pendant que tu maudis et pendant  
que tu nies,

Pendant que tu dis : Non ! aux  
astres ; aux génies :

Non ! à l'idéal : Non ! à la vertu :  
Pourquoi ?

Pendant que tu te tiens en dehors de  
la loi,

Copiant les dédains inquiets ou  
robustes

De ces sages qu'on voit rêver dans  
les vieux bustes,

Et que tu dis : Que sais-je ? amer,  
froid, mécréant,

Prostituant ta bouche au rire du  
néant,

A travers le taillis de la nature  
énorme,

Flairant l'éternité de son museau  
difforme,

Là, dans l'ombre, à tes pieds,  
homme, ton chien voit Dieu.

Ah ! je t'entends. Tu dis : – Quel  
deuil ! la bête est peu,

L'homme n'est rien. O loi misérable !

ombre ! abîme ! –

\*

O songeur ! cette loi misérable est sublime.

Il faut donc tout redire à ton esprit chétif !

A la fatalité, loi du monstre captif,

Succède le devoir, fatalité de l'homme.

Ainsi de toutes parts l'épreuve se consomme,

Dans le monstre passif, dans l'homme intelligent,

La nécessité morne en devoir se

changeant,

Et l'âme, remontant à sa beauté  
première,

Va de l'ombre fatale à la libre  
lumière.

Or, je te le redis, pour se  
transfigurer,

Et pour se racheter, l'homme doit  
ignorer.

Il doit être aveuglé par toutes les  
poussières.

Sans quoi, comme l'enfant guidé par  
des lisières,

L'homme vivrait, marchant droit à la  
vision.

Douter est sa puissance et sa  
punition.

Il voit la rose, et nie ; il voit l'aurore,  
et doute ;

Où serait le mérite à retrouver sa  
route,

Si l'homme, voyant clair, roi de sa  
volonté,

Avait la certitude, ayant la liberté ?

Non. Il faut qu'il hésite en la vaste  
nature,

Qu'il traverse du choix l'effrayante  
aventure,

Et qu'il compare au vice agitant son



miroir,

Au crime, aux voluptés, l'œil en  
pleurs du devoir ;

Il faut qu'il doute ! Hier croyant  
demain impie ;

Il court du mal au bien ; il scrute,  
sonde, épie,

Va, revient, et, tremblant, agenouillé,  
debout,

Les bras étendus, triste, il cherche  
Dieu partout ;

Il tâte l'infini jusqu'à ce qu'il l'y  
sente ;

Alors, son âme ailée éclate  
frémissante ;

L'ange éblouissant luit dans  
l'homme transparent.

Le doute le fait libre, et la liberté,  
grand.

La captivité sait ; la liberté suppose,  
Creuse, saisit l'effet, le compare à la  
cause,

Croit vouloir le bien-être et veut le  
firmament ;

Et, cherchant le caillou, trouve le  
diamant.

C'est ainsi que du ciel l'âme à pas  
lents s'empare.

Dans le monstre, elle expie ; en

l'homme, elle répare.

\*

Oui, ton fauve univers est le forçat  
de Dieu.

Les constellations, sombres lettres  
de feu,

Sont les marques du bagne à l'épaule  
du monde.

Dans votre région tant d'épouvante  
abonde,

Que, pour l'homme, marqué lui-  
même du fer chaud,

Quand il lève les yeux vers les astres,  
là-haut,

Le cancer resplendit, le scorpion  
flamboie,

Et dans l'immensité le chien sinistre  
aboie !

Ces soleils inconnus se groupent sur  
son front

Comme l'effroi, le deuil, la menace et  
l'affront ;

De toutes parts s'étend l'ombre  
incommensurable ;

En bas l'obscur, l'impur, le mauvais,  
l'exécration,

Le pire, tas hideux, fourmillent ; tout  
au fond,

Ils échangent entre eux dans l'ombre

ce qu'ils font ;

Typhon donne l'horreur, Satan  
donne le crime ;

Lugubre intimité du mal et de  
l'abîme !

Amours de l'âme monstre et du  
monstre univers !

Baiser triste ! et l'informe engendré  
du pervers,

La matière, le bloc, la fange, la  
géhenne,

L'écume, le chaos, l'hiver, nés de la  
haine,

Les faces de beauté qu'habitent des  
démons,

Tous les êtres maudits, mêlés aux  
vils limons,

Pris par la plante fauve et la bête  
féroce,

Le grincement de dents, la peur, le  
rire atroce,

L'orgueil, que l'infini courbe sous  
son niveau,

Rampent, noirs prisonniers, dans la  
nuit, noir caveau.

La porte, affreuse et faite avec de  
l'ombre, est lourde ;

Par moments, on entend, dans la  
profondeur sourde,

Les efforts que les monts, les flots,  
les ouragans,

Les volcans, les forêts, les animaux  
brigands,

Et tous les monstres font pour  
soulever le pêne ;

Et sur cet amas d'ombre, et de crime,  
et de peine,

Ce grand ciel formidable est le scellé  
de Dieu.

Voilà pourquoi, songeur dont la mort  
est le vœu,

Tant d'angoisse est empreinte au  
front des cénobites !

Je viens de te montrer le gouffre. Tu

l'habites.

\*

Les mondes, dans la nuit que vous  
nommez l'azur,

Par les brèches que fait la mort  
blême à leur mur,

Se jettent en fuyant l'un à l'autre des  
âmes.

Dans votre globe où sont tant de  
geôles infâmes,

Vous avez des méchants de tous les  
univers,

Condamnés qui, venus des cieux les  
plus divers,



Rêvent dans vos rochers, ou dans vos arbres ploient ;

Tellement stupéfaits de ce monde qu'ils voient,

Qu'eussent-ils la parole, ils ne pourraient parler.

On en sent quelques-uns frissonner et trembler.

De là les songes vains du bonze et de l'augure.

Donc, représente-toi cette sombre figure :

Ce gouffre, c'est l'égout du mal universel.

Ici vient aboutir de tous les points du

ciel

La chute des punis, ténébreuse  
traînée.

Dans cette profondeur, morne, âpre,  
infortunée,

De chaque globe il tombe un flot  
vertigineux

D'âmes, d'esprits malsains et d'êtres  
vénéneux,

Flot que l'éternité voit sans fin se  
répandre.

Chaque étoile au front d'or qui  
brille, laisse pendre

Sa chevelure d'ombre en ce puits  
effrayant.

Âme immortelle, vois, et frémis en voyant :

Voilà le précipice exécration où tu sables.

\*

Oh ! qui que vous soyez, qui passez dans ces ombres,

Versez votre pitié sur ces douleurs sans fond !

Dans ce gouffre, où l'abîme en l'abîme se fond,

Se tordent les forfaits, transformés en supplices,

L'effroi, le deuil, le mal, les ténèbres

complices,

Les pleurs sous la toison, le soupir  
expiré

Dans la fleur, et le cri dans la pierre  
muré !

Oh ! qui que vous soyez, pleurez sur  
ces misères !

Pour Dieu seul, qui sait tout, elles  
sont nécessaires ;

Mais vous pouvez pleurer sur  
l'énorme cachot

Sans déranger le sombre équilibre  
d'en haut !

Hélas ! hélas ! hélas ! tout est  
vivant ! tout pense !

La mémoire est la peine, étant la récompense.

Oh ! comme ici l'on souffre et comme on se souvient !

Torture de l'esprit que la matière tient !

La brute et le granit, quel chevalet pour l'âme !

Ce mulet fut sultan, ce cloporte était femme.

L'arbre est un exilé, la roche est un proscrit.

Est-ce que, quelque part, par hasard, quelqu'un rit

Quand ces réalités sont là,  
remplissant l'ombre ?

La ruine, la mort, l'ossement, le  
décombres,

Sont vivants. Un remords songe dans  
un débris.

Pour l'œil profond qui voit, les  
autres sont des cris :

Hélas ! le cygne est noir, le lys songe  
à ses crimes ;

La perle est nuit ; la neige est la  
fange des cimes ;

Le même gouffre, horrible et fauve,  
et sans abri,

S'ouvre dans la chouette et dans le

colibri ;

La mouche, âme, s'envole et se brûle  
à la flamme ;

Et la flamme, esprit, brûle avec  
angoisse une âme ;

L'horreur fait frissonner les plumes  
de l'oiseau ;

Tout est douleur.

Les fleurs souffrent sous le ciseau,

Et se ferment ainsi que des paupières  
closes :

Toutes les femmes sont teintes du  
sang des roses ;

La vierge au bal, qui danse, ange aux

fraîches couleurs,

Et qui porte en sa main une touffe de  
fleurs,

Respire en souriant un bouquet  
d'agonies.

Pleurez sur les laideurs et les  
ignominies,

Pleurez sur l'araignée immonde, sur  
le ver,

Sur la limace au dos mouillé comme  
l'hiver,

Sur le vil puceron qu'on voit aux  
feuilles pendre,

Sur le crabe hideux, sur l'affreux  
scolopendre,



Sur l'effrayant crapaud, pauvre  
monstre aux doux yeux,

Qui regarde toujours le ciel  
mystérieux !

Plaignez l'oiseau de crime et la bête  
de proie.

Ce que Domitien, César, fit avec joie,

Tigre, il le continue avec horreur.  
Verrès,

Qui fut loup sous la pourpre, est  
loup dans les forêts ;

Il descend, réveillé, l'autre côté du  
rêve :

Son rire, au fond des bois, en

hurlement s'achève ;

Pleurez sur ce qui hurle et pleurez  
sur Verrès.

Sur ces tombeaux vivants, marqués  
d'obscurs arrêts,

Penchez-vous attendri ! versez votre  
prière !

La pitié fait sortir des rayons de la  
pierre.

Plaignez le louveteau, plaignez le  
lionceau.

La matière, affreux bloc, n'est que le  
lourd monceau

Des effets monstrueux, sortis des  
sombres causes.

Ayez pitié ! voyez des âmes dans les choses.

Hélas ! le cabanon subit aussi l'écrou ;

Plaignez le prisonnier, mais plaignez le verrou ;

Plaignez la chaîne au fond des bagnes insalubres ;

La hache et le billot sont deux êtres lugubres ;

La hache souffre autant que le corps, le billot

Souffre autant que la tête ; ô mystères d'en haut !

Ils se livrent une âpre et hideuse  
bataille ;

Il ébrèche la hache et la hache  
l'entaille ;

Ils se disent tout bas l'un à l'autre :  
Assassin !

Et la hache maudit les hommes,  
sombre essaim,

Quand, le soir, sur le dos du  
bourreau, son ministre,

Elle revient dans l'ombre, et luit,  
miroir sinistre,

Ruisselante de sang et reflétant les  
cieux ;

Et, la nuit, dans l'étal morne et

silencieux,

Le cadavre au cou rouge, effrayant,  
glacé, blême,

Seul, sait ce que lui dit le billot, tronc  
lui-même.

Oh ! que la terre est froide et que les  
rocs sont durs !

Quelle muette horreur dans les  
halliers obscurs !

Les pleurs noirs de la nuit sur la  
colombe blanche

Tombent ; le vent met nue et torture  
la branche ;

Quel monologue affreux dans l'arbre  
aux rameaux verts !

Quel frisson dans l'herbe ! Oh ! quels  
yeux fixes ouverts

Dans les cailloux profonds,  
oubliettes des âmes !

C'est une âme que l'eau scie en ses  
froides lames ;

C'est une âme que fait ruisseler le  
pressoir.

Ténèbres ! l'univers est hagard.  
Chaque soir,

Le noir horizon monte et la nuit  
noire tombe ;

Tous deux, à l'occident, d'un  
mouvement de tombe,

Ils vont se rapprochant, et, dans le firmament,

O terreur ! sur le jour, écrasé lentement,

La tenaille de l'ombre effroyable se ferme.

Oh ! les berceaux font peur. Un baigne est dans un germe.

Ayez pitié, vous tous et qui que vous soyez !

Les hideux châtiments, l'un sur l'autre broyés,

Roulent, submergeant tout, excepté les mémoires.

Parfois on voit passer dans ces

profondeurs noires

Comme un rayon lointain de l'éternel  
amour ;

Alors, l'hyène Atrée et le chacal  
Timour,

Et l'épine Caïphe et le roseau Pilate,

Le volcan Alaric à la gueule écarlate,

L'ours Henri Huit, pour qui Morus  
en vain pria,

Le sanglier Selim et le porc Borgia,

Poussent des cris vers Etre  
adorable ; et les bêtes

Qui portèrent jadis des mitres sur  
leurs têtes,



Les grains de sable rois, les brins  
d'herbe empereurs,

Tous les hideux orgueils et toutes les  
fureurs,

Se brisent ; la douceur saisit le plus  
farouche ;

Le chat lèche l'oiseau, l'oiseau baise  
la mouche ;

Le vautour dit dans l'ombre au  
passereau : Pardon !

Une caresse sort du houx et du  
chardon ;

Tous les rugissements se fondent en  
prières ;

On entend s'accuser de leurs forfaits

les pierres ;

Tous ces sombres cachots qu'on  
appelle les fleurs

Tressaillent ; le rocher se met à  
fondre en pleurs ;

Des bras se lèvent hors de la tombe  
dormante ;

Le vent gémit, la nuit se plaint, l'eau  
se lamente,

Et, sous l'œil attendri qui regarde  
d'en haut,

Tout l'abîme n'est plus qu'un  
immense sanglot.

\*

Espérez ! espérez ! espérez,  
misérables !

Pas de deuil infini, pas de maux  
incurables,

Pas d'enfer éternel !

Les douleurs vont à Dieu, comme la  
flèche aux cibles ;

Les bonnes actions sont les gonds  
invisibles

De la porte du ciel.

Le deuil est la vertu, le remords est le  
pôle

Des monstres garrottés dont le  
gouffre est la geôle ;

Quand, devant Jéhovah,

Un vivant reste pur dans les ombres  
charnelles,

La mort, ange attendri, rapporte ses  
deux ailes

A l'homme qui s'en va.

Les enfers se refont édens ; c'est là  
leur tâche.

Tout globe est un oiseau que le mal  
tient et lâche.

Vivants, je vous le dis,

Les vertus, parmi vous, font ce  
labeur auguste

D'augmenter sur vos fronts le ciel ;

quiconque est juste

Travaille au paradis.

L'heure approche. Espérez. Rallumez  
l'âme éteinte !

Aimez-vous ! aimez-vous ! car c'est  
la chaleur sainte,

C'est le feu du vrai jour.

Le sombre univers, froid, glacé,  
pesant, réclame

La sublimation de l'être par la  
flamme,

De l'homme par l'amour !

Déjà, dans l'océan d'ombre que Dieu  
domine,

L'archipel ténébreux des bagnes  
s'illumine ;

Dieu, c'est le grand aimant ;

Et les globes, ouvrant leur sinistre  
prunelle,

Vers les immensités de l'aurore  
éternelle

Se tournent lentement !

Oh ! comme vont chanter toutes les  
harmonies,

Comme rayonneront dans les  
sphères bénies

Les faces de clarté,

Comme les firmaments se fondront

en délires,

Comme tressailleront toutes les  
grandes lyres

De la sérénité,

Quand, du monstre matière ouvrant  
toutes les serres,

Faisant évanouir en splendeurs les  
misères,

Changeant l'absinthe en miel,

Inondant de beauté la nuit diminuée,

Ainsi que le soleil tire à lui la nuée

Et l'emplit d'arcs-en-ciel,

Dieu, de son regard fixe attirant les  
ténèbres,

Voyant vers lui, du fond des cloaques  
funèbres

Où le mal le pria,

Monter l'énormité, bégayant des  
louanges,

Fera rentrer, parmi les univers  
archanges,

L'univers paria !

On verra palpiter les fanges  
éclairées,

Et briller les laideurs les plus  
désespérées

Au faîte le plus haut,

L'araignée éclatante au seuil des



bleus pilastres,

Luire, et se redresser, portant des épis d'astres,

La paille du cachot !

La clarté montera dans tout comme une sève ;

On verra rayonner au front du bœuf qui rêve

Le céleste croissant ;

Le charnier chantera dans l'horreur qui l'encombre,

Et sur tous les fumiers apparaîtra dans l'ombre

Un Job resplendissant !

O disparition de l'antique anathème !

La profondeur disant à la hauteur :  
Je t'aime !

O retour du banni !

Quel éblouissement au fond des  
cieux sublimes !

Quel surcroît de clarté que l'ombre  
des abîmes

S'écriant : Sois béni !

On verra le troupeau des hydres  
formidables

Sortir, monter du fond des brumes  
insondables

Et se transfigurer ;

Des étoiles éclore aux trous noirs de  
leurs crânes,

Dieu juste ! et, par degrés devenant  
diaphanes,

Les monstres s'azurer !

Ils viendront, sans pouvoir ni parler  
ni répondre,

Eperdus ! on verra des auréoles  
fondre

Les cornes de leur front ;

Ils tiendront dans leur griffe, au  
milieu des cieux calmes,

Des rayons frissonnants semblables  
à des palmes ;

Les gueules baiseront !

Ils viendront ! ils viendront,  
tremblants, brisés d'extase,

Chacun d'eux débordant de sanglots  
comme un vase,

Mais pourtant sans effroi ;

On leur tendra les bras de la haute  
demeure,

Et Jésus, se penchant sur Béliel qui  
pleure,

Lui dira : C'est donc toi !

Et vers Dieu par la main il conduira  
ce frère !

Et, quand ils seront près des degrés

de lumière

Par nous seuls aperçus,

Tous deux seront si beaux, que Dieu  
dont l'œil flamboie

Ne pourra distinguer, père ébloui de  
joie,

Bérial de Jésus !

Tout sera dit. Le mal expirera, les  
larmes

Tariront ; plus de fers, plus de deuils,  
plus d'alarmes ;

L'affreux gouffre inclément

Cessera d'être sourd, et bégaiera :  
Qu'entends-je ?

Les douleurs finiront dans toute  
l'ombre : un ange

Criera : Commencement !

Jersey, 1855.

FIN



# A celle qui est restée en France

I

Mets-toi sur ton séant, lève tes yeux,  
dérange

Ce drap glacé qui fait des plis sur ton  
front d'ange,

Ouvre tes mains, et prends ce livre :  
il est à toi.

Ce livre où vit mon âme, espoir,  
deuil, rêve, effroi,

Ce livre qui contient le spectre de ma  
vie,

Mes angoisses, mon aube, hélas ! de  
pleurs suivie,

L'ombre et son ouragan, la rose et  
son pistil,

Ce livre azuré, triste, orageux, d'où  
sort-il ?

D'où sort le blême éclair qui déchire  
la brume ?

Depuis quatre ans, j'habite un  
tourbillon d'écume ;

Ce livre en a jailli. Dieu dictait,



j'écrivais ;

Car je suis paille au vent : Va ! dit  
l'esprit. Je vais.

Et, quand j'eus terminé ces pages,  
quand ce livre

Se mit à palpiter, à respirer, à vivre,

Une église des champs que le lierre  
verdit,

Dont la tour sonne l'heure à mon  
néant, m'a dit :

Ton cantique est fini ; donne-le-moi,  
poète.

Je le réclame, a dit la forêt inquiète ;

Et le doux pré fleuri m'a dit : Donne-

le-moi.

La mer, en le voyant frémir, m'a dit :  
Pourquoi

Ne pas me le jeter, puisque c'est une  
voile !

C'est à moi qu'appartient cet hymne,  
a dit l'étoile.

Donne-le-nous, songeur, ont crié les  
grands vents.

Et les oiseaux m'ont dit : Vas-tu pas  
aux vivants

Offrir ce livre, éclos si loin de leurs  
querelles ?

Laisse-nous l'emporter dans nos  
nids sur nos ailes !

Mais le vent n'aura point mon livre, ô  
cieux profonds !

Ni la sauvage mer, livrée aux noirs  
typhons,

Ouvrant et refermant ses flots, âpres  
embûches ;

Ni la verte forêt qu'emplit un bruit  
de ruches,

Ni l'église où le temps fait tourner  
son compas ;

Le pré ne l'aura pas, l'astre ne l'aura  
pas,

L'oiseau ne l'aura pas, qu'il soit  
aigle ou colombe,

Les nids ne l'auront pas ; je le donne  
à la tombe.

## II

Autrefois, quand septembre en  
larmes revenait,

Je partais, je quittais tout ce qui me  
connaît,

Je m'évadais ; Paris s'effaçait ; rien,  
personne !

J'allais, je n'étais plus qu'une ombre  
qui frissonne,

Je fuyais, seul, sans voir, sans  
penser, sans parler,

Sachant bien que j'irais où je devais  
aller ;

Hélas ! je n'aurais pu même dire : Je souffre !

Et, comme subissant l'attraction d'un gouffre,

Que le chemin fût beau, pluvieux, froid, mauvais,

J'ignorais, je marchais devant moi, j'arrivais.

O souvenirs ! ô forme horrible des collines !

Et, pendant que la mère et la sœur, orphelines,

Pleuraient dans la maison, je cherchais le lieu noir

Avec l'avidité morne du désespoir ;

Puis j'allais au champ triste à côté de  
l'église ;

Tête nue, à pas lents, les cheveux  
dans la bise,

L'œil aux cieux, j'approchais ;  
l'accablement soutient ;

Les arbres murmuraient : C'est le  
père qui vient !

Les ronces écartaient leurs branches  
desséchées ;

Je marchais à travers les humbles  
croix penchées,

Disant je ne sais quels doux et  
funèbres mots ;

Et je m'agenouillais au milieu des  
rameaux

Sur la pierre qu'on voit blanche dans  
la verdure.

Pourquoi donc dormais-tu d'une  
façon si dure,

Que tu n'entendais pas lorsque je  
t'appelais ?

Et les pêcheurs passaient en traînant  
leurs filets,

Et disaient : Qu'est-ce donc que cet  
homme qui songe ?

Et le jour, et le soir, et l'ombre qui  
s'allonge,

Et Vénus, qui pour moi jadis  
étincela,

Tout avait disparu que j'étais encor  
là.

J'étais là, suppliant celui qui nous  
exauce ;

J'adorais, je laissais tomber sur cette  
fosse,

Hélas ! où j'avais vu s'évanouir mes  
cieux,

Tout mon cœur goutte à goutte en  
pleurs silencieux ;

J'effeuillais de la sauge et de la  
clématite ;

Je me la rappelais quand elle était



petite,

Quand elle m'apportait des lys et des  
jasmins,

Ou quand elle prenait ma plume dans  
ses mains,

Gaie, et riant d'avoir de l'encre à ses  
doigts roses ;

Je respirais les fleurs sur cette  
cendre écloses,

Je fixais mon regard sur ces froids  
gazon verts,

Et par moments, ô Dieu, je voyais, à  
travers

La pierre du tombeau, comme une  
lueur d'âme !

Oui, jadis, quand cette heure en deuil  
qui me réclame

Tintait dans le ciel triste et dans mon  
cœur saignant,

Rien ne me retenait, et j'allais ;  
maintenant,

Hélas !... – O fleuve ! ô bois ! vallons  
dont je fus l'hôte,

Elle sait, n'est-ce pas ? que ce n'est  
pas ma faute

Si, depuis ces quatre ans, pauvre  
cœur sans flambeau,

Je ne suis pas allé prier sur son  
tombeau !

### III

Ainsi, ce noir chemin que je faisais,  
ce marbre

Que je contemplais, pâle, adossé  
contre un arbre,

Ce tombeau sur lequel mes pieds  
pouvaient marcher,

La nuit, que je voyais lentement  
approcher,

Ces ifs, ce crépuscule avec ce  
cimetière,

Ces sanglots, qui du moins  
tombaient sur cette pierre,

O mon Dieu, tout cela, c'était donc  
du bonheur !

Dis, qu'as-tu fait pendant tout ce temps-là ? – Seigneur,

Qu'a-t-elle fait ? – Vois-tu la vie en vos demeures ?

A quelle horloge d'ombre as-tu compté les heures ?

As-tu sans bruit parfois poussé l'autre endormi ?

Et t'es-tu, m'attendant, réveillée à demi ?

T'es-tu, pâle, accoudée à l'obscur fenêtré

De l'infini, cherchant dans l'ombre à reconnaître

Un passant, à travers le noir cercueil  
mal joint,

Attentive, écoutant si tu n'entendais  
point

Quelqu'un marcher vers toi dans  
l'éternité sombre ?

Et t'es-tu recouchée ainsi qu'un mât  
qui sombre,

En disant : Qu'est-ce donc ? mon  
père ne vient pas !

Avez-vous tous les deux parlé de moi  
tout bas ?

Que de fois j'ai choisi, tout mouillés  
de rosée,

Des lys dans mon jardin, des lys dans

ma pensée !

Que de fois j'ai cueilli de l'aubépine  
en fleur !

Que de fois j'ai, là-bas, cherché la  
tour d'Harfleur,

Murmurant : C'est demain que je  
pars ! et, stupide,

Je calculais le vent et la voile rapide,

Puis ma main s'ouvrait triste, et je  
disais : Tout fuit !

Et le bouquet tombait, sinistre, dans  
la nuit !

Oh ! que de fois, sentant qu'elle  
devait m'attendre,

J'ai pris ce que j'avais dans le cœur  
de plus tendre

Pour en charger quelqu'un qui  
passerait par là !

Lazare ouvrit les yeux quand Jésus  
l'appela ;

Quand je lui parle, hélas ! pourquoi  
les ferme-t-elle ?

Où serait donc le mal quand de  
l'ombre mortelle

L'amour violerait deux fois le noir  
secret,

Et quand, ce qu'un dieu fit, un père le  
ferait ?

Que ce livre, du moins, obscur  
message, arrive,

Murmure, à ce silence, et, flot, à cette  
rive !

Qu'il y tombe, sanglot, soupir, larme  
d'amour !

Qu'il entre en ce sépulcre où sont  
entrés un jour

Le baiser, la jeunesse, et l'aube, et la  
rosée,

Et le rire adoré de la fraîche épousée,

Et la joie, et mon cœur, qui n'est pas  
ressorti !

Qu'il soit le cri d'espoir qui n'a



jamais menti,

Le chant du deuil, la voix du pâle  
adieu qui pleure,

Le rêve dont on sent l'aile qui nous  
effleure !

Qu'elle dise : Quelqu'un est là ;  
j'entends du bruit !

Qu'il soit comme le pas de mon âme  
en sa nuit !

Ce livre, légion tournoyante et sans  
nombre

D'oiseaux blancs dans l'aurore et  
d'oiseaux noirs dans l'ombre,

Ce vol de souvenirs fuyant à  
l'horizon,

Cet essaim que je lâche au seuil de  
ma prison,

Je vous le confie, air, souffles, nuée,  
espace !

Que ce fauve océan qui me parle à  
voix basse,

Lui soit clément, l'épargne et le  
laisse passer !

Et que le vent ait soin de n'en rien  
dispenser,

Et jusqu'au froid caveau fidèlement  
apporte

Ce don mystérieux de l'absent à la  
morte !

O Dieu ! puisqu'en effet, dans ces  
sombres feuillets,

Dans ces strophes qu'au fond de vos  
cieux je cueillais,

Dans ces chants murmurés comme  
un épithalame

Pendant que vous tourniez les pages  
de mon âme,

Puisque j'ai, dans ce livre, enregistré  
mes jours,

Mes maux, mes deuils, mes cris dans  
les problèmes sourds,

Mes amours, mes travaux, ma vie  
heure par heure ;

Puisque vous ne voulez pas encor

que je meure,

Et qu'il faut bien pourtant que j'aie  
lui parler ;

Puisque je sens le vent de l'infini  
souffler

Sur ce livre qu'emplit l'orage et le  
mystère ;

Puisque j'ai versé là toutes vos  
ombres, terre,

Humanité, douleur, dont je suis le  
passant ;

Puisque de mon esprit, de mon cœur,  
de mon sang,

J'ai fait l'âcre parfum de ces versets  
funèbres,

Va-t'en, livre, à l'azur, à travers les  
ténèbres !

Fuis vers la brume où tout à pas  
lents est conduit !

Oui, qu'il vole à la fosse, à la tombe,  
à la nuit,

Comme une feuille d'arbre ou comme  
une âme d'homme !

Qu'il roule au gouffre où va tout ce  
que la voix nomme !

Qu'il tombe au plus profond du  
sépulcre hagard,

A côté d'elle, ô mort ! et que, là, le  
regard,

Près de l'ange qui dort, lumineux et sublime,

Le voie épanoui, sombre fleur de l'abîme !

V

O doux commencements d'azur qui me trompiez !

O bonheurs ! je vous ai durement expiés ;

J'ai le droit aujourd'hui d'être, quand la nuit tombe,

Un de ceux qui se font écouter de la tombe,

Et qui font, en parlant aux morts blêmes et seuls,

Remuer lentement les plis noirs des  
linceuls,

Et dont la parole, âpre ou tendre,  
émeut les pierres,

Les grains dans les sillons, les  
ombres dans les bières,

La vague et la nuée, et devient une  
voix

De la nature, ainsi que la rumeur des  
bois.

Car voilà, n'est-ce pas, tombeaux ?  
bien des années,

Que je marche au milieu des croix  
infortunées,

Echevelé parmi les ifs et les cyprès,  
L'âme au bord de la nuit, et  
m'approchant tout près ;  
Et que je vais, courbé sur le cercueil  
austère,  
Questionnant le plomb, les clous, le  
ver de terre  
Qui pour moi sort des yeux de la tête  
de mort,  
Le squelette qui rit, le squelette qui  
mord,  
Les mains aux doigts noueux, les  
crânes, les poussières,  
Et les os des genoux qui savent des  
prières !



Hélas ! j'ai fouillé tout. J'ai voulu  
voir le fond,

Pourquoi le mal en nous avec le bien  
se fond,

J'ai voulu le savoir. J'ai dit : Que  
faut-il croire ?

J'ai creusé la lumière, et l'aurore, et  
la gloire,

L'enfant joyeux, la vierge et sa chaste  
frayeur,

Et l'amour, et la vie, et l'âme, –  
fossoyeur.

Qu'ai-je appris ? J'ai, pensif, tout  
saisi sans rien prendre ;

J'ai vu beaucoup de nuit et fait  
beaucoup de cendre.

Qui sommes-nous ? que veut dire ce  
mot : Toujours ?

J'ai tout enseveli, songes, espoirs,  
amours,

Dans la fosse que j'ai creusée en ma  
poitrine.

Qui donc a la science ? où donc est la  
doctrine ?

Oh ! que ne suis-je encor le rêveur  
d'autrefois,

Qui s'égarait dans l'herbe, et les  
prés, et les bois,

Qui marchait souriant, le soir, quand

le ciel brille,

Tenant la main petite et blanche de  
sa fille,

Et qui, joyeux, laissant luire le  
firmament,

Laissant l'enfant parler, se sentait  
lentement

Emplir de cet azur et de cette  
innocence !

Entre Dieu qui flamboie et l'ange qui  
l'encense,

J'ai vécu, j'ai lutté, sans crainte, sans  
remord.

Puis ma porte soudain s'ouvrit  
devant la mort,

Cette visite brusque et terrible de  
l'ombre.

Tu passes en laissant le vide et le  
décombres,

O spectre ! tu saisis mon ange et tu  
frappas.

Un tombeau fut dès lors le but de  
tous mes pas.

## VI

Je ne puis plus reprendre aujourd'hui  
dans la plaine

Mon sentier d'autrefois qui descend  
vers la Seine ;

Je ne puis plus aller où j'allais ; je ne

puis,

Pareil à la laveuse assise au bord du  
puits,

Que m'accouder au mur de l'éternel  
abîme ;

Paris m'est éclipsé par l'énorme  
Solime ;

La haute Notre-Dame à présent, qui  
me luit,

C'est l'ombre ayant deux tours, le  
silence et la nuit,

Et laissant des clartés trouer ses  
fatals voiles ;

Et je vois sur mon front un panthéon  
d'étoiles ;

Si j'appelle Rouen, Villequier,  
Caudebec,

Toute l'ombre me crie : Horeb,  
Cédron, Balbeck !

Et, si je pars, m'arrête à la première  
lieue,

Et me dit : Tourne-toi vers  
l'immensité bleue !

Et me dit : Les chemins où tu  
marchais sont clos.

Penche-toi sur les nuits, sur les  
vents, sur les flots !

A quoi penses-tu donc ? que fais-tu,  
solitaire ?

Crois-tu donc sous tes pieds avoir  
encor la terre ?

Où vas-tu de la sorte et  
machinalement ?

O songeur ! penche-toi sur l'être et  
l'élément !

Ecoute la rumeur des âmes dans les  
ondes !

Contemple, s'il te faut de la cendre,  
les mondes ;

Cherche au moins la poussière  
immense, si tu veux

Mêler de la poussière à tes sombres  
cheveux,

Et regarde, en dehors de ton propre

martyre,

Le grand néant, si c'est le néant qui  
t'attire !

Sois tout à ces soleils où tu  
remonteras !

Laisse là ton vil coin de terre. Tends  
les bras,

O proscrit de l'azur, vers les astres  
patries !

Revois-y refleurir tes aurores  
flétries ;

Deviens le grand œil fixe ouvert sur  
le grand tout.

Penche-toi sur l'énigme où l'être se  
dissout,



Sur tout ce qui naît, vit, marche,  
s'éteint, succombe,

Sur tout le genre humain et sur toute  
la tombe !

Mais mon cœur toujours saigne et du  
même côté.

C'est en vain que les cieux, les nuits,  
l'éternité,

Veulent distraire une âme et calmer  
un atome.

Tout l'éblouissement des lumières  
du dôme

M'ôte-t-il une larme ? Ah ! l'étendue  
a beau

Me parler, me montrer l'universel  
tombeau,

Les soirs sereins, les bois rêveurs, la  
lune amie ;

J'écoute, et je reviens à la douce  
endormie.

## VII

Des fleurs ! oh ! si j'avais des fleurs !  
si je pouvais

Aller semer des lys sur ces deux  
froids chevets !

Si je pouvais couvrir de fleurs mon  
ange pâle !

Les fleurs sont l'or, l'azur,  
l'émeraude, l'opale !

Le cercueil au milieu des fleurs veut  
se coucher ;

Les fleurs aiment la mort, et Dieu les  
fait toucher

Par leur racine aux os, par leur  
parfum aux âmes !

Puisque je ne le puis, aux lieux que  
nous aimâmes,

Puisque Dieu ne veut pas nous  
laisser revenir,

Puisqu'il nous fait lâcher ce qu'on  
croyait tenir,

Puisque le froid destin, dans ma  
geôle profonde,

Sur la première porte en scelle une  
seconde,

Et, sur le père triste et sur l'enfant  
qui dort,

Ferme l'exil après avoir fermé la  
mort,

Puisqu'il est impossible à présent  
que je jette

Même un brin de bruyère à sa fosse  
muette,

C'est bien le moins qu'elle ait mon  
âme, n'est-ce pas ?

O vent noir dont j'entends sur mon  
plafond le pas !

Tempête, hiver, qui bats ma vitre de

ta grêle !

Mers, nuits ! et je l'ai mise en ce livre  
pour elle !

Prends ce livre ; et dis-toi : Ceci vient  
du vivant

Que nous avons laissé derrière nous,  
rêvant.

Prends. Et quoique de loin, reconnais  
ma voix, âme !

Oh ! ta cendre est le lit de mon reste  
de flamme ;

Ta tombe est mon espoir, ma charité,  
ma foi ;

Ton linceul toujours flotte entre la  
vie et moi.

Prends ce livre, et fais-en sortir un  
divin psaume !

Qu'entre tes vagues mains il  
devienne fantôme !

Qu'il blanchisse, pareil à l'aube qui  
pâlit,

A mesure que l'œil de mon ange le  
lit,

Et qu'il s'évanouisse, et flotte, et  
disparaisse,

Ainsi qu'un âtre obscur qu'un  
souffle errant caresse,

Ainsi qu'une lueur qu'on voit passer  
le soir,

Ainsi qu'un tourbillon de feu de  
l'encensoir,

Et que, sous ton regard éblouissant  
et sombre,

Chaque page s'en aille en étoiles  
dans l'ombre !

## VIII

Oh ! quoi que nous fassions et quoi  
que nous disions,

Soit que notre âme plane au vent des  
visions,

Soit qu'elle se cramponne à l'argile  
natale,

Toujours nous arrivons à ta grotte  
fatale,

Gethsémani, qu'éclaire une vague  
lueur !

O rocher de l'étrange et funèbre  
sueur !

Cave où l'esprit combat le destin !  
ouverture

Sur les profonds effrois de la sombre  
nature !

Antre d'où le lion sort rêveur, en  
voyant

Quelqu'un de plus sinistre et de plus  
effrayant,

La douleur, entré, pâle, amère,  
échevelée !



O chute ! asile ! ô seuil de la trouble  
vallée

D'où nous apercevons nos ans  
fuyants et courts,

Nos propres pas marqués dans la  
fange des jours,

L'échelle où le mal pèse et monte,  
spectre louche,

L'âpre frémissement de la palme  
farouche,

Les degrés noirs tirant en bas les  
blancs degrés,

Et les frissons aux fronts des anges  
effarés !

Toujours nous arrivons à cette

solitude,

Et, là, nous nous taisons, sentant la plénitude !

Paix à l'Ombre ! Dormez ! dormez ! dormez ! dormez !

Etres, groupes confus lentement transformés !

Dormez, les champs ! dormez, les fleurs ! dormez, les tombes !

Toits, murs, seuils des maisons, pierres des catacombes,

Feuilles au fond des bois, plumes au fond des nids,

Dormez ! dormez, brins d'herbe, et dormez, infinis !

Calmez-vous, forêts, chêne, érable  
frêne, yeuse !

Silence sur la grande horreur  
religieuse,

Sur l'Océan qui lutte et qui ronge  
son mors,

Et sur l'apaisement insondable des  
morts !

Paix à l'obscurité muette et  
redoutée !

Paix au doute effrayant, à l'immense  
ombre athée,

A toi, nature, cercle et centre, âme et  
milieu,

Fourmillement de tout, solitude de Dieu !

O générations aux brumeuses haleines,

Reposez-vous ! pas noirs qui marchez dans les plaines !

Dormez, vous qui saignez ; dormez, vous qui pleurez !

Douleurs, douleurs, douleurs, fermez vos yeux sacrés !

Tout est religion et rien n'est imposture.

Que sur toute existence et toute créature,

Vivant du souffle humain ou du

souffle animal,

Debout au seuil du bien, croulante au  
bord du mal,

Tendre ou farouche, immonde ou  
splendide, humble ou grande,

La vaste paix des cieux de toutes  
parts descende !

Que les enfers dormants rêvent les  
paradis !

Assoupissez-vous, flots, mers, vents,  
âmes, tandis

Qu'assis sur la montagne en  
présence de Etre,

Précipice où l'on voit pêle-mêle  
apparaître

Les créations, l'astre et l'homme, les  
essieux

De ces chars de soleils que nous  
nommons les cieux,

Les globes, fruits vermeils des  
divines ramées,

Les comètes d'argent dans un champ  
noir semées,

Larmes blanches du drap mortuaire  
des nuits,

Les chaos, les hivers, ces lugubres  
ennuis,

Pâle, ivre d'ignorance, ébloui de  
ténèbres,

Voyant dans l'infini s'écrire des  
algèbres,

Le contemplateur, triste et meurtri,  
mais serein,

Mesure le problème aux murailles  
d'airain,

Cherche à distinguer l'aube à travers  
les prodiges,

Se penche, frémissant, au puits des  
grands vertiges,

Suit de l'œil des blancheurs qui  
passent, alcyons,

Et regarde, pensif, s'étoiler de  
rayons,

De clartés, de lueurs, vaguement

enflammées,

Le gouffre monstrueux plein  
d'énormes fumées.

Guernesey, 2 novembre 1855, jour  
des morts.





œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative  
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

**Source :**

B.N.F. - Wikisource

**Ont contribué à cette édition :**

Gabriel Cabos

**Fontes :**

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

